Les Grands Evêques de l'Eglise de France

AU XIXe SIÈCLE.

EN PRÉPARATION.

DEUXIÈME SÉRIE.

Le cardinal DE BONNECHOSE. — Mgr BESSON. — Mgr DE MAZENOD. — Le cardinal MATHIEU. — Le cardinal DONNET. — Mgr BOUGAUD. — Mgr DEVIE.

CE

Les Grands Évêques de l'Église de France

AU XIXe SIÈCLE

Par MGR RICARD, Prélat de la Maison de Sa Sainteté,
Professeur honoraire des Facultés d'Aix et de Marseille.

Première Série.

Mgr DE LA BOUILLERIE. — Le cardinal GUIBERT.
Le cardinal PIE. — Mgr PAVY. — Mgr GERBET.
Mgr DE SALINIS. — Mgr PLANTIER. — Mgr CRUICE.

Société de Saint-Augustin,
DESCLÉE, DE BROUWER & Cie
Imprimeurs des Facultés Catholiques de Lille.
LILLE.

De bons esprits, effrayés des symptômes d'alarmante décadence que présente aux regards observateurs la société contemporaine, se demandent avec angoisse où nous allons, et qui donc sauvera cette pauvre société qui se décompose et s'émiette !

Un grand historien, peu suspect de complaisance partiale, le protestant Gibbon, a déjà répondu au cri des âmes anxieuses.

— La France, dit-il, a été faite par les évêques, comme une ruche par les abeilles !

Or, l'Église n'a rien perdu de son ferment divin. Il reste, au sein de nos sociétés qui se gâtent, comme le levain mis en réserve pour fermenter la pâte menacée et la transformer en un pain savoureux.

Les Évêques, qui ont fait la France, la referont, s'il est nécessaire, et, baptisant les éléments nouveaux d'une organisation nouvelle, ils dompteront, avec suavité et force, les instincts encore jeunes de « la fière cavale indomptée ».

On en trouvera l'espérance, l'augure et la preuve, dans ce livre et ceux qui le suivront à bref délai.

Les biographies épiscopales sont en faveur. Le lecteur français, qui cherche des motifs d'espoir en l'avenir, a fait aux historiens de nos grands évêques un accueil et un succès significatifs.

L'auteur des notices qui suivent s'est inspiré de ce goût si consolant du public. Sans rien négliger d'important, il a groupé les traits caractéristiques et visé à présenter, dans un cadre plus restreint, tout l'essentiel du portrait.

C'est une galerie, ouverte à des visiteurs plus nombreux, où tous nos grands évêques contemporains prendront place, avec la note particulière de leur physionomie et sous une forme aussi vivante qu'il est permis de la demander aux anecdotes et aux incidents, par où un homme se révèle soudainement et comme à son insu.

N'insistons pas sur le but de l'ouvrage. Aussi bien, le lecteur aimera mieux en juger par lui-même, que par les présentations toujours un peu intéressées du préfacier.

Marseille, ce 19 mars 1890, en la fête de saint Joseph, protecteur de l'Église.



Monseigneur de la BOUILLERIE.

Monseigneur de la Bouillerie

(1810-1882.)

I. — Les débuts.

Mgr de la Bouillerie est né à Paris le 1er mars 1810. Il reçut au baptême les noms de François et d'Alexandre.

Le comte de la Bouillerie, son père, était alors trésorier de la couronne. Il devint plus tard, sous le règne de Charles X, intendant-général de la maison du roi, pair de France héréditaire et ministre d'État. Les mémoires du temps de la Restauration nous ont conservé le souvenir de la gestion aussi honnête qu'habile de ce ministre, à qui le roi Charles X avait voué une affection et une confiance sans bornes.

A côté des exemples de probité sévère et de rare vertu dont le père cherchait à inculquer les principes dans l'âme de ses jeunes enfants, ceux-ci trouvaient, dans la piété aussi douce qu'éclairée de leur sainte mère, des leçons qui devaient parfaire leur première éducation, celle qui trace des sillons immortels dans les âmes. « C'est à ma mère, a dit Mgr de la « Bouillerie, c'est, après Dieu, à ma pieuse mère que je dois « ce que je suis dans l'ordre de la grâce. » La comtesse de la Bouillerie avait, en effet, compris la grande mission de la mère chrétienne, et elle avait assez de générosité pour n'y point faillir, même au milieu des entraînements tumultueux de la vie des cours. Étudiant avec une sorte de scrupule les moindres germes de vertus naturelles dans les premières manifestations de la vie morale de ses enfants, elle s'appliquait à les développer, sans négliger de redresser ce que son œil attentif lui faisait reconnaître en eux de défauts naissants. Mais, cette œuvre délicate, la pieuse mère se la rendait facile, elle la rendait douce à ses fils, par un double principe qui semblait présider à toute sa conduite : leur inspirer envers elle tout à la fois une très vive tendresse et une crainte

extrême de lui déplaire. « Ces deux sentiments, écrira plus tard le pieux évêque de Carcassonne, m'ont sauvé en plusieurs circonstances de ma vie. »

Cette tendresse éclairée laissa dans l'âme du saint prélat les plus profondes impressions. Elles se rapportent surtout à l'époque de sa première communion, que Mme de la Bouillerie entoura de tant de sollicitudes. Il habitait alors le palais de l'Élysée Bourbon, que le roi avait assigné pour demeure à son intendant général. Les catéchismes préparatoires étaient faits à Saint-Thomas d'Aquin par un prêtre, aussi distingué que modeste, trop tôt ravi à l'Église de France où il eût pu jouer un rôle illustre, l'abbé de la Bourdonnaie.

Le souvenir de sa première communion, l'auteur des *Méditations sur l'Eucharistie* l'a fixé dans une page touchante que nous voudrions reproduire tout entière : « ...C'est alors, « dit-il, que nos larmes ont été si douces, nos chants si angé- « liques, nos prières toujours exaucées ; c'est alors que notre « foi a été plus vive, notre espérance plus ardente, mais c'est « alors surtout que nous avons le plus aimé. Devant la pre- « mière communion, tout s'efface... Elle est comme la plus « précieuse perle jetée au fond de notre vie... »

Nous renvoyons le lecteur à cette ravissante méditation (1) où le pieux écrivain a trahi quelques-uns de ses propres souvenirs, même ceux qui se rapportent à l'action de la mère sur les préparations de son fils à ce grand acte de la vie chrétienne.

Les premières études furent faites également sous l'œil vigilant de l'infatigable mère. Mais, à partir de la classe de cinquième, elle voulut lui assurer les bienfaits de l'éducation publique. Elle le confia aux soins de l'abbé Poiloup, dont l'établissement est devenu depuis si considérable, mais qui alors comptait un certain nombre d'élèves de choix, studieux et modestes.

Les premiers débuts du jeune élève ne furent guère à la hauteur de ce que l'avenir a dévoilé en lui de prodigieuses facultés. Il l'a dit lui-même avec une aimable candeur : « Le « peu d'esprit que Dieu m'a donné s'est développé très

1. *Le plus doux souvenir et la meilleure espérance.*

« tard : je n'ai obtenu aucun succès dans mes premières classes;
« c'est seulement en rhétorique que j'ai pu mériter quelques
« prix. »

En rhétorique effectivement, comme nous l'avons souvent entendu raconter à l'un de ses condisciples [1], une faculté exceptionnelle se révéla en lui, celle de composer et de fixer en même temps dans sa mémoire de très longs discours, sans recourir jamais à une seule note écrite. Cette méthode, qu'il ne faut point conseiller, mais qui fixa dès lors l'attention de ses maîtres comme un privilège de cette nature si bien douée, est demeurée la méthode favorite de l'orateur. Nous l'avons vu, plus d'une fois, l'employer, même dans des circonstances très solennelles, comme aux obsèques de Mgr Gerbet, et, après avoir éprouvé quelque anxiété du résultat, nous demeurions toujours ravi de l'infaillible succès qu'elle assurait à cet esprit privilégié.

Ses études classiques terminées, M. de la Bouillerie, qui, depuis le jour de sa première communion, ne doutait point de sa vocation à l'état ecclésiastique, entra au séminaire d'Issy, près Paris. « Dieu, comme il l'a dit lui-même, semblait
« l'appeler à Lui par une voie très directe, et il n'y devait
« arriver que par des chemins très détournés. »

En effet, la vie du séminaire, avec ses exigences multiples, formait un contraste trop brusque avec sa vie précédente, et il fut bientôt contraint, par l'état de sa santé gravement altérée, à rentrer dans sa famille.

La révolution de 1830 ne tarda guère à éclater. Elle surprit la famille de la Bouillerie au château de Meudon. Forcée de fuir, cette noble famille se retira en Anjou, au château de la Barbée, et le jeune François de la Bouillerie y séjourna avec elle jusqu'en 1831.

Nous avons hésité avant de reproduire ici quelques détails tout intimes sur les incidents qui marquèrent l'intervalle du retour à Paris, et du départ pour Rome. Mais, il s'en exhale un tel parfum d'humble candeur et ils nous révèlent si bien cette âme que nous passons par dessus le reproche d'indiscrétion. S'il paraît mérité à quelques-uns, ceux-là mêmes nous

1. Mgr Cruice, évêque de Marseille, mort en 1866.

sauront quelque gré de l'édification qu'il nous semble devoir en résulter pour tous.

L'humble récit qui va suivre nous a été transmis par le vénérable prélat lui-même :

« L'année où j'étudiais en droit, commença pour moi cette « vie mondaine qui se prolongea huit ans, et qui, hélas ! me « fit oublier, sinon les principes, au moins les saintes aspira- « tions de mon enfance. Je voyageai beaucoup : je parcourus « l'Allemagne et la Russie avec un de mes amis, Alfred de « Falloux. A Paris, je partageais mon temps entre le monde « et la littérature. Je m'occupais surtout de poésie, et j'écri- « vais, en les jetant au vent, une multitude de vers, qui, grâce « au ciel, sont aujourd'hui perdus. Ils étaient bien légers, et « le vent en a fait justice. Je me souviens cependant que, « même à cette époque, mon esprit, tout en s'éparpillant un « peu, gardait encore l'empreinte d'une éducation sérieuse et « chrétienne.

« L'influence de Mme Swetchine me fut alors extrêmement « utile. Je la voyais presque chaque jour, je causais beaucoup « avec elle, elle ne cessait de me témoigner une affection « touchante ; elle prétendait qu'*elle espérait en moi.* Et com- « bien de fois, depuis lors, ne m'a-t-elle pas répété qu'elle avait « prophétisé sur ma vie !

« Je m'étais mis également en rapport avec l'abbé Lacor- « daire. J'avais été un de ses premiers et de ses plus fougueux « admirateurs ; je suivais ses conférences avec un soin extrême.

« Enfin, je me rappelle surtout que ma bonne mère, qui « s'effrayait de ma vie, et qui veillait sur elle avec une solli- « citude inquiète, conservait toujours sur moi sa souveraine « influence. Un matin, elle me fit remettre un mot écrit, « qu'elle n'avait pas osé me dire elle-même, où elle me suppliait « de quitter immédiatement Paris et de partir pour Rome « avec sa sœur, la comtesse de Foucault, qui devait se rendre « en Italie.

« J'obéis et je me dirigeai vers Rome.

« J'y arrivai avec des habitudes très mondaines, et sans « aucune pensée ultérieure. Mes premières semaines furent « bien vite écoulées en d'intéressantes promenades de touriste.

« Je visitai Rome un peu frivolement, il est vrai, et cependant
« avec cet intérêt que tout esprit, même le moins sérieux,
« attache à cette cité immortelle.

« Mais, au bout de très peu de temps, je sentis ma vie
« s'alanguir, et je ne sais quel vide qui se faisait en moi. Un
« jeune ecclésiastique, que j'avais vu à Paris, et qui suivait
« au collège romain les cours de théologie, venait me voir
« de temps en temps ; et, un jour, qu'il avait remarqué mon
« profond ennui, il m'engagea, pour me distraire, à l'accom-
« pagner au collège. Il me dit que les cours de ce collège
« n'étaient pas, comme ceux de nos séminaires, uniquement
« destinés aux jeunes ecclésiastiques, que les laïques pouvaient
« y être admis. Il me promit une carte d'entrée.

« Cette pensée, qui m'était suggérée, alors que je n'en
« avais plus aucune, me plut extrêmement. Elle m'offrait le
« moyen d'employer utilement un temps qui était devenu mon
« plus grand ennemi, et le sérieux des études, que j'allais
« entreprendre, ne me déplaisait pas.

« Je profitai de la carte qui m'était offerte, et je com-
« mençai ainsi ma théologie : étudiant très gravement le
« matin, et le soir promenant de salon en salon ma vie
« mondaine.

« C'était cependant en ce lieu béni, où saint Louis de Gon-
« zague avait étudié, que Dieu, dans sa bonté, devait me
« poursuivre et m'atteindre.

« Une circonstance minime, un avis donné par le professeur
« aux jeunes ecclésiastiques, pour qu'ils eussent à se rendre,
« suivant un usage mensuel, auprès de leurs confesseurs, cet
« avis, qui ne se remarquait même pas, fut la voix que Dieu
« m'adressa, et que j'eus le bonheur d'entendre. — Eh quoi !
« me disais-je, pourquoi ne ferais-tu pas ce que tel et tel vont
« faire ? — J'allai me jeter aux pieds du R. Père de Villefort,
« et là, à l'exemple de Pierre, je pleurai amèrement. Quand
« je me relevai, le Père me dit : — Je n'hésite pas un seul
« moment : vous serez prêtre !... — En effet, depuis ce moment,
« je n'ai plus regardé en arrière !...

« Douces et délicieuses heures qui s'écoulent les premières
« pour l'âme convertie et fervente ! Premières caresses d'un

« Dieu, qu'on a retrouvé ! Premières joies et premières larmes, « qui dira vos charmes infinis ! mais mieux vaut encore « l'éprouver que le dire !... »

Après les premiers élans vers Dieu, le jeune converti songea à sa bonne mère. Il lui écrivit donc tout ce qui venait de se passer. Quelle joie immense pour elle ! Son fils avait été bien moins coupable qu'Augustin, mais elle était aussi bonne et elle avait autant prié que Monique. Son âme tressaillit, et soupira aussi ces paroles : « Mon Dieu m'a accordé plus encore que je ne lui demandais, puisque je vois mon fils mépriser les félicités de la terre pour se consacrer à son service... » Mais, prudente comme la femme forte de l'Écriture, elle demanda à son fils d'attendre la fin de sa première année d'études pour prendre l'habit ecclésiastique.

Il ne quitta, en effet, qu'à cette époque l'habit et l'extérieur du monde. Il reçut la tonsure, au couvent de la Trinité du Mont, des mains de Son Éminence le cardinal de Bonald, le 16 juin 1838. Il prit successivement et pendant quatre années, ses grades en théologie et les saints ordres.

Du reste, la science théologique était devenue sa passion. Saint Thomas d'Aquin, dont il est demeuré l'un des plus habiles commentateurs de ce temps, comme il est facile de le reconnaître dans tous ses écrits et dans ses mandements, attirait à lui dès lors, comme chez tous les grands esprits, l'application enthousiaste et assidue du nouveau théologien. Il commença même, à cette époque, une longue étude sur la *Somme*, dont malheureusement il a perdu une très grande partie, à son retour en France [1].

Ne manquons pas de le noter ici, pour avoir dès à présent la clé de l'esprit particulier qui nous semble être la dominante de la vie sacerdotale du futur ministre de Dieu. Parmi les grands souvenirs de son premier séjour à Rome, il en est un plus profond et plus doux que Mgr de la Bouillerie aime à rappeler, comme ayant exercé une grande influence sur son futur ministère. Il avait pris l'habitude de se rendre chaque soir sur le mont Quirinal, dans une petite chapelle du couvent des Sacramentines, où le Très-Saint-Sacrement

1. C'est de cette étude qu'est sorti le beau volume sur l'*Homme*.

était tous les jours exposé. C'est dans cette pieuse chapelle qu'il puisa toute sa dévotion envers la sainte Eucharistie. Et, pourquoi ne le dirions-nous pas, c'est là aussi, aux pieds du Sacrement de l'amour, qu'il a souvent promis à Dieu de ne rien négliger plus tard, pour répandre à Paris et en France le culte aimable vers lequel il se sentait un si puissant attrait.

L'abbé de la Bouillerie s'était fait inscrire parmi les membres de la pieuse confrérie de l'Adoration Nocturne, il admirait l'incomparable éclat des Exercices des Quarante Heures dans les diverses églises de Rome ; mais il revenait chaque jour prier à la chapelle des Sacramentines. « Toutes « les œuvres eucharistiques que j'ai entreprises dans ma vie», a-t-il souvent répété depuis, « datent pour moi de ce pieux « sanctuaire. »

Il célébra sa première messe le jour de Pâques de l'année 1840, dans la chapelle Borghèse de Sainte-Marie-Majeure : « Le plus beau jour de la vie du chrétien, a-t-il dit, est celui « de sa première communion ; le plus beau jour de la vie « du prêtre est celui de sa première messe. Mais, entre ces « deux jours, que d'affinités admirables ! Même joie, même « bonheur, même ivresse, mais, avec plus de candeur et « d'innocence dans l'enfance, avec un plus complet épanouis- « sement de l'esprit, du cœur, de l'âge et de la dignité dans « le prêtre...... Ma mère, ajoute-t-il, assistait à ma première « messe, et nulle âme, en ce beau jour, ne tressaillit d'une « joie plus vive à l'unisson de la mienne. Ma mère avait été « pour moi l'ange de Tobie : elle m'avait, dans mon enfance, « dirigé vers l'autel ; et c'est elle aussi qui m'y avait ramené. « *Me duxit et reduxit.* »

Lorsque, après quatre ans d'études passés à Rome, l'abbé de la Bouillerie revint à Paris, il descendit au Petit-Séminaire de la rue Saint-Nicolas. Là, il secondait M. Dupanloup, depuis évêque d'Orléans, dans la direction spirituelle de l'établissement.

Nous laisserons parler ici Mme Swetchine [1] :

---

1. *Lettre à Mme la comtesse de Gontaut-Biron*, reproduite par M. le comte A. de Falloux, dans la collection des LETTRES DE Mme SWETCHINE.

« La vie commune si précieuse, que lui offre le Petit-Sémi-
« naire, ces enfants qui recueillent dans le contact de sa
« piété l'héritage de l'amitié qui le liait à leurs parents, l'ex-
« cellent esprit de la maison, et en même temps les bontés
« dont M. l'abbé Dupanloup le comble, expliquent déjà sa
« préférence très marquée. De plus, ses rapports avec Mgr
« l'archevêque, très propres à exciter sa reconnaissance, l'at-
« tachent à un diocèse d'où doit partir, avec éclat et puissance,
« cette impulsion qui, dans le monde entier, a tant, tant à
« réparer! — Le travail imposé à notre jeune ami par ses
« fonctions est à la vérité ingrat et sec; il pourrait même lui
« paraître rebutant, si son bon esprit ne lui disait pas que
« rien de ce qui exerce sérieusement l'intelligence n'est perdu
« pour elle, que tout ce qui tient aux besoins de l'Église est
« digne de l'occuper, et que la science spéciale que l'on puise
« à l'officialité peut trouver, comme tout autre, plus tard son
« application utile. Je crois que, dans les positions, de même
« que dans les questions, il faut faire bon marché de ce qui
« est secondaire, et s'attacher aux conditions principales. Je
« vois ainsi obtenues pour l'abbé de la Bouillerie celles aux-
« quelles il tenait davantage : une atmosphère ecclésiastique,
« et du temps pour poursuivre ses études et son travail parti-
« culier. La double utilité des services qu'il avait toujours
« désiré pouvoir rendre au diocèse, et l'action morale qu'il est
« appelé à exercer journellement dans l'intérieur de Saint-
« Nicolas, répondent également au but qu'il s'était toujours
« proposé et à son aptitude particulière. C'est un aimable et
« séduisant prêcheur d'enfants, et je ne doute pas qu'il ne
« leur fasse utilement agréer son patronage. A toutes ces con-
« venances s'ajoute l'incalculable avantage de la règle, de
« l'homogénéité des éléments qui composent cette maison, et
« de la sagesse de cette direction forte et une qui leur est
« imprimée. Il me semble donc impossible que tout ce que
« l'abbé de la Bouillerie soumet de son côté à ces influences
« ne porte de bons fruits. J'étais sûre, Madame, que votre
« charité et votre zèle auraient vite découvert les vraies grâces
« dont il a été prévenu; rien ne lui manquera, j'espère, pour
« faire aimer la vérité : son onction et le charme de sa dou-

« ceur s'ajoutant à un esprit doué d'une grâce naturelle, dont « l'allure devient ferme et la trempe solide. »

Ainsi que le fait entendre la lettre de Mme Swetchine, l'abbé de la Bouillerie n'était à Saint-Nicolas que depuis peu de mois, quand l'archevêque de Paris, Mgr Affre, désira qu'il fît partie de son administration et l'attacha à l'officialité diocésaine.

L'usage était alors que le rapport général des conférences du diocèse se fît chaque année à l'archevêché, en présence du clergé réuni. Dès la deuxième année de l'arrivée de M. de la Bouillerie à Paris, Mgr Affre le chargea de ce rapport, et, le lendemain du jour qu'il en avait fait la lecture, il le nomma vicaire-général honoraire.

Peu de temps après, l'abbé Dupanloup, qui était devenu lui-même archidiacre, ayant résigné ses fonctions pour occuper une chaire à la Sorbonne, l'abbé de la Bouillerie fut appelé à le remplacer en qualité d'archidiacre.

Mgr de la Bouillerie a souvent dit qu'il a passé de fort bonnes années dans l'administration de Mgr Affre et auprès de sa personne. Les vicaires-généraux étaient extrêmement unis et attachés du fond du cœur à un prélat qu'ils aimaient et qu'ils vénéraient (1).

Mgr Affre, dont les idées, les opinions, et même, sur quelques points, les doctrines étaient assurément loin d'être celles de M. de la Bouillerie, joignait à un esprit sage et ferme un cœur excellent et très sûr. On n'a jamais vu réunies au même degré la sécheresse un peu dure du dehors avec la tendre bonhomie du dedans. Gêné dans le monde dont il n'avait ni

1. Amené naturellement par son sujet à parler de l'administration de l'archevêque et du choix de ses grands-vicaires, l'abbé Cruice, dans sa belle *Vie de Mgr Affre*, parle ainsi du Conseil archiépiscopal de Paris, composé alors de MM. les abbés Jacquemet, de la Bouillerie, Buquet, Gaume, Ravinet et Églée : « D'un côté, une longue expé- « rience des affaires administratives, la souplesse et la flexibilité d'esprit, une circons- « pection toujours vigilante, un calme inaltérable ; d'un autre côté, *l'élévation et la « délicatesse du cœur, toutes les inspirations du zèle et de la piété avec les conseils d'une « sagesse très éclairée* ; d'une autre part, une profonde connaissance des hommes et des « besoins de notre époque, l'art difficile des ménagements, la fermeté unie à la bonté « et à la modération ; ensuite le dévouement avec une profonde piété, les talents avec « l'humilité ; puis l'esprit d'observation, l'affabilité dans les rapports, la promptitude « avec la prudence dans l'action, et enfin une admirable droiture de caractère et une « grande habileté dans le maniement des affaires : tels étaient les dons divers que la « Providence avait réunis autour de l'archevêque de Paris. »

les allures, ni le goût, il était dans son intérieur d'une ouverture et d'une simplicité d'enfant. Peu accessible aux entraînements, et d'ailleurs lent et timide par nature, il courait au devant du devoir, si pénible qu'il fût ; et c'est ainsi qu'il a couru à son héroïque mort. Personne n'en a moins compris l'héroïsme, personne n'y a vu plus clairement un grand devoir accompli.

L'abbé de la Bouillerie était malade aux environs des journées de juin. Il n'avait pu se rendre à l'archevêché depuis quelque temps et il ignorait la détermination de l'archevêque. Il n'apprit sa noble action qu'en apprenant sa blessure mortelle. Il se hâta de se rendre auprès du prélat mourant, en franchissant les barricades, encore élevées de toute part, et ne le quitta plus qu'après lui avoir fermé les yeux.

Nommé ainsi que ses deux collègues, MM. Jacquemet et Ravinet, vicaire-général capitulaire, il administra, avec eux, le diocèse de Paris, dans ces temps difficiles, jusqu'à l'arrivée de Mgr Sibour.

Dès que sa position dans l'administration diocésaine le lui avait permis, l'abbé de la Bouillerie songea à préparer de loin la grande œuvre qu'il avait en vue : l'institution de l'adoration perpétuelle à Paris. Le culte du Très-Saint-Sacrement lui avait paru profondément délaissé ; et le relever dans l'esprit et dans le cœur des fidèles lui semblait le principal objet que dût se proposer sa vie sacerdotale.

Il commença par former une association de personnes pieuses, qui, successivement, adoraient le Très-Saint-Sacrement, chez elles, pendant une heure de la nuit. Il les réunissait dans une chapelle chaque second vendredi du mois, et parlait aux associées, soit avant, soit après la sainte communion. On prit des notes sur quelques-unes de ses instructions, et c'est d'après ces précieuses notes qu'il a écrit plus tard ses *Méditations sur l'Eucharistie*, dont nous reparlerons ailleurs. Après la messe du second vendredi, l'une des associées faisait une quête, et, avec le produit des quêtes, on achetait, pour une pauvre église de campagne, soit un calice, soit un ostensoir. Telle fut la modeste origine de la grande *œuvre des tabernacles et des églises pauvres* qui, aujourd'hui, fournit à un très

grand nombre de diocèses des ornements et des vases sacrés.

Quand M. de la Bouillerie se fut aperçu que sa petite association avait déjà répandu au loin le divin parfum de l'Eucharistie, il essaya de faire un pas en avant. Il choisit à Paris trente sanctuaires, églises ou chapelles, et, avec l'assentiment de l'archevêque, il obtint que, dans chacun de ces sanctuaires, le Très-Saint-Sacrement fût exposé un jour par mois. La pieuse association qu'il avait déjà formée fournissait des adoratrices. Beaucoup d'âmes pieuses se joignirent à elles; et peu à peu l'habitude se prenait d'aller d'un quartier à l'autre adorer chaque jour le Très-Saint-Sacrement exposé. Cette adoration mensuelle ne cessa que lorsque, à l'avènement de Mgr Sibour, l'abbé de la Bouillerie obtint que l'œuvre devînt diocésaine, et que tous les sanctuaires de Paris eussent successivement leurs trois jours d'adoration solennelle. L'œuvre s'inaugura avec une pompe incomparable et obtint un succès inouï. Comme pour récompenser son pieux promoteur, Dieu permit que l'ordonnance archiépiscopale pour l'établissement de cette œuvre fût rendue le 4 octobre, jour de saint François d'Assise, séraphique patron de cette âme séraphique.

C'est à peu près vers la même époque que le Père Hermann lui suggéra la pensée d'établir l'adoration nocturne dans les églises. Ces deux âmes, si bien faites pour se comprendre, convoquèrent une douzaine de jeunes gens, avec lesquels ils se réunirent dans la petite chambre d'artiste qu'Hermann occupait alors. Là ils posèrent, avec leur saint enthousiasme et la chaleureuse poésie de leur âme, les premières bases de l'œuvre. Ils choisirent Notre-Dame-des-Victoires pour y faire leurs adorations. Douze lits de camp étaient placés dans la sacristie, où les confrères prenaient leur repos, tandis que deux d'entre eux se relevaient d'heure en heure à la garde du tabernacle. M. de la Bouillerie présidait lui-même cette troupe fervente d'adorateurs. Le soir, il exposait le Très-Saint-Sacrement, et commençait son adoration à dix heures. Le matin, il faisait l'oraison, célébrait la sainte messe, et, après le salut, chacun se retirait. « Ah ! que les nuits de Notre-Dame-des- « Victoires étaient belles, » a dit souvent le saint évêque dans les épanchements de sa piété, « qu'elles étaient belles et

« qu'elles nous ont laissé à tous un ineffaçable souvenir ! « Comme celles dont parle David : elles étaient notre lumière « au milieu des délices ! » Ce premier essai de Notre-Dame-des-Victoires a également été le principe de la grande œuvre de l'adoration nocturne, qui est aujourd'hui l'une des gloires du diocèse de Paris. — Le feu sacré, allumé au pied du tabernacle, ne pouvait pas se concentrer dans l'intime de ce cœur, il avait besoin d'action, de dévouement : JÉSUS-Hostie se donne...

Mme la comtesse de la Bouillerie, de retour à Paris, avait continué à s'occuper de cette foule d'œuvres auxquelles elle consacra sa belle vie. Dès lors, une sorte de tradition de famille venant se joindre au titre officiel de son fils et à ses nombreuses relations avec le monde parisien, il était naturel que les bonnes œuvres fussent spécialement confiées à ce dernier. Effectivement, il en est bien peu qui ne se soient alors placées sous son aimable et intelligente direction. Quelques-unes furent cependant l'objet plus particulier de ses soins. Ainsi, avec l'aide de quelques jeunes gens, parmi lesquels Mgr de la Bouillerie aimait à rappeler les noms de M. Georges de la Rochefoucauld, trop prématurément enlevé par la mort aux œuvres de zèle, de M. Aug. Cochin, plus tard membre de l'Institut, de son cousin M. Joseph de la Bouillerie, etc., etc., il fonda l'œuvre des enfants convalescents, qui a pris depuis un développement énorme. De même, avec l'aide de M. Armand de Melun, il donna une très grande extension à l'œuvre des jeunes apprentis, et il fonda celle des jeunes ouvrières qui, commencée avec une dizaine de jeunes filles, qu'une bonne demoiselle consentit à recueillir chez elle le dimanche, compte aujourd'hui des milliers d'ouvrières réparties entre les différentes paroisses de la ville. Peu à peu, les œuvres absorbèrent tellement cet apôtre de la charité, qu'elles devinrent presque son unique ministère. Et, lorsqu'un excès de travail l'obligea, sous l'administration de Mgr Sibour, à résigner ses fonctions d'archidiacre, il demeura, en qualité de vicaire-général honoraire, chargé du département des œuvres [1] et il le

1. On retrouve les souvenirs que Mgr de la Bouillerie en a conservés dans l'un de ses premiers et de ses plus beaux mandements. Nous l'avons reproduit presqu'en entier, au Ier volume des *Œuvres oratoires.*

conserva jusqu'au jour où il fut nommé à l'évêché de Carcassonne.

Avant de le suivre dans sa nouvelle carrière, qu'on nous permette de décrire en quelques traits la caractéristique de sa douce physionomie morale. Nous le ferons, en reproduisant les grandes lignes d'une étude, que l'auteur de ces pages publia, au lendemain même de la mort de l'aimable et saint prélat. Elles portent l'empreinte de l'émotion du moment et aussi un cachet personnel, que le lecteur voudra bien accepter avec indulgence.

Un jour, je crus pouvoir lui communiquer un pamphlet, d'ailleurs spirituellement tourné, qui m'avait paru devoir l'intéresser. Il me le renvoya le jour même, disant :

— Je l'ai lu sans plaisir. L'esprit et la bonté sont deux dons charmants, mais il ne faut pas les séparer l'un de l'autre.

L'esprit et la bonté !... Voilà bien, ce me semble, tout Mgr de la Bouillerie !

Son caractère était un composé de douceur et de gravité. Jamais je ne l'ai vu en colère ; et, s'il éprouvait un sentiment d'impatience, une sorte de confusion visible et d'embarras naïf témoignaient de son prompt repentir. Et cependant, comme autrefois saint François de Sales, dont il faisait revivre l'image, sa nature nerveuse, rendue plus impressionnable par l'affection gastrique qui le faisait si souvent souffrir, en lui causant de violentes douleurs de tête, devait réclamer plus d'une fois son empire. Mais, s'il faisait des efforts pour se vaincre, c'était sans que rien les trahît jamais au dehors

Aussi, rien ne l'attirait comme la bonté et rien aussi ne lui était antipathique comme la méchanceté. Quand il avait découvert cette vertu dans une âme, on lui devenait cher, on était de sa famille.

Ce n'est pas pourtant qu'il prodiguât son cœur. On l'a dit avec raison : il se liait difficilement ; mais, quand il s'était donné, on pouvait compter sur son amitié. A quelque heure qu'on y fît appel, elle était toujours prête à obliger, et, quand on s'excusait de lui causer un dérangement, il répondait, avec ce doux sourire qui était l'un des charmes de sa belle physionomie : « Cher ami, — il avait une façon de prononcer

ces deux mots qui pénétrait jusqu'à l'intime de l'âme, — Cher ami, *ubi amatur non laboratur !* »

Le symbole de la colombe lui allait à ravir. Il s'en rendait compte, et c'était son sujet favori. La méditation intitulée : *les Trois Colombes*, le chapitre de *la Colombe* dans ses études symbolistes, et le commentaire des versets du Cantique des cantiques où l'âme chrétienne est comparée à la colombe, sont un écho de ses pensées les plus habituelles et un témoignage charmant de ses prédilections.

Que de fois ne l'ai-je pas vu préoccupé, embarrassé, comme décontenancé ! C'est à Carcassonne, quand il avait pris en conseil épiscopal une mesure qu'il prévoyait devoir contrister quelqu'un.

— Avant tout, disait-il, un évêque est un père.

Quand un prêtre avait reçu une destination qui contrariait les vues de celui-ci, Monseigneur n'avait de repos que lorsque ce même prêtre lui donnait l'assurance que, toute réflexion faite, il se soumettait sans trop de peine. La pensée de faire de la peine à quelqu'un, à un de ses prêtres surtout, lui était un martyre.

— Ah ! me disait-il un jour avec l'accent d'une sincérité intime, si vous saviez comme je souffre de notre situation en France, par rapport à la collation des bénéfices et à la distribution des emplois ! Au Concile, je serai le plus ardent à demander qu'on nous donne à cet égard des règles précises, qui déchargent notre responsabilité et nous tirent des cruels embarras où me met chaque nomination.

Ses prêtres le connaissaient bien. Jamais il ne vint à la pensée d'aucun d'entre eux que Monseigneur avait pu agir par caprice, par passion. Chacune de ses déterminations était mesurée par l'esprit de foi et tempérée par la charité.

Inébranlable sur le terrain des doctrines et très arrêté sur bien des points discutés dans le camp catholique, il traitait, dans le commerce de la vie, ceux qui divergeaient de vues et ses adversaires, avec une bonté qui semblait demander grâce de ne pas être d'accord avec eux. C'était, à cet égard surtout, le vivant imitateur du Christ, si bon, si miséricordieux, si pacifique avec ses contradicteurs.

Un universitaire, partisan déclaré de toutes les doctrines

qui devaient le plus contrarier celles dont Mgr de la Bouillerie était l'intrépide et inconciliable défenseur, l'alla voir un jour, à propos d'une nomination à laquelle s'intéressait le coadjuteur. L'entretien fut long, on agita les questions controversées. L'exquise urbanité, le laisser-aller si simple et si aimable qui caractérisait les conversations du prélat, ravirent son interlocuteur :

— Monseigneur, fit-il en se levant pour prendre congé, je n'ai jamais rencontré un intransigeant aussi tolérant que vous !

Cette charité parfaite lui avait concilié l'amitié des hommes les plus considérables de ce qu'on appelait autrefois les catholiques-libéraux. On sait quel tendre respect lui portait Lacordaire, dont il a magnifiquement loué la mémoire. Mme Swetchine le vénérait, presque à l'égal de cette personne qui reçut de lui la fameuse lettre que M. Louis Veuillot a publiée dans ses *Mélanges*, et qui est tout le programme de cette âme vraiment épiscopale.

Quand il revint de Rome, prêtre, élevé par les Jésuites, très dévoué à toutes les doctrines romaines, Mgr Affre, qui ne partageait pas, on le sait, les manières de voir et les principes du nouveau prêtre, dont il fit son vicaire-général, lui disait souvent, dans l'intime enjouement de leurs discussions :

— Vous êtes un ultramontain fougueux, ce que je ne suis pas ; et pourtant, parmi tous les modérés qui m'entourent, il n'en est point que j'aime autant que vous !

Celui qui écrit ces lignes a toujours fait profession d'une vénération filiale sans bornes pour le grand évêque, qui daigna le traiter avec une paternité dont le souvenir fait aujourd'hui sa seule consolation ; Monseigneur n'en usa jamais pour imposer ses façons de voir, et de juger les questions irritantes... Sur quelques points, par exemple dans l'appréciation des hommes et des idées de l'École Menaisienne, le vénéré prélat avait des sentiments que son humble disciple ne partageait pas. Jamais cette divergence n'amena la moindre parole ni la plus petite insinuation pénibles. Les lettres très nombreuses et très développées qui furent échangées à cette occasion, sont des modèles achevés d'urbanité et de tendre bonté.

Ses correspondants un peu assidus me rendront le témoignage que je n'exagère nullement : je mets au défi qu'on surprenne, dans toute sa volumineuse correspondance, un sentiment d'aigreur contre qui que ce soit, même contre ses plus acharnés contradicteurs. Pour mon compte, j'ai reçu de lui plus de 500 lettres — un trésor que je considère comme le legs le plus précieux qu'il ait pu me faire. — Bon nombre de ces lettres ont été écrites au milieu des plus chaudes luttes du libéralisme, de l'opposition à la définition de l'infaillibilité pontificale ; ses adversaires pourraient les lire d'un bout à l'autre, sans qu'ils en éprouvassent le moindre froissement personnel.

Un de ses opposants les plus prononcés, me sachant en correspondance assidue avec Monseigneur, me demanda un jour si Mgr de la Bouillerie n'avait pas apprécié sévèrement une démarche qu'on lui avait assuré avoir été amèrement critiquée par le bon prélat. Je crus devoir en écrire un mot à mon saint ami :

— Oh ! comme*** me connaît peu !... Ce fut sa seule réponse.

II. — L'Évêque de Carcassonne.

Il fut sacré le 20 mai 1855, et il arriva dans sa ville épiscopale, pendant la semaine de la Pentecôte. Sa première parole fut : « Je viens allumer dans ce diocèse le beau feu « de la piété, de la charité et du zèle. »

Préoccupé des œuvres dont il avait apprécié et dirigé les merveilleux effets à Paris, il voulut que l'un de ses premiers actes fût l'organisation de la charité dans son diocèse. Sa lettre pastorale créa aussitôt les œuvres de patronage pour la visite des pauvres et des malades à domicile.

Mais le nouvel évêque ne pouvait oublier l'œuvre qui lui était chère entre toutes les autres ; il ne tarda pas à instituer l'adoration perpétuelle, et il eut la consolation de voir successivement tous les diocèses voisins imiter son exemple.

Il a pu également fonder une œuvre de missionnaires diocésains, une caisse de retraite pour les prêtres infirmes, les conférences du clergé et le denier de Saint-Pierre.

« Dès mon arrivée dans le Midi, écrivait Mgr de Carcas-
« sonne, je me trouvai en relations de voisinage avec deux
« hommes que j'avais beaucoup connus et appréciés à Paris :
« le Père Lacordaire et Mgr Gerbet. J'ai dit souvent l'incon-
« testable action que le P. Lacordaire exerça sur ma première
« jeunesse, et depuis, j'ose le dire, sur ma parole. Plus tard,
« je le rencontrai à Rome ([1]), et, lorsqu'il entra dans l'ordre
« de Saint-Dominique, j'assistai à sa prise d'habit. » Lacor-
daire à son tour aimait tendrement son jeune et illustre ami.
« Faites plus que mes compliments à l'abbé de la Bouillerie, »
écrivait-il à M[me] Swetchine, « dites-lui que je me recommande
« à son cœur. »

Les années s'écoulèrent, et, lorsque Mgr de la Bouillerie
vint à Carcassonne, le Père Lacordaire dirigeait l'école de
Sorèze. Je considère, a dit Monseigneur, « comme le meilleur
« titre de ma modeste gloire d'orateur, d'avoir pu, en deux
« occasions, prendre la parole en même temps que lui :
« d'abord, à la distribution des prix à Sorèze ([2]), puis à la fon-
« dation du monastère de Prouille. »

---

1. Nous avons raconté, dans notre récent volume sur *Lacordaire*, cette rencontre de Rome, on nous permettra de reproduire ici ce passage :

« Dieu lui envoie (à Lacordaire) de charmants souvenirs de France. Montalembert s'annonce, Alfred de Falloux le vient surprendre ; un autre gentilhomme, non moins chrétien et non moins aimé, vient abriter ses renoncements généreux sous le regard de l'orateur de Notre-Dame et préparer à l'Église de France un de ses princes les plus écoutés. On le rencontra depuis bien des fois sur la route de Lacordaire ; et, quand l'aigle aura replié dans la mort ses ailes hardies, c'est lui qui viendra glorifier, au nom de l'Église et au nom de la France, ces deux ailes du génie qu'il avait connu de si près et dont nul n'a décrit avec plus de compétence l'envergure sublime. Daignent ceux qui lisent ces lignes permettre à celui qui les écrit de saluer au passage ce nom qui m'est cher entre tous, parce que, au lendemain de mon sacerdoce, le maître vénéré qui le porte daigna abaisser sur son humble disciple un de ces regards qui élèvent, rapprochent, et consacrent une vie : François de la Bouillerie !... Lacordaire en parle toujours avec une tendre complaisance : « Mon manuscrit sera porté à Paris du 1[er] au 15 août par l'aimable abbé de la Bouillerie, pour qui je sens de plus en plus de la tendresse, et qui m'en montre aussi beaucoup. » A trois mois de là, il vient de recevoir une lettre fort consolante de son amie, « et, dit-il, pendant que je jouissais de ce bonheur, voilà que l'abbé de la Bouillerie est tombé dans mes bras avec une effusion, une amitié, un abandon que je lui rendais de toute mon âme. »

2. Nous avons eu le bonheur de retrouver les deux discours dont parle le Père Lacordaire. Malheureusement, celui de Mgr de la Bouillerie n'est guère reproduit que sur de simples notes sténographiques. On retrouvera volontiers ici le résumé que nous en avons fait dans notre étude sur *Lacordaire :*

« C'est à Sorèze que vint un jour le rejoindre cet ami, que nous avons déjà rencontré près de lui à Rome, pendant l'exil de Sainte-Sabine, et qui, depuis, devint prêtre, associé à l'apostolat de Mgr Affre, formé à cette forte école au ministère

Ce que l'humble réserve de Mgr de la Bouillerie l'empêche de dire au sujet de la distribution des prix à Sorèze, Lacordaire l'a écrit dans sa correspondance intime avec Mme Swetchine : « Ici, » dit le saint religieux, « l'année s'est close admi-« rablement par un discours de Mgr l'évêque de Carcassonne, « qui a enlevé l'auditoire et a exigé de moi une réponse « imprévue dont le succès n'a guère été moindre. C'est là un « de ces coups singuliers où la Providence apparaît d'autant « plus qu'on s'y attend moins. L'effet de cette scène a été « incroyable à trente lieues à la ronde ; et, comme j'étais l'un « des acteurs, je n'y comprends que tout juste quelque chose, « sinon que Dieu a voulu nous favoriser d'une manière « éclatante. »

---

pastoral, s'était assis sur l'un des plus antiques sièges épiscopaux du Languedoc, dans le voisinage même de Lacordaire.

« Mgr de la Bouillerie vint visiter Lacordaire.

« Le moine, devenu père de jeunesse, montrait, avec une paternelle fierté, la jeunesse sorézienne à l'évêque. Un souvenir monta au cœur du pontife, et aussitôt, laissant déborder sa belle âme :

« — Messieurs, dit-il aux élèves rendus attentifs par cette émouvante rencontre, il y a vingt-cinq ans, très éloigné des sublimes pensées du sacerdoce, j'étais du nombre des jeunes gens qui se pressaient pour entendre cette voix aimée... Nous étions autour d'une chaire de collège comme aujourd'hui, car le soleil couchant ressemble au soleil levant, avec cette seule différence qu'entre le soleil levant et le soleil couchant, il y a toutes les splendeurs du midi.

« L'évêque se complut à cette évocation de souvenirs qui l'émouvaient. Il parla de l'influence que la parole de Lacordaire avait eue sur la direction de sa vie. Il en vint à rappeler les glorieuses pages de l'histoire de Sorèze.

« — Mais, fit-il, toute histoire a ses révolutions : chaque collège a sa caste privilégiée, celle des maîtres ; sa caste d'ilotes, celle des élèves, et souvent il arrive qu'une démocratie fougueuse et turbulente cherche à saper les bases de l'autorité ; mais, pour me servir d'une phrase aujourd'hui à la mode, je dirai volontiers qu'à Sorèze l'ère des révolutions est close à jamais. Oui, messieurs, par le fait d'un seul homme, Sorèze possède à la fois et sa restauration et son empire : la restauration des bonnes mœurs, des bonnes études, et l'empire du génie. Sorèze n'a pas seulement un passé, il a un avenir. »

« Lacordaire n'aimait pas à parler sans préparation. Mais cette parole gracieuse, encore si applaudie de l'évêque, ne pouvait rester sans réponse. Il se leva, et, se livrant à l'improvisation, il trouva, dans son cœur et dans son esprit, une de ces répliques où éclatent les merveilleuses ressources de cette rare organisation oratoire. Je ne sais pas résister au plaisir d'en citer un long passage, d'autant que cet admirable morceau est resté comme inédit.

« — Je ne pensais pas vous parler ce matin : j'étais persuadé qu'après les paroles que vous venez d'entendre, vous ne voudriez pas la mienne, car, à la profondeur de mon silence devait succéder la profondeur de vos admirations. Mais, après la parole si bienveillante que Monseigneur vient de vous faire entendre, soit en ce qui m'est personnel, soit en ce qui touche l'histoire de cette école, me taire dans cette circonstance solennelle ne serait plus de l'admiration, me taire serait de l'ingratitude, Or, messieurs, si le cœur d'un religieux n'est pas toujours invincible à tous les vices, parce

A quoi Mme Swetchine répondait : « Mon bien cher ami, « j'ai su le prodigieux effet de la séance de l'évêque de Car- « cassonne ; c'est un peu la romance : *On revient toujours à « ses premières amours ;* je suis sûre qu'il a joui beaucoup « d'exprimer, à l'état libre, ses plus anciens sentiments, en les « retrouvant au fond de lui-même. S'être posé ainsi me paraît « d'un bon augure pour son épiscopat. »

Lorsque cet homme illustre fut enlevé à l'Église et à la France, Mgr de la Bouillerie fut chargé de prononcer son oraison funèbre le jour même des obsèques. Nous aimons à citer, à ce sujet, les paroles du R. Père Chocarne, dans sa belle *Vie intime et religieuse du Père Lacordaire :* « A l'issue « de la messe, dit le pieux biographe, Mgr de la Bouillerie,

---

que la mort ne l'a pas complètement désarmé, il en est un qu'il doit profondément ignorer : c'est celui de la méconnaissance.

« Je parle donc, messieurs, mais uniquement pour satisfaire ma reconnaissance et sans crainte de vous faire oublier la parole que vous venez d'entendre et qui doit graver à jamais cette solennité dans vos cœurs, comme une des plus heureuses et des plus aimables qu'il vous soit donné de voir.

« Vous avez pu remarquer hier soir que j'avais évité de faire allusion à la vieille amitié qui m'unit à Monseigneur ; quels que fussent les élans de mon cœur, je restais comme le soldat qui a vu s'élever un de ses compagnons d'armes, et qui, lorsque son chef passe près de lui, ne songe plus à lui rappeler le temps où tous deux ils vivaient confondus dans les rangs de la milice, mais se contente de le saluer de la main et du cœur, pour ne point manquer aux lois de la discipline. Je suis le soldat, mais voilà le général.

« Monseigneur a semblé dire qu'entre le soleil levant et le soleil couchant il y a cette ressemblance, que le soleil couchant garde les reflets et les radiations de son aurore, et il faisait allusion à deux époques de ma vie : à celle de mes prédications au collège Stanislas, et à celle d'aujourd'hui. Eh bien ! oui, je suis le soleil couchant, je le suis par mes années, par cette voix qui faiblit et qui s'éteint ; mais le soleil levant, par la grâce de Dieu, il est à mes côtés ; il se lève à ma gauche et je me couche à sa droite.

« Je ne pensais pas, il y a vingt-cinq ans, lorsqu'au collège Stanislas je m'efforçais devant ces jeunes gens d'ébranler leur imagination et leur âme pour les ramener vers Dieu ; j'étais loin de me douter que la Providence me réservait parmi eux un maître et un ami. Bonheur rare, messieurs, de trouver le maître dans l'ami et l'am dans le maître.

« Monseigneur a encore donné à entendre que mes paroles l'avaient, non pas ramené à la foi, il n'en avait pas besoin, il était de ceux qui apportent au pied de la chaire cette attention bienveillante et soutenue qui dispose l'âme à toute ouverture du côté de Dieu, mais qu'elles n'avaient pas été sans influence sur sa vie. Je ne le crois pas : c'était une âme prédestinée à la vertu, à la vérité, à la piété. Mais enfin, si ma parole y a eu la moindre part, ma parole a été la semence, et vous en admirez la moisson, et j'espère qu'elle est belle.

« Messieurs, je vous demande la permission de me comparer pour un instant à Homère, si tant est qu'il soit permis de se comparer à un aussi illustre poète. On a dit, il y a longtemps, qu'Homère avait fait Virgile : si cela est, il faut convenir que Virgile a été son plus bel ouvrage ; et puisque Monseigneur a dit que c'était moi qui l'avais formé, je puis dire aussi que c'est mon plus bel ouvrage. »

« évêque de Carcassonne, prononça l'éloge funèbre du Père. « Nous regrettons que ce discours n'ait pas été publié ([1]). Pris « à l'improviste, Mgr de la Bouillerie se livra aux inspirations « de son cœur et de sa foi, et sut trouver, pour pleurer son « illustre ami, les accents de la plus sublime éloquence. Au « reste, Mgr de la Bouillerie n'a si bien réussi à faire com- « prendre, admirer et aimer le Père Lacordaire, que, parce « que, mieux que tout autre, il était fait pour le comprendre, « l'admirer et l'aimer...... »

Mgr de la Bouillerie dut bientôt s'acquitter du même devoir à l'égard de Mgr Gerbet, l'un des plus grands évêques que l'Église de France ait eus en ces derniers temps. Ici surtout, comme nous l'avons déjà fait observer, il fut pris à l'improviste, mais le tribut de larmes et de louanges, porté autour de cet illustre cercueil, n'a été ni moins pathétique, ni moins éloquent.

La vie de l'Evêque de Carcassonne fut simple et uniforme. Deux ou trois mois étaient consacrés chaque année à visiter une partie de son diocèse, et un mois à revoir sa famille qui se réunissait toujours en automne avec un rare bonheur, sous sa présidence, dans un château d'Anjou.

En dehors de ces temps, Mgr de la Bouillerie mena, dans son palais épiscopal, une vie où l'imprévu eut bien peu de place.

Trois longues et douces heures d'union intime avec Dieu, dans l'oraison ou dans la célébration des saints mystères, commençaient sa journée. Puis, sa nombreuse correspondance, les affaires du diocèse et quelques travaux littéraires absorbaient sa matinée. Après le déjeuner, une heure de promenade, un livre à la main, dans la délicieuse solitude de Saint-Jean près Carcassonne, lui sert de délassement. Ensuite, l'Évêque donne audience jusqu'à quatre heures. C'est le moment de sa longue et fervente visite au Saint-Sacrement et de ses autres exercices de piété. Une heure de récréation, avec quelques chanoines et ecclésiastiques de la ville épis-

1. La police impériale, si méticuleuse pour les productions des évêques qui avaient eu l'honneur d'exciter ses susceptibilités, s'opposa, sur un prétexte que nous dirons ailleurs, à l'impression de ce discours. Nous l'avons publié pour la première fois, dans le recueil des *Œuvres oratoires*.

copale, précède la prière du soir que l'on fait en commun.

Cette vie réglée et presque monacale a permis au pieux auteur de consacrer quelques instants chaque jour à des écrits qui lui paraissaient devoir être plus utiles aux âmes. C'est ainsi qu'après avoir ajouté quatre nouvelles méditations aux douze premières qu'il avait déjà publiées à Paris, il a fait paraître ses deux volumes d'*Etudes sur le symbolisme de la nature* et son aimable traité *de l'Eucharistie et de la vie chrétienne.* Nous allons bientôt en parler avec quelques détails.

Qu'ajouterons-nous ici? Révélons seulement le programme de sa vie morale : Faire du bien à tous, tout donner aux pauvres, contribuer à toutes les bonnes œuvres, se donner lui-même pour le bien des âmes !...

Mais, nous ne saurions omettre de noter cette seconde passion de sa vie qui, avec l'Eucharistie, partagea toutes ses aspirations : Rome et les droits du Saint-Siège !

Tous les actes émanés de Rome furent pour lui l'objet d'une soumission et d'un amour extraordinaire. Au moindre appel du Souverain-Pontife, il accourt avec un touchant empressement, toujours l'un des premiers. Pie IX, touché de ce filial amour, aimait à le traiter avec la prédilection du Maître pour le disciple bien-aimé. Un des collègues de Monseigneur a raconté que le Pape, entouré de quelques évêques qui absorbaient son attention, n'avait pas remarqué Mgr de Carcassonne, placé derrière lui. Mais, l'apercevant à la fin, il s'écria : « Ah ! mon fils, vous voilà !... » Puis, le Souverain-Pontife l'embrassait avec effusion de cœur. Le même prélat a raconté que, Mgr de la Bouillerie et Mgr Plantier se présentant en même temps devant le Saint-Père, il les accueillit par cette charmante allusion à l'office du jour : « Voici mes deux flambeaux et mes deux oliviers !... » L'histoire du concile du Vatican nous révèlera sur ce même sujet des incidents que l'heure n'est pas venue de divulguer encore. Qu'il nous suffise de dire que l'attitude de Mgr de Carcassonne au Concile lui valut, avec l'estime de ses collègues dans l'épiscopat français, un redoublement d'affection et de confiance de la part de Pie IX.

III. — Les œuvres de Mgr de la Bouillerie.

Jusqu'ici, nous n'avons fait qu'esquisser à grands traits une figure qui nous est chère, entre toutes celles de l'épiscopat contemporain. Le moment est venu, croyons-nous, d'étudier avec quelques détails les écrits qui nous révèlent le mieux les délicatesses et les ressources variées de ce talent, à notre humble avis, l'un des plus complets de ce temps [1].

---

1. Nous avons pris les principaux éléments de cette étude dans un travail que nous publiâmes, il y a quelques années déjà, dans la Revue parisienne le *Contemporain*. Qu'on nous permette de reproduire en note l'introduction de ce travail. Elle expliquera l'entreprise que nous mettons aujourd'hui à exécution :

« A quel titre entreprendrai-je une étude que le respect, à défaut du sentiment profond de mon insuffisance, eût peut-être dû m'empêcher d'aborder ?

« Je vais répondre avec une franchise simple et naïve, et, quoiqu'il me faille pour cela entretenir le lecteur de mon humble personnalité, je veux tout d'abord me mettre bien à l'aise avec lui en racontant les origines de cette étude. Quelques-uns trouveront que je prends là une fort mauvaise précaution oratoire, personne assurément ne m'accusera d'avoir manqué de simplicité : à défaut d'autre, ce sera toujours au moins une recommandation.

« Il y a déjà de longues années de cela. J'avais lu et relu cent fois les premiers ouvrages de Mgr de la Bouillerie, et j'y revenais sans cesse comme on revient à ce qu'on aime le mieux. Ce n'est pas le moment de dire les motifs de cette préférence, mais j'avoue que mon admiration grandissait à mesure que j'étudiais de plus près l'ingénieuse et douce originalité de ce talent auquel rien ne ressemblait dans la littérature ascétique contemporaine.

« Des circonstances, dont je dois garder dans le secret de mon cœur le souvenir plein de charmes, m'ayant mis enfin en relations avec la personne de celui dont j'aimais tant les écrits, je pus étudier de plus près encore cette *manière* qui m'avait ravi, et surprendre ainsi avec une grande joie un à un les secrets de cette composition où l'art, l'esprit, l'imagination, le cœur, se fondent si merveilleusement. J'ai suivi dans ses pérégrinations le panégyriste des Lacordaire et des Gerbet, j'ai applaudi l'orateur des jeux floraux à Toulouse, j'ai été surtout admis à l'intimité de ce cabinet de travail, vaste et sévère, où j'aime à reporter ma pensée pour revoir celui qui l'arpente en des sens tourmentés, s'arrêtant souvent aux larges embrasures d'où son regard, lumineux et doux, plonge sur les vertes pelouses du petit jardin de l'évêché.

« Jardin charmant ! le rossignol chante dans le feuillage de ses grands arbres, le moucheron bourdonne près des fleurs semées à profusion dans tous ses sentiers, le poisson nage dans les eaux tranquilles de son petit lac. Le ciel bleu du Languedoc sert de dôme à toute cette petite nature, à ce raccourci des merveilles créées, dont l'auteur des *Études sur le symbolisme* aime à écouter les voix mystérieuses, pour nous en redire avec tant de fidélité les accords et les chants.

« C'est parce que j'ai vu de près tout ce dont je vais parler, que j'ai entrepris mon travail. En ces temps où les admirations sincères et les études faites avec amour sont rares, parmi les sécheresses de la critique, on me saura peut-être quelque gré de l'avoir mis à exécution, après en avoir longtemps nourri la pensée. Mais si je reste au-dessous de ma tâche, du moins j'aurai ouvert la voie, et, lorsqu'une main plus habile en aura mieux exploité les richesses, je serai toujours heureux et fier d'avoir le premier montré ce chemin. »

Quand Lefranc de Pompignan écrivit son livre *de la Dévotion réconciliée avec l'esprit*, ne voulut-il pas réagir contre un préjugé encore fort répandu de nos jours ? Sans doute, le but principal du pieux archevêque de Vienne fut de montrer combien l'alliance de la dévotion et du goût des belles-lettres était naturelle et facile. Mais la portée de son ouvrage allait plus loin : en même temps qu'il écrivait une œuvre de polémique, il donnait des leçons, et les amis de sa thèse ont à prendre dans ses démonstrations plus encore peut-être que les ennemis.

On était loin déjà des chefs-d'œuvre du doux évêque de Genève. La littérature ascétique semblait oublier que « tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu, » et que « tout ce qui a été créé, l'a été pour les élus. »

Repousser presque systématiquement, par dédain ou par conviction, ce que Boileau appelait les *ornements égayés ;* oublier que l'homme est composé de corps et d'esprit, que cet esprit se nourrit au moyen de facultés diverses : tel paraît avoir été le programme de tant d'écrivains sur qui le jansénisme avait exercé, peut-être malgré eux, sa froide influence.

Il ne faut faire ici de procès à personne, mais tenir à chacun compte de ses bonnes intentions ; or, n'est-il pas vrai que ce qui domine tant de gros traités ascétiques, tant de cours de méditations, tant d'études sur la vie spirituelle, c'est... l'ennuyeux? Rien pour l'imagination, extrêmement peu pour la sensibilité, tout pour l'intelligence: un livre de piété est devenu un traité de logique, avec toute la sécheresse de l'enseignement didactique. Il semble que l'auteur croirait profaner son sujet en le revêtant d'une forme agréable. La langue française elle-même, si nette, si vive, si alerte, perd la franchise de ses allures dans ses phrases lourdes, enchevêtrées, interminables. Tout cela est d'une sécheresse désolante.

Au début de ce siècle et avec les premiers essors de la littérature dite romantique, ce caractère des livres d'ascétisme et de piété frappa plus vivement les esprits. On voulut réagir et protester contre ce qui paraissait désormais acquis par le fait d'une expérience de deux siècles. Des hommes de génie, des écrivains de talent se mirent à l'œuvre, et, si cette réaction nous a valu plus d'une imitation maladroite, si l'on a

raison de se plaindre aujourd'hui des mièvreries et des fadeurs qui abondent en certains livres de piété, du moins le point de départ était excellent, et nous avons désormais dans la littérature contemporaine une place que les Lamennais, les Lacordaire, les Gerbet, les Dupanloup, etc., ont rendue digne des respects de ce monde lettré qui nous reprochait l'irréconciliable opposition entre les œuvres de l'esprit et la dévotion.

Quelle fut la part de Mgr de la Bouillerie dans ce mouvement si légitime et si fructueux ? Nous allons la voir se dessiner dans le premier des ouvrages sortis de la plume de l'illustre évêque, les *Méditations sur l'Eucharistie.*

« Lorsque j'ai publié mes *Méditations*, écrivait le prélat en « 1861, une de mes pensées a été de modifier la forme des « livres ascétiques qui m'avaient toujours paru d'une aridité « désolante. »

S'il fallait toujours juger de la valeur d'un livre par le succès qu'il obtient, on conviendra que rarement livre aurait présenté cette garantie à l'égal de ce petit recueil de méditations, dont les éditions et les tirages ne se comptent plus depuis longtemps dans la librairie religieuse. On raconte encore dans la maison Bray le succès merveilleux de la première édition de ce délicieux volume : édition charmante, pour le dire ici en passant, que les amis des beaux livres regrettent de ne plus avoir reconnue dans les in-18 et les in-32 qui l'ont suivie. Les acheteurs impatients firent queue aux portes de la librairie Sagnier et Bray, et, en quelques heures, la première édition était épuisée.

D'où venait à cet ouvrage ce succès insolite, qui ne s'est point démenti après le premier feu de la faveur ? Pourquoi ce que quelques-uns purent craindre n'être que le résultat d'un engouement passager, a-t-il continué de réjouir les nombreux admirateurs de cette parole qui redisait, avec tant de charmes, dans un langage nouveau, les délices de l'Eucharistie ?

C'est que les fidèles avaient goûté la méthode de l'auteur, et que cette méthode répondait aux besoins de l'âme pieuse.

« J'ai voulu, disait l'auteur dans la *Dédicace*, vous suggérer « une méthode et quelques exemples, si imparfaits qu'ils « soient, pour vous apprendre à méditer... Vous remarquerez

« que les textes dont je me suis servi ne se rapportent, en « général, que d'une manière très indirecte à la divine Eu- « charistie ; mais, tout plein de cette pensée unique, j'y ai « ramené facilement les sujets que j'avais choisis. »

Et ne craignez pas que ces rapprochements ingénieux aient rien de forcé ni de heurté : lisez le *Sommeil de l'Eucharistie*, le *Champ divin*, les *Trois Colombes*, *Esther* : l'âme se sent doucement emportée par un courant tranquille. Parfois un cri s'échappe et l'esprit étonné s'arrête, mais c'est le cri de l'admiration, c'est la surprise d'une découverte qui n'a rien eu de pénible ni de dur.

Nous ne savons plus quel maître de la vie spirituelle recommande à chaque instant de ne pas fatiguer l'esprit dans la méditation, et de se laisser volontiers entraîner par le courant du cœur, une fois que l'imagination est fixée et l'esprit suffisamment éclairé.

M[gr] de la Bouillerie nous offre sous ce rapport un modèle parfait. Essayez de comparer les meilleurs cours de méditations modernes avec les seize *Méditations sur l'Eucharistie*, et dites si, nulle part comme en ces dernières, vous avez rencontré la solidité de la doctrine, l'ingénieux des rapprochements et des applications qui fixent la *folle du logis*, et surtout le naturel et progressif développement des affections vis-à-vis du sujet qu'il médite.

Toutes ces qualités se retrouvent en germe dans un opuscule qui suivit la publication des *Méditations sur l'Eucharistie*. Après avoir montré les méthodes en quelques exemples, qui sont tous de petits chefs-d'œuvre, l'auteur voulut fournir un aliment aux âmes que son livre avait formées à sa méthode, et il publia les *Cent vingt sujets de méditation pour l'adoration perpétuelle*. Ce petit recueil est ravissant : toute l'âme de l'auteur s'y retrouve et cette série d'applications frappantes de vérité trahissent une admirable connaissance de tous les secrets de la piété. C'est l'Écriture Sainte presque entière, surtout l'Écriture du Nouveau-Testament, dans ses rapports avec l'adorable Eucharistie ; et, si quelques âmes ont regretté que l'auteur n'ait pas pu donner à ses *sujets de méditations* les développements du premier volume, celles qui s'étaient instruites à son école n'avaient pas de peine à suppléer, sous la

direction des petits textes, à cette force si riche et si suave [1].

Notons ici, avant d'aller plus loin, à quelle source Mgr de la Bouillerie doit ses premières inspirations.

Quand le prélat prit possession du siège épiscopal de Carcassonne, voulant présenter à ses diocésains ce qu'il appelait ses meilleurs titres de recommandation, il parla dans son mandement d'entrée solennelle de son amour pour la divine Eucharistie, de cette « passion de l'Eucharistie, disait-il lui-même avec une admirable simplicité, qui est devenue l'aliment et l'honneur de ma vie [2]. » — « Ce souvenir nous est toujours présent, écrivait-il plus tard, et Dieu nous est témoin que, dès le principe de notre épiscopat, si nous eussions trouvé l'arche sainte errante dans Ephrata, ou au milieu des champs de la forêt, nous n'aurions accordé ni le sommeil à nos yeux, ni le repos à nos tempes, jusqu'à ce que nous eussions replacé le divin tabernacle au poste d'honneur qui lui est dû [3].»

Les associés de l'adoration nocturne à Paris n'ont pas oublié le zèle avec lequel le pieux évêque, alors vicaire-général de Paris, consuma ses forces et son zèle à l'établissement d'une œuvre dont « les commencements modestes sont demeurés le meilleur souvenir de sa vie sacerdotale [4]. »

L'Eucharistie et l'Écriture méditée au pied de l'Eucharistie: voilà presque tout le secret de ce talent merveilleux, de cette inspiration qui arrive jusqu'à la division de l'âme, de cette douce et pénétrante action exercée par les écrits de l'évêque de Carcassonne. Dans ses homélies, dans ses discours, dans ses mandements, dans ses livres, le ton général s'élève toutes les fois que l'orateur ou l'écrivain touche à quelque point des merveilles eucharistiques [5].

---

1. J'ai essayé, avec les encouragements et l'approbation de Mgr de la Bouillerie, de développer moi-même ce petit Manuel, et ces développements ont eu un succès que je suis heureux de reporter tout entier à l'excellent texte dont j'étais si impuissant à faire ressortir toute la profonde beauté.

2. Mandement de prise de possession en 1855.

3. Mandement sur l'organisation de l'Adoration perpétuelle dans le diocèse de Carcassonne.

4. Lettre aux directeurs des *Annales du Saint-Sacrement à Lyon*.

5. Dans notre étude complète sur la vie et les œuvres de Mgr de la Bouillerie, nous avons exposé le plan et la méthode du livre sur l'*Eucharistie et la vie chrétienne*, qui fut, pour Mgr de la Bouillerie, directeur des âmes, ce que l'*Introduction de la vie dévote* fut pour les dirigées de saint François de Sales. Un moment même, le pieux prélat avait voulu intituler son livre *Introduction à la vie chrétienne* par l'Eucharistie.

Mais nous avons hâte d'en arriver à l'œuvre capitale de notre auteur, à celle dont il a écrit lui-même : « Ce livre, que « j'ai la faiblesse d'aimer un peu, je l'avoue, demeurera plus « que mes autres œuvres, *mon livre :* car un homme n'écrit « qu'*un livre.* Tout ce que Dieu a mis en moi, je l'ai fait pas- « ser dans cet ouvrage ; et, si le livre n'est pas meilleur, c'est « que je ne suis pas meilleur moi-même. »

L'œuvre capitale de Mgr de la Bouillerie a son histoire, elle a sa philosophie. Aujourd'hui moins que jamais, il n'est permis de l'ignorer, après les savants travaux du cardinal Pitra et les beaux livres de Mgr Landriot, de M. le chanoine Auber, etc.

Dans les homélies de saint Jean Chrysostome, on trouve le développement d'une pensée que le grand docteur résume lui-même en ces termes : « Eh quoi ! direz-vous, les Écritures « ne sont-elles pas utiles ? — Oui, sans doute, elles sont très « utiles et même nécessaires. — Eh bien ! ajoutez-vous, puis- « qu'elles sont utiles, pourquoi Dieu ne les a-t-il pas données « dès le principe ? — C'est qu'il voulait instruire les hommes « par les choses, et non par les livres. — Qu'est-ce à dire, « par les choses ? — C'est-à-dire par la création elle-même. »

Dans ces paroles trop peu connues de l'illustre commentateur de saint Paul, se trouve toute la raison d'être des ouvrages semblables à celui de l'évêque de Carcassonne, et aussi le secret de l'antiquité du sujet qu'ils traitent.

Les découvertes récentes de l'hiéroglyphie égyptienne, l'étude des livres et des traditions de l'Inde, ont démontré surabondamment cette antiquité. Personne n'ignore l'amour de l'école spiritualiste de Platon pour cette méthode d'enseignement religieux. Rome imita la Grèce, et ce besoin de retrouver ainsi l'enseignement sous les figures fut poussé à un tel excès que le but fut rapidement et étrangement dépassé. Le symbole fut bientôt pris pour la réalité, et la matière fut vénérée à l'égal de l'esprit.

Mais il y avait un peuple, dépositaire des vérités révélées, que Dieu protégeait contre les erreurs et les inclinations d'une nature constamment entraînée par la chute primordiale. Ce peuple, dont l'existence fut un miracle perpétuel de la Providence divine, nous offre le plus bel exemple et la plus écla-

tante confirmation de la thèse de saint Jean Chrysostome. Chez le peuple juif, en effet, tout est symbole ; son histoire n'est qu'une longue suite de figures. Portique majestueux, dressé par une main divine sur la route des siècles qui précédèrent l'établissement de l'Église, il présentait, et il présente encore aux yeux de ceux qui le traversent, dans une série de tableaux gradués et emblématiques, toute la préparation d'une œuvre grande entre toutes les œuvres, l'Incarnation du Verbe.

JÉSUS-CHRIST apparaît enfin. Il vient accomplir toutes les figures, réaliser tous les symboles de l'ancienne alliance. Mais, en établissant le sacrifice eucharistique et les sacrements, il consacre la doctrine du symbolisme ; en revêtant sa doctrine de la forme touchante et gracieuse des paraboles, il ouvre une voie nouvelle à la prédication de la vérité.

Après JÉSUS-CHRIST, l'Église cherche à imiter les exemples et à perpétuer l'esprit de son divin fondateur. Le rituel, la liturgie, les dispositions architectoniques de ses temples, les vêtements de ses ministres, le mobilier du culte, tout lui est une occasion de rappeler à l'esprit et au cœur de l'homme les vérités révélées, immatérielles, éternelles et immuables.

De leur côté, les Pères et les écrivains ecclésiastiques attribuent, pour ainsi dire, à tous les êtres de l'univers, depuis l'âme que Dieu déclare faite à son image et à sa ressemblance jusqu'à la plante et au minéral, la propriété de nous instruire par leurs analogies avec le monde surnaturel.

Mgr de Carcassonne explique, dans l'introduction de son grand ouvrage, comment tous ces écrivains ne furent que les commentateurs de la grande parole de saint Paul, qui pourrait servir de devise et de texte à tous leurs travaux : *Invisibilia enim ipsius, a creatura mundi, per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur* (Rom., I, 20).

Ils furent nombreux, les commentateurs.

Les uns traitèrent du symbolisme d'une manière directe et exclusive ; les autres le firent entrer dans la trame de leurs travaux, comme un aide puissant et autorisé.

Déjà, dès les premiers siècles, comme l'a si éloquemment prouvé le savant abbé Freppel, les Pères apostoliques s'appli-

quaient à développer le symbolisme de nos saints livres. Saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, saint Prudence, saint Paulin de Nole, saint Grégoire le Grand, saint Isidore, le vénérable Bède resteront à jamais comme les véritables maîtres dans cet art merveilleux de réveiller une harmonie inconnue au sein de la création, forcée de servir à l'homme comme d'un échelon pour le faire arriver à la contemplation des choses d'en haut.

Le moyen âge devait donner à cette entreprise tout son essor. La *Clavis* de saint Méliton, évêque de Sardes, donnait le thème, et bientôt l'étude du symbolisme prit un développement magnifique : les belles prières de la liturgie, les flèches des cathédrales, les ogives de l'église, les dentelles de la pierre que l'huile sainte consacrait, tout prit une voix, tout parla une langue d'une poésie incomparable. Yves de Chartres, l'abbé Rupert, Honorius d'Autun surtout, Hugues de Saint-Victor, Innocent III, saint Thomas d'Aquin, Durand de Mende la consignèrent dans d'immortels écrits.

Un moment, la théorie des explications symboliques faillit tomber dans un abus qui dégénérait en excès. Mais, comme on les pardonne volontiers, ces excès, quand on parcourt dans les Bollandistes l'histoire des saints qui vécurent en ces siècles de foi poétique ! Qui songerait à s'en plaindre, quand on entend la douce voix de François d'Assise chantant son cantique au soleil ! Et puis, combien l'excès fut de courte durée ! Voici venir le protestantisme, voici venir la renaissance avec ses lignes roides et ses classiques froideurs ! Pauvre fleur du symbolisme, si fraîche, si épanouie, si empourprée, comment résisterait-elle à ce double courant d'air vicié ? Vainement, quelques cœurs généreux essayent de lutter contre le torrent. Le président Duranti, le cardinal Bona, Bellarmin lui-même brillent encore d'un éclat assez vif pour fixer un instant l'attention des vrais artistes. Le symbolisme se réfugie dans la paix du cloître, dans les contemplations des âmes que la piété élève au-dessus de leur temps. Henri Suso compte beaucoup d'amis et d'imitateurs parmi ces âmes, et un jour que le médecin du monastère ordonnera de moissonner les lis dont il redoute les émanations trop pénétrantes, la mère supérieure,

digne fille de François de Sales, Jeanne de Chantal, suppliera le bon docteur de permettre qu'au moins on en conserve quelques branches, « pour l'amour du symbole » de la pureté que ces lis représentent.

Enfin le jansénisme arrive et achève l'œuvre radicale de la réforme. Quelques protestations timides, comme celles du *Dictionnaire chrétien* de Cousin Despréaux, peut-être de Louis Racine dans quelques notes de son froid *Poème de la religion*, s'élèvent et retombent devant le XVIIIe siècle. Le symbolisme est alors bien décidément jugé et oublié : qui donc oserait faire de la poésie en face de Voltaire ?

On en était encore là du symbolisme religieux, quand Mgr de la Bouillerie eut la première pensée de son œuvre. J'ai dit du *symbolisme religieux ;* car l'autre, celui qui devait si rapidement dégénérer en un panthéisme grossier, sous des voiles délicats, avait été, depuis les chefs de l'école dite romantique, remis en honneur dans la littérature et les beaux-arts. Sans doute, les savants travaux de Dom Pitra, depuis récompensés par la pourpre romaine, avaient rouvert la voie et montré les richesses de cette mine dédaignée depuis trois siècles. La moisson du bénédictin de Solesmes était abondante, il la serra dans ce magnifique *Spicilège*, où les érudits seuls pouvaient l'aller admirer.

Entreprendrait-on de populariser la science des symboles ? Qui l'entreprendrait ?

Il fallait à celui qui tenterait cette grande entreprise plusieurs qualités indispensables au succès, et possédées à un degré si parfait, que la moindre imperfection compromettrait sûrement et peut-être ruinerait l'œuvre de reconstitution réclamée par tant de bons esprits.

Ces conditions indispensables de succès, nous allons tenter de les énumérer, avec d'autant plus de confiance que cette énumération nous paraît être le meilleur éloge possible des *Études sur le symbolisme* de Mgr de la Bouillerie.

Avant tout, le moderne symboliste devait se souvenir que, quelque frappantes que soient les analogies offertes par la création visible avec les choses invisibles de Dieu, ce n'est point à elles qu'on doit demander les preuves du dogme. La

démonstration, pour être rigoureuse, doit s'appuyer sur la révélation, la doctrine de JÉSUS-CHRIST continuée par la prédication des apôtres et les enseignements de l'Eglise. A cette disposition d'esprit, il lui fallait joindre une ardente conviction vis-à-vis de la grande valeur du symbolisme, considéré comme appoint à la démonstration rigoureuse du dogme. Si ces rapprochements, ces emblèmes ne nous démontrent rien rigoureusement, du moins ce symbolisme naturel a une raison d'être, il a un but. Il sert à l'exposition, à l'explication, à l'intelligibilité du mystère. Il sert à le rendre souverainement acceptable aux esprits les plus obstinés. Il achemine doucement vers la vérité, en la faisant pressentir. Il désarme et réduit à néant une objection railleuse : comment déclarer impossible, incompréhensible, ce que les créatures nous montrent réalisé ? comment ne pas admettre que ces analogies se rattachent à la vérité ? C'est ainsi qu'en ont jugé saint Augustin, cet esprit si complet, et saint Thomas d'Aquin, cet esprit si pratique et si profond.

Mgr de la Bouillerie a indiqué lui-même la deuxième condition de ce genre d'études, quand il a dit :

« J'ai dû me rappeler ce mot de l'Écriture : *Si vous avez* « *trouvé un rayon de miel, n'en mangez que ce qui vous suffit,* « *de peur qu'étant rassasié, vous ne le rejetiez avec dégoût.* « (Prov., xxv, 16.) Une extrême sobriété dans le choix des « matières m'a semblé devoir être la première condition de « mon travail. » Les écrivains qui ont commenté la *Clavis* du saint évêque de Sardes, et dont on retrouve les interminables nomenclatures dans le *Spicilège*, l'ont fait avec une imagination plus brillante que solide. Leurs interprétations sont très souvent hasardées, elles sont plus d'une fois exagérées d'une manière regrettable, s'appuyant sur des données que la science a rejetées depuis longtemps, faisant du symbolisme après coup et forçant bien des fois les analogies pour les ajuster au sujet.

Quelle règle suivre alors ? Celle qu'a suivie Mgr de la Bouillerie, et c'est la troisième des qualités que je réclame dans cette étude qui lui fournit les moyens de la suivre. « Le symbolisme, dit le prélat, n'est point un caprice de poésie ou

d'imagination : il s'appuie sur une tradition vénérable, qui est demeurée constante dans l'Église ; et cette tradition, à son tour, prend sa source dans la parole de Dieu. » L'Écriture et les Pères ! oui, pour que son travail fût accepté, eût de l'autorité dans un temps éminemment positif, il fallait que le hardi entrepreneur joignît à une connaissance profonde des saints Livres une longue étude des Pères et des interprètes sacrés. « Les textes sacrés ne nous appartiennent point ; ils sont le bien propre de l'Église, et l'Église seule peut en fixer le sens... Les Pères ont été les plus sûrs et les plus éloquents symbolistes de l'Église. Leur œuvre principale a été de révéler aux fidèles le sens caché de nos saints Livres ; ils ont interprété la création tout entière, et c'est à leur souffle puissant, comme à celui de l'esprit de Dieu, que le monde, sortant du chaos de la matière, s'est transformé en un radieux symbole. » Sans doute, il ne devait pas être interdit de s'élever soi-même sur les ailes des Pères et de l'Écriture, et de moduler, en harmonisant sa propre voix à leur mélodieux concert, quelques accords personnels. Mais l'autorité devait rester à qui la mérite, et la distinction devait être bien tranchée.

Quatrième condition non moins indispensable : se préoccuper avant tout de fournir des aliments à la piété et non à la curiosité, faire une œuvre utile moins qu'une œuvre agréable, et pour cela reléguer humblement au second plan les vains étalages de la science. Les âmes pieuses et élevées le disaient à Mgr de la Bouillerie : Après nous avoir appris à retrouver le Dieu de nos tabernacles sous le voile des saintes lettres, montrez-le-nous sous l'écorce des objets matériels qui nous entourent. Puisant dans votre admirable science des textes sacrés et des commentaires autorisés par l'Église, apprenez-nous à monter du connu à l'inconnu, de la matière à l'esprit, de la terre au ciel ; que sous vos doigts habiles la nature forme un concert suave qui enthousiasme notre cœur, l'emporte sur les ailes de la pensée, le ravisse dans ce monde merveilleux où l'œil se rassasie, où la volonté s'enivre au sein des plus pures délices. Que le *symbolisme de la nature* nous parle de Dieu, de JÉSUS incarné, souffrant, crucifié, immolé

sur l'autel ; de Marie, des anges, des saints, des apôtres, des martyrs et des vierges, des membres de l'Église souffrante, des combats de l'Épouse du Christ sur la terre ! Il fallait qu'après avoir lu, médité son livre, les cœurs aimassent à redire tout bas, au pied de la croix, dans le secret de la prière, au milieu des douces intimités de l'oraison : Ce livre nous a appris à trouver partout le bien-aimé de nos âmes, à rencontrer partout les traces de ce que nous aimons, à commencer le ciel sur la terre, en nous faisant vivre ici-bas de cette vie toute céleste, que l'apôtre recommande et qui est l'unique consolation de l'exil !

Enfin, à toutes ces qualités, il fallait unir un grand art de style et une large manière de traduction qui permît d'*actualiser* l'admirable antiquité. Peu de lecteurs prendront la peine de remonter aux sources, pour comparer le texte à la traduction, et pourtant c'est un travail que nous osons recommander à tous ceux qui sont en mesure de le faire. Les difficultés de la langue sont vaincues avec une dextérité où l'effort ne se laisse point sentir. Les expressions mêmes conservent, sous la plume du traducteur, toute leur force et leur native énergie.

La merveilleuse souplesse du talent se révèle surtout dans ce qui appartient en propre à Mgr de la Bouillerie dans ses *Études.* Les débuts des chapitres, par exemple, comme on s'en rend vite compte,sont toujours ravissants de grâce,de fraîcheur, d'inattendu : tout cela est frappé au coin du bon goût le plus épuré. Les sommaires eux-mêmes révèlent et promettent, avec une délicatesse infinie, les trésors qui vont être ouverts avec une sainte profusion. Enfin, les prières, les invocations, les aspirations qui terminent chaque chapitre, le résument admirablement : on y sent le cœur qui prie, l'âme qui s'épanche en présence de son bien-aimé dans un langage aussi parfait qu'élevé.

Et maintenant, s'il nous fallait donner la préférence à l'un des deux volumes des *Études sur le symbolisme de la nature*, je dirai que le premier, celui qui traite de la *création inanimée*, est plus sévère que celui où l'on étudie la *création animée.* Les fleurs parlent moins gracieusement que les oiseaux, et la mer a des grondements moins sonores que ceux du lion.

A quoi cela tient-il ? « La création animée, qui est l'objet de mes secondes études, dit l'éminent symboliste, sera peut-être plus féconde encore que la création matérielle en symboliques enseignements. La vie animale est déjà plus rapprochée de la nôtre. L'instinct imite l'intelligence, quelquefois même le *cœur.* »

Nous avons parlé déjà des homélies et des discours de Mgr de Carcassonne. C'est un côté de ce talent qui ne fut pas d'abord suffisamment remarqué, faute par l'orateur de recueillir ou de laisser recueillir sa parole.

Un des meilleurs amis de l'illustre prélat nous l'écrivait : «... Plus encore que le style, la parole est l'homme tout « entier : chacun parle comme sa nature parle. Aussi, trouve-« t-on dans Mgr de la Bouillerie des délicatesses, des mystères « de langage qui ne peuvent lui être révélés que par le cœur : « la rhétorique ne les enseigne pas. Rien de plus attractif « pour les belles âmes que les épanchements de cette belle « âme... La grâce et la majesté du port, l'expression de sa « physionomie où tout est vie, enthousiasme et conviction « ardente comme la charité, enlèvent toujours les vives sym-« pathies de son auditoire. Les qualités extérieures de « l'éminent orateur frappent à la fois les sens, l'imagination « et le cœur. Aussi, aime-t-on mieux recueillir cette parole « encore vibrante des émotions de l'âme où elle a pris « naissance, plutôt que d'en lire la reproduction : c'est un « pâle reflet... »

L'exagération de cette dernière pensée nous avait privés longtemps du bonheur de lire et de conserver tous ces trésors d'éloquence ardente ou gracieuse, dont les mémoires gardaient seules quelques souvenirs. Enfin, après de nombreuses instances, l'éloquent prélat finit un jour par consentir à dicter quelques allocutions et la plupart des discours qu'il a prononcés en des circonstances plus ou moins solennelles. Ces copies sont enfin sorties de l'intimité de la famille où une modestie que nous sommes parvenu à vaincre les détenait captives. On peut dès lors juger ce qu'il en était de cette éloquence, toute pénétrée de l'onction des Saintes Écritures et des Pères. Nous en avons l'assurance, tous ces ravissants épanchements de

cœur, ces ingénieuses allégories, ces accents d'ardente conviction ont obtenu auprès des âmes élevées le succès qu'ils méritent.

A ces premiers et principaux éléments de notre collection, nous joignîmes divers petits poèmes où la grâce le dispute à l'onction. Œuvres de rares loisirs, le plus souvent improvisées, ils rappellent les temps de cette pléiade poétique, dont Jules de Rességuier était l'astre, et dont le jeune poète fut l'un des satellites les plus brillants, quoique trop modeste pour consentir à la gloire de partager la publicité de ses frères.

IV. — Le concile.

Nous voici à « l'instant le plus solennel de la grande vie de Pie IX, lorsque, placé si haut par le malheur autant que par la vertu, l'auguste Pontife va mettre le sceau à sa gloire en convoquant un concile général (1). »

Ce n'est ni le lieu ni le moment de refaire toute cette histoire, où l'élément humain dans l'Église se manifesta assez bruyamment, pour donner quelque inquiétude aux évêques, qui, comme Mgr de la Bouillerie, attendaient du concile, convoqué par Pie IX, l'affirmation des points battus en brèche. « Le concile, écrivait-il, le concile seul peut aujourd'hui nous tirer de cet embarras. S'il décide complètement et nettement en faveur des doctrines romaines, une grande paix sera rendue à l'Église : s'il tergiverse et n'affirme rien, *le monde catholique sera surpris d'être redevenu gallican* (2). »

Dès lors, sa grande préoccupation, son unique souci fut là. « Bien que s'appliquant très volontiers, et, disait-il, avec grande raison, le titre que l'apôtre saint Paul se donnait si humblement à lui-même, de dernier des apôtres, *minimus apostolorum* (3), » il travaillait avec une incessante sollicitude aux préliminaires de la grande assemblée. Un voyage qu'il fit dans ce but à Paris lui causa « beaucoup d'inquiétudes et de chagrin ». Rentré à Carcassonne, il écrivit au Souverain-Pon-

1. *Le départ pour le concile. Œuvres oratoires*, t. I, p. 294.
2. Lettre du 29 avril 1869.
3. *Le départ pour le concile*, t. I, p. 292.

tife une très belle lettre latine relative à Dom Guéranger, qu'une décision récemment prise à Rome à l'égard des abbés sans juridiction épiscopale semblait devoir éloigner du concile « L'absence du savant abbé de Solesmes serait regrettable, » écrivait-il à plusieurs évêques de ses amis, qui signèrent la lettre écrite au pape par leur collègue (1).

Le 30 octobre 1869, sur le point de partir, il laisse voir son anxiété : « Plus l'heure du concile approche, dit-il, plus, je l'avoue, mes appréhensions s'augmentent au sujet de cette grande réunion. Rien de plus évident pour moi que le complot formé contre toutes les saines doctrines que nous voudrions voir définies au Vatican... Comptons sur l'Esprit-Saint, qui sera au milieu de nous. »

Au moment du départ, il réunit son clergé et les fidèles dans l'église cathédrale. C'était le 21 novembre. Dans un magnifique discours qui a été recueilli, il affirma la doctrine. « Dans les circonstances solennelles comme celles où nous sommes, le pape convoque autour de lui les évêques, et alors, dans ces conciles convoqués par lui, présidés par lui et qui devront être confirmés par lui, les évêques jugent, définissent, et leur jugement devient infaillible : infaillible, pourquoi ? Non pas assurément que chaque évêque soit infaillible par lui-même, mais parce que le glorieux privilège de l'infaillibilité descend du pape, qui est le chef, jusqu'aux évêques qui sont les membres comme l'huile sainte qui de la tête d'Aaron coule et descend jusqu'à sa barbe et jusqu'au bord de ses vêtements. Voilà la vraie doctrine (2)... »

Puis, après avoir expliqué comment il s'en allait à Rome, pour y être le témoin fidèle de la foi de son diocèse, il s'écria : « Si vous apprenez qu'au concile le dogme de l'infaillibilité doctrinale des papes a été proclamé, sachez que votre évêque aura signé le premier... Toutes les fois qu'il s'agira au concile des droits et de l'autorité du pape, votre évêque sera au premier rang (3) ! »

Au lendemain de la session solennelle d'ouverture, il écrit :

---

1. Lettre du 9 juillet 1869.
2. *Op. et loc. cit.*, p. 295.
3. *Ibid.*, p. 292.

« Nos grands travaux se sont ouverts hier. La session a été magnifique et a dû être pour le Souverain-Pontife une immense consolation [1]... J'ai signé, l'un des premiers, une pétition demandant au concile la définition de l'infaillibilité [2]. »

Le discours qu'il prononça, à Saint-André della Valle, le 10 janvier 1870, fit une sensation profonde. Il y avait dit : « Tous nous prêchons l'Évangile ; mais nous ne le prêchons qu'aux âmes confiées à nos soins, et notre parole est sujette à l'erreur. Pierre enseigne le monde entier et il ne se trompe jamais. « Pierre, j'ai prié pour toi. afin que ta foi ne défaille jamais. » De deux choses l'une, mes frères : ou la prière de Jésus-Christ ne vaut rien, ou Pierre est infaillible [3]. »

Une grande douleur vint, comme à l'improviste, interrompre ou plutôt rendre plus méritoire son incessante sollicitude conciliaire. M. le comte de la Bouillerie, son frère aîné, se mourait en Anjou, et le 1er mars, il recevait un télégramme qui ne lui laissait plus l'espoir de le conserver. Ce fut pour son cœur, si tendrement attaché aux siens, un brisement bien cruel. Mais sa belle âme savait pratiquer le *Sursum corda*, qu'il enseignait aux autres : « Les grands chagrins, dit-il, à cette occasion [4], sont une eau salutaire pour purifier nos âmes, et rien ne nous rapproche plus de celui qui est notre terme que d'y voir arriver ceux qui nous touchent et qui nous sont si chers.»

Quand il reçut la nouvelle du dénoûment fatal, son affliction fut extrême : « Je vous écris bien profondément affligé, mande-t-il aussitôt à un ami ; une cruelle dépêche m'a appris hier la mort de mon frère aîné : il était, vous le savez, un autre moi-même, et je suis brisé de ce terrible coup. Il me reste cependant encore *assez de lèvres autour des dents*, pour répéter, avec le saint homme Job : « Dieu me l'a donné, Dieu me l'a enlevé, que son saint nom soit béni. » Priez pour mon bon frère, mon cher ami, et priez aussi pour moi. Éloigné et isolé de tous les miens, comme je le suis en ce moment, j'ai grand

1. Lettre du 11 décembre 1869.
2. Lettre du 30 décembre 1870.
3. *L'étoile des Mages et l'illumination du monde*, *Œuvres oratoires*, t. I, p. 356.
4. Lettre du 2 mars 1870.

besoin que le secours d'en-haut vienne en aide à mon courage. Vous qui êtes mon vrai ami, prenez pitié de moi. Vous avez su souffrir, quand vous avez perdu ceux qui vous étaient chers, apprenez-moi à bien souffrir [1]. »

Il ajoutait : « Ce cruel chagrin que j'éprouve me brise corps et âme. Je veux cependant rester solide à mon poste, car le combat est rude, et, si simple soldat que je sois, j'y puis néanmoins tenir ma place. »

Quelques jours auparavant, il avait prononcé un discours au concile, dont on avait fort remarqué l'exquise latinité et la forte doctrine. Nous publierons un jour ce remarquable document, dont il n'a été parlé, dans les correspondances du temps, que très inexactement.

Monseigneur parlait sur le petit catéchisme. Il éleva d'un bond le débat, en se reportant de l'unité du catéchisme à l'unité de l'Église, et en développant cette thèse que tout le *progrès de l'Église* est dans une unité plus parfaite.

La discussion sur la question capitale traînait en longueur. Mgr de la Bouillerie estima qu'il fallait en finir et que la démonstration de l'entière liberté laissée aux opposants d'exposer leurs motifs était complète. Il fit partager sa manière de voir autour de lui.

Dans une petite réunion internationale qui se tenait chez lui, palais Gavotti, au n° 300 du Corso, et qui eut pour objet de servir de lien entre les membres de la majorité, on rédigea un postulatum de clôture. En très peu de jours, les listes des souscriptions obtinrent plus de cent cinquante signatures. Le règlement n'en exigeant que dix, les promoteurs se trouvèrent plus qu'en mesure pour adresser leur demande aux Pères du concile, et la majorité, par son vote, leur donna pleinement gain de cause.

C'est également dans cette réunion du palais Gavotti que l'on arrêta les moyens d'arriver à faire écarter par la commission la première et très insuffisante formule qui avait d'abord été proposée. « Tout nous fait espérer, écrit-il le 3 juillet, que la nouvelle formule sera nette et complète. C'est alors seulement que nous pourrons chanter le *Te Deum*, et remercier

1. Lettre du 5 mars 1870.

Dieu d'avoir, dans notre petite mesure, participé à une très grande œuvre. Nous aurons sauvé à tout jamais l'autorité du siège apostolique. »

On sait le reste.

Une fois la définition prononcée, l'évêque de Carcassonne, fatigué, souffrant, mais bien heureux et bien consolé, rentra en toute hâte dans son diocèse.

Lorsqu'il reparut dans sa cathédrale, ce fut au milieu des filiales ovations d'un peuple, fier de son pasteur. Emu de cet accueil, ému par les événements graves qui déjà préoccupaient tous les esprits, il ne put parler qu'à peine de la constitution apostolique *Pastor æternus*, qui venait de définir l'infaillibilité du Souverain-Pontife. Mais, à peu de temps de là, dans une magnifique lettre pastorale, il expliqua comment le concile avait jugé, non pas opportun seulement, mais nécessaire, de définir l'infaillibilité. Il dit sur quels arguments elle s'appuie, en quel sens elle doit être comprise, et jusqu'où portent ses prescriptions. Il énumérait enfin quelques-uns des précieux avantages que l'Église allait recueillir de la définition (1).

C'était un vrai petit traité sur la matière à l'usage du clergé et des laïques instruits. Il l'écrivait au milieu des premiers désastres qui marquèrent la fin de l'Empire, et dont nous allons parler. Il l'envoya à Pie IX : « Il m'a paru, écrivait-il, qu'au milieu de ses angoisses, le Souverain-Pontife serait bien aise de recevoir l'humble souvenir d'un évêque qu'il sait lui être dévoué. Le grand mal fait à son cœur ne peut être adouci que par le cœur (2). »

Les malheurs de la France, à cette même époque, l'affectaient dans son patriotisme. On remarquait dans son entourage l'abattement où le jetait chaque nouvelle défaite, et pourtant, écrivait-il, « je suis extrêmement frappé de la nécessité du châtiment. Ce que nous voyons est la fatale conséquence de notre état social depuis 89. L'anarchie dans le gouvernement, une guerre atroce, et l'indiscipline à l'armée, voilà les fruits amers de notre prétendue civilisation, et de notre prétendu progrès. Or, l'expérience n'est point encore

1. *Œuvres oratoires*, t. I, pp. 68-117.
2. Lettre du 15 novembre 1870.

assez faite pour qu'on songe à remonter le courant ; et, si Dieu veut sauver la France, il faut pourtant qu'il l'oblige à revenir sur ses pas [1]. »

On apprit l'envahissement de la ville des papes. « Voilà donc, s'écria-t-il, l'iniquité consommée à Rome, et l'abomination de la désolation dans le temple. On devait s'y attendre. Mais ce rapprochement du siège de Rome et du siège de Paris est un de ceux qu'enregistrera l'histoire. Le pape doit être navré. Je ne puis m'empêcher de songer à sa douleur [2]... » Et encore : « La situation du Souverain-Pontife me navre de chagrin. Chacune des circonstances de cette sacrilège invasion est une nouvelle épine ajoutée à sa couronne [3]. »

Toute sa correspondance pendant cette néfaste année de 1870-71 porte la double trace de ces deux préoccupations douloureuses, qui se confondaient dans son âme : l'Église et le pays, la France et Rome.

A cette douleur de chaque instant, il songea bien vite à appliquer, selon sa méthode habituelle, le dérivatif de la prière, et de la prière sous forme d'étude.

Le confident de ses travaux d'esprit reçut en effet de lui une longue lettre, exposant son plan et son but : « J'ai entrepris une œuvre, qu'on m'a souvent demandée, et devant les difficultés de laquelle j'avais reculé jusqu'à présent : *le Commentaire du Cantique appliqué à l'Eucharistie.* A vous dire vrai, je crois que ce travail sera plutôt pour moi que pour le public auquel il pourrait être difficilement présenté. Mais, avec cette restriction, il m'offre assez d'intérêt à moi-même. J'ai dû d'abord choisir une forme générale qui me convînt, qui fût un peu nouvelle et prêtât à de jolis développements. Au lieu du Sermon ou même de la Méditation, j'ai adopté la forme du Poème, qui va bien d'ailleurs au Cantique. Sur chaque verset, j'écris un certain nombre de strophes, dont la dernière parole rappelle celle du texte... Au surplus, je suis encore très peu avancé. Il est possible que certains versets m'arrêtent tout court ; mais, c'est toujours pour moi un grand charme de

1. Lettre du 9 janvier 1871.
2. Lettre du 23 septembre 1870.
3. Lettre du 6 octobre 1870.

commenter la Sainte Écriture. Si des jours plus paisibles vous permettent de venir me voir, je vous lirai ma première ébauche que je n'ai pas relue moi-même. Vous serez mon public [1]... »

Ce commentaire le ramenait à saint Bernard, son modèle préféré, ses amours. Quand il en arrive au *fasciculus myrrhæ*, son admiration pour le suave docteur éclate : «Je suis demeuré très en dessous de saint Bernard, dont le quarante-troisième sermon est, à mon sens, le chef-d'œuvre.» Puis, il ajoute, avec cette humeur charmante et spirituelle qu'il affectionnait : « Si jamais j'ouvre une école... je commencerai par faire apprendre par cœur à mes élèves le quarante-troisième sermon de saint Bernard sur les Cantiques. Parler cette langue-là est avoir atteint, suivant moi, la plus haute perfection de la littérature sacrée [2].»

Pendant qu'il s'occupait ainsi, nous achevions de colliger et mettre en ordre les trop rares morceaux oratoires que des instances réitérées l'avaient enfin décidé à dicter depuis quelques années et les principales œuvres pastorales qu'il nous paraissait fâcheux de laisser ensevelir dans les archives diocésaines. Cette publication devait être précédée d'une notice biographique,pour laquelle nous avions utilisé les quelques pages de Mémoires que nous avions pu arracher à sa modestie. Au moment de mettre sous presse, il fut pris de crainte, et, dans une lettre admirable que nous publierons plus tard, il nous demande de renoncer à une biographie que, lui vivant, il estimait trop intime et écrite trop près de lui [3].

Les *Œuvres oratoires* [4] parurent sans la Notice biographique, dont nous avons plus haut reproduit scrupuleusement les premiers chapitres, avec d'autant plus de confiance qu'ils avaient passé sous ses yeux et reçu son approbation.

Au moment de publier le commentaire des trois premiers chapitres du Cantique, son anxiété fut extrême. Il finit par céder aux supplications de ceux qu'il avait admis à la confidence de ces pages merveilleuses,où tout son cœur et toute son

1. Lettre du 15 novembre 1870.
2. Lettre du 9 décembre 1870.
3. Lettre du 8 avril 1871.
4. Trois beaux vol. in 8°, chez Vivès éditeur à Paris.

âme s'épanchent en un langage incomparable. Après ses *Méditations*, Mgr de la Bouillerie n'a rien écrit de plus parfait, de plus achevé — qu'on nous pardonne l'étrangeté de la locution — de plus Lui-même.

Mais,quand il s'agit de continuer cette œuvre délicate, dont il disait souvent qu'elle serait sa dernière œuvre, comme elle le fut pour saint Bernard, pour saint Thomas d'Aquin, etc., il s'arrêta net. « J'ai tourné et retourné de tous côtés ce quatrième chapitre, et j'y vois des difficultés qui m'effraient (1). »

D'ailleurs, Son Éminence le cardinal Donnet était venu à l'évêché de Carcassonne, et une nouvelle vie se préparait pour Mgr de la Bouillerie (2).

V. — Coadjuteur à Bordeaux.

« Il faut que je vous confie un secret, que je vous prie de garder hermétiquement pour vous seul. Il est assez vraisemblable que je vais quitter Carcassonne. L'archevêque de Bordeaux me demande avec instances de devenir son coadjuteur, et le Souverain-Pontife approuve beaucoup ce projet. Au point de vue de la conscience, cela me suffit. A mon petit point de vue personnel, je crois avoir achevé ici mon œuvre. Enfin, au point de vue de l'Église,il y a peut-être quelque intérêt à ce que mes principes et mes doctrines soient représentés sur un siège plus important que le mien. A côté de cela, je ne me dissimule pas les difficultés inhérentes à la position que j'accepte ; mais la somme des avantages m'a paru l'emporter sur celle des inconvénients (3)... »

Il écrivait cela, après le départ du vénéré Cardinal venu à Carcassonne pour négocier lui-même et de vive voix la

---

1. Lettre du 21 juin 1871.

2. Il était loin de soupçonner ce qui allait se passer, dans cette entrevue décisive, quand il écrivait, le 22 mai 1872 : « Je vais avoir, pendant deux jours, le bon cardinal « de Bordeaux, qui, se rendant dans son pays, a voulu me faire une petite visite. Avez- « vous lu sa belle lettre à propos de Mgr Delalle ? Je lui sais gré de l'avoir écrite. »

3. Une considération semblait primer toutes les autres, c'est que la charge de coadjuteur emporte bien moins de responsabilité que celle de titulaire. « Le temps que Dieu m'accordera, avant de m'imposer une charge plus pesante, sera pour moi un *repos* d'âme et de conscience. *(Lettre du* 12 *juillet* 1872). » Ce repos ne devait plus lui manquer !...

conclusion de cette importante affaire, dont il avait eu toute l'initiative.

Déjà, le Nonce apostolique, peu auparavant, avait voulu faire transférer l'évêque de Carcassonne à l'archevêché de Tours. Mais, le désir du Nonce ne fut point réalisé.

Les négociations pour la translation à la coadjutorerie de Bordeaux traînèrent également en longueur (1). Enfin, le 11 décembre 1872, Mgr de la Bouillerie reçut l'avis officiel. « Voilà donc, écrivait-il le surlendemain, le fait consommé. Priez Dieu, mon cher ami, afin qu'il soit pour la gloire de Dieu, le bien de l'Église et le salut des âmes. Cette nouvelle si tard venue m'a trouvé sans grand enthousiasme. Le moment où vont se briser les liens qui m'unissaient à mon diocèse est aussi pour moi celui d'un très dur brisement de cœur. Je sens le besoin de demander à Dieu le courage que je n'ai pas. »

Les adieux furent ce qu'on pouvait attendre d'un cœur comme celui-là.

Nous avons, dans la collection des *Œuvres oratoires*, publié le discours que lui adressa M. l'abbé Larroque et la réponse émue du vénéré prélat (2).

Mais, c'est dans le beau mandement d'adieux que l'âme du pasteur s'épanche en un admirable commentaire de l'adieu adressé par saint Paul aux fidèles d'Éphèse (3).

Le Souverain-Pontife, en mars 1872, avait consommé la séparation, et préconisé Mgr de la Bouillerie, archevêque de Perga, député coadjuteur avec future succession de Son Éminence le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux.

La lettre pastorale de prise de possession de son successeur à Carcassonne rend un hommage ému aux regrets que le prédécesseur de Mgr Leuillieux laissait dans le cœur de ses anciens diocésains. Lorsqu'il put s'en rendre compte de plus près encore, nous le savons, le nouvel évêque de Carcassonne sentit son estime s'accroître encore pour un prélat qui laissait

1. Mgr Pie, qui s'occupait très activement de faire aboutir le projet, dit un jour, à propos des lenteurs de la négociation, à Mgr de la Bouillerie : « Vous « êtes pour nous d'assez grand prix ; pour que nous vous achetions au prix de la « tribulation. »

2. *Œuvres*, etc., t. III, p. 281.

3. *Ibid.*, p. 419.

après lui de si magnifiques traces de sa charité, de son zèle et de son amour pour les âmes.

Une vie nouvelle et toute différente commençait pour Mgr de la Bouillerie. Il s'y fit avec cette facilité, dont il disait lui-même : « Vous me connaissez assez pour savoir que je m'arrange facilement de toutes choses (1). » D'ailleurs, au début surtout, le cardinal Donnet se plaisait à l'entourer de ses témoignages de confiance. « Ma vie ici, écrivait-il, est toujours très occupée. Je suis coadjuteur *pour de bon*. On continue à me faire partout un accueil qui m'encourage (2). »

Tous deux, le cardinal et le coadjuteur, partirent, en avril 1874, pour Rome. « Nous allons, dit-il, déposer aux pieds du Souverain-Pontife nos hommages, ainsi que l'expression de nos bien vives condoléances. Mais, je suis persuadé que ce voyage qui, en d'autres circonstances, réjouissait tellement le cœur, me causera un vrai chagrin. Voir Rome, le centre de l'Église, livrée à la Révolution, c'est, à coup sûr, pour les âmes catholiques, le comble de l'amertume. Cependant, la prison ne peut faire oublier le prisonnier, et c'est lui que les évêques doivent du moins entourer de leur vénération et de leur amour (3). »

Au retour de Rome, il prit part à une petite fête, où se trouvèrent réunis quelques évêques. Qu'on nous permette d'égayer un instant ces pages par l'extrait suivant d'une lettre, où il décrivait, avec sa philosophie habituelle de résignation, les écarts de régime auquel l'avait condamné le séjour à***. On y verra comme il savait, en voyage surtout, s'accommoder et, au besoin, plaisanter agréablement de ce que bien d'autres auraient pris moins philosophiquement :

« Grâces à Dieu, je n'ai pas pris de fluxion de poitrine à*** ; mais, je vous assure que pas un évêque n'en est sorti, sans être malade. On ne se fait aucune idée du régime qu'on nous a fait suivre et qui a mis nos pauvres estomacs, sinon nos poitrines, à deux doigts de la mort. Je me le suis du reste expliqué, quand j'ai appris plus tard par un bon Franciscain

1. Lettre du 21 juillet 1872.
2. Lettre du 26 mai 1873.
3. Lettre du 22 avril 1874.

qui séjournait à***, que X*** avait mis notre vivature en adjudication ; qu'il s'était présenté quinze cuisiniers, dont un horloger, et que c'était l'horloger qui l'avait emporté. Il sait, sans doute, monter les horloges, mais il a démonté nos entrailles (1). »

Le panégyrique de saint Sernin à Bordeaux, celui de saint Joseph à Frigolet, sont de cette époque, où il écrivait : « Je ne passe pas deux jours sans prêcher une ou deux fois, et je m'étonne moi-même de suffire à tout ce qu'on me demande. Mon petit esprit est à une très rude épreuve ; je ne lui laisse pas un instant de repos... J'essaie de rapprocher de plus en plus ma parole de la méthode des Pères. Je commente et médite un texte que je crois convenir à mon auditoire. C'est là toute ma prédication. Elle n'a rien de très brillant ; mais, elle est simple, à la portée de tous ; et l'Écriture, sur laquelle je l'appuie, lui donne de l'élan pour s'élever (2). »

Au milieu de ces dépenses de paroles (3), il songeait, non sans quelque regret, à ce ministère de la plume, pour lequel Dieu l'avait si magnifiquement doué. « Je vous assure, disait-il alors, que, bien souvent, je jette mes yeux en arrière sur ce beau cabinet de Carcassonne, que vous avez si bien décrit, où je vous lisais mes œuvres, à mesure qu'elles étaient écloses, et où je menais une vie de méditation et d'études. Celle que la Providence m'a faite maintenant est tout autre, très active, très errante, très parlante : mais Dieu conduit par des voies diverses, et peu importe, si on atteint le but qu'il a en vue. Or, tout me fait croire que je ne suis pas en dehors de la voie de Dieu (4). »

Mais, il avait trop le goût des travaux de cabinet et savait

1. Lettre du 19 novembre 1874.

2. Lettre du 15 décembre 1875.

3. On nous donne la douce assurance qu'un ecclésiastique fort distingué de Bordeaux, que Mgr de la Bouillerie honorait de sa confiance et de son affection, se fera un filial devoir de publier un recueil de ces allocutions. C'est un trésor que l'église de France sera reconnaissante à M. l'abbé Castaing d'avoir mis au jour.

4. Lettre du 20 décembre 1875. Cette pensée revient souvent dans ses lettres. C'est ainsi que, le 18 mars 1877, il écrit, non sans quelque teinte de mélancolie : « Que vous êtes bon de vous rappeler quelquefois ces doux moments, que nous avons passés ensemble à Carcassonne, à deviser de nos œuvres communes, j'y pense moi-même bien souvent : ç'a été mon beau temps littéraire. Depuis, ma vie s'est bien éparpillée, et vraiment elle se dissipe. »

trop bien économiser les minutes pour résister longtemps à son principal attrait.

Le 8 avril 1876, il écrit : « M'étant vu devant moi quelques semaines de vie sédentaire à Bordeaux, j'ai essayé de reprendre la plume et de rédiger une vieille étude, dont j'avais autrefois réuni les matériaux, *sur l'Homme, sa nature, ses facultés, sa fin, d'après la doctrine de saint Thomas.* » Et, à deux ans de là : « Je poursuis mon étude philosophique. J'espère qu'elle sera *matériellement* finie cette année. Mais, après cette première facture matérielle, on n'est encore qu'à la moitié de l'ouvrage. J'ai laissé de côté un chapitre important, pour lequel j'essaie de réunir des matériaux. C'est celui de *la forme substantielle du corps humain.* Vous savez que cette question est très âprement discutée aujourd'hui entre les thomistes et les adeptes des sciences nouvelles (physique et chimie). Je voudrais exposer le plus clairement possible la doctrine thomiste [1]. »

Peu après, il se rendait à Rome, et, aussitôt de retour, il se remettait à l'œuvre : « Quant à mon livre, j'en ai écrit quelques pages, sous le souffle des entretiens que j'ai pu avoir avec Don Pecci, le P. Zigliara, le P. Liberatore, et tous les grands thomistes de Rome [2]. »

C'est à Rome que, l'année suivante, il allait soumettre au R. Père Zigliara l'ébauche de cet important travail. Le pape, instruit par le savant dominicain des progrès de l'œuvre de Mgr de la Bouillerie, voulut en connaître par l'auteur lui-même le plan et les détails, et lui fit promettre que le premier exemplaire serait pour Léon XIII [3].

A Pie IX, en effet, avait, depuis un an, succédé le pape, qui devait donner à ses études ce renouveau dont Mgr de la Bouillerie jouissait si pleinement et qui le consolait parmi les tristesses de l'heure présente : « Le mouvement philosophique qui se fait en ce moment à Rome a un véritable intérêt, disait il, et il sera, je l'espère, une date dans l'histoire des idées [4]. » Il l'a, du reste, éloquemment décrit dans cette

1. Lettre du 28 janvier 1878.
2. Lettre du 14 mars 1878.
3. 30 avril 1879.
4. Rome, 21 février 1881.

charmante esquisse, qu'il publia sous le titre *Un souvenir de mon séjour à Rome* (1).

Aussi, quand son livre parut, avec quel bonheur il en adressa l'hommage au restaurateur de la philosophie thomistique : « Suivant l'ordre très aimable du Souverain-Pontife, j'envoie à Sa Sainteté le premier exemplaire. La belle encyclique *Æterni Patris* devient pour mon livre une magnifique préface (2)... »

La pourpre, dont il vit récompenser ses deux conseillers de Rome et, en particulier, celui qui avait bien voulu réviser patiemment, ligne à ligne, son manuscrit (3), dans de longues causeries dont il sortait ravi, comme le témoigne sa correspondance de Rome à cette époque, le combla de joie.

Il ne fut pas moins sensible au magnifique témoignage de satisfaction dont le Saint-Père honora son livre, en appelant l'auteur à siéger parmi les plus illustres représentants de la science théologique, au sein de l'académie de saint Thomas. La revue périodique, que publie cette grande académie, donna bientôt de lui une étude magistrale sur *le Verbe*.

C'est en 1881 qu'il prenait part en personne aux travaux de ses savants collègues, remerciait Léon XIII de l'honneur qu'il lui avait conféré, et reprenait avec les éminentissimes cardinaux Pecci et Zigliara ces entretiens, qui allaient si bien à sa belle intelligence. Ce dernier séjour à Rome lui donna tant de joie qu'il ne pouvait plus s'en détacher. Pressentait-il que c'était son dernier voyage en cette ville, centre de ses plus intimes attractions (4) !...

1. Dans la *Revue catholique de Bordeaux*, mai 1881.
2. Lettre du 26 août 1879.
3. Son Éminence le cardinal Zigliara.
4. Nous devons renvoyer à notre grande *Vie de Mgr de la Bouillerie* une foule de détails qui ne peuvent trouver ici leur place sur le ministère du Coadjuteur, à Bordeaux, et sur le concours qu'il apporta jusqu'au bout à l'infatigable vieillesse de l'éminent cardinal. Le congrès de 1876, le discours d'Angoulême, ses adieux à la poésie par la charmante idylle *Jésus et la Bergerette*, la mort du cardinal Pie, le sacre de son successeur, tous ces faits et bien d'autres demandent des développements que nous n'aurions pu suffisamment restreindre.

VI. — Novissima verba.

— Monseigneur, lorsque vous serez archevêque de Bordeaux...

— Je ne le serai jamais !

L'ecclésiastique, à qui il faisait cette réponse dans les premiers jours de juin, fut saisi. Des larmes vinrent à ses yeux. Mgr de la Bouillerie s'en aperçut :

— Pourquoi vous troubler, mon cher ami ? Ma carrière est finie !...

On parla de projets de livres. Monseigneur avait eu l'intention d'écrire sur les hommes de Port-Royal, il exposa longuement ses vues sur le Jansénisme, exprimant le regret que son interlocuteur n'eût pas obéi au conseil qu'il lui avait souvent donné de publier le résultat des recherches que celui-ci avait faites, précisément en vue de l'œuvre que le prélat devait écrire.

— Quant à moi, ajouta-t-il, j'aurais voulu, avant de mourir, commenter le beau livre de saint Augustin, où cet admirable docteur montre comment le Nouveau-Testament a réalisé l'Ancien. J'ai même commencé ce travail. Mais, j'y renonce...

— Oh ! Monseigneur, de grâce, ne vous laissez pas ainsi dominer par des pensées, qui me navrent !... Vous laisseriez donc facilement ceux qui vous aiment tant ?

Ce reproche filial sembla le toucher. Il sourit tristement, puis changea le sujet de l'entretien.

Quelques jours auparavant, le 26 mai, il écrivait à une âme, qui reçut souvent ses confidences :

— Je sens que je vieillis ; mon discours de Toulouse aura été mon chant du cygne ; et, bien que je continue à beaucoup parler, parce qu'on me demande de tout côté « les restes d'une voix qui tombe », je comprends qu'elle tombe en effet, et qu'elle sera bientôt terre à terre.

A Paris, dans un voyage qu'il y fit peu de jours après l'entretien raconté plus haut, il laissa percer, sous la forme d'une douce plaisanterie, les mêmes pressentiments de mort prochaine.

Ce voyage l'avait extrêmement fatigué. La vue de sa nièce mourante au couvent des Dames du Sacré-Cœur l'impressionna vivement. Il rentra à Bordeaux visiblement accablé.

C'était le samedi 1er juillet. Le même jour, il repartait pour Notre-Dame de Verdelais, où il présida la fête, avec le même entrain, la même grâce que de coutume.

Les jours suivants, l'affection,dont il avait souffert souvent à Carcassonne, à Rome pendant le concile, et plus d'une fois à Bordeaux, se manifesta avec des symptômes alarmants.

Le jeudi, son médecin le supplia de ne pas sortir. Mais il avait promis aux familles d'Aubergeon et de Boissac de bénir l'union de leurs enfants. Il se rendit à Notre-Dame, et y parla comme saint Bernard dut parler, sur le point de quitter les siens.

Il rentra au palais archiépiscopal, pour mourir.

Dans la nuit du vendredi au samedi, il fut réveillé par une douloureuse sensation d'étouffement. Son domestique, Gaston, chercha vainement à réchauffer les extrémités qu'un froid glacial avait envahies, sans que le malade s'en rendît compte. Il assura même qu'il n'éprouvait aucun sentiment de froid, et comme le domestique lui reprochait doucement de lui avoir laissé ignorer ce symptôme, dont le dévoué Gaston comprenait toute la gravité :

— Mon ami, répondit avec bonté Monseigneur, si je vous ai trompé, c'est sans le vouloir !

Les médecins accourus prononcèrent l'arrêt fatal.

Le R. Père Carrère, confesseur du moribond, n'hésita pas à faire appel à l'esprit de foi de son vénérable pénitent.

Il fit, sans effort, avec une paix visible, le sacrifice de sa vie. Puis, ayant reçu les derniers sacrements que M. le vicaire-général Gervais lui administra en toute hâte, il dit :

— Le Dieu de l'Eucharistie a été bien bon pour moi !

Ce fut sa dernière parole.

Auprès de lui, on murmurait de saintes aspirations, celles qu'il avait si souvent suggérées aux âmes qu'il aimait : *Sursum corda !... Ego sum !... nolite timere* (1).

1. Le catéchisme de persévérance de saint Thomas d'Aquin, à Paris, voulant offrir un souvenir à M. l'abbé de la Bouillerie qui l'avait évangélisé, fit graver en exergue cette parole du Sauveur, autour d'un calice, sur un cachet dont Monseigneur aimait à se servir pour ses lettres intimes et qui reposait toujours à côté de lui, sur sa table de travail.

Un pâle sourire errait sur ses lèvres décolorées ; la direction de ses regards,leur expression recueillie indiquaient la ferveur de son âme, après la visite du Dieu qui, lui ayant laissé de sa première communion « le plus doux souvenir », venait, dans la communion suprême, de lui donner « sa meilleure espérance » !

Sans effort, sans secousse, il s'endormit dans le baiser du Seigneur !...

« Les larmes ne permettent pas les longs discours ! écrivait le lendemain le cardinal Donnet aux diocésains de Bordeaux. Aussi me bornerai-je aujourd'hui à vous parler de la douleur immense que me cause la mort aussi cruelle qu'inattendue de mon vénéré et bien-aimé coadjuteur.

« Il y a quelques jours encore, dimanche dernier, anniversaire du Couronnement de Notre-Dame de Verdelais, il officiait pontificalementdans ce béni sanctuaire. Le lendemain, après la célébration des Saints Mystères, il épanchait son cœur devant les pèlerins accourus en grand nombre, dans l'une de ces allocutions suaves et élevées qui ravissaient toujours ses auditeurs, et nous revenait, le soir, l'âme pleine de paix, pour nous communiquer les douces émotions qu'il avait puisées aux pieds de la très sainte Vierge. Hélas ! c'est là qu'il devait terminer sa carrière épiscopale. On le revoyait, le jeudi suivant, à Notre-Dame de Bordeaux, présidant une touchante fête de famille ; on entendait sa parole plus tendre et plus généreuse que jamais,mais c'était pour la dernière fois: moins de quarante-huit heures après, il n'était plus.

« Mon Dieu, votre sagesse est profonde, insondables sont vos jugements ; il ne nous appartient pas de discuter avec vous, vous nous l'aviez donné et vous nous l'avez ôté, *que votre saint nom soit béni !* mais quel sacrifice vous imposez à ce diocèse et quelle blessure est faite à mon cœur !

« Vous le savez, N. T. C. F., Mgr de Perga était depuis bientôt dix ans la consolation et l'appui de ma vieillesse. Il m'était doux de me reposer sur lui et de le voir déjà, au-delà de ma tombe, continuant l'œuvre à laquelle je l'avais associé, honorant cette grande église de Bordeaux par ses lumières et ses vertus, et inspirant de plus en plus au clergé et aux

fidèles l'amour de Dieu et celui de l'Église. Hélas ! cette joie du présent et cette sécurité de l'avenir se sont évanouies ! Nous voilà en présence d'une poignante réalité. Que Dieu nous soit en aide et qu'il veille sur nos derniers jours pour que les intérêts sacrés dont nous avons la garde ne périclitent pas en nos mains devenues débiles! L'affection et les prières de nos enfants nous sont plus nécessaires que jamais, nous les implorons avec toute l'ardeur dont nous sommes capable.

« Mgr de la Bouillerie a été et demeurera dans l'histoire l'une des grandes figures épiscopales de notre temps. Il eût occupé une place importante dans le monde par sa naissance et ses talents, il s'en fit une non moins distinguée dans l'Église par sa science, l'élévation de son caractère et l'inébranlable fermeté de ses convictions. A Rome, la nouvelle de sa mort, nous en avons la preuve touchante entre les mains, a profondément ému le Souverain Pontife qui l'appréciait et l'aimait; à Paris, où le souvenir de sa piété et de ses œuvres est toujours vivant, sa fin a produit la plus profonde émotion. Nous ne doutons pas qu'à Carcassonne, où, pendant dix-sept ans, il sut si bien être Père et Pasteur, les larmes ne coulent abondantes sur son cercueil.

« Mais c'est à Bordeaux surtout que les sentiments de tous se sont déjà manifestés de la manière la plus touchante. La dépouille du prélat était à peine refroidie, qu'on accourait de toutes les parties de la cité pour demander si la fatale rumeur qui circulait était fondée, s'il y avait lieu de pleurer sur une si grande perte, si tant d'espérances étaient à jamais brisées.

« Nous avons été touché jusqu'aux larmes d'un tel empressement et nous remercions du fond du cœur tous ceux, et ils sont innombrables, qui, sachant combien nous étions malheureux de voir se rompre si prématurément les liens si doux qui nous unissaient à Mgr de Perga, nous ont fait parvenir l'expression de leurs sympathies.

Ces pieuses manifestations de la douleur publique, nous les offrons comme une consolation impuissante, hélas ! mais qui a son prix, à la noble famille si cruellement atteinte, dont les membres aimaient tant à se grouper autour de celui qu'ils considéraient comme leur gloire, leur chef et leur modèle.

« Naguère encore, toujours pour édifier, consoler et bénir, il était au milieu d'eux, et, en les quittant, il était loin de soupçonner qu'il ne les reverrait qu'au ciel. Le dirai-je ? ses joies domestiques étaient aussi miennes et, quand il s'éloignait pour quelques jours, je ne pensais pas sans attendrissement à la joie que sa présence allait procurer à ceux qu'il entoura toujours de sa sollicitude et de sa tendresse.

« A cette famille qui porte si glorieusement un nom respecté entre tous, et à mon diocèse, qui lui est, en cette circonstance, si intimement uni, j'offre encore le souvenir des services éclatants, des luttes glorieuses et des éminentes et aimables vertus de celui qui nous a si prématurément quittés et dont la fin a dignement couronné la vie.

« Qu'ils ont été touchants, les derniers moments de ce prélat vénéré ! Avec quelle simplicité il a fait le sacrifice de sa vie ! Comme il a reçu, avec consolation et amour, ce Dieu de l'Eucharistie qu'il a tant célébré, tant aimé et tant fait aimer, pendant sa carrière terrestre. *Oh ! oui, Notre-Seigneur a été bien bon pour moi !* répondit-il, de ses lèvres mourantes, à ceux qui lui demandaient s'il était heureux de la visite qu'il venait de recevoir. Nous étions là, N. T. C. F., lui faisant nos derniers adieux, recevant les siens et ressentant, malgré l'amertume de la séparation, une douceur extraordinaire, au spectacle d'une agonie si douce et d'une mort si grande et si simple tout ensemble. »

A quelques jours de là, encore sous l'impression des magnifiques obsèques qu'avait faites à son coadjuteur l'affection des Bordelais, le vénéré cardinal écrivait au Souverain Pontife :

« A peine remis du coup qui m'a frappé par la mort de l'archevêque de Perga, mon bien-aimé coadjuteur, j'éprouve l'irrésistible besoin de chercher aux pieds de Votre Sainteté les consolations nécessaires à mon cœur.

« Bénissez ma douleur, Très-Saint-Père ; bénissez l'église de Bordeaux, qui vient d'être soumise à une si cruelle épreuve, alors que son avenir paraissait si heureusement assuré !

« Comme j'étais loin de m'attendre à une telle catastrophe ! Combien la cruelle réalité diffère des espérances sur lesquelles se reposait mon extrême vieillesse !

« Mon successeur est mort, pour ainsi dire plein de vie, tant a été foudroyant le mal qui l'a emporté. Il a pu cependant recevoir tous les secours de notre sainte religion et, avant l'arrivée de la bénédiction apostolique que nous avions eu le temps de solliciter, donner tous les signes de la plus édifiante piété !

« Sa pensée s'est tournée, à ce moment suprême, vers le vicaire de JÉSUS-CHRIST, auquel il était attaché par des liens si anciens et si doux. Avant d'aller contempler celui qu'il avait tant aimé et fait aimer, il a jeté un regard plein de tendresse sur ce Siège pontifical, qui ne cessa d'être l'objet de sa vénération et de son dévouement.

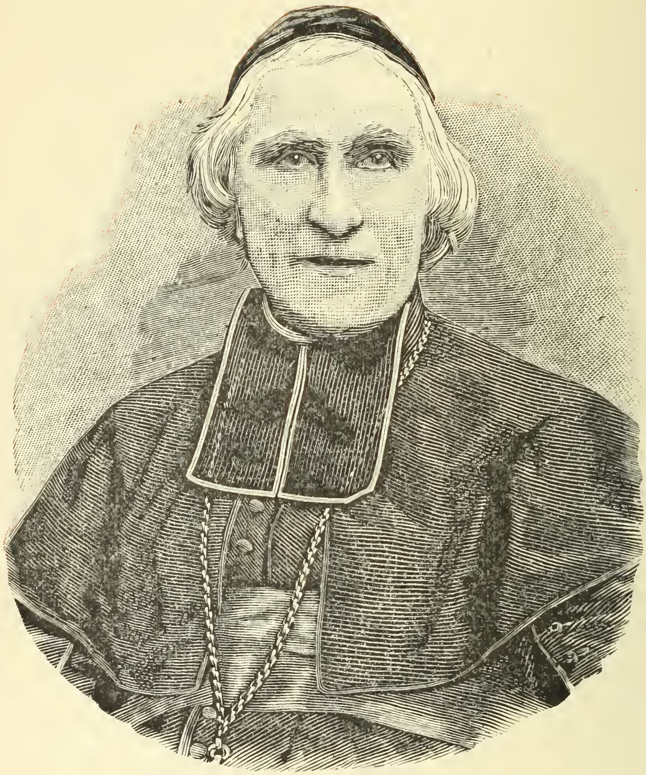
« Quelle perte pour mon Diocèse et pour l'Église ! Comment se pourra remplacer cet évêque à la doctrine si sûre, à la parole si persuasive, à la piété si entraînante ? Dix ans, nous avons été abrités sous le même toit, avons mangé à la même table, été associés aux mêmes travaux ; et jamais je ne surpris une défaillance dans son cœur, une parole d'humeur sur ses lèvres. Dieu l'avait doué merveilleusement pour charmer et entraîner les foules. Quel bien il eût pu faire encore !

« Nos chers Bordelais, Très-Saint-Père, et c'est là pour sa noble famille qui pleure avec nous, une grande consolation, lui ont fait de splendides funérailles. Huit évêques m'entouraient ; plusieurs étaient venus de loin unir leur douleur à la mienne ; ils reviendront m'assister encore le jour où aura lieu un service solennel suivi d'une oraison funèbre, dont voudra bien se charger, je l'espère, l'illustre évêque d'Hébron. »

Nous ne dirons rien de cette oraison funèbre, sinon qu'elle a été à la hauteur du sujet : ceux qui connaissent le merveilleux talent oratoire de Mgr Mermillod n'en ont point été surpris, mais les admirateurs, les amis, les disciples de Mgr de la Bouillerie lui ont su un gré infini d'avoir si bien parlé de leur maître et de leur père !

Et maintenant, plus qu'un mot ! Ce mot, il appartient au vicaire du Christ, au dépositaire des droits sacrés dont Mgr de la Bouillerie fut l'ardent défenseur, au Pape, de le dire.

Léon XIII, répondant à Son Éminence le cardinal Donnet, a fait l'épitaphe glorieuse du prélat que nous pleurons.



Le Cardinal GUIBERT.

Le Cardinal Guibert

(1802-1886).

Le 12 du mois d'août de l'année 1841, Mgr de Mazenod, fuyant les chaleurs intolérables de son vieux palais épiscopal, respirait, sous les pins de la villa de Saint-Louis, près Marseille, la brise marine que lui envoyaient les vents du large, en face de cette mer bleue dont il aimait par-dessus tout les scintillements et « les élancements admirables », lorsque le facteur rural, qui jouissait auprès du bon évêque de privilèges spéciaux, lui remit, en souriant, un paquet énorme de lettres. Il y en avait d'un peu partout, peu d'hommes en ce siècle ayant entretenu une correspondance aussi étendue que l'évêque, fondateur de la famille religieuse des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée.

Mais le prélat remarqua vite, entre toutes ces lettres, une enveloppe de modeste apparence. L'adresse était écrite d'une main ferme, avec cette belle écriture de la première moitié de ce siècle qui tend malheureusement à se perdre. La lettre portait le timbre d'Ajaccio.

Mgr de Mazenod l'ouvrit avec quelque impatience. Il la lut d'un seul trait rapide, et une larme roula sur son beau visage, au moment qu'il achevait de la lire.

La lettre était ainsi conçue :

« Monseigneur et bien-aimé Père,

« Je suis si étourdi du coup que je ne me sens pas la force
« d'entrer dans aucun détail. Je me contente de vous dire
« que j'ai reçu hier l'ampliation de l'ordonnance royale, en
« date du 30 juillet, par laquelle je suis nommé évêque de
« Viviers. J'irai dans huit jours me jeter à vos pieds pour
« prendre vos ordres qui ne me sont pas assez clairement
« connus. L'évêque d'Ajaccio, qui avait reçu de l'Internonce
« la lettre dont je joins ici copie, n'a pu s'astreindre au
« secret. La Corse, à l'heure qu'il est, est en mouvement

« pour célébrer un événement sur lequel je devrai pleurer
« tous les jours de ma vie, s'il vient à être consommé. Ce pays
« s'était habitué à me regarder comme un de ses enfants.
« Je vous prie de conserver copie de la lettre de Mgr l'Inter-
« nonce : cette lettre et votre volonté seront mes titres justi-
« ficatifs auprès du tribunal de Dieu. »

Le soir, après avoir bien réfléchi devant le tabernacle où il passait chaque jour de longues et douces heures, l'évêque de Marseille écrivait dans son journal :

— M'appartient-il de contrarier les desseins de la Providence? Quelque faute que ce cher enfant puisse faire à la Corse, quelque soit le vide qu'il fera aussi dans la congrégation, j'agirais contre ma conscience si je m'opposais à ce qu'il acceptât le fardeau que Dieu lui impose. Ce sacrifice que je fais à l'Église attirera de nouvelles bénédictions sur la Congrégation. Et comment ne pas voir la main de Dieu dans ces événements ?...

Quel était dont l'homme, le prêtre, le religieux, à qui la nouvelle de son élévation à la dignité de prince de l'Église fut un coup qui « l'atterra », selon l'expression de Mgr de Mazenod ? Nous allons tenter de le dire, sans autre crainte que d'affaiblir, par l'infirmité de ces pages, la grandeur de ce rare caractère, digne des plus belles louanges, celles que l'Esprit-Saint donne à l'homme fort et droit.

I. — Le jeune provençal.

— Je me rappelle que, vers la fin de l'empire, dans des temps de grande misère, lorsque j'étais fort jeune encore, mes parents me faisaient manger à part avec mes sœurs. Ils prenaient leurs repas après nous, et ne mangeaient que nos restes, et je sais qu'il n'y avait pas toujours de quoi rassasier leur faim [1].

1. Ce souvenir réagit sur toute l'existence du futur cardinal, qui vécut et mourut pauvre, aimant les pauvres. Sa charité envers les malheureux a donné lieu, à Paris surtout, aux incidents les plus touchants dans leur simplicité. On a beaucoup cité, après M. Reulet, la lettre d'un pensionnaire de la maison centrale de Clairvaux, au mois d'août 1885.

« Monseigneur, Votre Éminence,
« Ayez pitié d'un malheureux condamné à cinq ans, qui est sur le point de partir
« pour la Nouvelle. Je n'ai que dix-neuf ans. Je me repens sincèrement de ma faute,

Je rencontre toujours ce souvenir, touchant et pénible, à la porte du réfectoire.

Lorsqu'il écrivait cela, en 1837, Joseph-Hippolyte Guibert était supérieur du Grand Séminaire, à Ajaccio, et les privations auxquelles il se soumettait joyeusement à cette époque, ramenaient dans son âme le souvenir attendri de ses premières et pauvres années, à Aix, au sein d'une famille indigente, où Dieu le fit naître le 13 décembre 1801, sur la paroisse aristocratique de Saint Jean-de-Malte, tout auprès des hôtels somptueux de la vieille noblesse provençale qui devaient un jour se trouver trop honorés d'une visite du pauvre fils de Pierre Guibert, le rude travailleur des champs à la métairie voisine.

Eugène de Mazenod, lui, était né vingt ans auparavant, dans un de ces nobles hôtels, sur la même paroisse que tous deux ont aimée de prédilection, en souvenir des grâces du saint baptême et des premières initiations à la vie chrétienne.

Les leçons austères de la pauvreté se gravèrent dans l'âme généreuse et haute de l'enfant des jardiniers Aixois. Avec les leçons non moins salutaires d'une piété forte et trempée au feu de l'épreuve révolutionnaire, Hippolyte devait grandir, sage, pur et laborieux.

Privé des ressources qui facilitent les études tranquilles,

« et je suis fermement résolu, arrivé là-bas, de mériter par une conduite irréprochable
« ma réhabilitation. Mais il faut, Monseigneur Votre Éminence, que vous m'y aidiez.
« J'ai ici un couple de pinsons que j'élève depuis trois mois. Déjà, ils me connaissent;
« ils viennent d'eux-mêmes me becqueter les doigts et me boire à la langue. Je serais
« désespéré de m'en aller sans eux. M. le directeur, que j'ai su me rendre favorable
« par ma soumission, me dit comme ça que peut-être on ne refusera pas ma cage sur
« le vaisseau, si elle est bien conditionnée, Je viens donc vous solliciter, Monseigneur
« Votre Éminence, d'un subside de 12 à 15 francs pour les frais de voyage de mes
« pinsons. Vous n'obligerez pas un ingrat et un mauvais catholique ; tant qu'à ça,
« non. Je vous dirai que j'ai été élevé aux écoles chrétiennes, et vous pouvez vous aper-
« cevoir, à mon orthographe et à mon style, que les chers Frères n'ont pas eu affaire à
« un sourd.

« Daignez agréer, Monseigneur Votre Éminence, etc. »

Le cardinal ne fut pas sourd, lui non plus. Moins d'un an après, il recevait de la Nouvelle-Calédonie une lettre où son obligé disait : « Grâce à vos 25 francs, je suis
« quasiment heureux. Je travaille d'arrache-pied à gagner ma réhabilitation. Je ne me
« mêle à aucune criaillerie. Mes deux gentils compagnons m'empêchent de m'en-
« nuyer. Ils semblent me comprendre. J'appelle le pinson *cardinal* et la pinsonne
« *France*. Cela me fait ressouvenir de la patrie et de mon bienfaiteur. »

N'est-ce pas charmant, conclut M. l'abbé Reulet, et de sentiment et d'expression ? La lecture de cette lettre, une des dernières qu'il ait entendues de son lit d'agonie, amena sous les paupières du vieillard une larme de douce émotion.

l'écolier suppléait aux livres et aux maîtres par un travail personnel, qui développa chez lui, à un degré rare, le goût littéraire et l'amour des plus saines traditions classiques dont il sera un jour un fier et fidèle tenant.

Les livres coûtaient cher, mais il les aimait tant ! On les lui prêtait, et il s'en nourrissait avec délices, en attendant de pouvoir un jour réaliser son rêve: en acquérir pour son compte. Ce fut en effet sa première dépense, à Paris, lorsqu'il y vint, en 1841, pour monter son « ménage épiscopal » de Viviers. « J'ai beaucoup dépensé en livres, écrivait-il à ce moment. Mais je ne pouvais pas faire autrement. Il faut avoir dans sa bibliothèque ce qu'on n'a pas dans sa tête. » Tout jeune oblat, à peine diacre, envoyé à Nîmes pour concourir à la fondation d'une maison, ce sont les livres qu'il réclame avant tout à son supérieur de Marseille, le Père Eugène de Mazenod, qui s'en amuse et écrit dans son journal à la date du 2 juin 1825 : « Ne voilà-t-il pas que le cher Frère Guibert voudrait trouver des livres, tandis qu'il n'y a pas encore de lit, ni de marmite. Je le reconnais bien là. »

A force de suppléer par la bonne volonté à l'insuffisance des ressources, l'adolescent studieux parvint à compléter ses études classiques et à pouvoir affronter, sans trop d'infériorité, l'examen d'admission au séminaire métropolitain.

Le grand séminaire d'Aix servait alors au recrutement du clergé de la province à peu près tout entier : Marseille, Fréjus, Digne, Ajaccio, etc. Plus de deux cents séminaristes remplissaient et animaient ces vastes bâtiments aujourd'hui presque déserts, où on logerait un Concile. Une admirable ferveur soutenait toute cette généreuse population, dont on cite des traits sublimes. Le souvenir n'en est point affaibli, après plus d'un demi-siècle, dans les diocèses du midi de la France.

Sous la conduite des Sulpiciens que leur nouveau disciple aimera tendrement jusqu'au bout, le séminaire obéissait à l'autorité d'un supérieur, dont le nom est resté célèbre en Provence. Barthélemy Dalga avait alors dépassé sa soixante-dixième année, mais il restait ferme et l'œil ouvert sur les nouveaux venus qui le chérissaient comme un père et le

vénéraient comme un confesseur de la foi échappé à l'échafaud après une dure prison sous la Terreur.

M. Dalga fut frappé de la physionomie du nouvel arrivant. Hippolyte avait à peine dix-huit ans, il portait déjà sur ses traits calmes et graves l'empreinte précoce d'une maturité qui dissimulait son extrême jeunesse ([1]).

— Ce qui nous frappait le plus en l'abbé Guibert, dira plus tard un de ses condisciples de séminaire, c'était le calme et la possession de lui-même.

Sous cet aspect tranquille, se cachait une âme de feu.

M. Dalga, son supérieur et son confesseur, le comprit vite. Il travailla dès lors sagement à en modérer les ambitions ferventes et l'empêcha même de se consacrer aux missions étrangères, comme le jeune clerc de vingt ans l'avait d'abord résolu.

II. — Le missionnaire oblat.

En novembre 1822, le jeune homme qui devait être un jour, selon la belle parole de Pie IX, pour la congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, « une gloire et une lumière », alors simple clerc minoré, quitta le grand séminaire d'Aix, avec l'autorisation et sur le conseil du plus sage des supérieurs, pour venir s'offrir au zèle d'un apôtre, à qui, moins de vingt ans après, le 8 octobre 1841, il devait écrire :

— Je remercie Dieu tous les jours et je le bénis de m'avoir donné un père tel que vous. Oui, c'est vous qui m'avez reçu dans le sein de la famille dès ma jeunesse, qui m'avez formé, qui m'avez fait ce que je suis. Tout ce que Dieu m'a accordé de grâces, c'est par votre canal que je l'ai reçu, et ce Dieu, dans

1. Dans sa belle *Lettre Pastorale sur la mort du Cardinal*, Mgr Besson a raconté comment, envoyé à vingt-quatre ans, à une paroisse du diocèse de Nîmes, pour porter secours à des missionnaires plus âgés que lui et surchargés de travail, il fut abordé, en arrivant, par une femme du peuple qui lui dit : « Je vous attendais; les jeunes prêtres qui vous ont précédé n'ont pu me gagner. Vous êtes un ancien : c'est vous qui aurez ma confiance ! » Le cardinal Guibert aimait à raconter plaisamment cette anecdote qui peignait de façon pittoresque ses apparences d'âge avancé dans la plus extrême jeunesse.

son infinie bonté, veut que vous acheviez de m'engendrer en me communiquant la plénitude du sacerdoce. Je sais qu'en recevant le caractère sacré de l'épiscopat par l'imposition de vos mains, il sera accompagné de l'abondance des grâces accidentelles qui dépendent de la foi, de la ferveur et de la charité de celui qui sert d'instrument à l'opération invisible du Saint-Esprit. Mon bien-aimé Père, il n'y aura plus en moi une seule pensée, un mouvement de cœur, un atome dans tout mon être qui ne vous appartienne et que vous n'ayez droit de revendiquer comme votre bien. Toutes les œuvres qu'il plaira à Dieu d'opérer par mon ministère seront vos œuvres à toutes sortes de titres. Je suis heureux de le penser ainsi et de le dire, et cette pensée adoucit à mes yeux le poids formidable d'une charge bien au-dessus de mes forces. Puissé-je reproduire en moi votre image ! être animé de votre zèle pour l'Église, et consumer comme vous le faites mes forces et toute mon existence au salut des âmes ! Je résume toutes les demandes que j'adresse à Dieu dans la grâce de vous ressembler, autant du moins que la mesure de mes forces pourra le permettre. Vous m'obtiendrez vous-même cette faveur dans ce jour que vous appelez de vos désirs, lorsque votre âme passera en quelque sorte dans mon âme avec les dons du Saint-Esprit.

C'est pendant que le grand missionnaire, à qui le jeune Guibert devait confier sa vie entière, prêchait, en 1820, à la métropole d'Aix, une mission demeurée célèbre dans les fastes de la capitale provençale, que l'ardent et réfléchi séminariste conçut le dessein de se dévouer aux œuvres du fondateur des missionnaires de Provence.

Son noviciat, sous la conduite d'un tel guide, fut un vrai paradis.

Il en sortit diacre, pour être envoyé à Nîmes, où il reçut, un jour du mois d'août 1825, la lettre suivante de son bien-aimé Père, devenu vicaire-général de son oncle, Mgr Fortuné de Mazenod, premier évêque de Marseille depuis le rétablissement de ce siège en 1823 :

« … J'en viens à présent au plus pressant, qui est de t'ap-
« prendre que Notre Saint-Père le Pape ayant accordé la

« dispense d'âge que je lui avais demandée pour toi, et Mgr
« l'Archevêque d'Aix m'ayant expédié le démissoire pour que
« tu puisses être ordonné prêtre par Mgr l'Évêque de Marseille,
« il ne te reste plus qu'à te préparer à l'ordre de la prêtrise,
« que tu recevras avec la plénitude des dons de Dieu, le di-
« manche 14 août, dans la chapelle de l'évêché.

« Adieu, très cher, oh ! qu'il me tarde de te présenter à
« l'Église pour que tu sois prêtre ! Avec quel transport
« répondrai-je le *scio* et *testificor !* J'en pleure de joie.

« Adieu, adieu, cher enfant, je te presse contre mon cœur,
« te recommandant de demander à Dieu qu'il y rallume
« quelque étincelle de son amour. »

A l'ordination, tous les prêtres assistants appartenaient à la famille. C'est la première fois que l'heureuse petite société recevait cette faveur. Tous pleuraient de joie, mais surtout le père de la famille, qui fondait en larmes. En renvoyant à Nîmes le nouveau prêtre, il écrivait au supérieur local :

— Il est bien et dûment prêtre, je vous l'atteste, c'est moi qui l'ai présenté au pontife. Dieu sait avec quelle joie, avec quelle indicible consolation, j'ai prononcé le *scio* et *testificor*. Vous avez été représentés à cette ordination, qu'on peut appeler de *famille ;* car tous les prêtres, qui formaient le *presbytère* et qui ont imposé les mains à l'élu, étaient de la société. Que Dieu bénisse notre famille ! Il me semble qu'en lui demandant de nous accorder des hommes comme celui qui vient d'être promu au sacerdoce, nous avons demandé tout ce qu'il nous faut. De saints prêtres !... Voilà notre richesse.

Dès lors, à Nîmes, puis au noviciat dont il fut bientôt chargé, puis au Laus où il opéra des merveilles, le jeune religieux du P. de Mazenod mena, pendant dix ans, la vie régulière que lui imposait sa chère et douce règle. Levé à cinq heures, il faisait trois quarts d'heure d'oraison avec ses confrères, récitait l'office au chœur avec la communauté et se retrouvait le soir au milieu d'elle, pendant une demi-heure, au pied du Saint-Sacrement.

Le costume était celui des prêtres séculiers, qu'une croix sur la poitrine distinguait seule.

Suivant les règles de l'institut, il passait six mois au dehors,

dans l'exercice du ministère ; six à la résidence, dont il suivait avec autant d'assiduité que de piété, les exercices et la règle. Il faisait la coulpe tous les soirs, assistait aux assemblées de semaine, où chacun relatait les actes défectueux, se trouvait à la journée de recueillement mensuel et faisait la retraite annuelle de dix jours. La nuit, il couchait dans une humble cellule, sur des planches qu'adoucissait à peine un maigre matelas.

Le biographe,auquel nous empruntons ce tableau,a raconté, avec beaucoup de charme, quelques-uns des souvenirs de la vie apostolique du jeune missionnaire.

Au Laus, quand il y arriva, il y avait beaucoup de cloches, mais point de clocher. Le Père Guibert se mit en campagne, et dans trois ans, de 1824 à 1827, il recueillit assez d'offrandes pour édifier un magnifique clocher, haut de 50 mètres qui domina la vallée entière.

Durant l'été, il restait au sanctuaire : pendant l'hiver, il missionnait dans les Alpes.

Un jour que, dans un village de la montagne,il devait conduire une procession au cimetière, il craignait, vu la rigueur de la saison, que les fidèles fussent peu nombreux. Il faisait en effet très froid, la terre était durcie par les frimas.

Cependant la procession allait sortir et le prédicateur était inquiet,car l'église était presque vide.

Tout à coup, le P. Guibert quitte ses bas et ses chaussures, prend la tête du cortège et nu-pieds, dans la neige, ouvre la marche en portant la croix. Les assistants peu nombreux d'abord, se groupèrent tous autour du missionnaire et quand la procession fut retournée, l'église était comble, le pieux oblat forçait ainsi le zèle de ses auditeurs.

Une autre fois, c'était dans un pauvre village des Hautes-Alpes, le P. Guibert logeait dans le presbytère. Au moment de se coucher, il s'aperçut que le vent soulevait les rideaux de la fenêtre. L'hôte examine et voit qu'il manque un carreau. Faisant alors un bourrelet de son tricot de laine, il l'enfonce dans l'ouverture, mais il pousse trop fort et le vêtement tombe à la rue. Le lendemain, il ne put le retrouver. Il n'y avait pas plus de marchand au hameau, que d'argent dans sa

bourse. Le religieux continua ainsi la mission, le corps couvert seulement d'une soutane légère, par huit degrés au-dessous de zéro.

Les feux de l'apostolat ou, pour mieux dire, la grâce de Dieu, tempéraient sans doute la rigueur du froid.

M. de Mazenod, charmé de se voir si bien compris et secondé par le fervent missionnaire, raconta à Léon XII les merveilles de son apostolat et cita les œuvres accomplies par le jeune Père Guibert, dans l'audience où il obtint l'approbation des règles de son Institut, l'élévation de son humble société à la dignité de congrégation religieuse et ce nom, qui le faisait s'écrier, en quittant les pieds sacrés du Vicaire de Jésus-Christ :

— Oblat de Marie, mais c'est un brevet pour le ciel !... Comment n'y avons-nous pas pensé plus tôt ? Avouez que ce sera aussi glorieux que consolant pour nous d'être consacrés à Marie d'une manière spéciale et de porter son nom !

III. — Le supérieur de Séminaire.

Il n'y avait point alors de séminaire régulier en Corse. On y suppléait tant bien que mal par des cours plus ou moins suivis et, quand il fut nommé Évêque d'Ajaccio, Mgr Casanelli d'Istria trouva, dans cette lacune, une de ses plus tristes préoccupations. Il s'en ouvrit à Mgr de Mazenod, alors évêque d'Icosie et auxiliaire de son oncle, et lui demanda des Oblats pour créer cette œuvre capitale. Le Supérieur Général des Oblats de Marie accepta et, le 19 novembre 1834, il écrivait à Mgr d'Ajaccio :

— Je vous donnerai pour supérieur le prêtre le plus distingué de nos contrées, soit pour sa profonde piété, soit par l'étendue de ses connaissances, soit par la finesse de son esprit cultivé. Il fait les délices du diocèse de Gap, où il est supérieur au sanctuaire qui nous est confié : c'est à qui l'aimera davantage, de l'évêque, du clergé ou du peuple.

Le Père Guibert partit pour la Corse, avec le nouvel évêque, au mois de mars 1835. Il laissa à Bastia Mgr Casanelli, qui,

pour ses frais de voyage et de premier établissement, lui avait remis... la somme de cinquante francs.

Quelle odyssée ! Le nouveau supérieur l'écrivait à un Père de France, le 28 mars.

« Je suis enfin arrivé à Ajaccio ; ce n'est pas sans peine : il « m'a fallu faire le trajet à cheval, parce qu'il n'y a pas de « service de diligence établi sur la route. Je n'ai pas fait moins « de quarante-cinq lieues en trois jours sans dormir, parce « qu'on ne trouve pas un lit, et sans manger autre chose que « quelques œufs...

« Malgré une police assez sévère, les chemins ne sont pas « sûrs, et il arrive assez souvent, qu'on est arrêté par les bri- « gands qui vivent dans les maquis.

« J'ai tremblé plus d'une fois pour les *cinquante francs*, et « je vous avoue que j'aurais eu la lâcheté de les donner plutôt « que de me battre : c'est pourtant toute ma fortune. Un « brave homme que je rencontrai sur le chemin eut l'obli- « geance de m'offrir à boire à la gourde qu'il portait suspendue « à son cou. Je refusai, non par fierté aucune, mais parce que « je n'aime pas le vin. Ce refus, exprimé avec toute la poli- « tesse française, faillit m'attirer un coup de fusil, car ici cha- « cun marche le fusil sur l'épaule. »

Deux jours après, il mandait, à Marseille, à son bien-aimé Père :

« Je voudrais vous écrire tous les jours ; c'est la seule con- « solation qui reste, quand on est séparé de ceux que l'on aime. « Vous comprenez que l'isolement et l'exil me doivent être « un peu durs ; mais Dieu m'a fait la grâce de me donner « une âme capable de supporter beaucoup...

« Toute la ville est en mouvement à cause du séminaire ; « on ne parle que de cela : c'est la nouvelle du jour. Quand « je vais dans les rues, tous les yeux se tournent sur moi « comme représentant dans ma personne tout ce futur sémi- « naire. J'ai fait ma visite à messieurs les grands-vicaires, à « tous les membres du vénérable Chapitre, à messieurs les « curés, qui me l'ont rendue avec les cérémonies d'usage. « Enfin je joue un personnage fort important ; le Chapitre a « prétendu que je devais occuper un rang distingué parmi les

« chanoines titulaires. Je ne sais dans quel livre ils ont trouvé « cela.

« Je voudrais dire mille choses affectueuses à tous nos bons « Pères, que j'embrasse de tout mon cœur. Vous imaginez « assez tout le prix qu'on attache, quand on est sur la terre « étrangère, aux caractères tracés par une main qu'on était « accoutumé à baiser. »

Il fallait tout créer, et sans ressources. L'ancien séminaire était occupé par la Préfecture et le Préfet, M. Jourdan, de Fréjus, tout bienveillant qu'il fût pour le Père Guibert et dévoué à son œuvre, ne pouvait guère lui céder la place. Le zélé fondateur fixa son choix sur la maison Ottavi, voisine de l'église Saint-Roch. Tout y était délabré. Pas de mobilier, point de linges, point de provisions. En deux mois, avec ses rares qualités d'organisateur, le Père Guibert pouvait écrire, le 25 avril 1835 :

« L'ouverture aura lieu définitivement le 6 mai. Les quatre premiers jours seront employés à examiner les sujets; le 10, Monseigneur, qui sera probablement arrivé, fera l'ouverture solennelle par la messe du Saint-Esprit, avec sermon à la cathédrale, et puis le séminaire se rendra processionnellement dans la maison qu'il doit habiter. Maintenant on commence à croire ici que la chose est sérieuse. Ceux qui redoutent le séminaire se flattaient jusqu'ici que les difficultés nous arrêteraient, ou du moins nous forceraient à renvoyer à plus tard cet établissement. »

Les directeurs s'y installèrent les premiers.

« Notre prise de possession, écrivait le supérieur, est on ne peut plus édifiante. Le premier jour, le Frère alla nous acheter un pain à la boutique. Quand la nuit arriva, nous nous aperçûmes que nous n'avions point de lampe; le Frère courut encore à la boutique. Enfin, au moment de faire nos lits et de prendre notre repos, nous reconnaissons que les draps sont encore tout humides de la lessive; nous allumons un grand feu, et chacun fait sécher ses draps de son mieux. »

On avait tout tenté pour décourager les futurs élèves. En particulier, on leur avait dit que les rudes missionnaires les

laisseraient mourir de faim. Le bon et ferme supérieur vint à bout de tous les préjugés. Il écrit, à la date du 22 mai :

« Le séminaire est vraiment en pleine activité. Les cours « ont lieu depuis le 10, et nous sommes arrivés au nombre de « vingt-quatre élèves. C'est peu, mais c'est un prodige. Les « demandes pour le mois d'octobre se multiplient tous les « jours ; je prévois qu'à cette époque, nous aurons plus de « cinquante élèves. Vous concevez sans peine que notre « communauté a été informe pendant quelques jours, et que « nous ne sommes pas encore sur un pied parfaitement régu- « lier. Les jeunes gens sont si nouveaux, si étrangers, je ne « dis pas à la piété, mais aux simples pratiques du christia- « nisme! Il faut leur apprendre à faire le signe de la croix. « Sous le rapport des études, ils ne valent pas mieux ; il faut « cependant avouer qu'il y a de l'étoffe : ils sont dociles en « général. Nous avons eu une très bonne idée d'ouvrir notre « séminaire dès à présent ; nous formerons le petit nombre « que nous avons, et ce sera un noyau précieux dont nous « nous servirons pour former les autres. Si nous avions eu « tout à coup une communauté nombreuse, composée des « mêmes éléments que nous avons aujourd'hui, je doute que « nous eussions pu la dominer et l'influencer à notre gré. »

A la rentrée, ce fut plus beau que ne l'avait espéré le zélé et sage supérieur :

« Nous avons soixante et quelques élèves, écrit-il le 9 « novembre. Cette communauté est vraiment imposante, et, « de fait, elle impose le silence et même l'admiration à plu- « sieurs qui, peut-être, ne faisaient pas des vœux pour le succès « de cette œuvre. Il y a une telle ardeur dans nos élèves, que « je suis forcé de les modérer. Il s'en trouve un qui a craché « le sang tout l'été, et que je ne veux pas recevoir. Il me disait « qu'il aimait mieux mourir que de ne pas rester au sémi- « naire. »

Certes, a justement observé l'historien de Mgr de Mazenod, ce n'était pas une tâche facile que celle d'obtenir une discipline régulière de la part de jeunes gens ayant vécu jusqu'alors au grand air de l'indépendance et maintenant agglomérés dans une maison étroite, s'adaptant mal aux mouve-

ments de la vie commune. Néanmoins tous se plièrent au joug; la voix grave et austère du P. Guibert ramenait vite ceux qui, parfois, tentaient de secouer le poids de la Regle ; sa seule présence maintenait le respect et la pratique des saints exercices. Avec eux l'ordre régna, et avec l'ordre la paix, la piété et l'étude s'établirent aussi.

Dans sa belle Oraison funèbre du cardinal, Mgr Perraud s'est complu à peindre, dans son cadre, la figure du jeune et intelligent supérieur du séminaire Corse.

« Le supérieur, dit-il, devait mener de front les occupations les plus diverses et cumuler toutes sortes de fonctions. Il fallait reprendre par la base la formation méthodique des candidats au sanctuaire, ajouter l'enseignement à la direction, apprendre l'oraison aux lévites et guider les ouvriers qui bâtissaient successivement, d'après ses plans et sous sa surveillance, le grand et le petit séminaire d'Ajaccio, veiller à tous les détails du spirituel et du temporel, enfin prendre part à l'administration du diocèse. Sa correspondance de cette époque, religieusement gardée dans les archives de sa Congrégation, abonde en renseignements pleins d'intérêt sur les affaires qui lui étaient confiées et met bien en saillie toutes ses qualités. Il s'y montre précis, positif, catégorique, lorsqu'il s'agit d'exposer les difficultés ; patient et persévérant, quand il faut lutter contre elles; toujours soutenu dans le travail par les pensées de la foi ; témoignant à ses confrères les plus charitables sollicitudes, et pénétré pour ses supérieurs d'une respectueuse déférence à laquelle s'ajoutaient, à l'égard de Mgr de Mazenod, les effusions d'une pieuse reconnaissance et d'un respect tout filial. »

Il eut, à cette époque, une belle occasion de lui en donner une preuve éloquente.

Soupçonné d'intrigues politiques et taxé d'hostilité contre le gouvernement de Louis-Philippe, Mgr d'Icosie avait dû fuir le palais épiscopal de Marseille. Son fils bien-aimé l'était venu voir, dans son exil du Laus et en avait reçu la recommandation de ne pas parler de lui, à Paris, où l'évêque d'Ajaccio envoyait le Père Guibert, pour solliciter un secours extraordinaire du gouvernement, et au besoin du roi lui-

même, en vue de procurer aux séminaires corses le mobilier indispensable.

Le roi reçut le Père Guibert avec une affabilité voisine de la bonhomie. Il l'amena dans l'embrasure d'une fenêtre, et là, debout, il le laissa exposer tout au long les motifs de son voyage. Le Père Guibert demandait quinze mille francs pour le mobilier de son séminaire :

— Quinze mille francs, répondit Louis-Philippe, c'est beaucoup ; enfin, je verrai Persil, et on tâchera de vous donner quelque chose.

— Sire, continua le digne religieux Oblat, maintenant si Votre Majesté voulait bien me le permettre, je l'entretiendrais d'une autre affaire qui me tient beaucoup plus à cœur.

— Très volontiers, répondit le roi.

— Je connais beaucoup les deux évêques de Marseille, reprit le Père Guibert, je sais dans quelle situation ils se trouvent à l'égard de votre gouvernement, et je ne crains pas d'affirmer qu'il n'y a là qu'un malentendu ; ces deux prélats ne se sont jamais occupés de la politique, et ils sont incapables de faire aucune opposition à Votre Majesté.

— Oui, interrompit le roi avec vivacité, je ne sais pourquoi ces deux évêques agissent contre moi, contre moi qui les avais beaucoup connus en Sicile pendant l'émigration, qui avais de l'affection pour eux, et qui croyais pouvoir compter sur leur dévouement.

— Sire, reprit le Père Guibert, je puis vous affirmer que tous les rapports que l'on vous a faits contre eux sont faux. Ces deux évêques sont mes compatriotes et mes bienfaiteurs. Mgr Charles-Fortuné m'a ordonné prêtre, et Mgr d'Icosie s'est occupé de mon éducation cléricale. Je leur dois beaucoup, je les connais parfaitement, et j'affirme sur l'honneur qu'ils ne se sont mêlés en rien dans l'opposition des partis, qu'ils ne s'occupent que des œuvres du saint ministère.

— J'apprends qu'ils font des réunions légitimistes à l'évêché.

— Non, Sire, c'est faux, ces réunions sont des réunions de sociétés pieuses, comme il y en a dans tous les diocèses pour les bonnes œuvres. Il est vrai que ces sociétés sont en

grande partie composées de légitimistes, mais cela n'en altère en rien le caractère, et la politique en est sévèrement bannie; Monseigneur ne souffrirait pas qu'il en fût autrement. C'est tellement ainsi, que, lors du débarquement de la duchesse de Berry, il s'est opposé formellement à ce que le clergé prît une part quelconque au soulèvement des carlistes. Il ne craignit même pas de se compromettre gravement auprès d'eux, c'est-à-dire auprès de la presque totalité des populations méridionales, en défendant de sonner le tocsin au moment convenu, malgré les sollicitations les plus pressantes et les scènes tumultueuses à l'évêché...

— Je suis heureux qu'il en soit ainsi, reprit le roi ; que voulez-vous ! moi, je ne puis m'informer par moi-même ; les rapports de police arrivent à mon ministère, je suis bien obligé de croire à ce qu'il me dit. Voyez Persil, et parlez-lui de cette affaire ; je serais bien aise de me réconcilier avec Messieurs de Mazenod, car je préfère augmenter le nombre de mes amis que celui de mes ennemis.

De cette audience royale et d'un voyage qui suivit en 1836, sortit la réconciliation de l'évêque d'Icosie, et, à un an de là, sa nomination à l'évêché de Marseille, sans qu'il eût eu à faire une démarche, à dire un mot, à écrire une ligne, qui pût froisser sa conscience ou sa dignité personnelle, dont il avait le plus grand souci. C'était l'œuvre du jeune supérieur d'Ajaccio.

Celui-ci retourna dans son île, et là, comme dit Mgr Perraud, « pendant l'espace de six ans, à travers mille obstacles, en dépit même de certaines oppositions très inattendues, l'intelligent et courageux supérieur était venu à bout de toutes les entreprises confiées à son zèle. Si parfois il avait rencontré sur son chemin des procédés regrettables et d'injustes contradictions, il les avait fait servir aux progrès de son humilité. Mgr de Mazenod lui ayant un jour reproché d'avoir gardé le silence sur quelques incidents pénibles dont il avait eu connaissance par les autres membres de la communauté, le Père Guibert répondit à cette affectueuse remontrance : « Je n'ai jamais attaché assez d'importance à ces petits désagréments pour me croire obligé à vous en faire part. Ce

n'est pas d'aujourd'hui que nous savons tous que l'on ne fait de bien qu'à ce prix. Dans ces rencontres, il me suffit de me souvenir que je suis le disciple de JÉSUS-CHRIST et le vôtre pour me tenir en paix. » Bienheureuse paix ! L'homme de Dieu la gardait sans peine au milieu des humiliations et des souffrances, où son sens si juste de la vie chrétienne lui montrait le secret infaillible des progrès dans la vertu et la fécondité des œuvres surnaturelles. Il fut moins ferme et il traversa malgré lui des heures d'angoisse, lorsque la Providence le mit tout d'un coup en face du dessein, auquel, jusqu'alors, par des initiations successives, elle l'avait préparé à son insu. Au mois d'août 1841, le séminaire était en vacances et le supérieur se trouvait à Vico, chez les missionnaires diocésains, Oblats comme lui. Un soir, après l'arrivée du courrier d'Ajaccio, les maisons de la ville s'illuminent soudainement et des acclamations enthousiastes retentissent dans les rues et sur les places. On venait d'apprendre la promotion du Père à l'épiscopat. Le lendemain, c'était la Corse tout entière qui criait :

— Vive Mgr Guibert, évêque de Viviers !

IV. — L'évêque de Viviers.

Le 10 août suivant, on lisait dans l'*Ami de la Religion :*

« Le gouvernement vient de s'honorer par un choix excel-
« lent. M. l'abbé Guibert, vicaire-général de Mgr Casanelli
« d'Istria, évêque d'Ajaccio, et supérieur du grand séminaire,
« est appelé à succéder à Mgr Bonnel, évêque démissionnaire
« de Viviers. Cet ecclésiastique a beaucoup fait pour le bien
« du diocèse d'Ajaccio, et Mgr Casanelli ne se séparera
« qu'avec un vif regret d'un collaborateur si précieux. Mais
« le zèle de M. l'abbé Guibert s'exercera avec de nouveaux
« fruits dans le diocèse de Viviers. Nous espérons que la
« modestie de M. l'abbé Guibert ne déclinera pas le fardeau
« de l'épiscopat, il ne saurait être porté par un prélat plus
« digne. »

L'auteur de l'article avait bien jugé le saint religieux qui, à quelques jours de là, écrivait à l'un de ses frères de la congrégation.

— Vous avez bien raison de penser que rien n'est changé en moi. Si je ne consultais que mes intérêts, mon repos, ma tranquillité, je resterais ce que je suis. J'espère d'ailleurs, pendant l'exercice de mon nouveau ministère, ne pas trop m'écarter de la simplicité de ma première vocation. Je veux être un évêque simple, pauvre, missionnaire, afin que mon genre de vie rappelle ce que j'ai été, ce que je n'ai cessé d'être, ce que je veux être au moment de ma mort.

Le jeune évêque, se souvenant de son premier ministère, traita d'abord le Vivarais en pays de mission, et, quand, après quinze ans d'un épiscopat réparateur, Mgr Guibert devra échanger son humble siège des montagnes illustrées par saint François Régis contre une grande métropole, il pourra écrire de ses anciens diocésains : « Ils ne doutent pas de mon « attachement et des regrets que je ressens à les quitter. Je « les ai tous visités jusque dans les plus petits hameaux. J'ai « foulé tous les sentiers des plus hautes montagnes. Ces « courses étaient pour moi pleines de charmes et de consola- « tions. Je ne courais pas après les brebis égarées car j'allais « vers des ouailles toujours fidèles. »

Jusque alors peu connu de l'Église de France, l'évêque de Viviers s'y révéla tout à coup par des écrits, où revivaient les belles traditions littéraires du grand siècle. C'est un familier de Bossuet qui a tracé ces pages qui composent les quatre volumes que les Mame obtiendront, à Tours, l'honneur et la gloire d'arracher à la modeste réserve de cet écrivain de race (1).

1. Voici le contenu de ces quatre volumes, qui sont un monument de zèle apostolique et de littérature épiscopale.

Le premier, contient les Mandements, lettres pastorales et lettres circulaires de Mgr Guibert durant son épiscopat à Viviers, de 1842 à 1857. Des communications intimes ont permis aux éditeurs d'ajouter en forme d'appendice plusieurs lettres inédites adressées au ministre des cultes sur les affaires du moment ; par exemple, sur la *liberté d'enseignement*, sur *l'instruction secondaire*, sur *les écoles mixtes*, sur *l'inspection des petits séminaires*.

Le deuxième donne les œuvres publiées à Tours depuis 1857 jusqu'en 1866, y compris diverses lettres au ministre des cultes relatives à la célèbre brochure *le Pape et le Congrès*, à l'attitude du clergé dans la *Question romaine*, à la *Réunion de la Savoie et de Nice à la France*, aux *Périls du Saint-Siège*, à une *Consultation signée par sept évêques et déférée au Conseil d'État*, à la *Promulgation de l'Encyclique de Pie IX*.

Le troisième renferme les œuvres et toutes les lettres publiées, soit sur le siège de

Le dernier de ses secrétaires intimes, M. le chanoine Reulet, s'est attaché, dans une page fort agréable, à montrer comment le cardinal Guibert composait ces œuvres, dont la perfection lui valut promptement un si grand renom et bientôt une si grande autorité morale. On la relira avec plaisir et profit :

« Contre l'habitude de la plupart des écrivains, le cardinal ne travaillait pas la plume à la main. La plume le gênait. Elle était une entrave pour son esprit, qui avait besoin de se mouvoir en toute liberté. Il s'abstenait même, le plus souvent, de jeter sur le papier quelques notes sommaires.

« Quand il avait, pendant une grande promenade solitaire autour de son salon, médité son sujet, il appelait un de ses familiers, et commençait sous forme de conversation à lui énoncer les idées qui devaient entrer dans le cadre projeté. Très intéressant alors d'entendre et de voir le cardinal. Fortement pénétré du sujet, il oublie bientôt qu'il n'a qu'un auditeur, et s'exprime comme s'il parlait à une assemblée. Il n'y manque ni l'énergie de la gesticulation, ni les accents de l'éloquence. Rendant les impressions intérieures, son œil s'illumine ou s'assombrit ; sa voix se fait tendre ou courroucée ou ironique, et, si sa parole est hésitante et semble se chercher, elle a déjà des mots trouvés et laisse apercevoir, par échappées, des beautés saisissantes.

« Maintenant l'œuvre est pensée et parlée ; il reste à l'écrire. « C'est vous, mon cher abbé, qui allez me rendre ce service. Mettez en forme notre entretien. J'attends pour demain votre travail. » L'abbé se retire. Le lendemain, sa rédaction est aux mains du cardinal, de laquelle, après une première inspection, Son Éminence se déclare très satisfaite, admirant la facilité du rédacteur et sa sûreté de mémoire. Avons-nous donc la forme définitive, et faut-il l'envoyer à l'impression ? Pas encore.

« En possession des feuilles attendues, le cardinal s'en-

Tours depuis 1866 jusqu'en 1871, soit sur les différents événements qui se sont succédé dans l'histoire, depuis le Concile, y compris la guerre franco-allemande, jusqu'à sa translation à l'archevêché de Paris.

Le quatrième enfin comprend ses écrits à Paris ; dans cette période tourmentée qui va de 1871 à la fin de 1882. L'historique du Sacré-Cœur s'y trouve, ainsi que ses luttes contre les lois nouvelles. (Ress., *le Card Guibert*, p. 29.)

ferme avec son secrétaire. Qui assisterait à ce tête-à-tête prendrait une maîtresse leçon de style français. Le manuscrit est repris, alinéa par alinéa, phrase par phrase, et passé au crible d'une critique qui ne se contente pas du bien là où elle entrevoit le mieux. — Tel passage est long et confus ; ramené à la concision, il se revêt de clarté. — Tel autre, au contraire, est obscur, faute de développement : donnons-lui de l'ampleur. —Cette pensée reste vague ; elle mérite d'être mise en relief. — Paragraphe éloquent, mais violent : la violence affaiblit ; mitigeons. Phrase élégante, trop élégante pour l'austérité de l'idée ; plus de rudesse lui convient.— Voilà deux alinéas qui ont l'allure de jumeaux, la variété exige un changement de tournure... Le cardinal a surtout le tourment du mot propre ; il est persuadé que, pour chaque sentiment, pour chaque idée, pour chaque nuance, ce mot existe et qu'il n'y en a qu'un. Tâchons à le trouver. Ami de la langue grave et limpide du dix-septième siècle, s'il rencontre une expression trop moderne, trop voisine du néologisme, une métaphore moins exacte que hardie, un tour heurté, il fait de ces têtes de pavot un abattage impitoyable.

« Le travail se poursuit ainsi jusqu'au dernier paragraphe. Et le secrétaire, en mettant au net le « corrigé », peut constater que la copie nouvelle diffère presque d'un bout à l'autre de la première copie, et que, de cette révision, l'œuvre est sortie, non pas amendée seulement, mais transformée. C'est bien maintenant l'œuvre du cardinal, elle porte le cachet de son caractère et de sa langue,

« Elle n'ira toutefois à l'impression qu'après une dernière halte. Monseigneur place sur son bureau le corrigé recopié, et se ménage un intervalle, pendant lequel il porte son esprit ailleurs : à la récitation des Heures, à la correspondance... Il estime qu'il en est de l'esprit comme de l'œil : persistez à regarder fixement le même point, votre œil se trouble et finit par ne plus voir. De même, appliquez intensivement votre esprit au même objet, sa pointe s'émousse et perd la faculté de discernement ; il faut donc le distraire, pour qu'il revienne ensuite au sujet avec son acuité renouvelée.

« C'est après cette « distraction » que le cardinal reprend le

manuscrit, le relit encore, cette fois seul; et bientôt le remet pour l'impression, habituellement intact, quelquefois émaillé de légères retouches.

« Voilà par quelle filière de préparations et de révisions passaient les écrits que Son Éminence destinait à la publicité : mandements, lettres pastorales, lettres de protestation au chef du pouvoir ou aux ministres, adresses à l'épiscopat ou au Saint-Père, voilà par quelle méthode s'écrivaient ces documents célèbres, dont l'apparition provoqua chaque fois tant de sympathies dans le monde religieux et tant de colères dans l'autre.

« Plus expéditive était sa méthode pour les écrits privés ; plus expéditive, et par là même plus propre à nous révéler l'étendue et la forte trempe de ses facultés natives. Le cardinal dictait ses lettres.

« Toute la préparation consistait habituellement à se recueillir quelques instants, ou, si c'était une réponse, à se faire relire le papier qui la demandait.

« La dictée commence et se poursuit sans heurt et sans arrêt. Les mots coulent de source, assez lentement pour ne pas surmener la main qui écrit, assez rapidement pour ne pas permettre de repos dans la besogne. Quand on est à la situation, quand, au commandement « relisez », on revient sur ces pages sans trouver à raturer ou à surcharger, — de sorte que la lettre n'a pas besoin de transcription pour être expédiée, — on est émerveillé de la puissance de cette intelligence lucide autant que profonde, qui atteint d'un premier jet à l'expression parfaite de pensées improvisées.

« Ainsi, c'est à la dictée courante qu'avaient été écrites ces correspondances privées, qui, publiées en dehors de la volonté de l'auteur, ont fait le tour de la presse, et sont regardées comme des morceaux achevés, je pourrais dire comme de petits chefs-d'œuvre de langue française et d'esprit français. »

Le nouvel Évêque avait pris pour blason épiscopal un lion d'or accosté d'un agneau d'argent sur champ d'azur, surmontés des armes de la congrégation des Oblats de Marie Immaculée, la croix du Calvaire avec les initiales O. M. I, et en exergue *Suaviter et fortiter*.

Il fit selon sa devise, dès le jour de son arrivée, le 20 mars 1842, après avoir reçu, le 11 de ce même mois, dans l'église de Saint-Cannat à Marseille, la consécration épiscopale des mains aimées de Mgr de Mazenod. Ce jeune évêque de trente-neuf ans « était appelé à gouverner un diocèse éminemment chrétien et où fleurissaient encore presque partout une foi antique et des mœurs patriarcales. Néanmoins, une administration caduque et insuffisante avait mis en souffrance beaucoup de services et d'intérêts. De profondes et regrettables divisions s'étaient introduites dans les rangs du clergé. Comme au temps où l'apôtre adressait de sévères remontrances à l'église de Corinthe, « celui-ci était pour Paul ; cet autre pour Apollo; un troisième se déclarait en faveur de Céphas ».

L'éloquent panégyriste, qui fait cette remarque, ajoute aussitôt: « Un autre péril plus grand encore menaçait non seulement le diocèse de Viviers, mais encore d'autres parties de l'Église de France. Des prêtres (les MM. Allignol, frères), d'ailleurs respectables et abusés sans doute par leurs intentions, s'étaient donné la mission de compléter ou de rectifier le pacte fondamental qui, depuis le commencement du siècle, règle chez nous les relations réciproques de l'Église et de l'État. Ils mettaient en avant des principes canoniques dont le Saint-Siège n'avait pas jugé à propos de faire une application rigoureuse à toutes les clauses du concordat de 1801. En fait, on s'attaquait moins dans cette campagne à la puissance civile qu'à l'autorité des évêques, dénoncée avec fracas comme un empiètement insupportable sur les droits du clergé du second ordre, et une tyrannie contre laquelle la lutte devenait le plus sacré de tous les devoirs. S'il est des maux que l'on guérit par la patience et au moyen de la temporisation, il en est d'autres au contraire qui s'enveniment et s'aggravent lorsque, dès le commencement, on ne les combat pas avec vigueur. C'est à la sagesse de discerner en quelles occasions il convient de se taire et d'attendre ; en quelles autres il est urgent de parler et d'agir. Après s'être donné tout le temps nécessaire pour se rendre compte de l'état des choses et des obligations qu'elles lui imposaient, l'évêque de Viviers prit nettement sa décision. Il vit juste, et, s'il frappa

fort, c'est que les rigueurs obligées d'un pouvoir décidé à se faire respecter et obéir lui permettent de tempérer plus vite ses propres avantages et de couronner sa victoire par une modération que personne ne sera tenté de confondre avec la faiblesse. Il ne fallut pas moins de quatre lettres pastorales, publiées coup sur coup dans la première moitié de 1845, pour abattre un parti fortement organisé, très tenace, et qui croyait plaire à Dieu, en se soulevant contre l'autorité chargée par Dieu lui-même de régir les affaires ecclésiastiques. Aux avertissements généraux durent s'ajouter des censures infligées, dans l'entourage même du prélat, à des prêtres dont l'attitude était incompatible avec la subordination hiérarchique. Rome consultée désavoue les fauteurs de cette tentative insurrectionnelle. La promptitude et l'énergie de l'évêque de Viviers avaient épargné à l'Église de France l'humiliante et périlleuse épreuve d'une scission entre l'ordre presbytéral et les premiers pasteurs. Mais, quand une sévérité nécessaire eut rempli son office, la charité reprit ses droits. Aux coupables repentants, l'évêque ouvrit ses bras et son cœur. La justice et la paix s'embrassèrent : tout fut pardonné et oublié. Le diocèse entier bénit Dieu d'avoir mis en son jeune évêque l'admirable union de la prudence qui inspire les sages conseils, de la force qui les réalise, et de la bonté qui guérit les blessures faites par la justice. » Vingt-deux évêques lui envoyèrent leur adhésion et le gouvernement, par l'organe de M. Martin (du Nord), lui écrivit pour le féliciter.

C'est pendant son fécond épiscopat de Viviers,au début, que furent inaugurées ces belles retraites organisées parmi les membres des conférences de Saint-Vincent de Paul, qui offusquèrent d'abord le ministre, soupçonnant là dessous une conspiration. Mgr Guibert répondit en envoyant le programme des exercices :

— Si c'est ainsi, répliqua aussitôt l'Excellence rassurée vous pouvez continuer.

Voici comment elles furent inaugurées. Les Présidents des Conférences de Valence et de Tournon l'étant venu trouver, à Viviers, lui dirent :

— Monseigneur, nos Conférences marchent bien ; mais

nous sentons le besoin de nous recueillir, de faire une retraite de trois ou quatre jours, afin de nous renouveler dans l'esprit de foi et de charité.

Cette demande surprit un peu l'évêque, mais l'édifia beaucoup.

— Vous avez, continuèrent-ils, le plus grand séminaire qui soit en France. Prêtez-le-nous pour nous réunir.

En effet, ce séminaire, construit avant la Révolution par les États du Languedoc, est magnifique : il est plus grand que le séminaire Saint-Sulpice. On peut y recevoir deux cent cinquante élèves, avec une cellule pour chacun.

Le prélat réfléchit un peu ; il lui semblait que cette pensée venait de Dieu, il crut devoir la favoriser.

— Mais, leur dit-il, êtes-vous sûrs d'avoir un nombre convenable de retraitants ? Puis les membres de vos Conférences sont-ils assez avancés dans la vie spirituelle, pour rester trois ou quatre jours renfermés ?

— Oui, oui, répondirent les visiteurs, nous avons consulté plusieurs de nos confrères, ils sont bien disposés.

Au jour fixé, il y eut cent cinquante retraitants, et l'évêque, qui avait craint d'abord qu'ils ne fussent pas assez nombreux, alla passer le temps de la retraite avec eux.

L'auteur des *Souvenirs sur le cardinal Guibert*, bien placé pour savoir toutes choses de Viviers et de Tours, a raconté, avec autant d'autorité que de mérite littéraire, les impressions que le jeune évêque laissait de ses visites aux bonnes populations vivaraises.

— Celui-là est né prêtre, il est né évêque dès les entrailles de sa mère, disait un jour devant l'auteur l'abbé Boullay doyen du chapitre de Tours. C'était vrai. Peu de pontifes ont porté leur vocation avec un pareil sentiment des devoirs qu'elle impose, et peu se sont observés à ce point pour l'honorer et ne point la compromettre.

« Ces premières visites n'étaient point sans rencontrer un certain nombre d'abus à corriger et un certain nombre de torts à redresser. Le jeune et vaillant prélat le faisait avec une grande sagesse et une grande bonté, quelquefois aussi avec énergie et fermeté. On cite encore dans plusieurs

paroisses les réponses qu'il fit à certains maires et à certains administrateurs qui n'étaient pas en bonne harmonie avec leurs curés. « Attendez, monsieur le maire, dit-il un jour à un officier municipal qui s'apprêtait à le complimenter ; attendez, j'ai appris que vous n'étiez pas bien avec votre pasteur : or, quiconque n'aime pas son pasteur ne doit pas complimenter son seigneur. » Et le maire dut replier sa harangue. Cette parole fit le tour du diocèse et donna une grande idée du caractère de l'évêque. « Outre son zèle apostolique, ce qu'on admirait aussi en lui, c'était son esprit de mortification et de sobriété : souffrant de l'estomac, comme il en a souffert durant toute sa vie, il mangeait peu et buvait encore moins ; deux œufs, un peu de laitage, c'était souvent tout le menu de son repas. Cela désespérait les curés et surtout leurs cuisinières, qui s'étaient mis en grands frais pour le recevoir. Cela ne faisait pas non plus l'affaire des robustes montagnards qui étaient invités à la table du curé, et les malins disent que, en plus d'un endroit, on se remettait à table, et cette fois pour tout de bon, après le départ de l'évêque. »

L'auteur des *Souvenirs* a recueilli quelques-uns des récits que l'ancien Évêque de Viviers, devenu archevêque, aimait à refaire, soit à Tours, soit à Paris.

Il aimait particulièrement à citer l'histoire d'un tambour de village qui, tapant de trop près derrière la mule que montait le grand-vicaire qui l'accompagnait, ou quelque autre personne de sa suite, vit celle-ci lancer une ruade qui creva le tambour et projeta du même coup le malheureux qui le battait dans le ruisseau voisin. On s'empressa de le repêcher, et heureusement il n'eut aucun mal. Une autre fois, les enfants et les assistants serrant de trop près l'évêque, qui n'avait plus sa liberté, le curé de la paroisse administra un petit soufflet à l'un des jeunes garçons le plus à sa portée. « Eh ! mon bon curé, reprit l'évêque, regardez-moi, je suis trop jeune encore pour prendre un coadjuteur. Laissez-moi le soin de donner la confirmation. »

« Ailleurs, c'était un maire de village qui avait fait faire son compliment par le lettré de l'endroit. Celui-ci avait mis dans la pièce que le prélat arrivant excitait les sentiments les plus

sympathiques de la paroisse. Le brave maire, qui ne comprenait pas ce grand mot, trompé par l'euphonie, crut que le faiseur du compliment voulait détrôner saint Martin patron de la paroisse, et, craignant la colère des paroissiens s'il leur faisait cet affront, il offrit à l'évêque les sentiments de *sainte Pathique* et de saint Martin. C'était en effet le moyen de mettre tout le monde d'accord. »

Un peu sévère, parce qu'il avait au plus haut degré le sentiment et le respect de l'autorité, sur la fin de sa vie, on le vit apprécier avec beaucoup plus d'indulgence les aspirations du clergé au retour de la lettre ou du moins de l'esprit du Droit Canonique en France. Il tenait cette sévérité de son éducation et des principes puisés à l'école de Mgr de Mazenod, le grand évêque de Marseille qui eut à réformer cette antique église sur des bases qui demandèrent au début l'énergie plus souvent que la tendresse qui faisait le fond de sa nature.

Somme toute cependant, chacun lui rendait justice, et l'un de ceux qui l'avaient d'abord jugé le plus sévèrement, s'écriait, à son départ de Viviers :

— Quel dommage qu'on nous enlève cet homme, au moment où il avait fait parmi nous son expérience et où il allait être parfait !

C'est que, comme on l'a observé encore, avec beaucoup de justesse dans le trait, « dans ses luttes, comme dans son administration, Mgr Guibert se ressentait de l'esprit dans lequel il avait été élevé, comme à peu près tous les prélats de ce temps-là. Très dévoué à Rome et à ses droits, au point qu'il répétait souvent qu'il était le premier en France avec Mgr de Mazenod à avoir introduit dans l'enseignement de leur commune congrégation les ouvrages et les doctrines de saint Liguori, il tenait cependant pour les vieux usages et la vieille discipline française. Il aimait la liturgie viennoise, qui n'était autre chose que la liturgie parisienne, en usage dans son diocèse, et il ne se montrait pas pressé autant que d'autres à la quitter. Chose étrange, c'est lui qui pourtant introduisit la liturgie romaine dans les trois diocèses qu'il administra successivement. Son obéissance et son respect pour le Saint-Siège l'emportaient toujours en définitive sur toutes ses pré-

férences personnelles. Il était attaché également aux vieux auteurs de nos séminaires. Il fit même des observations à Rome, qui furent vues avec quelque défaveur, quand il fut question de mettre la théologie de Bailly à l'index ; mais, dès que l'autorité qui a reçu mission de confirmer les autres avait parlé, personne n'était plus docile et plus humblement soumis. »

Les pouvoirs publics, frappés de ses rares qualités épiscopales, voulurent le promouvoir à l'archevêché d'Aix. Il s'y refusa, parce qu'il crut ne pouvoir pas être prophète dans son pays natal, et aussi, dit Mgr Perraud, parce que, s'il avait accepté, il serait devenu le chef hiérarchique de Mgr de Mazenod, lequel, de son côté, on l'a su plus tard, avait fait d'actives démarches afin d'avoir son cher disciple pour métropolitain.

Il fut ensuite question de le transférer à Paris. Mgr Léon Sibour l'avait demandé à l'Empereur, qui, voulant avoir un cardinal pour grand aumônier, nomma le cardinal Morlot et désigna Mgr Guibert pour remplacer ce dernier à Tours.

Ce fut le 4 mai 1857, dans la soirée, que l'ancien évêque de Viviers, accompagné de l'abbé Bonnaud, son vieil et intime ami, et de M. l'abbé Bourret, le futur évêque de Rodez — que le prélat affectionnait de prédilection, se sentant revivre en ce jeune secrétaire comme saint Paul en son disciple bien-aimé Timothée, — partit de Paris pour se rendre à Tours.

Là, dit l'auteur des *Souvenirs*, pendant qu'on le conduisait à son église, tout le monde s'exclamait sur cet air grave et respectable qu'il portait sur sa figure et sur cette tenue pleine de dignité qui était la sienne. Il est certain que sous les habits pontificaux Mgr Guibert avait le plus grand air. Ses traits allongés, maigres et coupés de hachures austères, lui donnaient la physionomie d'un de ces saints évêques qu'on voit peints sur les vitraux des cathédrales ; quelque chose de saint Gatien, de saint Germain ou de saint Martin. Cette remarque a été souvent faite, et elle était pleinement justifiée. La pâleur de son visage était encore plus marquée ce jour-là que d'habitude. La cause en venait d'une sorte d'empoisonnement que lui et les autres convives avaient éprouvé deux ou trois jours auparavant chez le cardinal Morlot, dans un dîner que

cette Éminence avait donné à plusieurs de ses collègues présents à Paris, et nouvellement promus, avant leur départ pour leurs Églises. Des glaces refroidies dans des vases de cuivre avaient été servies, et tout le monde fut indisposé. Le nouvel archevêque d'Aix, Mgr Chalandon, le fut particulièrement. L'archevêque de Tours, logé en ce moment à l'hôtel du Bon-la-Fontaine, le fut assez gravement pour ne pouvoir se lever, ni aller donner la confirmation dans une paroisse où le cardinal Morlot, indisposé lui-même, ne pouvait se rendre. Cet accident, qui n'eut pas de suites fâcheuses, avait cependant assez défait l'archevêque pour que cette fois il ressemblât à saint Basile revenant du désert.

IV. — L'archevêque de Tours.

Tours et saint Martin sont si bien liés ensemble que l'histoire et le nom même se confondent. En arrivant à Tours, Mgr Guibert vit surtout saint Martin.

— Nous avons à lui demander pour nous-même, disait-il, un peu de cette flamme sacrée dont il était dévoré pour étendre le royaume de Dieu sur les âmes ; son inépuisable charité pour les souffrances des pauvres ; sa prudence et sa fermeté apostolique dans les saints combats de la foi. Puissions-nous, le regard fixé sur ce parfait modèle, nous inspirer sans cesse de l'exemple de ses vertus et, dans tous les actes de notre ministère sacré, ne jamais rien faire qui soit indigne de la mémoire de cet incomparable Pontife !

Le pieux archevêque ne fit rien jamais que de très digne de la mémoire de saint Martin. Dans l'affaire de la reconstitution de son petit-séminaire, pour le transfert du cimetière tourangel qui passionnait l'opinion, à ses premières revendications en faveur des droits du Saint-Siège, lors de la découverte du tombeau de saint Martin, dans toutes les entreprises tendant à réveiller le culte du grand thaumaturge des Gaules, on vit revivre la flamme, la charité, la prudence et la fermeté du grand modèle que le successeur de saint Martin s'était proposé, en arrivant sur le siège métropolitain de Tours.

Tout cela est si connu que nous pouvons passer vite,

comme sur son attitude au concile du Vatican, où il suivit si ponctuellement à la lettre le mot qu'il aimait à rappeler de Mgr de Mazenod :

— Les évêques doivent exalter le Pape en le portant sur leurs épaules ; mais, pour cela, il faut qu'ils soient debout !

Ce qui l'est moins, c'est la sollicitude pastorale du saint archevêque, que son « ancien familier » a mise en un beau jour, racontant, par exemple, avec quel respect il voulait que fussent traitées les choses saintes.

« Il était si exigeant sur ce point qu'un jour, dans une des principales villes des bords de la Loire, quelques jeunes filles qui devaient recevoir la confirmation s'étant présentées dans une tenue qui lui paraissait trop peu sévère, il témoigna la volonté de ne point les admettre à la cérémonie. Le curé, effrayé et craignant que cette résolution ne le mît mal avec les familles de ces enfants, fut trouver l'un des prêtres qui accompagnaient le prélat et le pria d'intervenir pour qu'il adoucît un peu ses dispositions. Celui-ci, pour obliger son confrère, essaya timidement quelques observations, et plaida les circonstances atténuantes. Il fut mal reçu. L'archevêque cependant confirma les enfants, mais non sans donner une bonne admonestation aux mères de famille qui les avaient ainsi habillées, leur disant, ce qu'on a répété souvent avec ou après lui, qu'elles auraient besoin pour se couvrir de l'autre moitié du manteau de saint Martin. »

Mgr de Mazenod, heureux et fier de son illustre disciple, venait souvent le voir, à Tours, pendant les sessions du Sénat, où l'influence de Mgr Guibert avait fort contribué à le faire arriver, et à sa place. Le bon supérieur-général des Oblats de Marie était chez lui, étant chez son fils spirituel. Il le tutoyait et semblait conserver toujours sur l'archevêque les droits de son ancienne supériorité. Mais au fond il avait pour lui un grand respect et subissait toute son influence. « On parlait beaucoup alors de Marseille et de la Provence. Cette ville et ses splendeurs desservaient la conversation. C'étaient les beaux jours de Mirès, et Marseille ne rêvait rien moins que de devenir Athènes et Tyr tout à la fois. Son évêque épousait plus que les autres la cause de ses grandeurs et de ses espé-

rances, tellement qu'un soir,à dîner, un des familiers ayant eu l'air de sourire, et ayant sans doute fait quelque allusion à la Cannebière, se vit relever de la plus belle manière par le prélat marseillais, qui ne pouvait pas entendre dire le fameux mot que l'on sait, sans protester de toutes ses forces et proclamer qu'il n'y avait qu'un imbécile qui eût pu inventer cette niaiserie. »

Mgr Guibert aimait beaucoup la Provence, et il en parlait volontiers la langue harmonieuse, au milieu des raffinés de Touraine et de Paris. Quand un provençal — M. Poujoulat le savait bien — voulait lui faire un grand plaisir, il glissait un mot du cher idiôme natal dans l'entretien, et alors le visage grave s'épanouissait. Mgr Guibert, comme on l'a dit non sans une pointe de malice un peu exagérée, était resté provençal, mais seulement « pour l'amour de la *Bonne Mère* et l'accent ».

Du Provençal il avait la vivacité intime, bien que contenue par sa grande vertu et ses habitudes réfléchies. « Nature nerveuse et impressionnable, a dit très justement son « familier » de Tours, à côté de l'émotion du combat, il savait garder une telle contenance et un tel empire sur lui-même qu'on eût dit qu'il ne sentait que peu les contrariétés qui lui survenaient. C'était une âme forte, et, à part certaines échappées passagères, une âme très maîtresse d'elle-même. »

« Au ministère on le redoutait. « Comment va *Fortiter ?* disait familièrement le directeur des cultes du temps, en jouant sur le dernier mot de la devise de son blason, lorsqu'il avait occasion de voir quelqu'un de sa maison. — Eh! il ne va pas mal, comme vous voyez, lui répondit un jour un de ses auxiliaires. Il vous donne quelquefois de ses nouvelles ; mais vous aimeriez bien autant sans doute qu'il allât un peu plus *suaviter*, fit celui-ci, en reprenant le mot précédent de la même devise. — C'est un moine, répliquait le directeur, il y a du moine dans cet homme-là! » Il ne se trompait pas entièrement : il y en avait, en effet, quelque peu ; on pourrait peut-être même dire qu'il y en avait beaucoup. »

Un jour vint cependant où le ministère, ou plutôt le gouvernement lui-même, vint, chez lui, s'installer et faire ménage commun avec l'austère archevêque.

« Les repas se prenaient en commun ; il était assez curieux de voir l'archevêque debout devant la table, en face de M. Crémieux, disant le *Benedicite*, appelant la bénédiction du ciel sur ces mets que des israélites allaient partager. Puis, le repas terminé, le prélat récitait les grâces sans ostentation, mais dans un silence complet, en présence des convives réunis. Ceux-ci, en dehors des invités, se composaient régulièrement de l'archevêque accompagné de son vicaire-général et d'un secrétaire, de M. et Mme Crémieux, de M. et Mme Peignet, des deux enfants, de M. et Mme Cartier, au total onze personnes. L'abstinence était rigoureusement observée par les catholiques, de leur côté les juifs s'abstenaient des viandes prohibées par la loi mosaïque. Une cordialité parfaite régnait d'ailleurs entre tous. La conversation suivait parfois un tour aimable et enjoué. Plus souvent on parlait du malheur des temps, de cette guerre sans pitié comme sans merci, que nous faisait l'Allemagne victorieuse. Il y avait alors unanimité de colère comme un seul désespoir, celui de ne pouvoir sauver la patrie en donnant la victoire. Il était question aussi du pays d'Aix, car ils appartenaient, presque tous, à cette Provence qui a vu naître tant d'hommes illustres. Ainsi la langue de Mistral devenait, à certaines heures, la seule qu'on parlât dans les salons de l'archevêché de Tours. Puis chacun quittait la table, ravi de la bienséance des commensaux.

« Un jour pourtant, raconte M. Bless, de qui sont ces détails, un nuage passa sur les convives, c'était au commencement de novembre, les troupes garibaldiennes étaient à Tours.

« On avait annoncé la visite de Garibaldi à M. Crémieux. L'archevêque l'apprit. Aussitôt le prélat se rend dans le grand salon, s'approche du ministre :

— Vous ne recevrez pas chez moi, dit-il, l'ennemi du Pape?

— Mais il est impossible que je lui ferme ma porte, reprit le délégué du gouvernement, le ministre de la guerre lui donne un commandement.

— Si vous le recevez, monsieur le ministre, je quitte avec éclat cette demeure de Pie IX, dont l'ennemi aura violé l'hospitalité. »

Et Garibaldi ne vint pas à l'archevêché.

L'auteur des *Souvenirs* passe rapidement sur cet épisode de la vie de son cher archevêque à Tours, non toutefois sans avoir rappelé quels services il rendit alors à l'Église et quels bons conseils il donna aux gouvernants de la délégation de Tours. « Il nous est venu, ajoute-t-il, de Rome copie d'une lettre des plus intimes que lui écrivait confidentiellement Pie IX, pour le prier d'agir sur les membres du gouvernement qu'il pourrait voir, afin de les engager à accepter la médiation du pape pour arriver à la paix. Des démarches dans le même sens devaient être faites auprès du roi de Prusse, qui semble, hélas! les avoir reçues avec plus de considération que ne le firent nos gouvernants. Cette lettre devra désormais faire partie de notre histoire religieuse et nationale. Elle montrera une fois de plus la sollicitude des pontifes romains pour notre patrie, et leurs préoccupations paternelles quand elle est dans le malheur.

« Nous ne nous attarderons pas à raconter ses rapports avec M. Crémieux ni avec M. Glais-Bizoin. On y est déjà revenu bien des fois. On pourrait y ajouter en guise d'anecdotes les exclamations du valet de chambre Marchand et de la concierge, la mère Sauley, quand le bon archevêque accompagnait Mme Crémieux à déjeuner, ou que M. Glais-Bizoin, qui paraissait affectionner particulièrement la loge du portier et ses environs, donnait là ses audiences et recevait son monde. Cela entrera quelque jour dans son histoire. »

Quand il l'eut quitté, M. Crémieux lui écrivit de Bordeaux pour le remercier de « l'hospitalité si douce et si dévouée » qu'il en avait reçue et constater avec une joie reconnaissante « la paix profonde dont avaient joui ensemble », sous son toit archiépiscopal, « l'Ancien et le Nouveau Testament ».

Provoqué sur ce terrain, le spirituel prélat se hâta de répondre :

— Vous me témoignez, Monsieur le Garde des Sceaux, votre satisfaction du bon accord qui régnait ici entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Rien n'est plus simple, puisque les deux Testaments n'en font qu'un. Au milieu du scepticisme ignorant et stupide que l'on rencontre partout, j'étais édifié

de me trouver en relation avec un homme qui croit à quelque chose. Aussi, je demande à Dieu, dans mon humble prière, que la lumière se fasse complète dans un esprit aussi distingué que le vôtre.»

S'il donne à Tours des preuves d'esprit conciliant sur le terrain des personnes, ce n'est pas qu'il s'abstînt de donner parfois de retentissants avertissements. « On n'a pas perdu, dit l'auteur des *Souvenirs* de Rodez, le souvenir de ces lettres fermes et énergiques qu'il écrivait aux ministres sur les affaires de Rome, lorsqu'elles eurent entièrement mal tourné. Il les faisait quelquefois dans ses visites pastorales et les méditait deux ou trois jours dans sa tête. Puis, il appelait son secrétaire pour les lui dicter...Dans ces occasions, son esprit se tendait... Après avoir demandé au prêtre qui lui prêtait sa main s'il était à l'ordre, il se croyait déjà en marche, commençait par ces mots : « Un point et à la ligne. » Le secrétaire souriait en répétant la phrase, et l'archevêque, rappelé lui-même à la réalité de sa pensée, riait aussi ; mais il lui advenait plus d'une fois, si la préoccupation redevenait pressante, de recommencer.

« Non seulement il écrivait, mais il parlait vivement aux hommes du pouvoir quand ceux-ci venaient le voir ou qu'il avait occasion de les rencontrer.

« Le maréchal Baraguey-d'Hilliers, commandant le corps d'armée qui avait son siège à Tours, étant un jour venu le visiter, la conversation prit cours sur un vote que le sénat venait de rendre contre les pétitions des catholiques qui demandaient le maintien du pouvoir temporel du pape, et les mesures administratives que l'on avait prises pour empêcher la publication des actes apostoliques, aussi bien que certains mandements épiscopaux. On s'était imaginé, en effet, de les soumettre les uns et les autres au timbre d'imprimerie, comme les brochures politiques. L'archevêque dit au maréchal que le premier corps de l'État montrait peu d'indépendance et peu de déférence pour les vœux les plus respectables, et qu'il souhaitait, du reste, que l'empire ne se fît pas autant de mal à lui-même qu'il pouvait en faire à l'Église. Il ajouta en même temps qu'un article menaçant qui venait de paraître

dans le *Moniteur* était une vraie persécution, car, en fait de persécution, poursuivait-il, il y en a de plusieurs sortes.

« Ce langage lui était du reste familier. Quand la crise devint plus aiguë entre le gouvernement impérial et le Saint-Siège, on lui entendait souvent dire ces mots : « Vous verrez que ce gouvernement périra par ses fautes et qu'un jour il tombera sous la déconsidération publique. »

« Cette attitude de l'archevêque de Tours irritait beaucoup le gouvernement. Le ministre Rouland ayant un jour porté à Fontainebleau, où se trouvait l'empereur, un écrit du prélat où il semblait insinuer que les Romagnes avaient été le gage accordé à l'Italie pour lui obtenir Nice et Savoie, Napoléon III se serait écrié que celui qui avait écrit cela n'était pas un honnête homme, au dire du moins du ministre. Nous croyons même que ce fut à cette occasion que l'empereur lui écrivit de sa main et de son écriture fine qu'il lui avait fait de la peine. Une ou deux fois, il fut déféré au conseil d'État, notamment dans une circonstance, avec l'évêque d'Orléans et quelques autres, pour une consultation électorale qu'ils avaient collectivement rédigée. Mais rien ne le décourageait, quand il croyait sa conscience engagée à l'action. »

Comme on l'a dit encore avec raison :

— Il y avait de l'Athanase en Mgr Guibert. Il en avait la persévérance dans la lutte et la sainte opiniâtreté.

C'est le nom dont on le saluait volontiers et il le méritait !

V. — L'archevêque de Paris.

Nul n'a raconté avec plus de charme que Mgr l'Évêque d'Autun, qui le tenait de la bouche même de M. Jules Simon, le détail édifiant des derniers pourparlers qui amenèrent la nomination de Mgr Guibert à l'archevêché de Paris.

C'est M. Thiers qui la fit. « Enfant d'Aix comme Mgr Guibert, il avait suivi à travers toutes les péripéties de sa carrière l'ancien supérieur du Séminaire d'Ajaccio. Il avait admiré comment, sous les régimes les plus divers, ce prélat avait su concilier ses devoirs envers l'Église avec ses obligations envers l'État ; ne jamais laisser porter la moindre atteinte aux

droits sacrés dont il était le défenseur, et entretenir avec les représentants du pouvoir civil des relations pleines de convenance et de bon vouloir. Il savait qu'il était resté toujours le pasteur selon l'esprit de l'Évangile, dominant les passions et les divisions de la politique, uniquement préoccupé des fonctions de son apostolat, invariablement fidèle à se faire tout à tous dans une surnaturelle impartialité. »

Fort de ces souvenirs et de ces convictions, M. Thiers résolut de proposer à Mgr Guibert l'archevêché de Paris et il fit partir pour Tours l'homme qu'il estimait le plus capable de réussir dans une démarche difficile. Malgré toute la souplesse de son esprit et les merveilleuses ressources de sa parole, M. Jules Simon faillit échouer. Mgr Guibert alléguait ses soixante-neuf ans et la nécessité de confier à un évêque plus jeune la houlette pastorale tombée des mains ensanglantées de Mgr Darboy. D'autre part, ne devait-il pas à Saint-Martin de rester à Tours et de lui élever le sanctuaire pour lequel, depuis quatorze ans, il n'avait cessé de provoquer et de recueillir les souscriptions de la France ? L'habile négociateur ne manqua pas de mettre en avant le motif qu'il estimait le plus propre à résoudre ces objections, Que venait-il offrir à son interlocuteur, sinon la perspective, peut-être la probabilité, d'avoir un jour, comme la victime du 24 mai, à gravir le sinistre Calvaire qui s'appelle Mazas et la Roquette? L'archevêque était visiblement ému. Toutefois, avant de donner une réponse définitive, il demanda de consulter quelqu'un dont il prenait toujours conseil dans les circonstances graves. Rien n'était plus juste. Mais le ministre devait repartir le lendemain. Combien de temps serait nécessaire pour prendre cet avis ou ce conseil ?

— Je n'ai pas besoin de plus d'une heure, répondit Mgr Guibert. Puis, après un moment de silence il ajouta :

— Pourquoi ne vous dirais-je pas le nom de celui que je vais consulter : c'est JÉSUS-CHRIST ! — Après une heure passée dans sa chapelle, devant le Saint-Sacrement, l'archevêque allait porter lui-même sa réponse à M. Jules Simon, et, tout en réservant la décision souveraine du pape, il acceptait.

Ceci se passait au mois de juillet 1871.

La réponse du Pape ne tarda guère. Elle fut ce qu'on l'attendait du cœur de Pie IX, si plein d'estime et de confiance pour le vénérable successeur du martyr de la Roquette, que la pourpre romaine ne devait pas tarder à suivre sur le siège laissé vacant par la mort de Mgr Darboy. En attendant, le grand Pontife lui envoyait, en gage de son affection singulière, une belle croix en or qui fait aujourd'hui l'une des richesses du trésor de Notre-Dame.

Pour lui, il venait à Paris sans enthousiasme, mais sans peur aussi, et s'écriait, dans un magnifique langage, en écrivant pour la première fois à ses nouveaux diocésains :

— O Paris, tu n'aurais pas eu la puissance de nous attirer vers toi, dans les jours de ta gloire, alors que les rois et les peuples venaient admirer la magnificence de tes monuments et toutes les merveilles de l'art renfermées dans tes murs. Nous aurions volontiers laissé à d'autres l'avantage de partager tes prospérités. Mais aujourd'hui que tu es plongé dans le deuil, accablé sous le poids de l'infortune et de l'humiliation, la vue de tes souffrances nous touche vivement et nous inspire un amour que Dieu seul connaît, parce que c'est lui qui le met dans notre cœur.

Cet amour, ceux qui ont pénétré dans l'intimité un peu solitaire du nouvel archevêque l'ont mesuré à sa profondeur, comme les orphelins qu'il adopta, les malades et les pauvres dont il se fit le père avec une incroyable prodigalité, les prêtres qu'il accueillait ou traitait avec une tendresse touchante sous son apparente réserve, les visiteurs qui ne parvenaient pas à l'impatienter malgré des importunités souvent fort douloureuses à un vieillard accablé d'affaires, les pasteurs des diocèses qui le considéraient comme un oracle et tout ce cortège de vénération qui l'entoura dès lors jusqu'à la fin.

M. l'abbé Reulet a, dans des *notes intimes* sur les dernières années de la vie du cardinal Guibert, décrit, d'une façon très agréable, la journée du vénérable Archevêque, à Paris. Nous l'allons suivre, à peu près textuellement, sauf quelques coupures nécessitées par l'étroitesse du cadre, car on voudrait pouvoir reproduire, en son intéressante intégralité, cette charmante peinture d'un intérieur presque monacal.

Levé à six heures, le cardinal Guibert consacrait une demi-heure à l'oraison. Il fut toute sa vie d'une fidélité scrupuleuse à ce premier exercice spirituel, disant que c'était le moyen de s'assurer une bonne journée. A sept heures, il montait à l'autel, et célébrait le saint sacrifice avec un très vif sentiment de la présence de Notre-Seigneur. Sa messe durait de trente à trente-cinq minutes.

Après l'action de grâces, qu'il ne prolongeait pas au-delà de quinze minutes, on lui servait une tasse de café au lait. Il s'asseyait immédiatement à son bureau de travail, tournant le dos au foyer et s'inquiétant peu, aux jours d'hiver, si le feu flambait ou se mourait. Un regard était d'abord donné à la politique, dont il observait avec attention la marche et les incidents quotidiens ; et son premier labeur était la lecture d'un journal quotidien.

Vers huit heures et demie, on montait le premier courrier, fort volumineux d'ordinaire, mais dont le dépouillement ne prenait guère de minutes à Monseigneur. Des quarante à cinquante lettres que chaque matin lui apportait, il en retenait trois, quatre, cinq, dont le sceau, le timbre ou l'écriture lui faisaient deviner l'intérêt et l'importance ; il passait les autres à son secrétaire, qui devait les ouvrir et lui en faire rapport.

Dans la matinée, jusqu'à onze heures et demie, Monseigneur recevait les membres de son administration qui avaient à le consulter ou à prendre ses instructions. Doué d'une aptitude rare pour les affaires, il en avait aussi le goût. Mener à bonne fin les plus compliquées et les plus difficiles était un jeu auquel il se plaisait. Le cardinal n'avait rien de ces esprits vagues et indécis qui n'entrevoient les réalités qu'à travers un nuage et restent des heures suspendus entre le oui et le non. Son intelligence voyait net et loin, et sa volonté n'était ni timide, ni irrésolue. Aussi ces messieurs s'empressaient à la consultation, sûrs de recevoir toujours une direction précise. En le quittant, chacun savait clairement quelle ligne de conduite il devait tenir, quelle réponse rédiger, quelle démarche tenter. Il s'en rapportait d'ailleurs, pour les détails de l'administration, à ses collaborateurs, et laissait chacun se mouvoir librement dans sa sphère propre. Son gouvernement n'avait rien d'étroit. Mais

il entendait gouverner, et, s'il aimait à stimuler l'initiative des timides, il savait avec une tranquille fermeté ramener au rang ceux qui, trop entreprenants, s'en seraient écartés, poursuivant une inspiration personnelle.

A onze heures et demie, déjeuner. La salle à manger est située au premier étage. A la table cardinalice se réunissent, avec Mgr le Coadjuteur, MM. Pelgé, Reulet et Fages. Le cardinal mange très peu. Après le potage, il ne touche jamais qu'à un plat. Autrefois sa boisson se composait d'eau pure ; aujourd'hui il la teinte d'un filet de vin de Touraine, léger et peu corsé, qu'il aime pour sa douceur et pour son origine.

Entre cette rapide réfection et la reprise du travail, une récréation... de trois minutes : le temps de « servir ses bêtes». Le jardin de l'archevêché, avec ses fourrés, ses arbres de haute futaie, sa vasque d'eau jaillissante, est fait pour attirer les oiseaux. Plusieurs tribus y ont établi leur demeure. On y voit des moineaux, des fauvettes, des ramiers, des poules, et jusqu'à des pinsons et des bergeronnettes. Quand, sur le coup de midi, la fenêtre du salon attenant à la salle à manger s'ouvre et laisse apercevoir le cardinal avec sa provision de pain à la main, ils accourent avec de petits cris, avec des frétillements d'impatience. Ils ont si bien compris et se souviennent si fidèlement que, si parfois la fenêtre tarde à s'ouvrir, on les voit, curieusement, anxieusement voleter autour, frôler les vitres de leur bec et de leur aile, semblant dire en leur langage : et nous ? est-ce qu'on nous oublie ?

L'après-midi était partagée entre les audiences, le travail de cabinet et la prière.

Le cardinal recevait volontiers, sans distinguer entre visiteur et visiteur ; il estimait qu'un évêque se doit à ses diocésains comme un père à ses enfants. A ses audiences, dans les premiers temps, venait qui voulait. Ce n'est que plus tard, en se voyant assiégé du matin au soir,et des fois sans une demi-heure de loisir pour vaquer à d'autres besognes, qu'il adopta le système des lettres d'introduction, et encore n'eut-il garde d'y assujettir ses prêtres, qu'il a reçus, jusqu'à la fin, à toute occasion et à toute heure.

Il y avait quelque embarras dans l'abord. Devant cette

figure austère et sous cet œil profond, on se sentait comme intimidé, mais une seconde seulement: cette figure et ce regard s'éclairaient de tant de douceur et de bienveillance, que, la seconde d'après, la glace était rompue et le visiteur mis à son aise dès les premiers mots. Engagé, l'entretien ne prenait pas fin de sitôt. Le cardinal s'était fait comme une loi de ne jamais paraître pressé ; par politesse, sans doute, mais aussi pour le plaisir de causer. Car il aimait la causerie, et, soit par disposition naturelle, soit à cause d'une demi-surdité qui le gênait, il en faisait volontiers les frais ; à la grande satisfaction de la plupart de ses interlocuteurs, qui trouvaient à ce rôle de simples auditeurs tout charme et tout profit, mais au désappointement d'une certaine catégorie de visiteurs, venus tout droit du royaume d'Utopie pour soumettre au cardinal leurs élucubrations, leurs plans de réformes religieuses, financières, économiques, voire même militaires. Ceux-ci n'ayant pu, dans le colloque, placer leur exposé, si ce n'est par tronçons hachés et recousus, se retiraient de l'audience désolés mais non découragés. Monseigneur s'aperçut qu'ils revenaient ; il résolut d'essayer si le plus court encore ne serait pas de les écouter tout au long.

Dans l'intervalle des audiences, ou quand elles avaient pris fin, le cardinal récitait les petites heures, les vêpres et les complies, seul, en marchant dans son vaste salon du premier étage, très bien éclairé par de superbes fenêtres. Il faisait sa lecture spirituelle le plus souvent dans l'*Imitation*, dont les pages, repassées cent fois, lui semblaient toujours imprégnées d'une saveur nouvelle, ou dans les *Élévations* de Bossuet, qu'il aimait pour la forte piété qu'elles inspirent et pour les généreux élans qu'elles suggèrent.

A six heures un quart, descente, à la chapelle du rez-de-chaussée, pour la visite au Saint-Sacrement. Son Éminence tenait à ce que le Corps de Notre-Seigneur fût gardé dans cette chapelle, accessible à tous et à toute heure, afin que la Sainte-Eucharistie eût plus d'adorateurs. Même pendant sa longue maladie, le cardinal s'est refusé à laisser transporter la réserve dans son oratoire privé, plus difficile à aborder, disant qu'il ne voulait pas, pour sa commodité, priver les autres d'approcher

le divin consolateur. C'était un spectacle touchant de le voir, malgré sa faiblesse, se rendre quotidiennement aux pieds de son Maître, et remonter ensuite le grand escalier au bras de la sœur de l'Espérance, lentement, péniblement, après une halte à chaque palier, mais l'air satisfait cependant et le visage souriant, comme celui de quelqu'un qui sort de chez un ami.

Dîner à six heures et demie. C'était, du moins, l'heure réglementaire. Mais le cardinal, une fois en présence de la Sainte-Eucharistie, s'absorbait tellement dans son adoration, qu'il semblait perdre la notion du temps ; si bien que, remontant après avoir voulu passer un quart d'heure en oraison, il témoignait quelquefois sa surprise de voir l'aiguille de la pendule moins près de la demie que de sept heures.

Le repas commence par la lecture d'un chapitre de l'Écriture sainte. Table convenablement pourvue, sans avoir jamais rien de recherché. Pas de primeurs, pas de gibier rare, pas de ces plats qui flatteraient peut-être le palais, mais qui coûtent cher : Son Éminence ne perd pas de vue son budget des pauvres. Conversation familière, souvent enjouée. Le cardinal conte volontiers, et avec une légère pointe de malice qui en double le charme, ses souvenirs ; il y en a de comiques, de piquants, de touchants, sur Mgr Miollis, sur le clergé corse, sur ses courses pastorales dans les montagnes de l'Ardèche, sur le gouvernement de la défense nationale hébergé dans son palais de Tours.

De la salle à manger on passe au salon, où le café est servi. Son Éminence en prend un quart de tasse. Jamais de liqueurs. Je me trompe : une fois, — c'était au festin de ses noces d'or, — un ami ayant apporté une vieille bouteille de chartreuse qu'il se vantait d'avoir fait goûter à Pie IX, le cardinal consentit à boire quelques gouttes du précieux élixir, « pour imiter le pape ».

Ici se place le premier et unique délassement de la journée. Avant de s'asseoir, le chapelet ; on le récite à haute voix, en se promenant en long et en large. Ces évolutions plaisent au vieillard, à qui le mouvement est d'ailleurs recommandé par le docteur. Mais, si son pied est léger, sa parole est lente, nous le savons ; il arrive à peine à la moitié du *Gloria*, que

les autres ont touché *amen*. Les *autres*, ce n'est pas X, personnage grave, qui récite *Pater Noster*, *Ave Maria*, posément, comme il convient à un homme de sa maturité ; c'était moins encore le pieux coadjuteur. Les autres, ce sont deux jeunes gens, que la pétulance de l'âge entraîne à tout précipiter. Leur trop bouillante fougue trouve sa punition dans la raillerie de Son Éminence, qui leur dit quelquefois : « Vous en passez au moins la moitié. Je doute que vous gagniez le quart des indulgences. »

Une bonne partie de la récréation était consacrée aux journaux.

A neuf heures, se termine la partie récréative de la soirée. Le reste est donné aux exercices de piété, récitation de Matines et Laudes. Demeuré seul, le cardinal continuait, jusqu'à onze heures, qui était le moment de son sommeil, à se livrer à l'oraison ou à des lectures pieuses, sans omettre jamais une méditation de quelques minutes sur la mort. Il se félicitait hautement à la fin d'avoir été fidèle à cette pratique :

— Voilà plus de soixante ans, disait-il, que je ne me suis pas couché une fois sans regarder la mort en face pendant cinq minutes. Je m'en trouve bien aujourd'hui. Je m'étais ainsi de longue main familiarisé avec la pensée de la mort. Sa présence ne m'effraie point. Je la salue comme une vieille connaissance.

A ces souvenirs de l'intimité familiale, on nous permettra d'en ajouter un autre tiré des archives d'une autre famille, celle des bons Pères Oblats, que le cardinal aimait tant.

Il vint un jour faire son dernier pèlerinage à Notre-Dame de l'Osier, où ses frères en religion le reçurent admirablement, comme on pense. Le R. Père Augier, alors Provincial, lui adressa un éloquent et très spirituel compliment de bienvenue, auquel le cardinal répondit :

« Je suis venu ici, mon bon Père, pour me recueillir, pour « prier la sainte Vierge, pour me reposer du bruit et des « agitations du monde, pour y vivre de recueillement et de « silence, et non pas pour recevoir des compliments. Vous « venez de faire de moi un éloge pompeux, mais c'est de la « poésie, et nous savons que la poésie se permet des licences.

« Vous me faites un mérite de ne pas oublier la Congrégation
« et de l'aimer toujours beaucoup. Mais c'est tout naturel, il
« n'y a rien là qui puisse me valoir des éloges et des remer-
« cîments. Ce serait une lâcheté, une trahison coupable que
« d'agir autrement. Que diriez-vous d'un fils qui, parvenu
« dans le monde à une situation élevée, méconnaîtrait sa
« mère, parce qu'elle serait d'une condition humble et modeste?
« La modestie, la simplicité, c'est bien le caractère propre de
« la Congrégation et j'aime beaucoup cela. Faisons le bien
« sans bruit, sans fracas, il n'en sera que mieux fait et plus
« fructueux. J'ai passé quinze ans dans la Congrégation et je
« puis dire que c'est le meilleur temps de ma vie. Ces années
« ont laissé dans mon cœur les plus doux souvenirs. J'aime
« surtout à penser à ces missions que nous donnions dans les
« villages, car nous sommes les missionnaires des pauvres.
« J'étais faible de santé et j'avais une petite voix, aussi j'allais
« d'ordinaire avec des Pères qui avaient une bonne poitrine ;
« ils faisaient les grands sermons, et moi je faisais les caté-
« chismes. Cette vie me plaisait infiniment. J'étais bien plus
« heureux que je ne le suis à Paris, dans ce monde qui n'est
« que mensonge, qui vous fait toujours des compliments, qui
« n'a rien de vrai, un monde que j'appellerai artificiel.

« Oui, j'ai gardé le plus doux souvenir des années que j'ai
« passées dans la Congrégation. Comment puis-je l'oublier,
« cette Congrégation ? Je lui dois tout. C'est elle qui m'a fait
« ce que je suis. Je n'étais que minoré, quand je suis entré
« dans son sein, elle m'a formé, elle est ma mère. Et je ne
« suis d'ailleurs pas fâché de profiter de cette occasion pour
« vous dire comment les choses se sont passées, comment je
« suis devenu ce que je suis. Croyez-le bien, c'est sans moi et
« malgré moi, que tout s'est fait. J'étais en Corse, supérieur
« du grand séminaire d'Ajaccio ; je prenais mes vacances à
« Vico, lorsqu'une ordonnance royale (car alors nous avions
« un roi) me nomme évêque de Viviers. Je tombai des nues,
« lorsque je vis mon nom sur le *Moniteur :* j'en parlai d'abord
« à l'évêque d'Ajaccio, qui me pressa vivement de ne pas
« refuser ; et je crois qu'il avait été un peu complice en cette
« affaire. Je vins ensuite à Marseille voir notre fondateur,

« Mgr de Mazenod, qui se trouvait à la campagne, à Saint-
« Louis. Je lui demandai ce que je devais faire. — Je ne te
« cache pas que je suis très embarrassé (nous avions entre-
« pris en Corse des œuvres importantes et on trouvait diffi-
« cilement quelqu'un pour me remplacer). Je suis très embar-
« rassé. Cependant nous allons prier toute la journée et ce
« soir nous verrons. » A la fin de la journée, nous allâmes
« ensemble sous les pins de la campagne qui dominent la
« mer, et il me dit : « Plus je réfléchis à cette affaire, et moins
« j'y vois clair ; cependant, il est possible que la Providence ait
« des desseins particuliers que nous ne pouvons pas prévoir,
« il vaut mieux laisser couler l'eau : tu dois partir pour
« Paris. » Et voilà comment je suis devenu évêque de Viviers.
« On a voulu cinq fois m'en tirer ; j'ai même failli devenir
« évêque de Grenoble. Le saint et vénérable Mgr de Bruillard,
« que je connaissais, parce que, lorsque j'étais en Corse, je
« venais chaque année, à Notre-Dame de l'Osier, recruter, dans
« le diocèse de Grenoble, des professeurs pour le petit-sémi-
« naire, Mgr de Bruillard, dis-je, m'a écrit des lettres à ce sujet,
« des lettres qui m'ont fait pleurer. Mais, malgré les instances
« de ce saint évêque, je ne voulus pas me séparer de mes
« diocésains de Viviers, ils auraient pu dire qu'à mes yeux
« ils étaient moins que ceux du Dauphiné. On a voulu aussi
« me faire archevêque d'Aix, mais je répondis au ministre
« par la parole de l'Évangile : *Nemo propheta in patria sua :*
« car, vous savez que je suis d'Aix. Ma nomination à l'arche-
« vêché de Tours a paru, elle aussi, dans le *Moniteur*, avant
« que j'en susse rien, et en même temps le ministre m'écrivait
« une lettre dans laquelle il me disait : « Si vous refusez encore
« cette fois, nous serons obligés de croire que vous êtes hostile
« au gouvernement et que c'est par esprit d'opposition que
« vous rejetez toutes nos offres. »

« A Tours, j'étais très bien. Je m'étais occupé de relever
« le culte de saint Martin, qui était oublié dans ce pays,
« lorsque, après la guerre, on vint m'offrir l'archevêché de
« Paris. C'est M. Thiers qui m'écrivit lui-même pour me prier
« d'accepter le siège de Saint-Denis. Je lui répondis qu'à mon
« âge, à l'âge de soixante-huit ans, on ne devait pas y songer,

« que, pour faire du bien à cette Église qui avait été tant
« tourmentée, il fallait un évêque plus jeune, ayant devant
« lui un certain nombre d'années, tandis que, moi, j'étais déjà
« aux portes du tombeau. M. Thiers m'envoya alors M. Jules
« Simon, dont vous avez entendu parler, M. Jules Simon est
« très habile, très insinuant, très éloquent : il m'apporta les
« meilleures raisons pour me faire accepter la proposition de
« M. Thiers. Je demeurai inflexible. Je lui répondis :

« — Mais, monsieur le ministre, ni vous ni moi, ne pouvons
« agir contre le bon sens et ce serait agir contre le bon sens
« que de mettre à Paris un homme de mon âge. J'ai soixante-
« huit ans. Ce n'est pas un vieillard qui pourra entreprendre
« de relever ce diocèse et de réparer les ruines faites dans
« cette Église. Si vous voulez la preuve de ce que je vous dis,
« j'irai vous chercher mon extrait de naissance. J'ai soixante-
« huit ans.

« Le ministre alors se lève et me dit avec vivacité :

« — Mais, si vous refusez, Monseigneur, on dira qu'on ne veut
« pas de l'archevêché de Paris, parce qu'on y fusille les arche-
« vêques.

« — Monsieur le ministre, comment pouvez-vous avoir une
« telle idée d'un évêque de France ?

« — Ce n'est pas moi qui le crois, mais on le dira dans le
« public.

« Cette réflexion du ministre m'émut et je lui dis alors :

« — J'ai un supérieur, c'est le Pape ; il me connaît, il sait mon
« âge. S'il m'ordonne d'aller à Paris, j'irai !

Trois jours après, je recevais une dépêche du cardinal Anto-
« nelli, qui me faisait une obligation, au nom du Pape, d'accep-
« ter l'archevêché de Paris. Et voilà comment je suis allé à Paris.

« J'ai raconté ces détails intimes, afin qu'on ne croie pas
« qu'en entrant dans une Congrégation, on y vient pour devenir
« évêque, et afin que nos chers novices n'aient pas l'ambition
« d'être un jour cardinaux. »

Il nous faudrait plus d'espace pour entrer dans le détail des revendications si fermes, si énergiques et parfois si courageuses, qu'il opposa aux pouvoirs publics, toutes les fois qu'il estimait leurs actes attentatoires à la liberté de l'Église.

Lorsque « l'anti-cléricalisme », sous le gouvernement de la

République, spécialement après 1875, commença à adopter ces mesures que les catholiques trouvèrent vexatoires et persécutrices, tandis que, dans certains milieux, on prêchait le silence et la modération, le vieil athlète ne voulait entendre à aucune défaillance.

Jamais, il ne se départit de la modération qui était dans son programme de vie épiscopale comme dans son caractère. Jamais, il ne permit à qui que ce soit d'oublier le respect dû à l'autorité. Mais, jamais non plus, il ne voulut que ce respect dégénérât en semblant de connivence pour des actes que réprouvait son âme si dévouée à l'Église et aux droits supérieurs de la conscience.

Aussi, quand une nouvelle mesure persécutrice s'annonçait à l'horizon, de toutes parts, les regards se tournaient vers le cardinal de Paris. — Que dira le cardinal Guibert ? se demandait-on, et la réponse ne se faisait point attendre.

C'était toujours une page d'allure superbe, de style merveilleusement français comme le sentiment qui l'avait dictée, de raisonnement irrésistible et de ferme modération. Tous les évêques, ses collègues, s'empressaient d'y adhérer comme à l'expression de la vérité, du droit et du devoir pastoral.

Le cardinal Guibert était la gloire et la lumière de l'épiscopat français, ainsi que l'écrivait un de ses plus illustres collègues. Le souvenir de ces luttes courageuses restera dans son histoire d'archevêque de Paris aux plus belles pages de sa vie épiscopale.

Mais comment taire cette grande pensée de son cœur, dont il a fait la plus pressante et à quelques égards l'unique préoccupation de son épiscopat parisien ?

C'est de l'œuvre du Vœu National au Sacré-Cœur de Jésus, on l'a compris, que nous voulons parler.

Quand il entamait ce chapitre, il était intarissable. Nous avons sous les yeux une série de lettres inédites qu'il répondait à un ecclésiastique, habitant une grande ville du Midi où ce prêtre recueillait des offrandes pour la future basilique de Montmartre. Rien ne révèle mieux la piété et le zèle affectueux du cardinal :

— Vous me dites, écrit-il à la date du 16 janvier 1879, que, à mesure que vous m'envoyez des offrandes, vous éprouvez comme une joie d'enfant, je vous assure que c'est tout à

fait la même chose chez moi. Tous les bons chrétiens paraissent convaincus que, lorsque nous aurons accompli notre Vœu envers le Sacré-Cœur, Dieu aura pitié de notre nation, et je partage cette espérance. Il y a évidemment un caractère surnaturel sur cette œuvre. Il semble que, pendant l'année qui vient de s'écouler, si inquiète, si tourmentée, si pleine de menaces, les souscripteurs auraient pu être un peu découragés, c'est tout le contraire. Aucune des années précédentes n'a été aussi abondante....

L'année suivante, à la date du 10 août 1880, il écrit encore :

— Vous avez sans doute, mon cher abbé, lu, dans les journaux radicaux, des attaques indignes contre notre œuvre, et les provocations qu'ils adressent aux passions impies. Il ne faut pas que cela nous effraie ni nous décourage : les œuvres de Dieu doivent subir des contradictions. Ce sont les coups de marteau que l'ouvrier donne pour consolider et polir les pierres de l'édifice. Les Chambres ne commettront jamais le scandale de rapporter la loi en vertu de laquelle s'élève la Basilique. Notre entreprise a pris un caractère trop national pour qu'un acte aussi indigne soit possible. S'il avait lieu, il y a bien d'autres choses en France qui seraient démolies en même temps. Je saisirai le moment opportun pour adresser aux fidèles une lettre pastorale, afin de soutenir la confiance dans les saintes âmes.

Mais, au prix de quelles difficultés de tout genre l'œuvre de Montmartre, qui était si bien devenue l'œuvre du cardinal, se développa et s'affermit, sans compter les obstacles matériels offerts par la butte même où s'édifie la basilique triomphante !

— *Tu*, disait un jour Mgr de Mazenod à son cher disciple en cette belle langue provençale que tous deux affectionnaient tant, *siès un traouco-mountagno !*... Un perce-montagne, Mgr Guibert le fut à Ajaccio, au Laus, à Viviers, à Tours, mais surtout à Montmartre !

C'est là qu'il reposera un jour, jour que tous nos vœux appellent prochain, sous la garde de l'amour de ses diocésains et de la reconnaissance de la France entière, sous la protection du Sacré-Cœur de JÉSUS, son unique amour et sa meilleure espérance !



Le Cardinal PIE.

Le Cardinal Pie,

ÉVÊQUE DE POITIERS.

(1815-1880.)

I. — La formation.

On raconte qu'un jour, à l'évêché de Poitiers, Madame Pie, après avoir heurté d'abord avec quelque timidité à la porte du cabinet épiscopal, eut beau appeler son fils, en répétant à plusieurs reprises son appel. — Monseigneur ! Monseigneur ! — l'évêque, la tête penchée sur son bureau, semblait ne pas l'entendre. A la fin, n'y tenant plus, la vénérable femme, reprenant le ton du logis d'autrefois, — c'était au début de l'épiscopat de son fils :

— Édouard, fit-elle avec quelque impatience, Édouard, on te demande !

Cette fois, Mgr Pie leva la tête et répondit à sa mère avec l'affectueuse déférence qu'il mit toujours dans ses rapports avec elle, voulant lui faire entendre que, pour sa mère, l'évêque et le prince de l'Église restait avant tout le fils d'autrefois.

Madame Pie méritait de figurer en tête de ces pages, comme l'explication et l'origine providentielle des grandes qualités du futur cardinal de la sainte Église romaine. Elle le tenait de Dieu et le lui avait consacré, avant de le donner au jour, comme son noble fils se plaisait à le rappeler, quand il disait un jour de sa mère :

— Elle a toujours considéré sa première fécondité, comme la récompense et le fruit d'une fervente communion de Noël. « De ma vie, disait-elle, je n'ai eu autant de ferveur sensible que j'en goûtai alors. » Elle était dans l'église et assistait au saint sacrifice de la Messe, le jour où un premier tressaillement lui révéla qu'elle allait être mère. Aussitôt, — ce sont

ses expressions, — elle jeta dans le sein de Dieu l'enfant qu'elle portait dans le sien ; puis, se tournant vers l'autel de Marie, elle la conjura de se montrer toujours la mère de celui qu'elle mettrait bientôt au monde. Son vœu fut exaucé. Elle était entrée elle-même dans la vie sous les auspices de là Reine du Carmel, au jour de sa fête, le 16 juillet 1796 ; son nouveau-né obtint la grâce de la régénération baptismale en la solennité du saint Rosaire. C'était le dimanche, 1er octobre, auquel jour se célébrait cette fête de Marie, la Vierge puissante et armée pour abattre l'infidèle et exterminer l'hérésie, la vierge de Muret et de Lépante, de saint Dominique et de saint Pie V. Quel présage, et déjà sans nul doute quelle adoption!

C'est à Pontgouin, village d'environ douze cents âmes, au diocèse de Chartres, que naquit, le 26 septembre 1815, l'enfant auquel on donna les noms depuis illustres de Louis-François-Désiré-Édouard. Le souvenir de son entrée dans la vie et celui de son baptême le ramenaient souvent au pays natal et dans sa chère église paroissiale, où il s'écriait un jour :

— Je retrouve avec joie cet autel de la bienheureuse Vierge Marie, cet autel de Notre-Dame du Rosaire, devant lequel, suivant l'usage de cette paroisse, j'ai été porté, comme vous aussitôt après mon baptême, et cela au jour même qui est placé sous l'invocation du mystère du saint Rosaire. C'est ainsi que la très sainte Mère de Dieu a daigné abaisser sur moi ce premier regard depuis lequel je n'ai point cessé de lui appartenir et d'éprouver les effets de ses bontés maternelles. De ce jour-là date le contrat dont elle m'a permis de faire plus tard la devise de toute ma vie : *Tuus sum ego.*

L'enfant était prédestiné. Il en donna des marques frappantes, dès sa plus tendre enfance. Un secret infaillible pour apaiser ses cris était de le porter à l'église. Il n'apercevait pas un prêtre sans lui sourire. Un jour que passait, par hasard, à Pontgouin, un professeur du collège de Nogent, l'abbé Lecomte, l'enfant, présenté par sa mère, n'avait pas seulement souri au prêtre qui devait avoir une influence si considérable sur sa vie, il lui tendit les bras :

— Quand votre fils pourra marcher, fit l'abbé charmé, ne manquez pas de l'amener à Notre-Dame de Chartres,

Édouard Pie fut élevé au foyer paternel, suivant l'humble condition de sa famille, mais avec une grande sollicitude, doublement justifiée par la délicatesse extrême de sa complexion et la précoce supériorité de son intelligence. Le curé de Pontgouin l'avait de bonne heure distingué entre tous les enfants du village ; bientôt il l'admit au nombre de ceux qui servaient à l'autel. Nul n'y apportait plus de piété, n'y montrait plus d'aptitude. Un mot d'explication, un coup d'œil jeté sur le missel, c'était assez pour qu'Édouard comprît tout.

Il eût été capable de rappeler aux rubriques un prêtre oublieux ou distrait :

— Quel est ce petit ? demandait un ecclésiastique de passage à Pontgouin : jamais personne ne m'a servi ainsi la messe ; ce n'est pas un enfant ordinaire.

Ce prêtre disait vrai. Comme à l'église, Édouard conservait à l'école et partout sa prééminence. L'instituteur déclara bientôt n'avoir plus rien à lui apprendre. Le curé vint alors trouver la mère d'Édouard, et lui demanda d'acheter un assez grand nombre de livres :

— A quelle fin, dit-elle ?

— A cette fin, répondit le curé, de faire sérieusement étudier votre fils, et de le préparer au sacerdoce.

Or, le curé de Pontgouin, excellent homme et bon prêtre, avait eu jusque-là en pareille matière plus de zèle que de bonheur. De cinq enfants, introduits par lui au petit-séminaire, pas un n'y était resté. De retour au village, ils y subissaient les railleries de leurs camarades, qui les saluaient du nom de « curés manqués ». Madame Pie redoutait une pareille déconvenue pour son fils. Le curé tint bon. Il alléguait les dispositions extraordinaires de l'enfant. La mère répondait humblement, et non peut-être sans efforts, qu'Édouard était au fond semblable à bien d'autres. Enfin, poussé à bout, le curé lui dit :

— J'ai mes raisons ; et, s'il faut tout vous dire, un jour qu'Édouard me servait la messe, j'ai compris de manière à n'en pouvoir douter que Dieu avait sur lui des desseins très particuliers.

La mère, craignant alors de résister à Dieu ([1]), fit provision de livres, et Édouard commença des études plus sérieuses. Malgré leur excellent vouloir, le bon curé de Pontgouin et son vicaire ne pouvaient mener longtemps un élève si prompt. A onze ans, Édouard fut envoyé à Chartres, chez un laïque, M. Brou, dont l'élève écrira plus tard :

— C'était un noble caractère et une figure à part. Cette nature avait, intellectuellement et moralement, des côtés exquis.

Or, pendant qu'il étudiait chez M. Brou, il rencontrait souvent, dans ses allées et venues, ce même abbé Lecomte, auquel il avait souri dans les bras de sa mère. L'abbé Lecomte était devenu curé de Notre-Dame de Chartres.

— Quand il me rencontrait, raconte Mgr Pie, il avait pour moi un sourire encore plus aimable que pour les autres. Je renouvelai ma première communion de sa main. Je le voyais souvent prosterné au pied de l'image de la sainte Vierge. Tout le monde parlait dès lors de lui comme d'un saint. Je me souviens que mes condisciples allaient le voir de temps en temps pour le plaisir de converser avec un homme si bon. Il y avait dans sa personne un attrait invincible qui gagnait tout le monde.

Ce n'est pas de ce temps d'ailleurs, qu'Édouard s'était senti attiré par cette bonté, qui devait avoir sur son avenir une influence si profonde.

— J'avais huit ou neuf ans, a-t-il raconté lui-même, lorsqu'en 1823 ou 1824, je fus à Landelles pour la fête de saint Médard, patron de la paroisse, à laquelle devait prêcher M. l'abbé Lecomte, alors professeur de philosophie au grand-séminaire de Chartres. Son sermon me ravit. L'office du soir terminé, le prédicateur, accompagné de M. le chanoine Guillard, revint à pied à Pontgouin, dans la société de quelques personnes, parmi lesquelles je fis en sorte de me trouver. Mais, faible comme je l'étais, et incapable de les suivre, je cherchais de temps en temps à gagner les devants par des

1. Tous ces intéressants détails et ceux qui vont suivre sur la première éducation de Mgr Pie ont été donnés, du vivant de l'évêque de Poitiers, par M. Eugène Veuillot, dans sa courte mais touchante notice sur le cardinal. Mgr Baunard les a reproduits, en les complétant, dans sa belle *Histoire du cardinal Pie.*

sentiers abrégés, pour me reposer un peu sur le talus, en attendant d'être rejoint par la sainte compagnie de cet homme de Dieu. Cette manœuvre n'échappa point au bon cœur de M. Lecomte. « Voilà un pauvre enfant qui est bien las, dit-il ; si nous le soulagions. » Quelqu'un m'appela alors et me présenta à lui. Il m'embrassa et m'adressa quelques paroles aimantes ; puis il ne cessa plus de me suivre du regard, inquiet qu'il était de savoir si je pourrais achever le parcours. Enfin, quand il nous quitta, quelques mots bienveillants, qu'on lui dit sur mon compte, et, m'a-t-il raconté depuis, un inexplicable sentiment d'affection, me valurent encore une bénédiction et un baiser. Ni lui, ni moi n'oubliâmes ensuite cette rencontre. J'ai toujours aimé à y voir, et lui aussi, un premier trait d'union que Dieu avait ménagé entre mon pauvre cœur et le sien.

Après deux ou trois ans d'étude chez M. Brou, le jeune préféré du curé de Notre-Dame fut placé au petit-séminaire du diocèse. Il y prit tout de suite le premier rang en toutes choses ; aucun de ses condisciples ne pouvait lutter contre lui, malgré l'avantage que leur faisait sa santé toujours chétive. Par ordre du médecin, Édouard avait plus souvent en main la bêche et la pioche que la plume. Mais, si longs que fussent ces loisirs très peu volontaires, il parvenait toujours à remporter les prix. Ses maîtres l'entouraient d'affection ; et, quand il s'agissait de le soigner, rien ne semblait coûteux ni difficile. Le charme de son caractère devait suffire à lui faire pardonner ses succès de tout genre. Cependant Édouard fut parfois l'objet de railleries pénibles, et Dieu voulut que de bonne heure il s'aguerrît à l'hostilité : autre étude également facile pour lui. Son esprit naturel et sa foi, joints à sa constante douceur, lui servaient de rempart contre les traits plus ou moins acérés de ses camarades. Comme les oiseaux sont faits pour voler, cet enfant était né pour être prêtre. Lui-même n'avait jamais eu d'autre pensée sur son avenir ; il en parlait comme de la chose la plus sûre et la plus simple. Plusieurs l'en raillaient.

— Édouard, lui disait-on, tu as trop d'esprit ; ne te fais donc pas prêtre !

— Je ne sais pas si j'ai trop d'esprit, répondait-il, mais je sais bien que, si Dieu m'en a donné, c'est pour lui.

Après la révolution de 1830, la renommée du jeune Pie était déjà si répandue à Chartres que plusieurs établissements universitaires firent des démarches pour l'attirer. Au lieu de demander une pension à un pareil élève, on l'eût payé très volontiers. On en parla à Édouard :

— Les sots ! dit cet enfant de quinze ans, ils ne comprennent pas que, si Dieu m'a donné quelques aptitudes, il me les retirerait, dès que je changerais de route.

L'œil sagace et vigilant de Mgr Clausel de Montals avait tout de suite découvert le trésor que possédait son petit-séminaire. Aussi, dès cette époque, conçut-il pour le jeune Édouard une affection toute paternelle. Par ses soins, le jeune lauréat du petit-séminaire de Saint-Chéron fut envoyé au grand-séminaire de Saint-Sulpice, à Paris. On y gardera toujours le souvenir de ce brillant passage. Les catéchismes de la paroisse furent le premier théâtre public où se déclara le futur évêque de Poitiers. On s'y rappela longtemps les aimables homélies qu'il faisait aux enfants, et cette manière de les enseigner si nette, si vive et si pieuse.

— Il m'a été donné, racontait Mgr Duquesnay, de connaître Louis-Edouard Pie, alors qu'il entrait au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, pour y commencer ses études théologiques. Je le vois encore arriver parmi nous : sa constitution paraît frêle et délicate, sa taille était élancée, son front large et développé, sa bouche fine et souriante; ses yeux bleus étaient vifs et doux, très doux ; sa mise toujours décente et correcte accusait sinon la pauvreté, du moins la nécessité d'une stricte économie; en effet, ce futur prince de l'Église, issu d'une famille très humble, venait étudier à Paris aux frais de son diocèse. Dès le premier jour, il avait conquis sur nous tous une supériorité qu'il s'efforçait de dissimuler sous les dehors les plus modestes et les plus aimables, et dès ce moment il révéla deux qualités maîtresses de sa vie publique : la solidité de son jugement et la variété de ses connaissances, puis la grâce incomparable de sa parole. Nul ne répondait comme lui aux questions de ses maîtres, nul n'argumentait avec une

telle logique, nul n'avait comme lui la mémoire richement fournie des textes de l'Écriture et des Pères. Quant à l'élégance et au charme de la parole, c'est dans une réunion de jeunes gens de la paroisse de Saint-Sulpice que ces rares qualités se révélèrent et grandirent chaque jour. Nous l'admirions tous, mais nous l'aimions encore plus, il était si bon condisciple; sa piété n'avait rien d'austère; sa régularité, sans affectation ni raideur, nous servait d'exemple sans être une censure de nos étourderies; aux heures de la récréation, on se pressait autour de lui pour jouir des finesses de son esprit, des vives saillies de son humeur toujours joyeuse, entremêlée souvent de pensées élevées et graves. Quand il nous quitta en mai 1839, pour aller à Chartres recevoir la prêtrise des mains de Mgr Clausel de Montals, son évêque, nous l'accompagnâmes de nos regrets et de nos espérances enthousiastes, nous disant les uns aux autres: *Quis putas puer iste erit ?*

II. — Jeune prêtre.

L'abbé Pie, sortant de l'ordination, a raconté lui-même son émotion dans une touchante lettre qu'il adressait à l'abbé de Geslin, son ami de Saint-Sulpice.

« Bon petit frère, vous êtes le premier à qui j'envoie les épanchements de mon cœur, au sortir de ces saints jours ; et dès cette première ligne, cédant à une pensée qui ne me quitte pas, je ne puis m'empêcher de regarder la main qui vous écrit ces choses, en me demandant si c'est bien entre ces pauvres doigts que s'est opérée, deux fois déjà, une si grande merveille ! C'est un rêve pour moi. Je crois bien que les paroles consécratoires du prêtre changent le pain et le vin au corps et au sang de JÉSUS-CHRIST, mais je me demande si les paroles qui ont cette efficacité sont mes paroles à moi. Je ne puis me faire au sentiment de mon pouvoir divin.

« Mais non, ce n'est pas un rêve. Bien des choses douces et grandes se sont passées depuis trois jours, entre le Seigneur et son prêtre. A défaut des exercices d'une retraite suivie au séminaire de Chartres, mon très cher Père, M. le curé de la

cathédrale m'a donné sa sainte direction. Il m'a répété si souvent le *Simon Petre, amas me? Pasce oves meas*, que j'ai fini peut-être par apporter au Bon Dieu quelques dispositions d'amour.

« J'ai chanté ma première messe au chœur de notre belle et admirable cathédrale. J'étais assisté de mon très cher curé qui a fait, avant le *Credo*, une allocution trop belle et trop attendrissante, car, à force de faire plaisir, elle faisait pleurer. *Sume de pruinis ignis quæ sunt inter Cherubim et effunde super civitatem:* tel fut son texte. Le développement est plus admirable encore : « Montez à l'autel pour y prendre le « feu de la *charité envers Dieu*, et en embraser tous les « cœurs. Montez à l'autel pour y puiser la *charité envers les* « *hommes* et compâtir à toutes les peines, avec la douceur et « la tendresse d'une âme pastorale. » Dans cette seconde partie, mon très cher Père a développé des doctrines qui eussent été bien admirées de mon petit frère de Geslin. « Soyez bon, me disait-il, soyez-le partout. Soyez-le surtout « dans ce tribunal, qui n'est pas appelé en vain un tribunal « de réconciliation. Là, soyez bon jusqu'au scandale : c'est « ce scandale que Notre-Seigneur a donné aux Pharisiens et « qui lui valut des reproches qu'il vous sera honorable de par- « tager avec lui, etc., etc. »

« Étonnante conformité de nos âmes ! Je vous avais dit au séminaire qu'au premier prône que je ferais, je voulais terminer par ces paroles du récit des noces de Cana : *Et erat mater* JESU *ibi.* Avant ma première messe, j'avais fait encore ma méditation sur ces mêmes paroles. J'allais, moi aussi, opérer mon premier miracle, changer, non pas l'eau en vin, mais le vin au sang de JÉSUS-CHRIST. J'allais commencer ma carrière évangélique, et toute ma consolation était dans le : *Et erat mater* JESU *ibi.* J'étais, moi aussi, sous les yeux de Marie, dans sa plus vieille église, dans une ville où tout parle d'elle, dit un ancien auteur, *ubi omnia Mariam sonant*...... Or, quels ne furent pas mon étonnement et ma joie, quand ce que j'avais pensé depuis si longtemps et médité le matin même, je l'entendis sortir des lèvres de mon cher Père, me disant en terminant : « Montez à l'autel, mon

« jeune ami; faites votre premier miracle. Courage! ce sera « sous les yeux de Marie : *Et erat mater* JESU *ibi*, etc...... »

« J'ai pensé à vous, très cher ami. J'ai pensé à beaucoup d'autres amis que vous savez, et à mes chers enfants de la Persévérance, et aux vôtres, et à celles de M. Duquesnay qui me sont souvent rappelés aux pieds de Notre-Dame par le cœur en or qui repose sur sa poitrine et qui porte leurs noms.

« Monseigneur m'accable d'amitié, et il m'a répété plusieurs fois que c'était pour lui une douceur inexprimable de me voir si près de lui... Adieu, priez pour moi.

« Aimons de plus en plus notre sainte Mère, mon cher frère. Soyons les prêtres et les apôtres de JÉSUS, en Marie.

« De Chartres, ville de Notre-Dame, mardi 28 mai 1839. »

Mgr Clausel de Montals voulait l'élever immédiatement aux fonctions de vicaire-général. Le jeune ecclésiastique refusa, alléguant qu'un honneur si précoce lui ferait, parmi ses confrères, une position insoutenable. L'évêque céda, mais non sans insistance ni regret. L'abbé Pie fut nommé vicaire à la cathédrale. L'archiprêtre d'alors était ce très vénérable abbé Lecomte, que nous avons déjà rencontré souvent sur la route du jeune lévite. C'était à coup sûr un des hommes les plus capables d'apprécier toute la valeur du don que Dieu et l'évêque lui faisaient. Il aima l'abbé Pie d'une affection particulière. C'était un prêtre d'or, sage, bon, d'un esprit fin, d'un cœur chaud et tendre, d'une parole suave et facile. Il avait refusé l'épiscopat à plusieurs reprises, et Dieu le réservait pour former un grand évêque à son Église.

Il y aurait beaucoup à dire, écrivait M. Eugène Veuillot en 1865, sur les premières années du ministère de l'abbé Pie. Le souvenir en est vivant à Chartres. Il semble que le jeune vicaire de la cathédrale ait quitté hier seulement ce poste où il fut tout de suite et toujours remarqué. Il y resta cinq ans, et nous aurons résumé le travail de ces cinq années en disant qu'elles furent pleines d'œuvres et de succès.

« Ces cinq années, a dit Mgr Gay, furent aussi fécondes que brillantes. A toutes les aptitudes, le jeune prêtre de Notre-Dame unissait toutes les saintes ardeurs; dans toute la mesure de ses

forces et souvent par delà, il se dévoua et s'employa à toutes sortes de ministères : confessions nombreuses, prédications fréquentes et de tout genre; directions données de vive voix ou par écrit : surtout aux jeunes gens qui avaient sa prédilection; soin spirituel aux malades; visites dans les familles, où il apportait toujours avec les consolations de la grâce, le plaisir exquis de son étincelante conversation. Aussi inspirait-il à tous une telle confiance, que les témoignages qu'on lui en donnait eussent ébranlé une âme moins forte, moins haute, moins détachée d'elle-même et moins raisonnable en tout que la sienne. Il avait une joie infinie de servir ainsi, et du matin au soir, et en tant de manières différentes, et avec des bénédictions si visibles, l'Église, sa mère divine, pour laquelle on peut dire qu'il vivait, et dont il ne cessait, tout en agissant, d'étudier la doctrine, de s'assimiler l'esprit, de propager ou d'affermir le règne. Et quelle vie intérieure ! Quelles mœurs surnaturelles! Quelle virginité de cœur, et comme on sentait toujours en lui et dans ses œuvres l'enfant choisi, l'enfant gardé, l'enfant béni de la sainte Vierge ! Un jour qu'il me parlait de ce temps, parfois regretté, son âme, à son insu peut-être, s'ouvrit à moi toute grande, et il en sortit cette parole que je n'oublierai jamais de ma vie : « Lorsque, au tribunal de la pénitence, j'entendis pour la première fois une confession générale, je compris qu'il n'y avait plus de bonheur sur la terre. »

III. — Vicaire-Général.

En 1844, l'évêque de Chartres, qui avait éprouvé le prix de la collaboration du vicaire de l'abbé Lecomte, l'enleva au ministère paroissial et en fit son grand-vicaire.

Le curé de Notre-Dame en éprouva un chagrin profond, et, à ceux qui cherchaient à le consoler, en lui disant qu'un pareil titre rattachait plus que jamais son cher abbé à la cathédrale et à la ville épiscopale, il répondait prophétiquement :

— Oui, pour quatre ou cinq ans; mais vous verrez qu'ensuite on nous l'enlèvera pour en faire un évêque.

Les envieux — il y en a toujours — furent mécontents de voir entrer dans l'administration un si jeune prêtre. L'un d'eux fit à ce sujet un mot, qui a été conservé par le grave historien.

— Hélas ! dit-il par allusion à la cécité naissante de Mgr Clauzel de Montals, il est notoire maintenant que Monseigneur n'y voit plus, car voici qu'il a pris une *pie* pour un aigle.

Mais, les esprits élevés, tous ceux qui aimaient l'Église, se réjouissaient :

— Vous êtes donc grand-vicaire ! mandait Dom Guéranger. J'aurais embrassé votre évêque dans ma joie, sans me mettre en peine de nos vieilles querelles.

Pour lui, il allait aux honneurs avec sa tendre piété. Il écrit, dans ses papiers intimes :

— J'ai été nommé vicaire-général de Chartres le samedi 4 janvier 1845, agréé du roi le 26 janvier, fête du saint Cœur de Marie, institué le 7 février, fête des cinq Plaies de Notre-Seigneur.

Il ajoutait ailleurs, avec sa grandeur de vues et la bonté de son âme délicate :

— Dieu, qui m'a fait à lui seul et sans moi cette position, m'aidera à en soutenir le poids, je l'espère. J'avoue que ce dont je suis infiniment flatté, la Providence m'appelant à ce poste, c'est de le tenir de Mgr de Chartres ; et, quel que soit l'avenir, ce sera pour moi un éternel bonheur de lui avoir appartenu par des liens si particuliers.

Un des premiers actes du nouveau grand-vicaire fut de faire adhérer son évêque à la condamnation prononcée par l'archevêque de Lyon contre le *Manuel* gallican de M. Dupin.

— Cette adhésion, écrivait-il à Dom Guéranger, vous aura fait plaisir. Cette lettre et mon grand-vicariat sont d'un gallican assez modéré, n'est-ce pas? Il y a dans ce saint évêque une droiture et une loyauté vraiment parfaites !

Cet évêque de Chartres, originaire du Rouergue, avait le caractère du montagnard, mais il en possédait aussi les qualités précieuses : une foi très vive, une grande généro-

sité de cœur et une imperturbable franchise de langage. C'était un homme tout d'une pièce, sans compromis, sans ménagements d'aucune sorte; toujours le premier et le dernier à la lutte sans trêve ni merci contre le monopole universitaire, pour la liberté d'enseignement. Ce caractère loyal, cette haute intelligence, ce noble cœur avait distingué tout de suite, dans le jeune abbé Pie, un homme de grand avenir. En lui donnant des lettres de vicaire-général, il lui en ouvrait les portes.

L'acte était d'autant plus grand que ce prélat, d'ailleurs si bien doué, était un gallican déterminé, tandis que l'abbé Pie était entré sans réserve dans cette carrière des plus pures doctrines où les Gousset, les Parisis, les Lacordaire, les Montalembert, les Veuillot portaient les vaillants drapeaux de l'Église militante.

Un témoin oculaire, M. Eugène Veuillot, a peint admirablement ces contrastes.

« J'ai eu, dit le premier biographe de Mgr Pie, la bonne fortune de voir en face l'un de l'autre, dans une circonstance assez sérieuse, le vieil évêque de Chartres et son jeune vicaire-général. Entre ces deux hommes, qui s'aimaient si justement et si fortement, la nature, l'âge, l'éducation avaient multiplié les contrastes. A part leur amour pour Dieu et pour l'Église, leur goût littéraire et leur mutuelle affection, ils différaient en tout, et c'étaient par des raisons diverses qu'ils s'admiraient également. Dans sa mâle vieillesse, *cruda senectute*, comme il disait lui-même, Mgr Clausel de Montals avait toute la rudesse aveyronnaise et toute la façon gaillarde d'un vieux gentilhomme, en même temps que la bonne et paternelle dignité d'un évêque. Il commandait le respect, il inspirait la confiance. Il avait le secret d'un langage original, coloré, âpre même, et souvent impérieux, qui ne semblait jamais prévoir la contradiction et ne perdait jamais l'accent de la bienveillance. Il écrasait sans blesser, de bonne humeur. Quand la contradiction se présentait, il l'accueillait comme une chose invraisemblable, avec une surprise courtoise et narquoise, de manière à la convaincre qu'au moins elle n'avait pas de prise sur lui.

« Elle avait prise pourtant, surtout quand c'était l'abbé Pie qui la présentait, et souvent alors elle emportait tout ; mais même alors le bon vieillard ne le croyait pas et ne le savait pas. Il était plein de sentences, de maximes des poètes anciens et modernes qu'il plaçait à propos, plein d'anecdotes qu'il aimait à conter et qu'il contait avec un esprit charmant, plein de soudainetés et d'originalités de son propre fonds qui rendaient sa conversation la plus attrayante du monde ; mais son grand charme était la sincérité et la bonté. A côté de lui, l'abbé Pie, dans la rare distinction de sa personne et dans la parfaite modestie de son attitude, était un modèle de déférence ecclésiastique et filiale. Sans se départir de ce beau respect qui est la gravité de la jeunesse et que le vénérable évêque méritait à tous les titres, il n'abandonnait point celles de ses convictions qui s'éloignaient des idées formées du vieillard. Il était ouvertement du parti de l'illustre abbé de Solesmes, contre qui l'évêque avait soutenu plus d'une chaude polémique ; il défendait la liturgie romaine, l'art chrétien, d'autres doctrines encore, que Mgr Clausel disait nouvelles et qui n'étaient que renouvelées. Le combat était fréquent pour ne pas dire continuel, et les deux adversaires y faisaient preuve de patience et de largeur d'esprit, chacun à sa façon, l'un en ne se fatiguant pas d'être rudoyé, l'autre en ne se lassant jamais d'être contredit. Du reste, toute affaire finissait à l'amiable. Une anecdote ou une gracieuse et verte saillie terminait la dispute. L'évêque convenait en lui-même que les besoins du temps pouvaient exiger de faire ou de refaire quelque chose ; le vicaire-général apprenait la raison d'être de beaucoup de choses qui semblaient n'avoir pas de raison, et croissait en expérience. Il recevait de précieuses leçons de piété, de prudence, de courage et d'honneur. On peut dire que l'évêque de Chartres revit tout entier dans l'évêque de Poitiers, mais en deux parts. Ce qui était de l'évêque, le zèle de la cause de Dieu, cela est passé dans son cœur ; ce qui était de l'homme, l'esprit, l'originalité, le riche trésor d'anecdotes, cela est resté dans un esprit, tout brillant de la même grâce et du même fin. »

Le grand-vicaire se rendait parfaitement compte de la situation, et à propos du sacrifice de certains articles qu'il avait demandé à son évêque, il écrivait :

— Je demandais le sacrifice d'un enfant très chéri, *quia senex genuerat eum.* On a avoué tout le chagrin qu'on avait senti de mes observations ; et, quelques jours après, on m'a dit, et l'on m'a témoigné depuis, que l'on m'en aimait davantage. Mais vienne une nouvelle opportunité, et l'on remontera sur la brèche avec succès !

Le conseiller si tendrement aimé fut bientôt appelé à demeurer au palais épiscopal. C'était, dit Mgr Baunard, chez le vieillard, un besoin constant de l'avoir près de lui, de s'appuyer sur lui, de converser avec lui, et, il faut l'ajouter, de disputer avec lui. Mais en même temps combien il savait le respecter ! Et si parfois un mot lui était échappé qui pût paraître un manque d'égards envers cet homme de sa droite, avec quelle finesse d'esprit, avec quelle bonté de cœur il le réparait immédiatement ! Un trait nous l'apprendra. Un jour que M. Pie était à se promener dans le jardin de l'évêché avec M. Lecomte, selon qu'il avait coutume, ils y furent rencontrés par Mgr l'évêque, qui, les sachant inséparables, s'oublia à leur dire : « Ah ! saint Roch et son chien ! » C'était un mot malheureux, indigne de ses habitudes de parfait gentilhomme et de son respect affectueux pour son vicaire-général. Il le sentit aussitôt, et il n'eut plus de repos qu'il n'eût trouvé le moyen de le faire oublier. C'est pourquoi, le soir venu, dans le salon de l'évêché très rempli de visiteurs, on voyait Monseigneur qui, passablement agité, rôdait, allait et venait autour de l'abbé Pie, afin de le saisir seul, quand enfin, le rejoignant rapidement dans un angle, le vieillard, l'œil humide, lui tend la main, presse la sienne, et, faisant allusion à la parole regrettée : « Allons, donnons-nous la *patte* », dit-il avec une visible mais souriante émotion. C'était tout réparer. Rien d'ailleurs, ajoute le grand historien du cardinal, n'était plus touchant que de voir, dans les rues de la ville, le vieil évêque, presque aveugle, accompagné ou, pour mieux dire, guidé par son jeune vicaire.

Les cinq années passées près de Mgr Clausel de Montals

furent fécondes. L'abbé Pie accompagnait le prélat dans ses tournées épiscopales, l'aidait dans ses travaux, mais, à cause de sa santé délicate, ne prenait pas une grande part à l'administration diocésaine. Ce fut sans doute aussi par une paternelle attention du vieillard qui ménageait ainsi les susceptibilités des vétérans du sacerdoce, qui eussent pu souffrir de recevoir les ordres d'un tout jeune homme, quelque mûri qu'il fût déjà par la vertu et le plus rare talent. Le temps qu'il ne donnait pas aux affaires, l'abbé Pie put dès lors le consacrer à l'étude, genre d'exercice pour lequel il avait, on le sait, une facilité merveilleuse. Indépendamment des parties indispensables à son ministère, il se livrait à de nouvelles études. La bibliothèque de Chartres, qui tient au palais épiscopal, avait peu d'hôtes plus assidus. C'était là son cabinet de travail ; il y poussait fort loin ses recherches et méditait probablement quelque livre qu'il ne devait point faire. De plus, on l'appelait à prêcher, non seulement à Chartres, mais à Versailles, à Blois, à Orléans. C'est de cette époque que datent l'éloge de Jeanne d'Arc, le panégyrique de saint Louis, ainsi que l'admirable discours sur la colonie agricole de Bonneval, fondée dans une ancienne abbaye de bénédictins. L'orateur sacré, tout en offrant aux fondateurs des éloges délicats, sut faire entendre les plus grandes vérités. Sans méconnaître le grand avantage des colonies agricoles, il rappela que, « en tout ce qui concerne la cause des pauvres, la cause du peuple, la cause des masses, cause si agitée de nos jours, la vérité n'est que dans la Croix et dans l'Évangile de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Rien n'a été dit, tant que ce dernier mot n'a pas été prononcé. La Croix est la seule arche d'alliance entre les grands et les petits ; l'Évangile est l'unique traité de paix entre les riches et les pauvres. »

IV. — La promotion à l'épiscopat.

Il n'avait encore que trente-quatre ans. Chacun lui présageait l'épiscopat. Mais, pour être évêque, il fallait quitter Mgr de Clausel. Il fallait quitter Chartres.

— Or, répondait-il à une dame qui lui prédisait sa très

prochaine élévation sur un siège épiscopal, j'en suis passionné partisan. Quand Chartres aura été abandonné par tout le monde, je me constituerai gardien de ses clochers et de sa cathédrale, et, comme ce vieux chanoine de Béziers après le sac de la ville, je m'attacherai à la corde de la grosse cloche avant de mourir, afin de sonner moi-même mon glas, en trépassant dans cette cité déserte. C'est vous dire que rien ne me tirera de cette chère cathédrale, et que décidément vous pouvez réserver encore longtemps la lettre officielle de félicitations que vous me destinez. Je ne suis point, Madame, réservé à cet avenir ; mais, en tout cas, à mon âge, ceux auxquels il est préparé ont encore six ou huit ans pour y penser. Vous voyez donc que l'on vous a induite en erreur.

Ce fut le vieillard lui-même, qui avait pris la douce habitude de s'appuyer sur le jeune et cher Timothée, qui eut la générosité d'écrire à M. de Falloux :

— Monsieur le ministre, je m'empresse dès aujourd'hui (12 mai 1849) de répondre à la marque de confiance que vous nous avez donnee, en nous demandant des renseignements sur les sujets propres à l'épiscopat. Ce sont pour moi, je puis le dire, de très heureuses prémices dans l'accomplissement de ce devoir. Je n'ai point connu de sujet plus capable de remplir avec éclat les fonctions épiscopales que M. l'abbé Pie, mon grand-vicaire. Il a beaucoup de savoir, beaucoup d'esprit, une piété très solide, une éloquence qui lui a déjà valu une célébrité qui ne peut manquer de devenir universelle, quand on l'aura entendu à Paris et dans les autres grandes villes. Il n'a que trente-quatre ans, et je le regarde déjà sans difficulté comme l'un des trois ou quatre ecclesiastiques de France les plus distingués. Je le sacrifierai avec beaucoup de peine ; mais nous ne devons chercher que la plus grande gloire de Dieu. Je parle sans aucune prévention. Cette nomination ajoutera un nouveau lustre à votre ministère, qui a déjà tant de droits à l'estime et à la reconnaissance de tous les catholiques français.

Mgr de Clausel avait raison. Les nominations épiscopales sont restées la meilleure gloire du passage de M. de Falloux au ministère des Cultes, durant lequel l'Église de France vit

monter sur les trônes épiscopaux Mgr Pie, Mgr Dupanloup, Mgr de Salins, Mgr Miolland, Mgr Foulquier, Mgr Caverot et Mgr de Dreux-Brézé.

D'autres prélats considérables avaient recommandé l'abbé Pie au choix du ministre, qui le connaissait d'ailleurs et l'appréciait. Dom Guéranger ajouta le poids de son opinion, alors puissante, sur l'esprit de M. de Falloux. Le spirituel abbé de Solesmes l'avouait plus tard à l'évêque nommé de Poitiers :

— Lorsque vous m'écrivîtes pour me demander si j'avais quelques noms que l'on pourrait proposer pour l'épiscopat, j'avais par devers moi l'engagement formel du ministre que le premier siège vacant serait pour vous. Je ne me pressai pas de répondre. Sur ces entrefaites, l'excellent évêque de Poitiers fut enlevé de ce monde. J'eus à peine besoin de rappeler les promesses que l'on m'avait faites : aussitôt vous fûtes nommé. Si j'y ai fait quelque chose, ce sera une recommandation pour moi auprès de saint Hilaire. Voilà, mon cher Seigneur, le fonds de ma petite intrigue. Encore, ai-je tout lieu de penser que l'affaire eût pu aller sans moi, pour Poitiers ou pour tout autre siège, car ma lettre trouva le ministère dès l'abord parfaitement disposé à votre endroit. Je vous voulais à Orléans ; mais il n'était plus temps lorsque j'écrivis. J'en ai été fâché dans un sens, parce que je crains que les immenses fatigues d'un diocèse double n'écrasent votre santé. J'espère pourtant que vous vous ménagerez pour Dieu pour son Église, pour ceux qui vous aiment.

Le principal obstacle à l'élévation du jeune grand-vicaire, ce fut lui-même. Rien n'est touchant comme sa lettre à Mgr Parisis à cet égard :

— Monseigneur,permettez que je vienne vous confier moi-même les raisons péremptoires que j'ai fait valoir auprès de Mgr de Chartres et qu'il a eu la bonté de présenter dans une seconde lettre à M. de Falloux, auquel j'ignorais entièrement qu'il en eût écrit une première. Je laisse de côté tout ce qu'on pourrait appeler excuses d'humilité. Je ne m'attache qu'aux considérations principales. L'évêché de Poitiers est un des plus considérables de France : deux départements, 600,000 âmes, près de 700 paroisses et plus de 1,000 prêtres. Or,

Monseigneur, celui auquel on donnerait ce fardeau n'est autre chose qu'un jeune prêtre qui n'a pas trente-quatre ans et qui a eu jusqu'après trente ans une santé détestable... Ajouterai-je, Monseigneur, que je ne fais guère qu'atteindre cette époque de la vie où l'horizon intellectuel commence à s'ouvrir et à s'étendre, qu'étant jeté dans le dédale d'une administration très occupante, je perdrais toute aptitude à servir jamais des intérêts plus élevés et plus larges : en un mot, Monseigneur, que mon intelligence s'y délabrerait comme ma santé ? Saint François de Sales dit qu'il sait par expérience que, quand les jeunes ânons ont été trop chargés dans leurs premières années, ils sont, dans la suite, d'assez mauvais serviteurs. Laissez donc, Monseigneur, mes épaules se fortifier avant de leur imposer « double bât, double charge ». On appelle *bien portant*, l'homme qui jouit d'une bonne santé. Or, en ce moment, je porterais mal, et je ne porterais pas longtemps le fardeau dont on me menace... Enfin, Monseigneur, j'ai une dernière confidence à vous faire. Mgr de Chartres a été pour moi un père depuis ma première jeunesse. Malgré la peine qu'il aurait à me voir éloigner de lui, c'est un Abraham qui ne se refuse à aucune immolation, si telle est la volonté de Dieu. Mais, sans prétendre lui être le moins du monde nécessaire, c'est assez que je lui sois agréable pour qu'il me répugne de le quitter. Monseigneur a quatre-vingts ans : cet âge, à lui seul, est une infirmité ; j'ai à cet égard une mission de cœur à remplir, et je désire m'en acquitter... Il me reste, Monseigneur, à vous remercier pour l'extrême bienveillance dont vous m'honorez. Je suis à mille lieues de mériter l'opinion que l'on a conçue de moi. Elle me commande de vivre, plus que par le passé, dans le silence de la prière et de l'étude... Vous prierai-je d'être auprès de M. de Falloux l'interprête de mes sentiments respectueux et pleins de reconnaissance ? Les jours qui s'avancent sont mauvais ; si je n'avais la conscience de mon impuissance, je ne reculerais point dans un moment qui peut être celui du danger et du combat ; et j'aurais trouvé pour toute ma vie une consolation particulière dans la pensée que la Providence, pour me faire entrer dans les rangs de l'épiscopat, se serait servi du ministère d'un

homme de foi et de prière, de celui qui depuis vingt ans a été le plus digne, et, à nos yeux, le seul digne d'accomplir ce noble emploi dont l'Église a investi le pouvoir civil en France. Cette considération a son côté rassurant pour moi ; elle me donne la certitude que mon refus fournira lieu à un autre choix assurément meilleur en lui-même et infailliblement dicté par les vues les plus élevées et les plus surnaturelles.

M. de Falloux, provoqué, répondit :

— Monsieur l'abbé, après avoir longtemps hésité, beaucoup consulté; après avoir bien médité votre réponse à Mgr de Langres, j'ai cru que, plus obstinément vous refusiez, plus évidemment vous vous montriez digne. Pardonnez-moi donc si j'ai persisté dans ma première pensée, et présenté ce matin à M. le Président la signature officielle de votre promotion. Maintenant ni vous ni moi, Monsieur l'abbé, ne pouvons plus en dédire...

En recevant cette lettre, l'abbé Pie alla tout d'abord se jeter aux pieds de la sainte Vierge, puis aux pieds de Mgr de Clausel. Le vénérable octogénaire le pressa longuement sur son cœur, et, comme le jeune élu ne cessait de lui dire :

— Mais, je n'ai que trente-trois ans !

— Que dites-vous, Monsieur? répliqua le rude et bon vieillard, trente-trois ans, c'est l'âge où les grands hommes finissent; vous pouvez bien commencer !

— Mais, comment voulez-vous qu'étant évêque si jeune, je ne fasse pas beaucoup de fautes ?

— Sans doute, Monsieur, vous en ferez; mais vous aurez plus de temps pour les réparer !

— Alors, dit en gémissant le jeune évêque nommé, que la volonté de Dieu soit faite, et non pas la mienne !

Au sortir du cabinet épiscopal, il écrivait à l'évêque de Metz :

— Monseigneur est admirable de sentiment et de courage; après avoir applaudi à la pensée ministérielle, il avait eu la bonté de se joindre à moi et d'appuyer mes excellentes raisons de refuser. Nous avions cru que c'était partie gagnée; et, nous nous en réjouissions beaucoup. La requête officielle étant survenue, il m'a excité à l'énergie et au courage; et,

depuis ce moment, il n'a plus faibli, malgré son très vif regret de me voir éloigné de lui.

Puis, faisant un retour sur lui-même, il ajoute, avec un accent qui émeut :

— Je suis abîmé sous le faix. Je ne puis plus regarder mes chers clochers; je ne vais aux pieds de la sainte Dame de Chartres que pour pleurer. Je fais mes prières à saint Hilaire, à sainte Radegonde, à saint Fortunat, et à tous les anges de cette contrée si féconde en souvenirs sacrés. Et Chartres me revient toujours : je ne puis m'en détacher!

V. — Le sacre.

Ce fut, dans toute la France, comme une traînée d'enthousiastes acclamations. Les contemporains s'en souviennent. Mais lui demeurait modeste, effrayé et presque accablé.

— Ah! disait-il à Dom Guéranger, ah! que ce fardeau est accablant pour moi! Et que j'aurai du mal à reprendre mon cœur, donné depuis si longtemps à Notre-Dame de Chartres, pour pouvoir en porter quelque partie à mon Épouse de Poitiers. Plaignez-moi, priez pour moi et encouragez-moi. J'aurai bien souvent besoin de vous.

Il eût voulu rester à Chartres, écrire l'histoire de sa cathédrale, sauf à en accepter un jour le siège épiscopal, si on le lui eût offert. Mais la volonté de Dieu était trop manifeste, et la Providence avait même choisi exprès les dates.

— J'étais, écrit-il encore à l'abbé de Solesmes, j'étais à lire, mon cher Père, votre *Sainte Cécile*, lorsque, malgré mes refus, j'ai reçu brusquement ma nomination officielle. C'était le 25 mai, un des jours du mois consacré à Marie, jour que vous m'aviez déjà rendu cher par la fête de saint Urbain et de saint Grégoire VII, jour anniversaire de mon ordination et de mon agrégation au clergé de Notre-Dame de Chartres, le 25 mai 1839!

Ce fut à Chartres, à sa chère Notre-Dame, que le jeune prélat emprunta son blason épiscopal.

— Je veux, disait-il, y mettre Marie, avec une parole de la

Sainte Écriture qui dit tout ce que je sius pour elle et ce qu'elle est pour moi.

Il prit l'image vénérée de la Vierge sans tache, et mit, en exergue, la parole que tant de fois il avait redite à cette bonne Mère : *Tuus sum ego !*

— Vous ne me quitterez point, lui disait-il filialement dans ses touchants adieux, ô vous, image séculaire de Marie, assise sur un trône d'où vous répandez tant de faveurs. Je veux toujours vous voir sur cette colonne couverte de tant de baisers et mouillée de tant de larmes. Je vous appartiens, ô sainte Dame de Chartres : *Tuus sum ego*, et c'est pourquoi je vous emporte comme un sceau qui sera toujours placé sur mon cœur et sur mes œuvres.

Une branche de lis et une autre de chêne entouraient le blason, pour rappeler la ville de Marie et la ville des Druides :

— Ville de Chartres, s'écriait-il encore, si le fils qui s'éloigne de toi, pour compléter les emblèmes qui le suivront au loin, s'est permis de voler quelques feuilles à ta couronne et d'enlacer le chêne de ta cité au lis de ton église, tu ne blâmeras pas ce larcin inspiré par la tendresse.

Pendant que le bon abbé Lecomte lui traçait tout un programme d'épiscopat paternel et apostolique, le vieil évêque de Chartres, aveugle, se mettait, pendant tout un mois, à apprendre par cœur les prières et les cérémonies du sacre des évêques, afin de donner à ce fils de sa droite la suprême consolation de lui conférer lui-même la plénitude du sacerdoce en le consacrant. Il l'avait confirmé, ordonné prêtre. Il voulut le sacrer, et, au jour du sacre, le 25 novembre 1849, le vieil athlète sembla rajeuni, en conférant la consécration épiscopale à l'enfant qui lui disait, le soir même, dans son tendre et magnifique langage :

— O notre Père, ô notre maître, vous dont nous nous glorifions à juste titre d'être le fils et le disciple, vous qui avez béni notre enfance, marqué notre front du sceau qui achève le chrétien, tracé sur notre tête la couronne cléricale, consacré nos mains par l'huile du sacerdoce ; vous sous les yeux duquel nous avons travaillé dans le champ confié à votre sollicitude ; ô notre modèle et notre guide, devions-nous prévoir que le

ciel nous réservait encore une nouvelle grâce par l'imposition de vos mains, et que, sans cesser d'être votre fils, vous nous appelleriez votre frère? Nous n'avons point la prétention de penser que nous fussions la lumière de vos yeux, le bâton de votre vieillesse, la consolation de votre vie; mais nous savons que nous vous étions cher, et nous n'aurons pas le malheur d'être ingrat. Aussi les larmes étouffent notre voix; et quoique, en nous allant asseoir sur la chaire d'Hilaire, il puisse nous sembler que nous allions encore nous asseoir auprès de vous, permettez-nous de compter parmi les jours heureux de notre vie ceux où il nous aura été donné de vous revoir.

Ce discours d'adieu fut son mandement de prise de possession. Il le data dès lors du soir de son sacre. Ce mandement fut un coup retentissant dans la chrétienté tout entière. « Déjà, a dit Mgr Fèvre, on avait pu apprécier le prêtre et admirer l'orateur; mais, pour lui, comme pour tout autre, on pouvait craindre qu'ayant brillé au second rang, il ne s'éclipsât au premier. A monter, on ne grandit pas toujours, mais lorsqu'aux ascensions correspondent les agrandissements du cœur et de l'esprit, c'est la marque du vrai mérite. L'abbé Pie débuta par un coup d'éclat. Son mandement de prise de possession, publié par les journaux, frappa tous les esprits dont les suffrages comptent, et fit tressaillir d'espérance la chrétienté. Nos églises, avec l'instinct du cœur, sentirent qu'elles avaient trouvé un champion nouveau; Rome vit, dans le nouvel évêque, un prélat qui serait à la hauteur de ses traditions. Après quelques phrases sur sa promotion à l'épiscopat, Mgr Pie prend son vol et marque tout de suite quelle sera sa situation dans l'Église : il pose le principe dont il saura tirer toutes les conséquences et déterminer les applications.

« Nous ne sommes pas, dit-il, assez étranger à l'observation « des choses pour nous arrêter à quelques surfaces qui peu- « vent encore éblouir; nous ne saurions méconnaître que la « société humaine est en proie à un mal plus intime, plus « profond, plus dévorant, qu'il n'est possible de dire. La « logique des passions, longtemps suspendue, retardée dans « sa marche, a produit les conclusions inévitables des principes « qu'avaient posés les siècles précédents. Nous vivons dans la

« fatale période des conséquences, des conséquences extrêmes.
« Chaque jour les dernières espérances s'évanouissent ; les
« terribles problèmes, un instant écartés, reviennent se poser
« en face ; toute solution humaine est désormais impossible.
« Il ne reste plus qu'une alternative : se soumettre à Dieu ou
« périr. »

Le jeune et vaillant évêque y insiste et s'écrie :

« Oui, se soumettre à Dieu. Car, permettez-nous de vous
« révéler la grande plaie de la société, et de nous entretenir
« un instant avec vous sur la nature particulière des temps
« auxquels Dieu nous a réservés. Ce qui caractérise essentiel-
« lement l'époque moderne, c'est que, par une division et une
« opposition plus tranchée qu'à d'autres époques, le monde a
« été séparé en deux partis : le parti de Dieu et le parti de
« l'homme, ou, si vous voulez, du génie orgueilleux qui l'in-
« spire. Jamais la lutte n'avait été plus avouée, plus directe,
« entre l'homme et Dieu. Jamais aucune génération n'avait
« rompu plus absolument tout pacte avec le ciel; jamais
« aucune société n'avait adressé plus résolûment à Dieu cette
« audacieuse parole : « Va-t-en ; » jamais l'homme n'avait fait
« plus insolemment le Dieu sur la terre. Déjà il se croyait
« vainqueur. Il avait banni la divinité du domaine de toutes
« choses d'ici-bas, il y régnait en maître, et, loin qu'il lui fut
« arrivé aucun mal, tout lui prospérait. Le vieux rêve de
« l'orgueil humain allait donc devenir une réalité : l'homme
« allait être à lui-même son Dieu. »

Il ajoutait résolûment :

« Rien ne sera fait, tant que Dieu ne sera pas replacé au-
« dessus de toutes les choses humaines, tant que son droit ne
« sera pas solennellement reconnu et respecté d'une façon
« sérieuse et pratique. On parle d'un grand parti de l'ordre
« et de la conciliation. Un seul parti pourra sauver le monde,
« le parti de Dieu. Il n'y a de salut que là. Abjurer nos rêves
« d'indépendance à l'égard de l'Être souverain, et nous sou-
« mettre à lui ; relever parmi les hommes le drapeau du prince
« de la milice céleste avec sa devise: « Qui est comme Dieu? —
« *Quis est ut Deus ?* » La conciliation ? Eh ! oui, sans doute ;
« mais nous avons plus et mieux à faire que de rapprocher

« les hommes entre eux ; le grand rapprochement à opérer,
« c'est de réconcilier la terre avec le ciel. Qu'on ne s'y mé-
« prenne pas: la question qui s'agite et qui agite le monde n'est
« pas de l'homme à l'homme ; elle est de l'homme à Dieu...
« N'espérons point, par de secrètes capitulations, ressaisir ce
« que le ciel lui-même nous refuse. Le règne des expédients
« est fini ; il faut que le règne des principes commence. »

En entendant la lecture de cette pastorale, le vieil Évêque de Chartres pleura :

— Mon cher Seigneur, écrivait-il à son cher Timothée, votre mandement est plein de cœur, plein d'esprit, plein de science, et il respire d'un bout à l'autre la piété la plus tendre. C'est, je n'en doute pas, le jugement qu'on en portera dans votre diocèse et partout. Je n'y trouve rien à reprendre que les louanges exagérées que vous m'adressez. Mais enfin, puisqu'elles sont imprimées, il faut bien que je m'y résigne. Et puis, on saura bien qu'en penser, quand on verra que, comme évêque, je vous ai tout donné, excepté le baptême.

Il partit de Chartres pour Poitiers, après avoir, une dernière fois, répandu son âme avec ses larmes devant la statue vénérée de Notre Dame. Il emmenait du moins sa mère de la terre. « Il y eut, raconte Mgr Baunard, quelques officieux qui trouvèrent que la présence de cette femme du peuple serait déplacée auprès de l'Évêque, à Poitiers. » Ils osèrent un jour l'insinuer à lui-même : « Mais, Monseigneur, vous allez dans un pays où il y a beaucoup de noblesse... Vous devez recevoir beaucoup... Au milieu de tout ce monde, que deviendra Madame votre mère ? » Mgr Pie parut ne pas comprendre : « Ma mère ?... mais, répondit-il, elle sera là, comme « ici, la mère de l'évêque ! » Il avait décidé de ne pas mettre le pied dans son évêché sans elle.

VI. — Jeune Évêque.

Ce fut un bien beau jour à Poitiers que l'arrivée du jeune évêque.

Quand il parut dans la chaire, crosse en main, mître en tête, rayonnant de l'éclat de la jeunesse et cependant majes-

tueux comme un digne successeur du grand Hilaire, un murmure d'applaudissements ou plutôt de satisfaction courut dans l'assistance. L'émotion fut grande, lorsque le jeune évêque ouvrit ses lèvres éloquentes, pour répondre, avec saint Hilaire, à la question : *Tu quis es ?* Qui es-tu ?

— *Episcopus ego sum*, je suis évêque. Ce mot dit tout.

Il donna aussitôt tout le programme de son épiscopat :

— Je suis évêque, donc *surveillant*, comme le nom même l'indique, sentinelle de la vérité, gardien des droits de Dieu, mais gardien armé. Si donc vous attendez de moi que je serai parmi vous l'homme de la paix, de la condescendance, de la conciliation, vous ne présumez rien que de vrai. Mais je suis évêque pour autre chose ; à ce titre je suis parmi vous le consul de la majesté divine, l'ambassadeur et le chargé d'affaires de Dieu. Si le nom du Roi mon Maître est outragé, si le drapeau de son Fils JÉSUS n'est pas respecté, si les droits de son Église et de son sacerdoce sont méconnus, si l'intégrité de sa doctrine est menacée, je suis évêque, donc je parlerai, j'élèverai la voix, je tiendrai haut et ferme l'étendard de la vérité, l'étendard de la vraie liberté, qui n'est autre que l'étendard de la foi, l'étendard de mon Dieu. Les pusillanimes pourront s'en étonner, les esprits d'une certaine trempe pourront s'en scandaliser, mais qu'importe ? je parlerai. Voilà pourquoi j'ai voulu m'en expliquer d'avance librement dès aujourd'hui, à cette première heure où vous ne sauriez suspecter l'abondance de charité qui déborde de mon âme.

Il réclama ensuite avec une fermeté tout épiscopale la docilité de ses ouailles :

— Soyez résolus, s'écria-t-il, à respecter nos paroles et nos actes, même lorsqu'il vous arriverait de ne pas les comprendre. Laissez-nous sauvegarder, dans leurs causes et dans leurs principes, les effets et les conséquences auxquels vous attachez justement tant de prix. Laissez-nous travailler pour vous, quelquefois malgré vous; en vous souvenant, mes frères, que, du haut de la montagne d'où il surveille le troupeau, le berger plonge plus loin dans l'horizon que les brebis mollement étendues dans la plaine.

« On s'étonnait, raconte Mgr Baunard, de trouver tant de

force et d'autorité sur des lèvres si jeunes. » Il me semble, rapporte un témoin oculaire, voir encore le préfet de la Vienne, M. Bruno Devès, se tourner vers le banc d'œuvre pour dire au clergé nombreux accouru de tous les points du diocèse : « Messieurs, vous avez un maître ». L'accent et le geste du discours en confirmaient encore l'apostolique énergie ; et ceux qui, en ce jour-là, entendirent Mgr Pie prononcer d'une voix forte l'*Episcopus ego sum*, debout, la tête haute, s'appuyant sur sa crosse ou la soulevant pour scander chacune de ses déclarations, purent comprendre qu'en effet il était bien évêque au sens antique de ce mot, qu'il l'était et qu'il le serait jusqu'au bout de ses droits comme jusqu'au bout de ses devoirs, et qu'une lumière et une puissance venait d'être donnée non seulement à Poitiers, mais à l'Église de France. »

Le lecteur ne s'attend pas à trouver dans ces pages forcément un peu concises les détails des manifestations, des œuvres et des paroles, qui marquèrent le début de ce grand épiscopat, qui devait être, la France entière le sentit du premier jour, une lumière et une chaleur pour toutes nos églises, bien au-delà des limites des deux départements de la Vienne et des Sèvres. Un témoin fidèle de ces premiers temps les a merveilleusement résumés dans un tableau esquissé au lendemain même de la mort du cardinal.

« On ne saurait, disait M. A. de Margerie, on ne saurait rien imaginer de plus brillant, — de plus charmant, si je l'ose dire, — que cette aurore épiscopale. A Poitiers, le nouveau pontife s'était vu d'emblée en possession d'une véritable royauté intellectuelle, malaisée à conquérir dans une ville où la magistrature, les facultés de droits et de lettres, les fonctions publiques de tout genre, la vieille société poitevine, apportaient chacune leur contingent d'esprits distingués.

« Sa conversation, étincelante d'esprit, merveilleuse d'à-propos, de variété, de grâce sérieuse, tenait suspendu à ses lèvres quiconque venait le visiter dans son salon ou dans son cabinet également accessibles. Elle avait le miel des abeilles de l'Attique ; au besoin, elle en avait le dard ; mais, sous sa forme éblouissante, la beauté supérieure et la plénitude vigoureuse de la pensée chrétienne restaient toujours visibles.

On sortait nourri et ravi tout ensemble ; et, ce qui ne gâte rien, on sentait que, sous l'influence de cette électricité de la parole, on avait, soi-même, mieux pensé et mieux dit que de coutume.

« Lorsqu'il parlait seul et sans réplique à attendre, dans les allocutions, dans les sermons, c'était un autre genre d'enchantement qui faisait dire *déjà !* quand venait la fin du discours, quelles qu'en eussent été les dimensions. Toujours lumineuse et limpide, trouvant toujours « sa sérénité dans sa hauteur », servie par un organe d'une fraîcheur mélodieuse et de la distinction la plus rare, sa parole avait pour qualité maîtresse l'aisance avec laquelle elle adaptait son caractère et son niveau à toutes les variétés possibles d'auditeurs. Qu'il s'adressât à la jeunesse des écoles, aux ouvrières, aux servantes, aux enfants qu'il allait confirmer, à l'élite de la société poitevine, aux foules immenses et mêlées de la cathédrale, aux prisonniers, aux familles réunies pour une messe de mariage, nous nous disions les uns aux autres, après l'avoir entendu : c'est la même doctrine, ce sont les mêmes sentiments et les mêmes pensées ; mais le ton, le langage, la *dose* diffèrent et sont, chaque fois, dans un point de perfection exquise, ce qui convient à chaque milieu et à chaque auditoire.

« Ajoutons, de peur que ce que j'ai dit ne suggère l'idée très fausse de quoi que ce soit d'apprêté, de mondain ou de léger, une majesté épiscopale qui eût corrigé la jeunesse, si la jeunesse eût été un défaut, mais qui plutôt se combinait avec elle en une harmonie également aimable et imposante. Très frappante dans l'homme extérieur, dans sa haute taille, dans sa démarche singulièrement noble, dans son regard ferme et doux, dans le sourire sérieux de ses lèvres pleines, dans tout son visage encadré d'une chevelure aux reflets plus que dorés ; dans son attitude en chaire, dans la gravité de son débit sonore, soutenu, maître de lui-même, cette majesté visible ne faisait que soutenir la majesté intérieure, celle de la pensée solidement établie au centre et au sommet de la vérité chrétienne, celle de l'autorité divinement instituée en vertu de laquelle l'évêque est père, apôtre et docteur. L'âge, les épreuves, la grandeur des luttes et du rôle ajoutèrent, d'année

en année, à cette dignité qui sied si bien aux pontifes. Mais, dès cette époque ; dans les occasions les plus familières comme dans les plus solennelles, on sentait qu'on était en face d'un évêque, et qu'on entendait non la parole qui cherche, qui discute ou qui plaide, mais la parole qui sait et qui enseigne. Et l'on pensait involontairement aux Pères de l'Église. »

L'abbé Lecomte mourut bientôt après le départ de son fils bien-aimé pour Poitiers.

Le jeune évêque en fut inconsolable :

— Pardonnez à ma faiblesse, écrivait-il à un ami en mouillant le papier de ses larmes ; ma mère qui est auprès de moi fond en larmes, et mes sanglots se mêlent aux siens.

Il ajoutait, avec un accent filial :

— Laissez-moi vous le dire, je n'ai aimé en ce monde que lui d'un semblable amour ; il fut toujours pour moi un être à part. Que de fois j'ai remercié Dieu de tant de dons accumulés dans cette âme ! Je n'ai jamais connu ni un pareil cœur, ni une pareille intelligence. J'ai un peu vu les hommes qu'on appelle éminents : il les dépassait tous par quelques endroits.

Le vieil évêque de Chartres, lui, devait survivre à l'abbé Lecomte. Il ne mourut qu'en 1857, non sans avoir éprouvé, en plus d'une occurrence délicate, la filiale fidélité de son jeune collègue d'Anjou. Mais, obstiné dans ses idées, Mgr Clausel de Montals donna souvent à Mgr Pie, surtout depuis le départ de ce dernier, le chagrin de sentir son évêque chartrain sur un autre terrain que celui où le jeune prélat s'était si résolument placé. Il l'écrivait, dans la dernière lettre que Mgr Pie reçut de lui :

— Je vous porte toujours une vraie affection, et je suis pour vous l'ami que j'ai toujours été. Mon cœur est bien à vous ; mais mon esprit n'approuve pas tout ce qui séduit le vôtre.

En apprenant sa mort subite, et, avant de l'aller louer avec la piété d'un fils devant son cercueil, l'évêque de Poitiers écrivait de ce vieil athlète des luttes de l'Église :

— J'ai toujours été convaincu que la droiture de ses intentions, la vivacité de son amour pour l'Église, lui attireraient une protection évidente et décisive de la sainte Vierge !

VII. — Pour le Pape.

Dans la lettre qu'il lui adressait au début de son épiscopat, Mgr Pie disait à Pie IX qu'étant le plus jeune des évêques de France, il avait, comme Jean, le plus jeune des apôtres, l'ambition de se tenir le plus uni à Pierre, attentif non seulement aux ordres, mais aux moindres désirs du vicaire de Jésus-Christ.

L'occasion ne tarda guère, hélas! pour Jean de prouver cet ardent et filial dévouement pour Pierre.

Le roi de Sardaigne s'était allié, en 1854, aux Français et aux Anglais, contre la Russie ; il avait envoyé en Orient quelques régiments de sa petite armée, et, pour ce sacrifice, autrement sans objet, il demandait une compensation. Cette compensation, il était sûr de l'obtenir avec l'agrément de l'Angleterre, dont le premier lord de la trésorerie, Palmerston, grand-maître de la franc-maçonnerie européenne, tenait en ses mains tous les fils des conspirations ourdies contre l'Église. Mais cette compensation, il la demandait à la France. Dans le protocole de la paix, signée en 1856, le comte de Cavour, ministre de Victor-Emmanuel, avait pu librement accuser le Pape devant le congrès avec l'assentiment au moins tacite de la France. L'évêque de Poitiers, mis au courant des trames de la diplomatie, lui opposa son admirable instruction sur Rome considérée comme siège de la papauté ; c'était la première escarmouche d'une guerre qui sera longue, mais où l'évêque, fidèle au droit et à la vérité, verra s'accomplir tous ses pronostics et remportera, dans la défaite, une éclatante victoire.

C'est dans cette lettre, qui fut comme un coup de clairon dans la stupeur du premier moment, que l'éloquent apologiste de Rome s'écriait, avec la solennité d'un oracle :

— La révolution, comprimée par une force redoutable au sein des grandes nations, a dirigé toutes ses batteries contre les petits États, qu'elle s'applique à tenir en inquiétude par des alertes perpétuelles. La démagogie des deux hémisphères a fait, de l'Italie et de Rome en particulier, son point de mire favori. Non seulement elle y trouve un champ de bataille à

cause de la faiblesse matérielle de cet État, mais cet instinct lui dit que ce théâtre de ses opérations a une importance particulière et décisive, attendu que cette ville, qui est le boulevard de la religion, est en même temps le rempart inébranlable de toute vérité, la forteresse séculaire du principe de l'autorité et de tous les principes de la vie sociale.

A ce premier engagement succéda une série de coups où le rude lutteur révéla son âpre vaillance. Mgr Fèvre les a notés dans un récit que nous allons suivre.

En 1859, l'empereur, allant en Italie contre l'Autriche, ne manqua pas de dire qu'il ne se proposait pas d' « ébranler » le Saint-Père, qu'il avait « replacé sur son trône » ; et son ministre Rouland s'empressa, en l'étendant, de confirmer cette déclaration. Mais ce gouvernement inspirait peu de confiance. On remarqua que l'empereur, obligé par l'Allemagne de s'arrêter après Solferino, était fortement irrité d'avoir laissé en plan son programme d'Italie libre jusqu'à l'Adriatique ; qu'il s'efforçait, sous main, de prendre par ruse ce qu'il n'avait pu enlever de force ; qu'il donnait à la presse carte blanche contre l'État pontifical, et démasquait ainsi le projet de l'anéantir. Pour amuser la galerie, il proposa un congrès auquel adhérèrent toutes les puissances ; puis, par un double jeu qui entrait assez dans son caractère et répondait bien à la situation, le congrès qu'il provoquait pour régler la situation du Saint-Père, il le rendait impossible, en faisant publier, par M. de la Guéronnière, une brochure intitulée : *Le Pape et le Congrès*, brochure qui proposait de réduire le Pape au Vatican avec un jardin. S'il fallait déposséder le Pape par la force, il n'était pas nécessaire de réunir le congrès : l'Europe le comprit et s'abstint, et, par son abstention, livra l'Italie à la révolution. Cependant la brochure *Le Pape et le Congrès* souleva dans toute l'Europe, notamment en France, une guerre de brochures, d'autant plus péremptoire que M. de la Guéronnière escamotait nonchalamment tous les arguments, d'autant plus vive que les boulets tombaient tous sur les Tuileries. Au milieu de cette guerre, l'évêque de Poitiers intervint par un tour de sa façon. Juge au spirituel, comme évêque, de toutes les doctrines fausses et des ouvrages qui les

préconisent, il évoqua la brochure à son tribunal et rendit un jugement canonique.

« Le saint nom de Dieu invoqué, nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

« Art. 1er. — Nous rejetons, condamnons et réprouvons les « doctrines émises dans plusieurs publications récentes, et « notamment dans la brochure intitulée : *Le Pape et le Congrès*. « Nous déclarons qu'aux yeux des fidèles enfants de l'Église, « nulle puissance terrestre n'a autorité pour opérer ou sanc- « tionner, en tout ou en partie, la sécularisation du patri- « moine apostolique et la déchéance temporelle du Pontife « Romain… »

Le coup était porté droit. Il fut senti ; mais M. de la Guéronnière ne se tint pas pour battu et vint à la rescousse dans une brochure intitulée : *La France, Rome et l'Italie*, brochure signée cette fois, mais où l'auteur disparaissait d'autant plus qu'il signait davantage. En février 1861, Mgr Pie répondit, et ne craignit pas de dire, en empruntant le langage d'Esther, que Dieu, au moment d'abattre certaines races, voulait leur ôter jusqu'à la dernière apparence d'honneur.

On ne voyait, dans la brochure, qu'un ultimatum, une fiction de respect, et l'on croyait généralement que Napoléon III profiterait du premier incident, qu'il pourrait faire naître, pour abattre le trône de Pie IX, renversement qui était le premier acte de la révolution contre l'Église. La brochure affirmait chaudement le contraire ; mais on doutait universellement de sa sincérité. On comparait Napoléon à Pilate. C'est par cette comparaison que Mgr Pie termina son mandement :

« Pilate, y disait-il, voyant qu'il ne gagnait rien, mais « qu'au contraire les exigences croissaient et devenaient « plus impérieuses autour de lui, et comprenant qu'après avoir « jusqu'ici …… à toutes les volontés de la multitude, il allait « être entraîné à un acte de suprême faiblesse, ordonna « qu'on lui apportât de l'eau. Il se lava les mains, et il dit : « Je suis innocent du sang de ce Juste. Cela fait, après « avoir flagellé JÉSUS, il le livra aux Juifs pour qu'ils le « crucifiassent.

« Mais la postérité a-t-elle ratifié l'absolution que se donna
« Pilate, et le lavement de ses mains l'a-t-il innocenté devant
« les âges à venir ? Écoutez :

« Depuis dix-huit siècles, il est un formulaire en douze ar-
« ticles, que toutes les lèvres chrétiennes récitent chaque
« jour. Dans ce sommaire de notre foi, rédigé avec tant de
« concision par les apôtres, figurent, en outre des trois
« noms adorables des personnes divines, le nom mille fois
« béni de la femme qui a donné la naissance humaine au
« Fils de Dieu et le nom mille fois exécrable de l'homme qui
« lui a donné la mort. Or, cet homme, ainsi marqué du stig-
« mate déicide, cet homme ainsi cloué au pilori de notre sym-
« bole, quel est-il donc? Cet homme, ce n'est ni Hérode, ni
« Caïphe, ni Judas, ni aucun des bourreaux juifs ou romains ;
« cet homme, c'est Ponce-Pilate. Et cela en justice. Hérode,
« Caïphe, Judas et les autres ont eu leur part dans le crime ;
« mais enfin, rien n'eût abouti sans Pilate. Pilate pouvait
« sauver le Christ; et sans Pilate, on ne pouvait mettre le
« Christ à mort. Le signal ne pouvait venir que de lui : *Nobis
« non licet interficere*, disaient les Juifs...

« Lave tes mains, ô Pilate ; déclare-toi innocent de la
« mort du Christ. Pour toute réponse, nous dirons chaque
« jour, et la postérité la plus reculée dira encore : Je crois en
« JÉSUS-CHRIST, le Fils unique du Père, qui a été conçu du
« Saint-Esprit, qui est né de la Vierge Marie, et qui a
« enduré mort et passion sous Ponce-Pilate : *qui passus est
« sub Pontio Pilato*....... »

Ce second coup était plus vigoureusement porté encore. Le monde qui, malgré ses faiblesses, reste sensible au courage, ne manqua pas d'applaudir. Le pouvoir commit une lourde faute, qui était de découvrir sa blessure, en s'accordant la satisfaction d'une vengeance. Le ministre Rouland, par ordre de l'empereur, déféra le mandement de l'évêque de Poitiers au Conseil d'État, nommé par l'empereur, payé par l'empereur, présidé par l'empereur, et dont les jugements n'étaient valables que sous le seing de l'empereur.

L'évêque, déféré au Conseil d'État, eut à se défendre. Il le fit comme on pouvait l'attendre d'un tel lutteur. D'abord il

demanda comment on pouvait l'accuser d'irrévérence envers l'empereur pour avoir daubé M. de la Guéronnière. En pareil cas, on pousse un homme de paille, justement pour recevoir les horions, non pour découvrir et livrer son instigateur. Ensuite il discuta, pied à pied, toutes les accusations du ministre et les repoussa avec une grande force de logique. A la fin, rejetant toutes ces vaines querelles, il dit très haut ce qu'il avait voulu par son mandement :

« La vérité, dit-il, la voici : A nos yeux, des excès à « jamais déplorables ont été commis contre le Saint-Siège, « et paraissent à presque tous les catholiques sur le point « d'être consommés. Je n'ai jamais douté que ce ne fût un « parti pris de la politique piémontaise d'arriver jusqu'à la « spoliation complète du pouvoir temporel de l'Église. J'ai « noté et dénoncé publiquement, dès 1854 et 1855, des « paroles de M. de Cavour, qui révélaient ces desseins arrêtés; « et il me souvient d'avoir été dès lors menacé du Conseil « d'État pour manque de respect envers un gouvernement « allié de la France. Je n'accuse donc pas l'empereur, qui a « pu croire à la loyauté de ses alliés. Mais je connais la « puissance dont il dispose en Europe ; je sais qu'à tort, peut-« être, on a compté sur sa longanimité, et que lui seul « peut arrêter le torrent qui menace de tout envahir ; je crois « que, si l'empereur laisse faire, nous assisterons au renver-« sement de la papauté temporelle ; je crois que, s'il le veut, « il peut la sauver, et, avec elle, l'indépendance du pouvoir « spirituel : je crois cela, tout le monde le croit, et les Piémon-« tais l'ignorent moins que personne. Dans un moment aussi « solennel, en évêque attaché fortement à l'Église, en citoyen « dévoué à son pays, j'ai fait entendre un avertissement « aussi grave que les circonstances elles-mêmes ; j'ai prémuni, « je n'ai pas insulté. Je n'ai pas fait le tableau de ce qui est, « j'ai fait le tableau de ce qui serait, si les conclusions que « presque toute la presse nationale et étrangère prêtait à la « brochure, mais que la brochure repoussait, finissaient par « se réaliser. Si j'avais été dans les conseils de la couronne, « j'aurais dit la même chose ; et, en le disant, j'aurais cru faire « acte de dévouement bien plus qu'en encourageant des mé-

« nagements et des atermoiements au bout desquels je vois « un abîme et une catastrophe. »

L'évêque fut condamné comme d'abus. La sentence lui fut notifiée le Samedi-Saint.

— J'ai reçu, répondit-il, l'ordonnance royale que Votre Excellence a cru devoir m'envoyer. Je l'ai reçue dans un temps de l'année où l'Église retrace à notre souvenir *les appels comme d'abus* qui frappèrent la doctrine du Sauveur, et les sentences du conseil d'état de l'époque contre cette doctrine......

Les vexations commencèrent dès lors pour durer aussi longtemps que l'Empire. Tout était matière à taquineries administratives, occasion d'incriminer l'évêque de Poitiers. Une fois, cependant, la loyauté de Mgr Pie fut surprise, dans une circonstance que M. Eugène Veuillot a fort bien racontée, et dont nous lui empruntons le récit.

Vers l'an 380, saint Grégoire de Nazianze prononça l'éloge d'un certain philosophe nommé Héron. Ce Héron, plus connu sous le nom de Maxime le Cynique, était un libre-penseur de ce temps-là. Voulant exploiter le saint évêque, il s'était donné pour un persécuté de la philosophie païenne, pour un défenseur du dogme de la Trinité. Sa fraude eut un plein succès. Saint Grégoire le reçut avec une faveur excessive et prononça en son honneur une très longue harangue, qui est demeurée célèbre. Plus tard, on sut que l'illustre orateur avait été trompé, que son fervent chrétien était un cynique, que son héros était un fourbe. Une déception qui rappelle, mais dans des proportions très réduites, celle de saint Grégoire de Nazianze, est arrivée à Mgr Pie. Le Saint Père, dépouillé d'une partie de ses états et menacé de perdre le reste, avait besoin de soldats, et s'était adressé au dévouement des cœurs généreux. Un jeune ouvrier breton, récemment arrivé à Poitiers, sollicita la faveur d'être admis dans les cadres de l'armée pontificale. Il fut présenté à Mgr Pie, comme tous ceux qui partaient de son diocèse. L'évêque, qui ne l'avait jamais vu, le bénit et ne le revit plus. Un mois après le glorieux désastre de Castelfidardo, les journaux annoncèrent la mort du jeune soldat breton et donnèrent une

lettre noble et touchante qu'il avait écrite au moment de succomber. Mgr Pie était alors absent de sa ville épiscopale. A son retour, il se fit représenter la lettre si digne d'admiration publiée par les journaux, et put constater qu'elle avait été exactement reproduite. Quant à la mort de son auteur, elle ne faisait pour personne l'objet d'un doute. Mgr Pie, qui avait payé dans sa cathédrale un hommage public aux victimes illustres du guet-apens piémontais, assista au service religieux célébré pour le repos de l'âme de l'humble soldat dans la paroisse qu'il avait habitée. Obéissant à l'élan de son cœur et à la pression de l'opinion publique, il prononça une courte allocution avant la fin de l'office.

L'enrôlé breton n'était point mort. Il avait joué un rôle comme Maxime le Cynique et ne méritait nullement l'intérêt qu'on lui avait montré. C'était un libre-penseur, bon logicien, par conséquent libre-faiseur. Il rentra en France où il fit des dupes, et vint aboutir à la police correctionnelle. Les journaux révolutionnaires et semi-révolutionnaires donnèrent au procès de ce mauvais sujet un retentissement immense. Ils y virent une occasion de moqueries et d'injures contre l'évêque de Poitiers. Il semblait que ce fut là un coup terrible pour l'illustre pontife. Quoi ! il avait pu prier pour un mort qui se trouvait être vivant ; il avait loué des sentiments, très louables en eux-mêmes, mais étrangers au fourbe chez lequel il les louait ! Oui, l'évêque de Poitiers avait été dupe d'un hypocrite, et il pouvait répéter, comme il le fit, à ces contempteurs les paroles de saint Grégoire de Nazianze :

— En réalité, ce personnage était un pauvre sujet ; à nos yeux, c'était la victime d'une cause sacrée. Si d'estimer bons ceux qui le paraissent et ne le sont pas est considéré comme un crime, j'avoue être coutumier de ce crime au profit peut-être de ceux qui me le reprochent. Pardonnez-moi ce double péché.

VIII. — Sentinelle, qu'y a-t-il dans la nuit?

Un critique littéraire en renom a dit de Mgr Pie qu' « il a répandu dans ses *Instructions synodales* une science profonde de théologien et des qualités éminentes de controversiste. Il ne laisse rien échapper des erreurs subtiles de son époque et confond les plus insaisissables avec l'autorité d'un docteur de l'Église. Aimant avant tout les questions nettement posées et les difficultés franchement abordées, il apporte dans les discussions théologiques l'absolutisme de principes d'une foi ardemment convaincue. Il condamne hautement, sans réticences, sans formules équivoques, toute mesure de conciliation, tout ménagement contraire à l'orthodoxie rigoureuse. Il blâme énergiquement les compromis intempestifs des chrétiens réservés qui prennent si souvent pour excuse d'une modération dangereuse leur qualité de laïques. »

— Je veux, disait-il à ses prêtres réunis en synode, appeler votre attention sur une coïncidence qui vaut la peine d'être constatée. Jamais peut-être les chrétiens séculiers n'avaient été plus attentifs qu'en ces derniers temps d'opposer aux préjugés et aux défiances des hommes du monde leur qualité de simples laïques. On revendiquait, pour sa charité, pour son apostolat, pour ses œuvres, le caractère laïque. On le faisait par un esprit de ménagement et de conciliation très digne d'éloges. Or, il est à remarquer que c'est précisément à cette heure que tout à coup les chrétiens du monde sont baptisés du nom de cléricaux. Si c'est là une moquerie qui vient d'en bas, n'est-ce pas aussi une leçon qui vient d'en haut, pour nous rappeler qu'en définitive les brebis sont unies aux pasteurs et les fidèles aux prêtres par une subordination qu'il n'est possible, ni salutaire, ni honorable de dissimuler? Trêve donc à de vains ménagements qui ont plus d'un caractère fâcheux, et qui ne feraient point trouver grâce devant l'ennemi.

Pour Mgr Pie, il ne doit exister aucun accommodement philosophique ; la paix n'est possible que dans la vérité absolue, toute doctrine est incertaine et fausse en dehors du

dogme chrétien. Dans tous ses discours, dans toutes ses célèbres « instructions synodales », il a proclamé la vérité, les droits du surnaturel. Il s'est attaqué principalement au naturalisme, envisagé sous toutes ses faces et dans toutes ses applications : naturalisme panthéiste, naturalisme déiste, naturalisme politique. Il a partout condamné comme une hérésie, « son attitude indépendante et répulsive à l'égard de l'ordre surnaturel, qui est tout en matière de foi ». C'est là le caractère propre, le but unique de toutes ses œuvres.

Pour cela cependant, le grand évêque ne fut point un esprit rétrograde, un fanatique admirateur du passé : il acceptait, il encourageait au contraire toute idée de civilisation. Mais, pour lui, l'Église est la source la plus féconde du légitime progrès :

— Non seulement, disait-il, l'Église peut se concilier avec la liberté, avec le progrès, avec la civilisation, mais elle seule a donné et seule elle peut conserver au monde tous ses biens. Il y a plus, c'est elle encore, et elle seule, qui, après une longue période de confusion, saura démêler, parmi les idées de ce temps ce qu'elles peuvent contenir de juste, de sensé, de salutaire.

On n'attend pas de cette notice que nous refassions ici l'histoire de ces luttes sur le terrain doctrinal, lors de l'encyclique *Quanta cura*, à propos du *Syllabus*, lors des discussions sur l'infaillibilité pontificale au Concile du Vatican, ni après le concile pendant la guerre de 1870 où Mgr Pie sut montrer comment le dévouement à la vérité s'allie tout naturellement au plus ardent patriotisme. Nous ne saurions non plus raconter par le menu l'action pastorale de l'évêque dans son diocèse : les églises construites, la famille restaurée, les études mises en honneur, les œuvres de charité multipliées sous sa houlette, le ministère apostolique, les cloîtres bénits et semés sur le sol poitevin, les oblats de Saint-Hilaire, les synodes diocésains et les conciles de la province. Tout cela, Mgr Baunard l'a écrit, peint, détaillé, avec un charme incomparable, dans sa belle *Histoire du cardinal Pie*, où il faut l'aller chercher.

Ce que nous regrettons encore plus de ne pouvoir redire ici tout au long, c'est la piété tendre, ardente, humble et touchante du grand évêque envers Dieu, son Fils JÉSUS et

la Mère de JÉSUS, l'auguste Vierge dont il portait l'image dans son blason. Mgr Baunard en a raconté les traits les plus touchants, celui-ci entr'autres :

Après la mort de Mgr Pie, on a trouvé, sous le socle de la statue de Marie placée sur son bureau, et devant laquelle il avait coutume de travailler, un véritable trésor de confidences intimes à cette Mère du ciel. C'étaient de petits billets, soit en latin, soit en français, dans lesquels ce fils aimant lui recommandait, à chaque départ, son voyage, son absence, son troupeau, les âmes chères, ses amis et ses œuvres.

« On comprend, dit Mgr Fèvre, qu'un si grand évêque, si puissant en paroles et en œuvres, avait dû créer, dans son diocèse, au sein du peuple, une grande puissance de vie surnaturelle, et, dans son clergé, une admirable fécondité de zèle et de talent. De bas en haut, le niveau montait, montait toujours. Cette ascension devait se traduire par une floraison d'œuvres monastiques et cléricales, se couronner par l'appel des prêtres les plus distingués aux fonctions les plus élevées de la hiérarchie. Nous voyons, en effet, l'évêque s'occuper avec un soin vigilant des congrégations religieuses, et créer, par lui-même, les Filles de la Croix, introduire parmi nous les chanoines de Saint-Jean de Latran et ramener les bénédictins à Ligugé, berceau de leur ordre en France. Le saint prélat s'en réjouissait devant Dieu comme de son meilleur ouvrage ; il se croyait d'autant plus en sécurité, comme homme, comme prêtre et comme évêque, qu'il avait fait plus prier. Sa vie, cachée en Dieu, ne lui attira pas plus les sympathies des hommes. Par un aveuglement inconcevable, le gouvernement impérial vit, dans ce prélat qui l'avertissait en conscience et dont tous les avertissements eussent été des bénédictions, un ennemi politique. Ordre fut donné à tous les fonctionnaires de ne plus franchir le seuil de sa demeure : il se consola de son isolement en s'appliquant plus à son aise aux études où il se complaisait si fort, et aux choses ecclésiastiques qui réclamaient ses efforts; mais il eût pu, sans s'appauvrir, placer sur des sièges épiscopaux plusieurs de ses collaborateurs. C'est seulement après la chute de l'empire qu'il put faire agréer du gouvernement les deux frères de Briey, l'un évêque

de Saint-Dié, l'autre coadjuteur de Meaux, et obtenir lui-même, pour auxiliaire, Mgr Gay, évêque d'Athédon. Ce fut une consolation pour son âme, et, dans ses labeurs, un adoucissement ; ce sera aussi, pour son souvenir, un supplément de gloire. Tous les trois se souviendront de quelle doctrine ils sont les fruits. Des trois, l'un, Mgr Gay, consulteur au dernier Concile, outre ce qu'il a pu recevoir de son évêque, s'est personnellement distingué par les chefs-d'œuvre de l'esprit. Celui-ci est un maître ; on l'eût mieux vu, si son évêque n'avait été si grand ; mais, s'il brilla parmi les rayons de sa gloire, on peut dire qu'il brille assez de lui-même pour n'avoir pas besoin de reflets d'emprunt. L'histoire, en rappelant Mgr Pie, rappellera son auxiliaire pour le placer, en compagnie du P. Faber, parmi les auteurs mystiques du meilleur aloi.

IX. — La pourpre romaine.

On raconte que, lorsqu'on rappelait au cardinal Maury le souvenir de sa mère, cet homme, durci par l'épreuve et naturellement fort, s'attendrissait jusqu'aux larmes et, montrant sa barrette rouge, disait :

— Ah ! que ne puis-je jeter dans son tablier la barrette de son Sifrein !

Lorsque la mère de Mgr Pie mourut, le fils en demeura inconsolable.

— Beaucoup moins résigné qu'Augustin, qui pleura tout au plus l'espace d'une heure, moi je n'ai point encore cessé de pleurer, et je sens que la fontaine de mes larmes est loin d'être tarie.

Il disait cela le 8 février 1878, un an après la mort de madame Pie.

C'est dans le courant de cette même année que lui furent faites les premières ouvertures relatives à la grande dignité par laquelle Dieu voulait achever d'honorer ce grand homme d'église.

Elle souffrit bien des difficultés. Lui-même en témoigne dans une lettre, qui respire une délicatesse blessée, qu'il écri-

vit de Paris à Mgr Czacki, où il raconte sa visite au ministre des cultes, au sortir même de l'audience.

— Abordant en face et à brûle-pourpoint ma question personnelle, le ministre m'a dit aussitôt qu'il venait de s'occuper de moi ; qu'il eût voulu m'obtenir le chapeau, qu'il rencontre des difficultés; que le Maréchal a pris des engagements d'un autre côté ; que d'ailleurs plusieurs autres chapeaux pouvant être prochainement à la disposition de la France, il plaiderait ma cause s'il était encore au pouvoir, etc. — Je lui ai répondu que je n'avais aucune prétention personnelle, et que je ne me pardonnerais pas d'avoir fait quoi que ce soit qui eût provoqué la communication qu'il venait de me faire ; que je n'ignorais pas les désirs plus d'une fois exprimés par Pie IX, ni la présentation que le gouvernement lui avait ultérieurement faite de mon nom en société d'un autre ; mais que cela n'avait fait naître en moi ni un désir ni un espoir qui pût se sentir froissé ; que je souhaitais tous les honneurs possibles à mes collègues et n'en ambitionnais point pour moi...

Peu après, le 7 février 1879, l'évêque de Poitiers, définitivement agréé, écrivait lui-même à M. le Marquis de la Rochejaquelein :

« Le gouvernement n'a fait que donner son assentiment
« officiel à la proposition spontanée du Pape. S. S. Léon XIII
« savait qu'on avait déjà fait pour l'évêque de Poitiers une
« proposition précédente, mais subordonnée alors à la nomina-
« tion d'un autre prélat, aujourd'hui décédé (Mgr Dupanloup).
« Informé ensuite que le maréchal Mac-Mahon proposait,
« pour le sixième chapeau, vacant par la mort de l'archevêque
« de Reims, un candidat qui n'était point l'évêque de Poi-
« tiers, le Pape a fait savoir qu'il prêterait l'oreille aux propo-
« sitions du gouvernement pour le sixième chapeau, après
« que le gouvernement aurait répondu à la proposition qu'il
« allait faire lui-même. Il donna donc à connaître qu'il était
« disposé à accorder à la France un septième chapeau dont
« l'Évêque de Poitiers serait le titulaire.

« Partie par déférence pour l'initiative personnelle de
« Léon XIII, partie ou déférence par les réclamations des di-

« verses chancelleries concernant la composition trop italienne
« du Sacré-Collège, la proposition du Pape fut acceptée, à la
« date du 13 décembre ; et le Saint-Père en fut instruit
« aussitôt par dépêche officielle.

« Malgré les événements survenus, le Saint-Siège m'a
« informé, à la date du 3 de ce mois, de la demande officielle
« du gouvernement, se réservant de me faire connaître la date
« du consistoire dès qu'elle sera réglée.

L'élévation au cardinalat ne fit qu'accroître, chez l'évêque de Poitiers, la vertu d'humilité: « Il désira, dit Mgr Baunard, d'en prendre les livrées et d'en faire authentiquement profession. C'était le 30 mars de cette année 1879, dimanche de la Passion, au moment où il venait de recevoir l'annonce maintenant assurée da sa promotion à la pourpre romaine. Se trouvant à Montmorillon où un Père Capucin, le Père Raphaël, provincial de Bordeaux, prêchait les exercices d'une retraite préparatoire à l'ordination, il l'entretint du désir qu'il avait de revêtir, en qualité de tertiaire, l'habit de Saint-François. Il lui demanda donc le matin, avant l'heure de sa messe: « Mon Père, pouvez-vous me recevoir aujourd'hui au Tiers-Ordre ? — Oui, Monseigneur, et quand Votre Grandeur le voudra. » Il avait jeûné l'avant-veille à cette intention. Il se confessa au religieux, après quoi eut lieu la cérémonie de la vêture, à l'occasion de laquelle l'évêque prit le nom de François, qui d'ailleurs était déjà un de ses noms de baptême. Il demanda aussitôt à faire sa profession, et, toujours agenouillé sur son prie-Dieu, revêtu de l'habit gris de l'ordre séraphique, et ceint de la corde franciscaine, il lut en latin la formule consacrée, en répondant à toutes les prières liturgiques. Puis, une fois engagé, se relevant tout joyeux, il embrassa le Père, le remerciant de l'avoir admis dans une famille monastique qui a compté tant de saints : « Ce me sera, ajouta-t-il, un lien nouveau qui m'unira avec le Pape Léon XIII, qui porte, lui aussi, la corde de Saint-François. »

X. — La fin.

Il avait dit, en parlant de son cardinalat :

— Ce m'est un avertissement de me préparer à mourir.

En effet, dit Mgr Gay, « dans ces derniers temps, particulièrement depuis la mort de sa mère, il y avait, dans toute la conduite, dans tous les discours et dans la manière d'être du cardinal, une humilité, une suavité, une sérénité, une possession de soi-même vraiment admirables. C'était l'évêque toujours, et le prince de l'Église, mais sanctifié et mûrissant chaque jour pour l'éternité. »

La pourpre cardinalice devait être son linceul.

Pendant son épiscopat, selon la juste remarque d'un de ses biographes, Mgr Pie avait été souvent prié de rendre à des évêques défunts les honneurs funèbres ; il avait déféré à ces prières avec une grande piété et une parfaite intelligence. Mais on voyait toujours, dans ses éloges funèbres, un tel sentiment de la mortalité humaine, qu'on ne pouvait croire qu'il vécût longtemps. Cet homme n'avait jamais été ici-bas ni un hôte, ni un étranger, mais toujours un concitoyen des saints et un serviteur de Dieu, bâti sur le fondement des apôtres et des prophètes. De tout temps, il avait subodoré un cercueil précoce. En 1877, il avait perdu sa mère, pour laquelle il professait une véritable dévotion. A ce propos, il avait proféré cette parole qui révélait le fond de son âme et éclairait sa situation :

— Tant qu'un fils a sa mère, il se sait enfant et se croit jeune ; quand sa mère n'est plus, il entre dans la vieillesse.

Cardinal deux ans après, il ne manifestait plus vers l'avenir que des élans résignés. Comme le patriarche, il n'avait vécu que des jours peu nombreux et mauvais ; le cardinal Pie se sentait mourir, mais il mourait debout comme l'athlète dans l'arène, comme le soldat sous les armes et le brave devant l'ennemi.

La mort le vint enlever comme un voleur de nuit.

Le cardinal s'était rendu à Angoulême pour répondre à une invitation ancienne et acquitter une vieille promesse. Le

jour de la Pentecôte, il avait officié, prêché ; le lendemain, il présidait la réunion du bureau diocésain des œuvres ouvrières catholiques. Le soir, il s'était retiré pour prendre son repos ; il mourut dans la nuit.

Son vicaire-général, témoin oculaire, va nous raconter, dans une circulaire aux Filles de la Croix, sa subite disparition :

« Je le quittai à huit heures et demie, dit M. Marnay, sans la moindre appréhension de ce qui allait arriver et je me retirai dans une chambre contiguë à la sienne. Vers une heure du matin, je m'éveillai, croyant entendre des coups sourds frappés dans la muraille : cet appel ayant été réitéré, je me levais déjà, lorsque ma porte s'ouvrit et le cardinal parut sur le seuil, me criant d'une voix pleine d'angoisses :

— Mon cher ami, à mon secours !

« Je me précipitai à peine vêtu ; il s'était remis au lit et cherchait à se soulager par des fumigations, croyant à une crise d'asthme. Je l'encourageai par quelques mots et courus éveiller les domestiques ; son fidèle serviteur fut bien vite arrivé. Rassuré lui-même en nous voyant à ses côtés, Monseigneur, en proie à de violents étouffements, cherchait à calmer nos inquiétudes.

« — Voyez, Joseph, dit-il à son valet de chambre, c'est une crise d'asthme comme celle que j'eus à Rome, la première nuit de mon arrivée.

« — Oh ! Monseigneur, répondit celui-ci, elle est bien plus violente : je ne vous ai jamais vu si malade.

« Le prélat dit encore quelques paroles ; sa voix n'était pas affaiblie, mais entrecoupée. Je l'engageai à ne plus parler et je lui dis quelques mots de consolation et d'encouragement. Je ne me rendais pas compte d'abord de la gravité de la situation. Cependant je quittai le chevet du lit et je me mis en face du malade : sa poitrine était haletante, sa langue était épaisse et noire ; c'est alors que je lui dis :

« — Monseigneur, je vais vous donner l'absolution !

« Et je prononçai sur lui à haute voix et lentement la sainte formule tout entière. Il était sans parole, mais non sans connaissance.

Peu d'instants après, Monseigneur l'évêque d'Angoulême arrivait, apportant les saintes huiles : je fis en acte quelques onctions au vénérable agonisant, peut-être devrais-je dire au mort, car nous ne nous aperçûmes pas du moment où il rendit le dernier soupir.

« Toute cette scène n'avait pas duré une demi-heure.

« Je vous laisse à imaginer, mes chères sœurs, de quelle douleur nous fûmes saisis, ainsi que Monseigneur l'évêque d'Angoulême et les prêtres de son entourage, lorsqu'il nous fut impossible de douter de l'irréparable malheur qui venait de fondre sur nous.

« J'aurais grande consolation, et vous autres aimeriez à entendre ce récit, à vous retracer l'histoire des jours qui suivirent, les honneurs qui furent rendus à la dépouille mortelle de l'illustre cardinal à Angoulême, puis à Poitiers, et qui changèrent en une sorte de marche triomphale le cortège de ses funérailles, surtout l'immense concours et le pieux empressement des fidèles qui ne cessèrent, durant huit jours, de visiter la chapelle ardente, et d'unir leurs prières aux messes et aux offices qui s'y récitaient sans interruption. Il faut me borner. J'aime mieux vous dire quelques traits propres surtout à vous édifier, et qui achèveront de vous révéler la vraie physionomie de cet évêque aussi saint et humble devant Dieu qu'il était grand devant les hommes.

« Son chapelet que je trouvai tombé auprès du lit et qui évidemment s'était échappé de son bras et brisé pendant qu'il faisait effort pour appeler au secours, une statuette de Notre-Dame de Lourdes en argent que je recueillis sous son chevet, le scapulaire du Carmel qu'il portait sur lui, autant de témoignages de sa tendre et filiale piété envers la sainte Vierge, et d'assurances que la mort ne le prenait pas au dépourvu.

« Avec quelle émotion, quand nous lui rendîmes les derniers devoirs, je vis sur les épaules de ce prince de l'Église le petit habit du Tiers-Ordre de la Pénitence de Saint-François, et sur sa chair la grosse corde à nœuds des capucins. Je me rappelai alors ses conversations du mois de février 1879. Il était à la Puye. Il venait de recevoir le billet du cardinal secrétaire d'État l'informant officiellement de sa prochaine

élévation au cardinalat. Cette annonce le détermina à exécuter le pieux dessein qu'il méditait depuis quelque temps d'entrer dans la famille franciscaine ; allant de la Puye au petit séminaire de Montmorillon, où un Père capucin prêchait la retraite préparatoire à l'ordination, il m'interrogea longuement sur le Tiers-Ordre ; le digne missionnaire acheva de l'instruire à ce sujet, et, le matin même de l'ordination, avant la cérémonie, il s'enrôla parmi les fils de Saint-François, se vouant à l'humilité et à l'esprit de pauvreté comme pour faire contrepoids aux suprêmes honneurs qui l'attendaient.

« Ceux qui l'ont le mieux connu savent que les honneurs, qui cachent un piège si dangereux pour les âmes vulgaires, l'ont au contraire poussé, lui, dans les voies de la sanctification. Parlant de sa pourpre, il ne dissimula pas qu'il lui était très agréable d'avoir vu se réaliser un désir de Pie IX longtemps contrarié ; il la recevait comme une sorte de consécration donnée à ses travaux et aux pures doctrines qu'il avait si persévéramment prêchées : il en était fier pour sa chère église de Poitiers ; il était heureux de notre joie ; mais il prenait occasion de tout cela pour se rabaisser à ses propres yeux, et jamais il n'en parla sans en rapprocher le souvenir de la mort et des jugements de Dieu. Les sentiments de profonde humilité imprimés dans son cœur se faisaient jour à toute occasion.

« — Plus je grandis devant les hommes, me disait-il, plus ils me louent pour ce que je parais avoir fait, plus j'ai le sentiment de ce que je n'ai pas fait et de l'imperfection de mes œuvres devant Dieu.

« Une fois, s'entretenant avec moi d'une œuvre qui lui était particulièrement chère et dans laquelle il venait d'éprouver une amère déception :

« — Voyez, me disait-il, Dieu est toujours bien bon. Dans les choses même que nous entreprenons le plus purement, croyons-nous, pour sa gloire, nous courons toujours risque de mêler aux motifs surnaturels un peu d'activité humaine et de vues personnelles ; alors, le bon Dieu, lorsque nous attendions le succès, nous envoie une humiliation afin de purifier nos œuvres, et de n'avoir plus qu'à récompenser nos bonnes

intentions. Oh! oui, en cela comme en tout le reste, il est bien bon.

« Un autre jour, il me disait en riant :

« — Quand on vous fera des compliments, n'en croyez pas un mot. Dans ces cas-là il faut rentrer en soi-même et se bien dire : après tout, je ne suis que ce que je suis devant Dieu ; et ce n'est pas grand'chose. »

Le pieux évêque d'Angoulême, Mgr Sebaux, chez qui le grand cardinal venait de mourir, résuma, en style lapidaire, dans un cri du cœur adressé à son clergé sous le coup de la tristesse du premier moment, la douleur de l'Église et de la France.

— Le diocèse de Poitiers, s'écria-t-il, vient de perdre un prélat qui, depuis trente et un ans, l'honorait par son talent, le sanctifiait par son zèle et l'édifiait par sa piété ; l'Église, une de ses plus vives lumières, un de ses docteurs les plus autorisés ; le Sacré-Collège, un membre illustre honoré de la pourpre romaine à cause de ses longs et éclatants services, et qui lui-même avait tout pour l'honorer à son tour ; le Saint-Siège, un de ses défenseurs les plus dévoués et de ses plus fermes appuis. »

Sur sa tombe, aux pieds de Notre-Dame, il avait voulu qu'on inscrivît simplement :

Tuus sum ego !

LOUIS-FRANÇOIS-ÉDOUARD PIE,

CARDINAL-PRÊTRE DE LA SAINTE ÉGLISE ROMAINE,

NÉ A PONTGOUIN, DIOCÈSE DE CHARTRES,

LE 26 SEPTEMBRE 1815,

ÉLU ÉVÊQUE DE POITIERS LE 26 SEPTEMBRE 1849,

MORT LE 18 MAI 1880.



Monseigneur PAVY.

Monseigneur Pavy,

ÉVÊQUE D'ALGER

(1805-1866).

— Il semblait convenable au dessein d'en haut que le noble et catholique pays qui avait vu naître les premiers rédempteurs d'esclaves, fût choisi pour écraser leurs tyrans, et que le triomphe définitif échût en partage à celui qui, loin de l'exploiter avec la cupidité et la vengeance, le féconderait avec une religieuse humanité... Qui oserait le nier? La conquête de l'Algérie, si glorieusement inaugurée en 1830, si noblement continuée pendant trente ans de guerre, si rapidement achevée par la prise de possession de la Kabylie, est, à tous les points de vue, l'un des événements les plus considérables de l'histoire. La France en fut l'instrument : l'univers en recueille les fruits. Les longs outrages subis par l'Europe surabondamment vengés; la supériorité des armes chrétiennes proclamée par plus de cent victoires; la barbarie vaincue, sans pouvoir se relever jamais de ses défaites; l'esclavage des chrétiens aboli en Algérie, à Tunis, au Maroc, et progressivement dans tout l'Orient, sans qu'il puisse désormais renaître ; d'ignobles tributs supprimés ; l'Océan, la Méditerranée, l'Adriatique, affranchis des incursions de la piraterie; une terre, autrefois magnifique, et, depuis des siècles, encombrée de ruines ou rongée par la solitude et la stérilité, se couvrant comme par enchantement de hameaux, de villages, de bourgs, de cités, de routes et de tous les trésors de l'agriculture et de l'industrie ; un État, dont l'existence était une insulte permanente à l'humanité, remplacé par un État qui en est la gloire; une puissance dont la durée était une perpétuelle déclaration de guerre à la chrétienté, entrant par la loi dans la famille chrétienne en attendant qu'elle y entre par la foi; Alger, ce fier nid de pirates changé en cité de labeur honnête et fécond, cette

métropole de l'islamisme africain transformée en une ville épiscopale d'où part un rayon de l'apostolat catholique; un magnifique fleuron ajouté au beau diadème de la France; un poids considérable de plus jeté dans la balance de l'équilibre européen, et, ce qui est plus grand encore que toutes ces choses, le Coran affaissé sous le poids de sa défaite et inondé, malgré lui, des fruits de la lumière évangélique; la croix de JÉSUS-CHRIST, rentrée après de longs siècles, en possession d'une contrée jadis si fameuse par la multitude de ses églises, par le courage de ses martyrs, par le génie de ses discours, par la sagesse de ses conciles et par la fécondité de ses institutions religieuses : ne sont-ce pas là les résultats évidents de notre grande conquête? N'est-ce pas l'œuvre de Dieu accomplie par la France, *Gesta Dei per Francos;* mais l'œuvre accomplie au nom et pour le bien de la religion, de l'humanité et de la véritable civilisation?

L'héroïque prélat, qui traçait d'une main si ferme cette vigoureuse esquisse dans un *appel* adressé à la vieille France chrétienne, avait reçu de Dieu les dons qui font les grands civilisateurs et les grands missionnaires. On va le voir.

I. — Les préparations providentielles.

C'était pendant le siège de Lyon, sous la Terreur. Un vicaire de Saint-Polycarpe, ayant été arrêté et traduit devant le tribunal révolutionnaire, le président, un nommé Dorfmille, lui demanda ses lettres de prêtrise :

— Je ne les ai plus, répondit fièrement le jeune prêtre; mais il en existe un double dans le ciel : si tu veux que je te les apporte, je ne le puis qu'en montant sur l'échafaud.

Il y monta le 16 janvier 1794.

Le vaillant martyr était né à Roanne en 1756. Il s'appelait François Pavy.

A dix ans de là, le 28 mars 1805, dans cette même ville de Roanne, naissait un héritier de son nom et un futur héritier de son héroïsme. On l'appela Louis-Antoine, deux noms auxquels, quand il fut choisi pour renouer la chaîne interrompue

des grands évêques d'Afrique, l'enfant, devenu évêque, ajouta celui d'Augustin.

Les parents de Louis-Antoine Pavy étaient d'honnêtes mariniers qui s'appliquèrent de bonne heure à développer les germes d'intelligence et de piété qu'on remarqua dès l'enfance chez le petit-neveu de l'abbé François.

— Je veux être prêtre et martyr comme lui, disait-il, quand on lui racontait la glorieuse mort de son grand-oncle.

Il entra à la manécanterie de Saint-Jean, acheva avec distinction ses études classiques au petit-séminaire de l'Argentière, et fut admis au grand-séminaire de Lyon, où, sous la direction des Sulpiciens, il fit de rapides progrès dans la science sacrée.

Ses condisciples de séminaire conservèrent le souvenir de cette vivacité d'intelligence et de cette riche fécondité d'un esprit que les problèmes les plus ardus de la théologie et de la philosophie attiraient sans l'effrayer. Apre et dur au travail, il se distingua bientôt entre tous les séminaristes et ses directeurs se complurent dès lors à pronostiquer le grand avenir de leur brillant élève.

Il avait atteint sa vingt-quatrième année, quand il reçut l'ordination sacerdotale le 12 juin 1829, à la veille de l'année qui allait voir s'accomplir ce grand œuvre de Dieu par les Francs, qui portera dans l'histoire le nom de Conquête de l'Algérie.

Dévoré du zèle de la maison de Dieu, le nouveau prêtre n'eut, à partir de cette heure, qu'une pensée, celle-là même que nous lui avons entendu si souvent traduire lui-même avec une ardeur tout apostolique dans ce seul mot: L'avènement du Règne de Dieu !

— *Adveniat regnum tuum !* s'écria-t-il, en se relevant de la dalle où il s'était prosterné pour recevoir l'onction sainte qui crée les prêtres de JÉSUS-CHRIST.

Ce fut la devise constante de sa vie.

Vicaire, écrivain, professeur, évêque, il n'aura jamais d'autre préoccupation ni d'autre vœu, et celui qui écrit de lui en ce moment se rappelle, avec une émotion encore toute vivante, l'avoir entendu, dans une vibrante allocution adressée aux

élèves du collège catholique de Marseille, conjurer ses jeunes auditeurs de lui donner quelquefois le fruit de leur prière quand ils en arriveraient à cette demande dans la récitation de l'Oraison Dominicale.

L'abbé Pavy fut nommé vicaire à Saint-Romain de Popey, dans l'arrondissement de Villefranche, et, un an après, rappelé à Lyon pour remplir les mêmes fonctions dans l'importante paroisse de Saint-Bonaventure où, après plus d'un demi-siècle, on n'a pas encore perdu la tradition de son souvenir.

La confiance des fidèles valut au nouveau vicaire, malgré sa jeunesse, et les difficultés religieuses de l'époque, un ministère très occupé. Économe de ses moments jusqu'à l'avarice, l'abbé Pavy prenait sur ses courts loisirs et sur son sommeil le temps de se signaler par de solides et savants écrits qui fixèrent bientôt l'attention du public lyonnais sur le jeune auteur. Avec une érudition patiente et infatigable, il compulsa et réunit les matériaux de l'histoire de l'église où il exerçait le saint ministère.

Cette église, avant la Révolution qui avait tué son grand-oncle, appartenait aux cordeliers, et le souvenir de ces bons religieux était encore vivant, en 1830, dans le cœur des Lyonnais, si fidèles dans leur mémoire reconnaissante à toutes les gloires de leur catholique cité.

L'abbé Pavy écrivit, sous le titre : *Les grands Cordeliers*, une monographie complète de l'église Saint-Bonaventure, suivie à peu de distance d'une seconde étude sur les *cordeliers de l'Observance*, complément de la première.

L'archéologue révéla bientôt une autre aptitude de son esprit, celle de la science théologique. Sa traduction de *Vincent de Lérins* et le *Discours sur les hérésies* qui l'accompagne lui valurent à ce moment, avec les suffrages de la Faculté de Théologie, les plus grands éloges de la presse religieuse, fière de voir naître à la cause catholique ce vaillant apologiste, digne neveu d'un confesseur de la foi.

En 1838, l'administrateur apostolique du diocèse de Lyon pendant l'exil du cardinal Fesch, Mgr de Pins, le désignait au ministre de l'Instruction publique, qui nomma M. l'abbé

Pavy professeur d'histoire ecclésiastique à la faculté de Théologie de Lyon, dont il devint plus tard le doyen.

C'est une gloire de ces Facultés de Théologie, aujourd'hui rayées du programme de l'enseignement supérieur dans l'Université, que, de leur sein, sont sortis plusieurs évêques, qui ont fait l'honneur de l'épiscopat français, et, pour ne parler que de celle-ci, n'est-ce pas de la Faculté de Théologie de Lyon que sont sortis Mgr Pavy et Mgr Plantier, deux prélats demeurés célèbres pour leur dévouement au Saint Siège ?

Le brillant enseignement de M. Pavy réunissait, autour de sa chaire de professeur, un auditoire toujours très nombreux et très fidèle, composé en grande majorité de laïques avides d'entendre exposer, avec cette netteté pleine de vigueur, la grande mission de l'Église dans l'histoire du monde et venger cette glorieuse Mère des sarcasmes de l'impiété ignorante aussi bien que des prétentions orgueilleuses du rationalisme contemporain. Les fils de cette grande conspiration de l'histoire contre l'Église stygmatisée par M. de Maistre, se rompaient un à un sous la main ferme et filiale du jeune professeur lyonnais. Ses adversaires même ne purent s'empêcher de rendre un éclatant hommage à son amour intelligent de la vérité et à son érudition infatigable.

L'académie de Lyon s'empressait de lui offrir un fauteuil, qu'il occupa avec distinction, toujours prêt à défendre, à l'académie comme à la Faculté, les intérêts de la Religion et de l'Église.

De son côté, l'archevêque, fier de ce jeune prêtre qui faisait déjà la gloire de son diocèse, lui conféra le titre et les honneurs de chanoine honoraire de la Primatiale.

Cependant, les regards des catholiques se portaient sur l'Église renaissante d'Afrique. Déjà, depuis le 1er janvier 1839, elle avait un évêque en la personne du bon et saint Mgr Dupuch, de vénérée mémoire. Mais les forces trahissaient le zèle du premier évêque d'Alger et, le 5 décembre 1845, il offrait sa démission au Saint-Siège, qui l'accepta.

L'émotion fut grande en France, quand on y apprit cette nouvelle. Quoique prévue et annoncée déjà à diverses reprises, elle ne laissa pas que d'intimider les craintifs. L'apostolat

de l'Algérie apparut alors avec toutes ses difficultés et plus d'un s'en épouvanta.

Il fallait trouver un prêtre au cœur intrépide, à la foi généreuse, qui pût saisir d'une main ferme l'étendard de la croix et crier avec nos Pères : *Resurgens non moritur* (1) !

L'anxiété cessa, quand on apprit le nom de celui que la Providence avait réservé dans ses trésors à cette gloire.

Avant de suivre le fils des martyrs sur les plages barbaresques, il nous faut jeter un long regard dans un triste et humiliant passé.

II. — La piraterie barbaresque et Notre-Dame d'Afrique.

On a trop oublié ce que fut la piraterie jusqu'à une époque fort rapprochée de la nôtre. Quand on songe aux horreurs dont la captivité chez les barbaresques fut l'occasion et le théâtre jusqu'en 1830, on ne sait duquel des deux il faut le plus s'étonner, de l'incroyable longanimité des puissances catholiques et autres, ou de l'inconcevable oubli dans lequel nous vivons vis-à-vis d'une rédemption qui fut une des merveilles de ce siècle.

Il faut lire, dans l'ouvrage du Père Dan, de la Rédemption des captifs, les détails révoltants de la manière dont les esclaves chrétiens étaient traités à Alger. Nous disons chrétiens, car le sort des autres esclaves était infiniment plus doux, au point qu'il avait paru même digne d'envie à certains historiens.

Voici quelques-uns seulement des supplices auxquels les pauvres chrétiens, victimes de la piraterie musulmane, étaient soumis chez les infidèles.

Ces barbares fixaient fortement dans leurs murailles ou aux portes de leurs villes de grands crocs en fer contournés

1. Ce fut la devise épiscopale de Mgr Pavy. On l'a traduite avec bonheur, en disant qu'elle signifie : La religion de JÉSUS-CHRIST, *ressuscitée* en Algérie après onze siècles d'un sommeil de mort, *ne meurt plus*. L'écusson qu'elle surmontait exprimait la même pensée. Il portait *d'argent à l'étendard de la Croix, sous la forme triomphale d'un Labarum dominant le croissant du faux prophète qui s'élève sur Alger.*

en forme de langues de serpent. Puis,conduisant leurs victimes sur les remparts, dans un état de nudité complète, les mains liées derrière le dos, ils les laissaient glisser le long des murs à une hauteur considérable. Le fer pénétrait profondément dans les chairs, et le patient restait ainsi affreusement suspendu, jusqu'à ce que la mort s'ensuivît.

D'autres fois, ils attachaient un esclave par les pieds et par les bras à quatre navires qu'ils dirigeaient ensuite vivement vers quatre points opposés. L'écartellement mettait en pièces les infortunés captifs.

Ils pratiquaient aussi un autre genre de supplice non moins affreux.

Ouvrant avec un rasoir par de profondes entailles les épaules du patient, ils y glissaient et y fixaient solidement de grands flambeaux de cire allumés, qui, en se fondant, faisaient couler lentement le liquide brûlant dans les plaies de la victime fortement liée, jusqu'à ce que la douleur et la faim lui fissent rendre l'âme.

Ils les enfermaient encore entre quatre murailles jusqu'aux épaules, ou dans une fosse qu'ils remplissaient de terre, les laissant languir dans cette affreuse situation, qui ne tardait pas à décomposer leurs chairs et à amener la dissolution d'un cadavre vivant, tourment mille fois plus horrible que la mort la plus violente.

Quelquefois on apportait devant les persécuteurs un tonneau garni intérieurement de clous. On y jetait les malheureux esclaves et on les faisait rouler rapidement, malgré leurs cris et leurs souffrances.

« Il y en a d'autres, dit le Père Dan, qu'ils font mourir sur un canon chargé, auquel ils mettent le feu, ou bien ils les exposent à la bouche du canon même.

Souvent les infortunés captifs voyaient quelques-uns de leurs compagnons condamnés à être rompus vifs. Le bourreau, armé d'une masse de fer ou d'un levier, leur brisait bras et jambes et les laissait mourir dans ce pitoyable état. Tantôt le peuple se chargeait de l'exécution, et alors toute cette populace fanatique se ruait sur les chrétiens qu'elle accablait de cailloux et de pierres. Tantôt le propriétaire se

donnait la barbare satisfaction d'exécuter lui-même le patient : il le pendait avec des cordes au plancher, les pieds en haut et la tête en bas. Puis, après avoir arraché violemment les ongles, il versait de la cire ardente sur la plante des pieds. Tantôt enfin, et c'était le plus affreux de tous les tourments, le martyr était exécuté par ses propres compagnons, qu'on obligeait à venir, l'un après l'autre, décharger un coup de hache sur le corps de la victime.

Un musulman était-il ivre, le voyait-on transporté d'un mouvement de colère ou de fureur, vite on appelait un esclave chrétien, afin que le maître pût décharger son ivresse ou sa colère sur lui, en le frappant à coups de couteau.

Mentionnons encore le supplice connu sous le nom d' « estrapade ». Pour être le moindre de tous, il n'en était pas moins fort pénible, à cause du grand nombre de fois auxquels les corsaires y soumettaient les captifs dans la haute mer. Voici comment le Père Dan le décrit, dans sa vieille et si curieuse *Histoire de Barbarie :* « Ils attachent l'esclave par dessous les aisselles à une longue corde qui tient par une poulie à une antenne du vaisseau, puis lâchent la corde et l'esclave dans la mer, et le relèvent ainsi autant de fois qu'ils ont envie de le mouiller, qui est leur jeu et passe-temps ordinaire. »

Pour ne pas prolonger hors de mesure cette description effrayante, bornons-nous à citer le résumé qu'en fit un jour Mgr Pavy.

« Plusieurs écrivains, disait-il dans un *Appel* demeuré célèbre, nous en ont laissé l'effroyable peinture : c'est à faire dresser les cheveux sur la tête. Exposition publique dans un état complet de nudité, vente à prix d'argent, envoi sur les galères pour y manier la rame dans les expéditions contre les chrétiens, travaux excessifs et vils dans la cité et dans les campagnes ; pour nourriture, dix onces de pain, de l'eau et du vinaigre ; pour logement, un bouge bas et sombre, et souvent la cale d'un vaisseau ; pour vêtements, d'ignobles haillons couvrant à peine le corps, et, quand le travail cesse ou qu'il le permet, de lourdes chaînes aux pieds ; les plus grossières injures prodiguées avec le plus insolent mépris ; les femmes,

les enfants et les jeunes gens, tristes jouets de passions abominables ; à la moindre faute d'oubli ou de légèreté, d'horribles châtiments, suivant le caprice et la cruauté du maître, et toute résistance à ces horribles traitements est punie de mort. Tantôt on frappait les esclaves à coups de pierres, de couteaux ou de bâtons, sur les pieds, sur le dos ou sur le ventre ; tantôt on leur brisait les dents, on leur coupait le nez et les oreilles ; tantôt on les attachait, pour les traîner par les rues, au cou ou à la queue d'un cheval ; tantôt on les rompait, on les brûlait ou on les empalait ; tantôt on les roulait dans des tonneaux remplis de clous ; tantôt on leur entr' ouvrait les épaules à coups de hachets, et, dans ces plaies béantes, on faisait fondre de longs flambeaux de cire allumés.

« Dans leurs bagnes, les deys prenaient plaisir à ces raffinements de torture. Notre courage s'épuisait, dit l'immortel Cervantès, à la vue des cruautés que Hassan exerçait dans son bagne. Tous les jours, un supplice nouveau ; tous les jours, un captif était suspendu au croc fatal, un autre était empalé, un troisième avait les yeux crevés, et cela sans motif, uniquement pour satisfaire la soif du sang qui était naturelle à ce monstre, et qui inspirait même de l'horreur aux bourreaux qui le servaient.

« En dehors de ces tortures extraordinaires, les plus durs travaux étaient le partage des esclaves chrétiens. Ils portaient les bagages au camp, travaillaient aux remparts, traînaient les charrettes remplies de matériaux, construisaient et démolissaient. Tous les esclaves du deylik portaient un anneau de fer au pied, et recevaient, pour toute nourriture, trois petits pains par jour, ou, selon Favanti, deux biscuits bien noirs. — Il est d'usage, observe cet historien, que, chaque année, deux cents esclaves meurent des suites du manque de nourriture. — Ils étaient à demi nourris, surmenés de travail et logés dans des cellules basses, sombres, malsaines, infectées de vermine, d'insectes et de scorpions. Ajoutez à ces tortures la sépulture sans honneur et la cérémonie même des funérailles exposée à l'outrage, et il vous sera permis de comprendre l'état d'abattement et de prostration morale dans lequel se trouvaient la plupart des esclaves ; à force de dégradation matérielle, un

grand nombre arrivait peu à peu à la dégradation morale et à une sorte d'« abêtissement » qui ne laissait plus dans l'âme ni fibres, ni ressorts, ni dignité, ni courage. Quelques-uns, plus impatients d'un joug affreux, cherchaient à rompre leurs chaînes ; mais, outre l'impossibilité de franchir la mer ou de se dérober sur terre aux poursuites acharnées de leurs maîtres, les plus grandes précautions étaient prises pour empêcher toute tentative d'évasion. Si, malgré cela, quelques-uns parvenaient à s'échapper et qu'on les reprît, ce qui était ordinaire, on les brûlait vifs après les plus inimaginables supplices. »

Ces choses semblent si étranges, si violentes, qu'on ne peut s'imaginer qu'elles aient eu lieu à une époque aussi rapprochée de la nôtre. Et pourtant, un demi-siècle seulement nous sépare de cette barbarie. En 1830, la ville d'Alger comptait, à elle seule, dans ses murs, un nombre très considérable d'esclaves, et pourtant le nombre en était bien diminué, grâces aux honteuses conventions conclues avec les deys d'Alger et de Tunis, par les souverains de l'Europe.

C'est en 1670 que le célèbre Mascaron de Marseille, encore tout impressionné des souvenirs de son enfance et de sa jeunesse, s'écriait, en faisant l'oraison funèbre du duc de Beaufort :

— Hélas ! je l'ai vu de mes propres yeux ! Quand je me souviens qu'il n'arrivait point de vaisseau qui ne nous apprît la perte de vingt autres ; quand je songe qu'il n'y avait personne qui ne pleurât ou un parent massacré, ou un ami esclave, ou une famille ruinée ; quand je me rappelle, dans ma mémoire, l'insolente hardiesse avec laquelle ils faisaient des descentes presque à la portée de notre canon, où ils enlevaient tout ce que le hasard leur faisait rencontrer de personnes et de butin ; que les promenades sur mer n'étaient pas sûres, qu'on craignait toujours que, de derrière les rochers, il ne sortît quelque pirate ; quand je me représente les cachots horribles d'Alger et de Tunis remplis d'esclaves chrétiens et de Français plus que d'autres nations, exposés à tout ce que la cruauté de ces maîtres impitoyables leur faisait souffrir, ou pour ébranler leur foi, ou pour les obliger à grossir le prix de leur rançon ; quand je me rappelle toutes les railleries sacrilèges et piquantes que faisaient ces insolents d'un Dieu

et d'un roi qui défendaient si mal, l'un ses adorateurs, l'autre ses sujets, mon imagination me rend ces temps malheureux si présents que je ne puis m'empêcher de m'écrier : *Usquequo, Domine, improperabit inimicus ?*

Et cela a duré six cents ans ! Pendant la durée de six siècles, d'Alger, de Tunis, de Tripoli, de Salé, de Tétuan, de Tanger, partaient sans cesse de nombreux navires armés en guerre, montés par des forbans aussi audacieux que cruels. Ils couraient la Méditerranée, l'Adriatique et les bords de l'Océan, abordaient quelquefois jusqu'en Angleterre, en Irlande et même en Islande. Ils attaquaient tout navire chrétien, faisaient main basse, à terre, dans leurs soudaines et rapides descentes, sur tout ce qui se trouvait à leur portée, et ramenaient dans leurs repaires bâtiments, hommes et dépouilles. Les bagnes d'Afrique regorgeaient d'esclaves chrétiens. La seule ville d'Alger, avec sa banlieue, comptait, dans la première partie de XVIIe siècle, près de vingt-cinq mille Français, Espagnols, Anglais, Italiens, Styriens ; il y avait même des Russes. Quant aux pertes de commerce, on estimait à plus de vingt millions, somme énorme pour l'époque, la valeur des objets capturés par les seuls Algériens. C'est le calcul fait sur les lieux par le P. Dan.

En face de ces horreurs, quelle était la conduite des États de l'Europe, des puissances catholiques surtout ? Sans doute, pendant la généreuse et chevaleresque époque des croisades, bien des efforts furent tentés par les princes chrétiens. Mais, quel long oubli après la dernière croisade ! Du XIVe au XVIe siècle, nulle expédition n'est dirigée contre la piraterie des rivages africains. Et encore, après ce temps, si vous exceptez l'expédition du cardinal Ximenès (1590) et celle de Pierre de Navarre (1505), qu'est-ce que les expéditions isolées et avortées de Diégo de Vira, de Moncade, de Charles-Quint, de François de Vendôme, de Duquesne, de d'Estrées lui-même en 1689 ? De longs intervalles les séparent, et l'insuccès les termine toujours.

Cinq quarts de siècle après d'Estrées, en l'année 1816, l'Anglais lord Exmouth vient fièrement imposer à Alger l'abolition de la course et de l'esclavage. L'Angleterre s'était

dès lors constituée la grande protectrice de la sécurité des mers ; le gouvernement algérien, se sentant le plus faible, parut s'incliner ; mais, comme toujours, il se moqua du traité. En 1823, la course recommença et fit encore des esclaves. Seulement, on les appela des prisonniers, en attendant qu'on pût tout remettre sur le pied d'autrefois, car les Turcs d'Alger n'avaient pas cessé d'être les mêmes : c'était toujours la même ignorance, la même arrogance et la même férocité. En 1825, le dey faisait de nouveaux règlements pour le partage des prises futures. Enfin, en 1830, le nombre des esclaves ou prisonniers chrétiens, qui se trouvaient dans les bagnes de l'Algérie, s'élevait à dix mille environ.

Voilà le courage que l'Europe déploya contre une poignée de vautours dont on n'osait détruire l'aire ; voilà en particulier ce qu'a fait ce XVIIIe siècle, si fécond en ignominies, en trahisons, en apostasies et en lâchetés ! Et maintenant, ne craignons pas de tout dire, dévoilons une honte de notre continent. Mgr Pavy a fouillé pour nous dans les archives les plus secrètes, il a eu la clef de toutes les ignominies du passé et il a ouvert la porte à tous par un beau livre qui réduisit au silence bien des détracteurs de l'Église.

Oui, la plupart des grands et des petits États de l'Europe payaient aux Musulmans un tribut, achetaient la sûreté de la Méditerranée, s'inclinaient sous le joug de l'infidèle.

On distinguait en Barbarie trois sortes de tributs : celui de la *legura* provenant d'une obligation nominativement contractée ; celui des *aouaïd*, provenant de la coutume, et nommé par les Français *usances*, par les Espagnols *agnaites* ; et enfin, oserons-nous le dire, celui des *avanies*, moyen d'extorquer de l'argent qu'il est inutile d'expliquer, et qui, pour sortir de la règle, n'était nullement une exception, parce qu'on l'appliquait à toute heure, sous toutes les formes, et chez toutes les nations barbaresques.

La *legura* était payée tous les deux ans par les États-Unis, Naples, le Portugal, la Hollande, la Suède et le Danemark. Ces deux dernières puissances mêmes n'ont été exonérées du tribut qu'elles payaient au Maroc qu'en 1845 par la France. 125,000 francs étaient le prix moyen de cette lâcheté.

La France, l'Angleterre, l'Espagne, la Sardaigne et la Toscane payaient des présents, tous les deux ans, sans parler du cadeau de joyeux avènement. Le présent devait être d'une valeur de 125,000 francs pour les trois premiers États ; il était moindre pour les deux derniers.

Le renouvellement des consuls était l'occasion d'un nouveau tribut déguisé, et les Barbares ne leur faisaient pas faute d'*avanies* pour les obliger à changer souvent. On a vu des consuls, vieillards vénérables, attelés à des chariots servant au transport des pierres, et cela en plein dix-neuvième siècle !

La compagnie royale d'Afrique ne fut pas plus exempte que l'Angleterre. Celle-ci alla même jusqu'à payer 15,000 francs de passe-port pour chacun de ses bâtiments de commerce qui naviguaient dans la Méditerranée.

L'Espagne, cette grande ennemie des Maures, se soumit comme les autres et paya des millions pour obtenir la paix et la sécurité de son pavillon, autrefois si redouté des côtes barbaresques.

Les républiques italiennes du moyen âge payèrent cher leur résistance fière et courageuse aux Barbares africains. Les Villes Hanséatiques se résignèrent plus vite et se soumirent au tribut. Chose curieuse ! En 1830, le sénat de Hambourg délibérait pour le vote de ce tribut, lorsque le consul de France lui envoya dire de cesser toute délibération, désormais inutile. Le canon de la France avait détruit l'aire des vautours.

Pour l'honneur de l'Église, s'écriait Mgr Pavy, quand il avait fini cette humiliante énumération, ajoutons que l'île de Malte, défendue par ses religieux chevaliers, et que les États-Romains, protégés dans leur dignité par le Saint-Père, ne s'abaissèrent jamais à compter aux Musulmans d'Afrique ni tributs, ni présents.

Nous venons de nommer l'Église. Hâtons-nous, pour nous consoler de ces lâches turpitudes, de jeter un regard sur son action divine et bienfaisante parmi toutes ces hontes.

Il existait deux ordres religieux, celui de la Sainte-Trinité et celui de Notre-Dame de la Merci, tous deux nés en France du douzième au treizième siècle, et fondés par des Français,

qui, dans un profond sentiment de charité chrétienne, prenant pour patronne la Mère des chrétiens, s'étaient voués au rachat des captifs. Durant six cents ans, ils remplirent cette mission de fatigues, de périls, d'humiliations, de douleurs. Ils allaient mendier dans toute l'Europe à la sueur de leur front, et des deniers qu'ils avaient recueillis, ils venaient ensuite dans les villes barbaresques dénouer les chaînes des captifs. Mais c'était là qu'ils trouvaient les plus grandes difficultés et les plus amères. Les pirates les traînaient par d'interminables longueurs, afin de leur tirer plus d'argent, multipliant les supercheries pour éluder les conventions les mieux arrêtées, désolant leur patience ; plusieurs furent indignement jetés en prison, mis à mort ou réduits en esclavage, parce que, trompés par les indignes calculs des marchands d'esclaves, ils ne pouvaient payer en entier les sommes qu'on exigeait d'eux. Rien ne les rebuta : on peut dire, au contraire, que leur zèle croissait avec l'outrage et se multipliait par l'avanie.

Mgr Pavy fit le compte des chrétiens ainsi rachetés en Afrique et en Asie pendant six siècles, et en Espagne pendant l'expulsion des Maures. A partir de 1198, date de la fondation de leur institut, jusqu'en 1788, les Trinitaires ont racheté neuf cent mille esclaves européens, et, à ne porter même qu'au tiers, qui est une concession impossible, en regard de l'histoire, le nombre de ceux qui durent leur délivrance aux Pères de la Merci, c'est donc au moins douze cent mille esclaves chrétiens rachetés par ces ordres religieux.

Le prix de la rançon est impossible à fixer avec précision. Il variait suivant la fortune présumée, suivant l'âge, la force, les aptitudes du captif, suivant le caprice ou la cupidité du maître. Sur les tableaux officiels des rançons opérées à Alger en 1787, il y en a de 1100 et de 2000 piastres fortes d'Espagne, c'est-à-dire de 5,775 francs et de 10,500 francs. En ajoutant les frais considérables de droits à payer, de voyage, de séjour, les *avanies*, on trouve qu'en moyenne chaque rançon d'esclave coûtait au moins 6,000 francs. Ainsi le rachat de douze cent mille esclaves serait le produit de sept millions d'aumônes fournies, recueillies et distribuées par les ordres de la Trinité

et de la Merci. Telle fut la part des peuples catholiques qui, en donnant cette contribution, donnèrent encore les humbles et saints héros qui l'ont obtenue et dépensée.

Sur quoi, le fier et noble prélat, que l'église de Lyon envoyait à l'Afrique reconquise et délivrée par nos armes, s'écriait :

— Il se trouve des hommes pour demander à quoi servent les moines? Saint Félix de Valois et saint Jean de Matha, fondateurs de l'ordre de la Trinité; saint Pierre Nolasque, fondateur de la Merci, l'homme le plus libéral, a dit Bossuet, qu'il y ait jamais eu sur la terre, trois moines ont plus fait pour la liberté pendant six cents ans que tous les philosophes ensemble !

Nous n'avons pas nommé encore Notre-Dame d'Afrique et c'est elle, nos lecteurs l'ont senti, qui était sous chaque ligne de cette douloureuse esquisse. Partout, ils auront vu l'influence rédemptrice de celle qui coopéra à la rédemption du genre humain, l'action de la Vierge puissante qui fit rayonner la gloire du nom chrétien à Lépante. C'est elle qui fonda, qui patronna, qui soutint et dirigea les ordres de la Merci ou de la Rédemption des captifs. C'est elle que les mandements épiscopaux appelaient au nom de nos armées, à la veille de la conquête d'Alger. La flotte française quittait Toulon le 17 mai, en plein mois de Marie, et, quelque temps après, la reconnaissance universelle donnait à une vieille mosquée, convertie provisoirement en église, le titre de Notre-Dame des Victoires. C'est le 24 mai 1857, le jour de Notre-Dame Auxiliatrice, qu'une dernière campagne a terminé vingt-sept ans de glorieuses luttes.

Il y avait, à ce moment, dix ans pleins que l'abbé Pavy exerçait son fécond ministère d'évêque sur la terre africaine.

III. — L'épiscopat.

Un décret royal, en date du 26 février 1846, avait nommé M. l'abbé Pavy (Louis-Antoine), doyen de la Faculté de Théologie de Lyon, à l'évêché d'Alger, vacant par la démission de Mgr Dupuch. Le pape Grégoire XVI préconisait le nouvel

élu dans le consistoire du 14 avril de la même année, et, le 24 mai suivant, presque à la veille de l'élection de Pie IX, Mgr Pavy fut sacré, dans l'église primatiale de Lyon, par le cardinal de Bonald, assisté de deux évêques français, Mgr Devie, le saint évêque de Belley, et Mgr du Trousset d'Héricourt, évêque d'Autun, tous deux amis du nouvel élu. Mgr Blanchet, évêque d'Orégon, assistait à la cérémonie qui avait attiré à Saint-Jean, une foule de prêtres et de fidèles. La faculté du Théologie avait voulu donner à son ancien et sympathique doyen un gage de sa fraternelle et respectueuse affection, et la mître splendide qui brillait au front du jeune évêque lui avait été offerte par les autres professeurs, MM. Vincent, Barracand, Vernanges et Plantier, le futur êvêque de Nîmes.

Le nouvel évêque avait quarante ans à peine. Déjà, ses amis pressentaient qu'il prendrait bientôt rang parmi les plus vénérables.

— Il est impossible de l'avoir connu, écrivait l'un d'eux, sans se souvenir toujours de lui, comme d'un type exceptionnel d'évêque qui semblait avoir été créé pour l'Algérie, pour vivre dans un pays de luttes, de contraste et d'imprévu, apôtre à la fois militaire et populaire. Écrivain brillant, orateur ou conteur plein d'esprit et de saillies, il avait surtout le secret de captiver nos militaires par sa parole toute française. L'évangile, dans sa bouche, était bien la religion inspiratrice des croisades, et quand on l'entendait, on se croyait en présence d'un de ces prélats à longue barbe haranguant leurs preux chevaliers.

Un autre, qui l'avait beaucoup connu en Algérie, l'écrivait, dans un journal de la colonie, au lendemain de la mort du grand évêque :

— Nous devons ajouter la mort de Mgr Pavy à la liste des malheurs publics, par lesquels l'année 1866 s'est malheureusement distinguée. Mgr Pavy sera une des gloires de l'Église, si la gloire est au prix du dévouement et des bienfaits. Sa charité et son indulgence lui avaient acquis l'affection de tous dans cette contrée où tant de religions et d'idées philosophiques se trouvent en présence.

Il ajoutait :

— En matière d'indépendance, Mgr Pavy ne le cédait à personne. Or, l'indépendance est la pierre de touche des caractères. Qu'on nous permette de citer un fait qui, sous forme légère, peint l'homme tout entier. Louis-Philippe s'adressait à lui pour obtenir enfin un mot de vérité sur l'Algérie. Il y a de celà vingt et quelques années. — Tout prospère en Afrique? demandait le roi. — Deux choses, Sire, la carotte et la graine d'épinards.

Après ce mot aussi spirituel que courageux, le journaliste concluait :

— Mgr Pavy ne s'est jamais départi de sa noble franchise. Il savait qu'un mot suffit pour creuser un abîme entre le présent et l'avenir de son auteur. Que lui importait ! Rien ne pouvait l'empêcher de saisir l'occasion de lancer un trait, quand il s'agissait d'atteindre un noble but.

Cet esprit chevaleresque et indépendant, cet évêque qui parlait la langue des braves, était cependant toujours prêt à étudier toutes les questions positives, tous les intérêts matériels de son pays d'adoption. Il sut le prouver hautement et franchement dans une circonstance, où l'intervention du courageux prélat eut un tel écho dans la capitale de notre colonie que, par un mouvement unanime, tous les européens se portèrent à l'évêché pour faire à leur éloquent interprète une ovation à laquelle Mgr Pavy se hâta de se soustraire. Napoléon III, loin de s'en formaliser, eut le bon esprit de montrer combien il appréciait cet esprit large et ce noble caractère, il lui fit l'accueil le plus distingué et l'invita, avec les plus flatteuses instances, à faire partie du cortège impérial pendant tout le voyage fameux de 1865.

Voilà l'homme que Dieu, dans les trésors de sa providence, avait gardé et préparé pour la grande et difficile mission que Mgr Dupuch laissait à son successeur.

On le vit arriver à Alger, avec une confiance qui se traduisit par un accueil enthousiaste. Mais bientôt, hélas! les difficultés et les embarras de sa mission apparurent au nouvel évêque, dans toute leur réalité, bien faite pour effrayer et décourager un autre que lui.

Beaucoup d'œuvres étaient à peine ébauchées; il en restait d'autres fort importantes à créer. Mgr Dupuch avait commencé à tout organiser. En 1840, 1842 et 1843, les jésuites, les lazaristes, les trappistes s'étaient établis en Algérie, ainsi que plusieurs ordres de religieuses qui aidèrent puissamment le premier évêque. Mais, que de choses à faire encore !

Le nouvel évêque, fort de son énergie et de son dévouement, secondé activement par les différents gouvernements qui se sont succédé en France, se mit à l'œuvre avec ardeur et succès. L'église de Lyon, dont la foi et la générosité débordent dans toutes les parties du monde catholique, lui fournit d'actifs collaborateurs qui facilitèrent l'érection d'un grand nombre de nouvelles paroisses, et bientôt le diocèse d'Alger possédait presque toutes les œuvres de charité et de prosélytisme établies en France.

Mgr Pavy arriva à Alger au mois de juillet 1846, précédé par une belle lettre pastorale sur l'*Église d'Afrique*. Il y trouva vingt-neuf paroisses établies et vingt-trois titres ecclésiastiques. Quand il est mort, on comptait en Algérie une population européenne de 225,916 habitants (armée française non comprise), neuf cures, cent soixante-douze succursales, quarante-quatre vicariats rétribués par l'État, dix prêtres auxiliaires. Le grand séminaire fut transformé en 1849, un petit séminaire fut créé; des maîtrises furent organisées, des collèges fondés, l'établissement des trappistes augmenté. Les maisons de frères, les orphelinats prirent aussi de l'accroissement, ainsi que les établissements des sœurs Trinitaires, de Saint-Vincent-de-Paul, du Sacré-Cœur, du Bon-Pasteur, de Bon-Secours.

Au milieu de ses travaux d'organisation, l'évêque gardait sa nature propre, originale, personnelle. Un publiciste, qui l'avait beaucoup pratiqué, M. Eugène Chapus, en traçait, dans une feuille très répandue à ce moment, une pittoresque esquisse.

« Il était, disait M. Chapus, d'une aménité d'humeur qui ne se démentait jamais à l'égard de ses amis. Vis-à-vis de son clergé, il était paternel et non moins jaloux de sa dignité en particulier, dont il se préoccupait toujours, que de celle de

l'Église en général. Bon et charitable à l'excès envers les faibles, il se montrait habituellement circonspect et même un peu froid avec ses égaux et surtout avec ses supérieurs. Il aimait que la pensée du bien dont il désirait la réalisation fût comprise, et quand elle ne l'était qu'imparfaitement par ceux dont il demandait le concours, sa fierté d'âme semblait en souffrir.

« Il pouvait prétendre et atteindre à bien haut par sa tenue et ses belles façons, par ses habitudes du monde et la facilité de sa parole qui a suffi, souvent, dans les tournées épiscopales, à quatre ou cinq prédications dans la même journée. Il improvisait toujours, sans avoir même arrêté, à l'avance, le texte sur lequel il devait parler. Son prosélytisme envers les indigènes était très remarquable, et il est parvenu à rallier à la foi catholique un grand nombre d'Arabes.

« — Nous voulons croire ce que tu crois, lui disaient-ils, parce que tu es bon et charitable !

« Il avait de fréquentes conférences publiques avec des Marabouts dont souvent il eut l'indicible joie d'opérer la conversion. A la vérité, son inépuisable charité affirmait éloquemment l'autorité de sa parole.

« Chaque semaine, il faisait distribuer par l'abbé Suchet d'abondantes aumônes à tous les Arabes qui se présentaient, soit à son palais épiscopal, à Alger, soit au sommet de l'Abouzaïs, où il habitait de prédilection le petit-séminaire qu'il avait fondé. Mgr Pavy s'y rendait, sans faute, tous les soirs ; il appelait les élèves du séminaire ses enfants, et il les connaissait tous par leur nom. Ses joies terrestres, en dehors de sa mission sacerdotale, consistaient à réunir autour de lui quelques amis dévoués sous les ombrages de sa chère campagne, et particulièrement sous le feuillage d'un figuier séculaire, dont le dôme touffu aurait pu aisément abriter cent personnes ; de là, la vue embrassait des horizons immenses, sans fin et semblables à l'éternité dont sa pensée était si fréquemment occupée. »

Pendant vingt ans, Mgr Pavy déploya, dans ce vaste diocèse, un zèle dont il ne se départit jamais.

En face d'œuvres à créer ou à soutenir, de centres religieux

à organiser, d'immenses distances à parcourir pour visiter ses diocésains, l'infatigable évêque savait encore trouver le temps de se livrer à d'importants travaux religieux et littéraires.

Nous nous souvenons de lui avoir entendu dire à lui-même que rien ne le préoccupait comme la pénurie des ressources de ses prêtres en fait de livres et de bibliothèques, surtout dans les commencements de son arrivée en Algérie. Sous l'empire de cette préoccupation, il soignait extrêmement ses lettres pastorales, et en faisait de véritables traités complets de la matière qu'il s'était proposé d'enseigner.

En voici, du reste, les principaux sujets. On y verra la suite de son apologétique, qui a été recueillie dans une série de volumes qui ont fait le clergé algérien et que notre génération est malheureusement en train d'oublier. En 1847, *la Papauté en général et ses rapports particuliers avec l'Église d'Afrique*; en 1848, *la Vérité*; en 1849, *Destinées de l'Algérie*, fondation de colonies agricoles et érection de nouvelles paroisses; en 1850, *l'Esprit de famille* : c'est dans cette instruction, vrai chef-d'œuvre par le fond et par la forme, qu'il enseignait à ses colons la dignité du mariage chrétien; en 1851, *la Propriété et l'usage des biens temporels*; en 1852, *Notions et principes élémentaires de la civilisation*; en 1853, *la Divinité de JÉSUS-CHRIST*; en 1854, *Mission divine de l'Église sur la terre*; en 1855 et 1856, *Divinité de l'Église*; en 1857, 1858, 1859, 1860 et 1861, *Vie de la foi* et *Doutes sur la foi*; en 1862, *Indifférence systématique en matière de foi*; en 1863, *Épreuves extérieures de la foi*; en 1864, *Institution de l'adoration perpétuelle*; en 1865, des *Avis de circonstance*; en 1866, *la Loi de Dieu*.

En dehors de ces œuvres capitales dont l'énumération, à elle seule, est déjà si belle, Mgr Pavy trouvait, dans la solitude qu'il se faisait dans ses rares moments de loisir au petit-séminaire, le temps d'écrire d'autres ouvrages, parmi lesquels nous nous contenterons de citer son pieux et si beau *Mois de Marie*, que nous recommanderions comme le gage filial de l'amour de cette grande âme pour la sainte Vierge, si nous n'avions déjà signalé et si nous n'avions à louer bientôt encore une

autre entreprise de son zèle pour le culte de la Mère de Dieu.

Un événement pénible pour son cœur d'évêque et douloureux pour l'Église renaissante d'Afrique donna à Mgr Pavy occasion d'écrire son magnifique ouvrage sur *le célibat ecclésiastique* qui a épuisé la question.

Sous le titre piquant : *A chacun selon ses œuvres*, il publia, en 1863, lors de ce scandale qui affligea tout à coup la France par la plume de M. Ernest Renan, les *Observations de l'évêque d'Alger sur le roman intitulé : « Vie de JÉSUS »*.

La notice en faveur de la construction de *Notre-Dame d'Afrique*, monument commémoratif de la conquête d'Alger, est une éloquente histoire des crimes de la piraterie musulmane, des héroïques prodiges de la charité chrétienne pour le rachat des captifs et, redisons-le, des hontes de l'Europe qui payait trop docilement des tributs auxquels la conquête d'Alger mit un terme.

Sur ces plages qui virent les premières le drapeau libérateur, l'évêque d'Alger voulut élever un édifice, mauresque de forme, mais chrétien par la consécration et par la croix triomphale. C'est là qu'il plaça la statue de Notre-Dame d'Afrique, comme le phare de la civilisation qui devra revivifier toute l'Afrique.

En 1862, Mgr Pavy parcourut la France, rappelant à nos populations oublieuses les tyrannies et les oppressions dont la conquête de l'Algérie a délivré l'Europe entière. Le midi surtout l'entendit avec émotion faire la navrante peinture de la désolante plaie de la piraterie qui infesta durant tant de siècles notre Méditerranée, et qui imposa si longtemps de honteux tributs au gouvernement français.

Dans ses magnifiques improvisations, les contemporains ne l'ont point oublié, l'éloquent évêque montrait l'Église d'Afrique, à peine sortie de ses ruines, tendant la main à la mère-patrie, pour construire à Notre-Dame de la Merci un temple digne de sa reconnaissance.

C'était une œuvre éminemment française et chrétienne. Elle réussit.

Que dire maintenant de son dévouement au Saint-Siège, si

énergiquement manifesté en 1862 et ensuite à l'occasion de l'Encyclique et du *Syllabus !*

Son filial amour lui valut plus d'une distinction de Pie IX. Il facilita toutes les négociations pour l'érection des deux nouveaux évêchés en Algérie : l'un, près de cette ville de Bone, qui a été consacrée par les souvenirs de saint Augustin ; l'autre à Oran, où revit aujourd'hui la mémoire du cardinal Ximenès, dans une population à la fois espagnole et française.

Le pape, heureux de s'associer à ce vœu, allait conférer à Mgr Pavy le titre d'archevêque d'Alger.

Hélas ! Mgr Pavy ne devait pas voir se réaliser son vœu le plus cher et recevoir des mains de Pie IX la confirmation de ses espérances !

IV. — Comment meurent les évêques.

Le 13 novembre 1866, une simple indisposition du vénérable prélat avait pris tout à coup de telles proportions qu'on crut devoir procéder en grande hâte à l'administration des derniers sacrements.

Pendant que le vénéré malade faisait, avec une grande lucidité d'esprit, sa confession générale, le chapitre, un clergé nombreux accouru des deux provinces, s'assemblaient, ainsi que les élèves des deux séminaires. Le public aussi arrivait en foule.

A deux heures et demie, la cérémonie commença. On apporta solennellement le saint Viatique au pieux évêque,qui le reçut avec une ferveur touchante. Il recueillit alors toutes ses forces et délégua son premier vicaire-général pour faire, en son nom, à voix haute, sa profession de foi publique. Après quoi, il reçut l'Extrême-Onction et l'indulgence de la bonne mort.

Son désir avait été d'être levé pour recevoir les derniers sacrements avec plus de respect. On s'y opposa. Il était donc sur son lit, revêtu du rochet, du camail, de l'étole, et voulut avoir, tout le temps de la cérémonie, la tête découverte.

A peine fut-elle terminée que l'énergique prélat, indomp-

table même entre les bras de la mort, recueillit de nouveau toutes ses forces et annonça qu'il voulait parler.

On lui souleva la tête, et tous les assistants, fondant en larmes, s'approchèrent de lui, pour l'entendre dire :

« J'aurais voulu, Messieurs, vous parler un peu longuement, mais les forces me manquent pour vous exprimer tout ce qui se passe au fond de mon cœur. Vous accueillerez mes paroles comme celles d'un voyageur pressé de partir et qui dit adieu!... Dieu m'appelle et je suis prêt pour le grand voyage; ce sera, j'espère, vers cette terre que l'Écriture nomme la terre des vivants, *terra viventium.*

« J'aurais assisté avec bonheur au couronnement des œuvres commencées, et auxquelles j'ai consacré les vingt ans de ma vie d'évêque; mais la Providence semble s'amuser des desseins des hommes... c'est un de ses jeux *(en souriant)*, qu'il faut adorer et bénir. Je puis donc répéter la parole du poète latin : *Sic vos non vobis nidificatis, aves. Sic vos non vobis fertis aratra, boves....* Mieux encore, Messieurs, pour parler avec les Livres Saints : c'est Salomon qui construit et consacre l'édifice dont son père David avait, de longue main, préparé les matériaux; c'est Moïse qui sauve son peuple et lui donne la loi, mais c'est Josué qui l'introduit dans la terre promise.

« En vous disant adieu, j'ai à vous laisser particulièrement trois recommandations, dont vos cœurs me répondent :

« D'abord, je confie à votre zèle l'œuvre si chère de Notre-Dame d'Afrique, et j'éprouve une véritable satisfaction que le dévouement éclairé de la commission, dont j'aperçois ici des membres illustres, ne fera pas défaut à cette jeune orpheline, ce beau monument dû à la mendicité, mendicité féconde autant que glorieuse. Il y a là une bonne fille qui a recueilli des pièces abondantes pour la besace du mendiant de Marie, vous ne l'oublierez pas.

« Le second avis, Messieurs, c'est que vous gardiez un attachement inviolable à la discipline de l'Église, obéissance et respect à l'autorité ecclésiastique, quel que soit le successeur que la Providence me destine. J'attache à ce point la plus haute importance; depuis vingt-sept ans, mon prédéces-

seur et moi avons travaillé pour obtenir ce bel ordre qui existe dans notre jeune Église d'Afrique. Souvenez-vous, Messieurs, que ce qui fait les saints, c'est moins l'héroïsme des actions grandes et éclatantes que la fidélité à la règle.

« Enfin, prêtres de l'Algérie, aimez-vous les uns les autres, demeurez toujours unis pour les liens de la charité fraternelle. Si je vous fais cette recommandation, ce n'est pas qu'à cet égard j'aie à vous faire le moindre reproche ; j'ai des éloges à vous adresser : c'est un touchant spectacle que celui de la bonne harmonie qui a toujours régné parmi vous, et qui, de tant d'éléments venus de pays si divers, a réalisé si bien la perfection de la charité.

« Adieu, mes enfants, adieu ! »

— Quel admirable courage, écrivait un des assistants. C'était avec toute sa présence d'esprit et son énergie ordinaire, qu'il laissait échapper de sa poitrine les paroles toutes chaleureuses et pleines d'onction que son cœur lui dictait. Tout le clergé et le peuple qui l'entendaient étaient émus jusqu'aux larmes. Tous sanglotaient ; et, pour lui, sa voix ne défaillit point, malgré son extrême faiblesse. Il donna ensuite sa bénédiction. Après quoi, tous s'approchèrent pour aller baiser l'anneau du Pontife. La cérémonie avait duré une heure. Afin de ne pas prolonger la fatigue de Monseigneur, les enfants du petit-séminaire ne s'étaient pas présentés à la suite des autres personnes. Il les fit demander, afin qu'ils vinssent aussi baiser son anneau.

Un publiciste d'Alger, décrivant cette scène, s'écriait :

— Les paroles que Mgr Pavy a prononcées à ses derniers moments seraient d'un philosophe de l'antiquité, si elles n'étaient d'un de ceux que l'Église place au rang des saints. Quel calme devant l'éternité ! Quels adieux touchants à ceux qu'il laisse en lutte avec les orages de la vie ! Pour un tel homme, la mort n'est qu'une transition, sans douleur, de cette vie à la récompense que Dieu promet aux élus. En voyant le prélat tendre sa main défaillante vers la terre, et son regard plein d'espérance vers le ciel qui l'attendait, de quelle émotion douce et consolante ne dut-on point se sentir pénétré !... Fais que je voie comment tu meures, je te dirai comment tu as vécu !

Peu avant de mourir, il fit télégraphier à Rome par son frère pour transmettre au Pape un dernier témoignage d'amour filial, et lui demander sa bénédiction. Pie IX fit immédiatement répondre :

« Mgr Pavy, vicaire-général, Alger. — Le Saint-Père, bien « affligé par la nouvelle et touché vivement du témoignage « d'amour filial du respectable malade, lui envoie de tout son « cœur sa bénédiction apostolique. — Cardinal J. Anto- « nelli. »

Enfin, après de vives souffrances et des crises effrayantes, le deuxième évêque d'Alger expira le 15 novembre 1866, âgé de cinquante-huit ans, après vingt ans d'épiscopat.



Monseigneur GERBET.

Monseigneur Gerbet,

ÉVÊQUE DE PERPIGNAN.

(1798-1864.)

I. — Naissance, éducation, séminaires.

Philippe-Olympe Gerbet naquit à Poligny, le 5 février 1798, d'une famille riche et honorée.

Pour qui a connu la limpidité d'âme, la pureté de regard de l'abbé Gerbet, il ne saurait y avoir de doute: une mère pieuse veilla sur son berceau. Rien ne laisse sur la physionomie d'un enfant une empreinte reconnaissable, comme le rayonnement d'un cœur maternel qui vit de la vraie vie, de celle que l'on puise dans l'Eucharistie. Femme de devoir, la mère de Philippe Gerbet veilla elle-même sur les premiers développements du cœur de ses enfants. Femme de foi, elle leur parla de Dieu en termes qui se gravèrent au plus intime de leur conscience. Femme d'exemple, elle leur apprit à conformer toujours leur vie à leurs convictions. Femme forte, elle leur montra comment il faut soutenir les épreuves de Dieu.

C'est au collège de Poligny que Gerbet fit sa première communion, durant laquelle « il se passa dans son âme de ces choses que la parole humaine craint de profaner en les exprimant ».

A quatorze ans, il avait achevé ses études littéraires.

La voix qui avait parlé au pied de l'autel de sa première communion, il en avait gardé pieusement l'écho au plus intime de son être. Elle le poussa à revoir cet autel et à y réveiller, dans une longue oraison, des souvenirs « précieux, parce qu'il avait été fidèle ».

Quand il se releva, ce fut pour dire adieu à ses maîtres, embrasser sa mère et prendre le chemin du séminaire.

Son principal historien, Mgr de Ladoue, dont nous suivons les données aussi sûres que filialement attendries, introduit ici un dialogue qui rappelle, à s'y méprendre, la manière de Gerbet :

« Je me figure qu'au moment où il s'éloignait ainsi dans son modeste équipage, il eût été rencontré par quelque haut dignitaire de l'empire, un général, — il y en avait alors un peu sur tous les grands chemins, recrutant des hommes pour combler les vides de la grande armée. — En voyant ce jeune homme à la taille élancée, à la physionomie ouverte, il s'approche, espérant peut-être faire une heureuse recrue :

— Où allez-vous ainsi, jeune homme?

— Monsieur, je vais me faire prêtre.

— Prêtre! il n'y en a donc pas assez? Mais, pourquoi voulez-vous vous faire prêtre?

— Pour enseigner la religion et pour la défendre.

— Vous allez défendre là une cause perdue. Ne savez-vous pas que le Pape est en prison? L'empereur vient de le faire venir à Fontainebleau, et, après celui-ci, il n'y en aura plus d'autre.

— En êtes-vous bien sûr?

— Vous feriez bien mieux de vous enrôler dans les armées de l'empereur : d'ici à quelques années, il sera le maître du monde.

— Vous ignorez sans doute, monsieur, que celui à qui Dieu a donné le monde est JÉSUS-CHRIST, dont le Pape est le vicaire?

— Vieilleries que cela!... Mais enfin, mon ami, pourquoi voulez-vous vous faire prêtre? Est-ce que vos parents n'ont pas de fortune?

— Mes parents sont riches, et j'aurais pu, en continuant leur honorable profession, vivre dans l'aisance.

— Est-ce qu'on ne vous a pas trouvé assez d'esprit pour faire autre chose?

— Je viens de terminer mes études, et mes maîtres ne m'ont pas trouvé plus bête qu'un autre.

« Ne comprenant rien à ce langage, le général s'éloigne, en murmurant assez haut, pour être entendu :

— Fanatisme. »

Il fallait, en effet, une foi bien robuste, pour pousser vers la milice sacerdotale une âme jeune, intelligente, devant qui s'ouvraient toutes les carrières conduisant à la fortune et aux honneurs.

Franc-Comtois comme Gerbet, Jouffroy s'en revint, un jour de vacances, dans son Jura, et, sur sa route, il rencontra Gerbet. « Jouffroy, dit Sainte-Beuve dans ses *Causeries du lundi*, Jouffroy, dans le premier orgueil de la jeunesse et de la science, et l'auréole au front, ne dédaigna point de discuter avec le jeune séminariste de la province. »

Le « jeune séminariste de province » était de taille à tenir tête au brillant disciple de Cousin, qui « ne dédaigna pas de discuter avec lui ».

C'était pendant les dangers de l'invasion. La scène se passe dans la montagne, chez un curé, où Gerbet s'était retiré

L'historien de Gerbet, s'aidant des écrits des deux interlocuteurs, a dramatisé cette entrevue, qui se termina par le fameux « Attendons ! » remarqué de Sainte-Beuve.

L'élève de l'école normale entre brusquement en matière.

— Quelle philosophie vous a-t-on enseignée à Besançon ?

— On nous a enseigné la philosophie traditionnelle dans les écoles catholiques.

— Les vieilleries scolastiques !... Est-ce que vous en avez été complètement satisfait ?

— Non, il y a bien des choses qui m'ont paru laisser à désirer. J'ai, en particulier, trouvé la manière de procéder défectueuse.

— Je ne suis pas surpris que vous n'ayez pas été satisfait : la vraie philosophie n'existait pas encore. J'ai été assez heureux pour assister à la naissance de la philosophie nouvelle. J'ai entendu l'homme de génie, destiné à éclairer son siècle, nous en vanter, dans son langage un peu enthousiaste, les gloires méconnues : « La philosophie », nous disait-il, « est la lumière de toutes les lumières, l'autorité des autorités,

l'unique autorité.» Il nous expliquait que, jusqu'à présent, la philosophie n'avait pas pu exister, parce qu'on acceptait aveuglément la solution donnée par la Révélation. Or, je vous le demande, croyez-vous que, dans l'époque actuelle, une solution puisse être proposée à l'acceptation des masses, à ce titre qu'elle a été révélée? Croyez-vous qu'elles sentissent du goût pour une doctrine qu'on leur envelopperait de figures? Quant à moi, j'incline fortement pour la négative.

— Comment! votre premier pas en philosophie consiste à renverser le seul fondement de toute investigation philosophique! Vous n'êtes donc plus catholique?

— Eh! mon Dieu, je vais vous faire ma profession de foi: elle vous étonnera peut-être; mais, pour peu que vous vouliez suivre le chemin que j'ai suivi, vous arriverez au même résultat. Né de parents pieux dans ce pays où la foi catholique était encore pleine de vie au commencement de ce siècle, j'avais été accoutumé de bonne heure à considérer l'avenir de l'homme et le soin de son âme comme la grande affaire de la vie, et toute la suite de mon éducation avait contribué à fortifier en moi ces dispositions... J'étais heureux de ce bonheur que donne une foi vive et certaine en une doctrine qui résout toutes les grandes questions qui peuvent intéresser l'homme... Je n'oublierai jamais la soirée de décembre, où le voile qui me dérobait à moi-même mon incrédulité fut déchiré.

— J'espère bien ne jamais vous suivre dans cette triste voie. Arrière toute philosophie qui n'aurait pas pour résultat de confirmer en moi les convictions catholiques!

— Vos convictions catholiques! Vous ne savez donc pas qu'il n'est plus possible aujourd'hui, en présence des découvertes de la science, de croire ce qu'enseigne l'Église?

— Quelles sont ces découvertes?

— Avez-vous entendu parler du Zodiaque de Denderah?

— Non. C'est la première fois que ce nom est prononcé devant moi.

— Le Zodiaque, que l'on appelle de Denderah parce qu'il a été découvert, pendant les campagnes de l'armée française en Égypte, dans le grand temple de Denderah, l'ancienne Teutyris, représente l'état du ciel à l'époque où il fut dessiné.

Or, pour retrouver cet aspect céleste, il faut remonter à quarante-cinq, à soixante-cinq siècles. Que devient dès lors la chronologie de la Bible ?

— Êtes-vous bien sûr de ces calculs ? S'il y a désaccord entre la Bible, qui a pour elle une certitude infaillible, et un monument très incertain, le bon sens dit qu'il faut se prononcer pour la Bible...... Mais, attendons !

« Le jeune séminariste, dit Sainte-Beuve, mis en présence du monument inconnu, ne put que répondre : « Attendons ! »

Il eut raison d'attendre.

Lorsque la vraie science eut parlé, il fut constaté que le Zodiaque de Denderah appartenait à l'époque de la domination des Romains en Égypte, c'est-à-dire au premier ou au deuxième siècle de notre ère.

Le normalien et le séminariste se séparèrent.

L'enseignement élémentaire de Besançon ; le besoin qu'il éprouve, en revêtant enfin l'habit ecclésiastique, — qu'il n'avait point encore pris après trois ans de séminaire, — de se tremper fortement dans l'esprit de son saint état ; puis, un secret instinct, qui lui fit comprendre que son ministère s'exercerait toujours hors du pays natal, portèrent Gerbet à s'en aller demander au séminaire de Saint-Sulpice ce complément d'éducation cléricale dont il sentait la nécessité.

C'est au commencement de l'année 1818 qu'il frappa à la porte de Saint-Sulpice.

La compagnie obéissait alors au saint abbé Duclaux, et le séminaire avait pour directeur le savant abbé Garnier, ayant sous ses ordres des directeurs comme les Boyer, les Carrière, les Teysseyrre, dont les noms restent si justement vénérés dans le clergé de France.

Lorsque M. Duclaux vit l'abbé Gerbet, son âme, tempérée d'austérité et de tendresse, se sentit attirée vers le jeune Bisontin, dont la physionomie réfléchie et un peu triste révélait une âme d'élite.

Il lui assigna, pour être son *Ange*, un séminariste de haute distinction, en qui le Sulpicien exercé devina le compagnon naturel du nouvel arrivant.

C'était l'abbé de Salinis !

Comme plus tard Lacordaire, Gerbet se mit tout aussitôt à cultiver et à cueillir avec délicatesse cette fleur de l'amitié et à en jouir sans scrupule.

Les amitiés de séminaire, d'ailleurs surveillées avec un soin jaloux par les directeurs qui en savent les avantages et aussi les périls, laissent, dans une vie sacerdotale, un parfum pénétrant et suave que rien n'emporte, et qui demeure le meilleur abri aux jours de l'épreuve.

II. — Gerbet et Lamennais.

Gerbet et Salinis avaient contracté une de ces amitiés qui scellent deux vies l'une à l'autre: un homme « alors le plus célèbre et le plus vénéré des prêtres français », allait ajouter une affinité de plus à cette union, forte et tendre, née sous l'abri favorable du séminaire.

Le prêtre s'appelait Félicité de Lamennais.

Gerbet ressembla plus qu'on ne croit à Lamennais, avec ces différences profondes que creusent entre deux natures, d'une part l'obstination à enchaîner son cœur à ses idées, et de l'autre, un irrésistible besoin d'écouter toujours le langage du cœur, « ce doux conseiller repoussé de tous les séraphins foudroyés ».

Les côtés artistiques du génie de Lamennais attirèrent et fixèrent longtemps Gerbet. Il fut, lui aussi, contemplatif comme Platon, soldat comme Achille. Sous la soutane et sous la mitre, ce fut un lutteur vaillant et un doux docteur. On disait de lui, quand il siégeait sur sa chaire pontificale de Perpignan : « C'est l'abeille de l'épiscopat, bien supérieure à l'abeille attique. »

A Besançon, Gerbet avait lu et savouré le premier volume de l'*Essai*. On ne l'a dit nulle part, mais je soupçonne à plus d'un indice que le désir de connaître et le besoin d'aimer l'auteur ne furent pas étrangers à sa détermination de venir à Paris.

Aussi, quelle émotion il éprouva, le jour où son *Ange* lui dit : « Seriez-vous bien aise de voir l'abbé de Lamennais ? Il vient souvent ici chez M. Teysseyrre : c'est lui qui l'a décidé

à publier son *Essai.* Je suis déjà en rapport avec lui, et il veut bien me témoigner de l'affection. »

C'est ainsi que se forma, à l'insu de tout le monde, à l'insu du séminaire lui-même, le premier noyau de cette École menaisienne qui devait révolutionner l'Église et le pays, en France.

Quand il eut fait la connaissance de Lamennais, Gerbet, peu propre d'ailleurs à se plier aux exigences minutieuses d'une règle de vie monotone, songea à quitter Saint-Sulpice, où sa santé délicate souffrait visiblement. Attiré par l'un de ses anciens directeurs de Besançon, il alla se loger au Séminaire des Missions-Étrangères, d'où il suivit les cours de la Sorbonne.

A peine ordonné prêtre, l'abbé Gerbet fut nommé professeur suppléant à la chaire de théologie morale à la Sorbonne.

Ce n'est point là que le voulait Lamennais.

On se préoccupait beaucoup, à ce moment, de réorganiser les aumôneries dans les établissements universitaires. Relever, dans les collèges, le niveau de l'enseignement religieux, en le confiant à des ecclésiastiques intelligents et zélés, fut la grande préoccupation de M. de Frayssinous. Salinis lui écrivit : « Monseigneur, il serait impossible de trouver mieux que « M. Gerbet. Il a tout ce qu'il faut pour ce ministère : la piété, « le zèle, l'attrait, le talent. Je m'estimerais heureux de pou- « voir partager avec lui l'œuvre dont vous avez daigné me « charger. »

Salinis et Gerbet furent chargés tous deux de l'aumônerie du collège Henri IV. Les deux aumôniers se complétaient l'un par l'autre : le premier était plus actif, plus entreprenant ; l'autre, plus spéculatif, plus philosophe. Tous deux prirent rapidement un ascendant considérable sur cette jeunesse, alors, plus que jamais peut-être, désireuse de s'instruire des controverses religieuses qui passionnaient à ce moment les esprits. Tous deux, par leur prosélytisme sage et leur influence douce, attiraient les jeunes gens, et leurs salons ne désemplissaient pas.

Les deux aumôniers résolurent de donner, sous le patronage

de M. de Lamennais, un organe aux doctrines romaines : ils fondèrent le *Mémorial Catholique.* Cette revue mensuelle préluda aux fautes et à l'éclat de l'*Avenir.*

« La polémique du bien devint agressive, hautaine, provocante, prodigue d'amertume et d'ironie. Tous les adversaires, quels qu'ils fussent, adversaires catholiques surtout, furent mis au pilori, et, dans ces exécutions périodiques, on ne saurait dire avec quel *dilettantisme* les exécuteurs épuisaient toutes les formules de la dérision. »

Dans la circonstance de cette fondation, comme en beaucoup d'autres occasions, ce fut Salinis qui prit l'initiative, mais ce fut Gerbet qui fit le succès du recueil. Sa collaboration active produisait, avec une verve inépuisable, des polémiques où la sève de la jeunesse débordait sous mille formes.

Réhabilitation de la constitution catholique du moyen âge, et, dès lors, réhabilitation de la grande mémoire de Grégoire VII, ce fut la première entreprise du jeune polémiste. Il s'éprit, pour cette imposante figure du moyen âge, si amoindrie par les gallicans, d'une véritable passion, comme le témoigne une lettre qu'il écrivait à Lamennais, alors malade aux eaux de Saint-Sauveur : « Nos pensées, nos vœux, nos « prières, s'envolent toutes du côté des Pyrénées. *Au nom de « saint Grégoire VII*, soyez guéri. Que je voudrais être pour « un moment l'ange de ces eaux minérales ! »

Lamennais avait entrepris de fonder à la Chesnaie une espèce d'Ordre religieux, mi-parti bénédictin, mi-parti séculier.

De la Chesnaie, qui en était le noviciat et la pépinière, il dirigeait, sous le titre modeste de Congrégation, son jeune institut, qui avait déjà une succursale importante dans le Morbihan, à Malestroit.

La vie de la Chesnaie convenait merveilleusement à l'abbé Gerbet. Son cœur suave et aimant, sa raison profonde ne pouvaient que se complaire à cette vie de méditation, de prière, de travail et de gaie liberté. D'ailleurs, il trouvait des échos dignes de lui dans la docte et pieuse tribu.

Avec Lamennais, il était disciple ; avec les autres, il était maître, maître très doux et très respecté.

Maurice de Guérin l'appelle « le plus doux et le plus endolori des hommes » ; Eugénie, sa sœur, charmée par les décisions de casuistique données à Maurice pour elle, lui trouve « la suavité d'un ange ». F. de Marzan l'appelle « le platonique abbé Gerbet ». Mais nul n'a mieux décrit son influence et son rôle dans l'École du maître que Charles Sainte-Foi.

« Le baromètre de son humeur (à M. de Lamennais) était sujet à bien des variations, et souvent, dans l'espace d'un jour, il descendait de beau fixe à tempête. Souvent, après avoir été gai, aimable et charmant au dîner, il était, au souper, triste, taciturne, maussade et bourru. Ses tristesses et son silence duraient quelquefois plusieurs jours. Et alors, tout notre petit Olympe était dans la gêne et dans l'émoi, comme lorsqu'un nuage fronçait les sourcils du grand Jupiter. Dans ces circonstances, c'était l'abbé Gerbet qui faisait les frais de la conversation et qui, avec une grâce charmante, cherchait à voiler à nos yeux les tristesses de son maître, et à interposer entre son humeur chagrine et notre curiosité inquiète les saillies douces et aimables de cet esprit toujours si placide et si serein. »

Comme Saül, le grand homme qui dominait à la Chesnaie sentait passer devant lui le souffle de l'esprit mauvais, et alors on cherchait la harpe de David pour apaiser ces colères subites, de plus en plus terribles à mesure que l'abîme l'attirait.

Gerbet était ce David du nouveau Saül.

Lui-même vivait en parfaite communion avec Lamennais, qui avait fini par se reposer sur lui comme sur la plus sûre portion de lui-même. Les lettres du grand homme sont remplies des témoignages de sa confiance en son lieutenant fidèle, d'angoisses quand la santé du cher malade donne plus d'inquiétudes qu'à l'ordinaire. Ces deux hommes se complétaient l'un par l'autre. Celui-là avait le coup d'œil, la pénétration, la vigueur mâle ; celui-ci, la mesure, la règle, l'élévation et la grâce. Puis, les deux amis n'avaient alors au cœur qu'un seul désir : le triomphe de la sainte Église.

Cependant, malgré cette grande intimité intellectuelle, la

fusion des idées ne fut jamais absolue. Tout en épousant les systèmes d'apologétique, en dehors desquels Lamennais ne voyait plus de salut pour la religion, Gerbet n'alla jamais aussi loin. Sa disposition d'esprit, son jugement exquis, sa réserve instinctive, tout, jusqu'à la parfaite pureté de ses mœurs et son admirable modestie, le préserva des excès qui affligeaient dès lors les voyants d'Israël. Il acceptait les vues de son ami, il défendait même les conséquences qu'il en tirait, et cependant, tout en les acceptant, il s'efforçait de les adoucir.

Quelques années auparavant, veillant auprès du lit où son ami était mourant, il avait ouvert le livre de l'*Imitation* et il n'y avait lu que ceci : « Et vous aussi, apprenez donc à quitter « pour l'amour de Dieu l'ami le plus cher ! »

Le grand révolté poursuivait sa voie. Les *Paroles d'un Croyant* avaient répondu à l'Encyclique. « Lorsque l'abbé de « Lamennais a souffleté l'Église par son livre coupable, tous « les yeux se sont tournés vers l'abbé Gerbet et l'abbé Lacor- « daire, parce que tous les cœurs sentaient que c'était à eux « qu'il appartenait de venger leur mère. »

Gerbet prit la plume, et, les yeux pleins de larmes, il écrivit cette magnifique réfutation, qui consola l'Église, en brisant le cœur du prêtre fidèle :

« Grand Dieu! pourquoi faut-il que ce soit moi qui sois « chargé de montrer le fond de ce précipice ?... On sent tout « ce que ces paroles me coûtent. Celui qui déclare une guerre « ouverte à l'Église, qui prophétise sa chute, qui n'a pas craint « d'outrager l'auguste vieillard que la chrétienté salue du nom « de Père, a eu en moi un ancien ami qui l'aime d'une amitié « née au pied des autels, et qui avait pour lui, je le crois, « autant de dévouement qu'aucun des nouveaux amis qui « sont venus courtiser sa révolte. A ce souvenir, je tombe à « genoux, offrant pour lui à Dieu des prières dans lesquelles « il n'a plus foi, et je ne me relève que pour combattre, dans « l'ami de ma jeunesse, l'ennemi de tout ce que j'aime d'un « éternel amour. »

Et cela dura ainsi pendant vingt ans, jusqu'au jour où un témoin des derniers moments vint attrister l'évêché d'Amiens du récit de cette fin lugubre. Ce fut Joseph d'Ortigue, mort

depuis dans de tout autres sentiments, qui assuma la pénible mission d'arracher du cœur des deux vieux amis cette espérance tant caressée. « Mon Dieu ! que ce jour fut triste ! » Je vois encore, dit M. de Ladoue, la figure atterrée de l'abbé Gerbet. Trop affecté pour pouvoir parler, il se contenta de dire à Dieu : « Seigneur, grâce et miséricorde !... »

III. — A Juilly.

Un prêtre dont le nom est demeuré célèbre dans les annales de la librairie, et qui, à travers certaines excentricités d'allures et de langage, a su rendre à la France et à l'Église d'incomparables services, l'abbé Migne, venait de lancer dans le monde un de ces prospectus écrits dans le style pyramidal qu'il avait inventé et dont il a emporté le secret en mourant.

Le prospectus fut suivi, à peu de distance, de l'apparition du journal qu'il annonçait. Le nom du journal est demeuré célèbre, et il réveille bien des souvenirs: C'est une date importante dans l'histoire des luttes religieuses au XIXe siècle, que celle du dimanche 3 novembre 1833, où parut le premier numéro de *L'Univers*.

« Catholiques dans l'âme, disait l'abbé Migne dans sa « langue particulière, nous ne voulons arriver au but le plus « catholique que par les moyens les plus catholiques. »

A la suite des articles dont la paternité revenait visiblement au fondateur, dès le premier numéro, il y en eut un autre, signé également *l'abbé Migne*, mais de style tout différent. C'était une vision, intitulée « la Toussaint », où l'École menaisienne reconnut bien vite la touche du principal disciple de l'auteur des *Paroles d'un Croyant*.

Malgré les ressources de l'étude et les jouissances d'une collaboration active au journal que le jeune clergé accueillait avec enthousiasme, le jeune publiciste se sentait bien seul à Paris.

Aussi ne fallut-il pas à Salinis beaucoup d'instances pour que Gerbet « ne sût pas résister à l'appel d'un ami égal et « tendre, et tout conforme à sa belle nature ».

Il revint donc à Juilly.

Une vaste maison fut louée à Thieux, à deux kilomètres de Juilly, et la direction en fut confiée à l'abbé Gerbet.

De là sortit ce *Précis de l'histoire de la philosophie*, — le premier ouvrage de ce genre paru en France, — qui fit toute une révolution dans l'enseignement, et rendit un véritable service à la cause religieuse, en mettant en regard l'histoire des dogmes et l'histoire des systèmes. « Le *Précis* est excellent, écrivait un bon juge. C'est M. Gerbet qui l'a écrit sans le signer. »

Il ne se borna pas à laisser l'empreinte de son génie dans l'enseignement de Juilly : il embellit encore la studieuse solitude du charme et de la douceur de son esprit.

Les traditions de la Chesnaie et les souvenirs de Lamennais le suivirent à Juilly et à Thieux.

L'influence religieuse de Juilly devint assez considérable pour donner à Salinis et à Gerbet la pensée de la faire rayonner par un enseignement public.

La loi s'y opposant, ils essayèrent d'y suppléer par une publication périodique dont les séries d'articles principaux formeraient, en quelque sorte, des cours correspondant aux diverses facultés universitaires.

Comme toujours, Gerbet tint la plume.

Il assigna son but à cette Revue, avec une merveilleuse intuition des besoins de l'apologétique à ce moment. Ces hommes de l'École menaisienne avaient bien compris leur temps. Si, d'une part, les révoltes du chef, et, d'autre part, les mesquines entraves de la jalousie, — toujours aux aguets contre quiconque osera tendre une main loyale à ceux qui ne nous connaissent pas encore, — n'avaient point arrêté cet élan, le XIXe siècle aurait assisté à ce triomphe de la foi et à cette réconciliation des esprits que Joseph de Maistre avait prophétisés.

Gerbet voulait que la revue nouvelle correspondît au double courant des esprits.

Ils intitulèrent leur Revue l'*Université Catholique*.

Le premier numéro parut en janvier 1836.

L'œuvre a vécu trente ans et se soutint vaillamment entre les mains de Bonnetty.

L'abbé de Salinis y a publié son magnifique *Cours de religion*, Gerbet son *Introduction à l'étude des vérités chrétiennes*, de Coux son *Économie sociale*, Rio son *Art chrétien*, Montalembert l'*Introduction à l'histoire de sainte Élisabeth* et plus d'une étude sur les *Moines d'Occident*, Alban de Villeneuve une remarquable *Histoire de l'économie politique*, etc.

Gerbet partout fut apôtre. Dieu lui réservait là des consolations, qui compenseront avec surabondance le sacrifice généreux de son cœur.

« Fort comme le diamant, et plus tendre qu'une mère ! » C'est l'idéal du prêtre, tel que Lacordaire l'a défini. C'est la définition même de Gerbet.

Doux et consolant ministère que celui de la parole du prêtre et de son action mystérieuse sur les âmes, auprès desquelles il est le canal de la grâce divine !

D'ordinaire, ces opérations restent « le secret du roi, qu'il est bon, dit le saint livre, de tenir caché ». Mais, dans la vie sacerdotale de Gerbet, plus d'un de ces ministères a eu un tel rayonnement qu'il a éclaté comme la lumière tirée du boisseau.

Je n'en citerai qu'un.

Qui n'a lu ce récit, ou plutôt ce chant, cet hymne à l'amour conjugal, chaste et doux comme l'amour de Valérien et de Cécile, ardent et pur comme l'amour de Pauline et de Polyeucte, poétique et charmant comme l'amour de Cymodocée et d'Eudore ; ce *Récit*, tombé du cœur et de la plume *d'une sœur*, dont l'éloge est superflu, aujourd'hui qu'il est dans toutes les mains !

En 1832, à Rome, un jeune gentilhomme français, resté fidèle à sa race et à son baptême, rencontrait une jeune fille russe, en qui tout l'attira. Mais, en outre de certains obstacles matériels, il y avait entre ces deux âmes violemment attirées l'une vers l'autre, un abîme : le jeune homme était catholique fervent, la jeune fille était luthérienne !

S'unir à une compagne qui ne le suivrait pas au pied des mêmes autels, semblait à Albert un sacrilège.

« Mon Dieu, s'écria-t-il un jour, je vous fais l'offrande so-
« lennelle de ma vie pour obtenir sa conversion ! » De son

côté, Alexandrine eut l'inspiration de faire « l'abandon de « son bonheur pour obtenir la claire vue de la vérité ». Le mariage eut lieu. Huit jours après le mariage, elle aperçut du sang dans le mouchoir d'Albert.

A quelque temps de là, en plein mois de mai, consacré à la Vierge Mère de Dieu, — ce culte qui arrêta le plus longtemps son âme, pourtant si aimante, mais dominée par les préjugés luthériens, — elle écrit dans son *Journal :* « Je serai « catholique avant la Fête-Dieu. L'abbé Gerbet sera mon « confesseur. »

« Elle ne l'avait jamais vu alors, dit madame Craven, mais, un jour, à Venise, elle avait lu un article de lui dans l'*Université Catholique*, et l'impression qu'elle en reçut fut si grande qu'elle résolut alors, si elle se faisait catholique, de n'avoir d'autre confesseur que lui.

« Quand le 31 mai 1836, elle se présenta pour la première fois au saint tribunal, elle eut peur, et fut bien longtemps à se décider à y entrer. Quand elle en sortit, elle dit à Dieu : « O mon Père céleste ! quel prêtre tu m'as envoyé, surpassant « tout ce que j'avais désiré trouver dans un confesseur ! »

Ame essentiellement poétique, l'abbé Gerbet avait l'oreille ouverte à toutes les harmonies de la nature. « Il croyait aux « harmonies des heures en faveur de certaines âmes, il croyait « que le temps, si fantasque, si souvent rebelle à nos arran- « gements profanes, est, sous la main de Dieu, un rhythme « souple et docile, qui obéit mieux que nous ne pensons aux « convenances divines. »

Il imagina pour Albert mourant une consolation suprême, et pour Alexandrine nouvellement convertie une émotion impérissable, en confondant, dans un seul et même acte, ce que Mgr de la Bouillerie a si admirablement nommé « le plus « doux souvenir et la meilleure espérance », une première communion et une communion dernière en viatique.

« Comme le pauvre malade ne pouvait aller à l'église assister au saint sacrifice, le sacrifice vint à lui, et, par une dispense miséricordieuse, sa chambre, presque funèbre, fut transformée en sanctuaire. En face de ce lit, qui était déjà comme une espèce d'autel, où l'ami mourant du Christ offrait

à Dieu sa propre mort, on éleva un crucifix et un autel où le mystère du Christ mourant allait se renouveler. Elle y suspendit des ornements et des fleurs, car une première communion est toujours une fête. Mais les broderies que sa main attacha au devant de l'autel rappelaient une autre fête : elles avaient été portées dans une autre cérémonie ; et, après avoir été depuis lors mises à l'écart, elles sortaient de nouveau ; elles reparaissent là comme pour nous dire que la joie de ce monde n'est qu'un tissu à jour, bien frêle, et que nos espérances ne sont guère qu'une parure qui se déchire.

« Tout à coup, cette chambre, sombre jusqu'alors, s'éclaira de la lumière qui jaillissait des flambeaux de l'autel ; comme la mort, la ténébreuse mort, s'illumine pour le juste des rayons que Dieu tient en réserve pour ses derniers regards. Le sacrifice commença, et il était minuit. »

« Dans cette chambre, dit Sainte-Beuve, près de ce lit, tout à l'heure funéraire, on célébra une nuit, — à minuit, heure de la naissance du Christ, — la première communion de l'une en même temps que la dernière communion de l'autre. L'abbé Gerbet fut le consécrateur et l'exhortant dans cette scène si profondément sincère et si douloureusement pathétique, mais où le chrétien retrouvait de saintes joies. »

Mais pourquoi demander à d'autres ce récit et ces impressions ? Alexandrine elle-même les a écrits dans son journal :

« Albert était au lit, il n'avait pu rester levé. Je me mis à genoux près de lui, je pris sa main, et c'est ainsi que commença la messe de l'abbé Gerbet. Je ne savais où j'étais, ce qui m'arrivait, lorsque, la messe s'avançant, Albert me fit quitter cette main, que je regardais comme si sacrée, que, dans le moment le plus saint de ma vie, je ne croyais pas manquer à Dieu en la tenant. Albert me la fit quitter, en me disant : « Va, va, sois toute à Dieu ».

« L'abbé Gerbet m'adressa quelques paroles avant de me donner la communion, ensuite il la donna à Albert, en partageant l'hostie entre l'époux et l'épouse, — double viatique pour lui de la mort, pour elle de la douleur ; — puis je repris sa main. Je m'attendais à le voir mourir cette nuit. »

La mort tarda quelques jours. Quand elle arriva, Gerbet

avait dû rentrer à Thieux. Alexandrine eut la force de lui écrire :

« Monsieur, il y a quelques heures qu'Albert m'a quittée. « Oh ! mon Dieu ! sa mort a été douce, et il est mort appuyé « sur moi... A cette dernière messe que vous lui avez dite « quand je le regardais, ne me faisait-il pas toujours signe de « regarder l'autel, et m'aurait-il aimée comme il l'a fait, s'il « n'eût encore plus aimé Dieu que moi ?... »

Cette énergie surhumaine ne pouvait durer. Elle écrit encore :

« Monsieur, il y a huit jours aujourd'hui qu'il n'est plus. « Comme c'est long déjà ! et comme je déteste m'éloigner « davantage du moment où il m'a parlé, où je l'ai vu encore, « à moins que ce ne soit pour le rejoindre ! Quelquefois j'es- « père que Dieu me fera cette grâce... Vous devez trouver qu'il « serait bien charitable de me souhaiter la mort... Oh ! Mon- « sieur, daignez m'assurer que je reverrai Albert. Vous, si bon, « vous que Dieu doit tant aimer ; votre conviction m'y fera « croire ; et puis, permettez-moi de mourir... »

Gerbet comprit qu'avant d'essayer de réconcilier cette veuve désolée avec la vie, il fallait toucher la fibre de la foi, la seule qui fût encore vibrante, et il composa cet incomparable *Credo de la douleur*, où passent toute la tendresse de son âme et toute l'énergie de sa foi :

« Je crois, ô mon Dieu, qu'en souffrant avec résignation, j'achève en moi la passion du Christ.

« Je crois que toute créature en ce monde est gémissante et comme dans les douleurs de l'enfantement... et qu'elle attend le jour de la manifestation de Dieu.

« Je crois que nous n'avons pas ici de demeure stable et que nous en cherchons une autre dans l'avenir.

« Je crois que toutes choses coopèrent au bien de ceux qui aiment Dieu.

« Je crois que, s'ils sèment dans les larmes, ils moissonneront dans la joie.

« Je crois que bienheureux sont ceux qui meurent dans le Seigneur.

« Je crois que nos tribulations forment un poids éternel de gloire, si nous contemplons non ce qui se voit, mais ce qui ne

se voit point; car les choses que nous voyons sont passagères, celles que nous ne voyons pas sont éternelles.

« Je crois qu'il faut que notre corps corruptible revête l'incorruptibilité, que notre corps mortel revête l'immortalité, et que la mort soit absorbée dans la victoire.

« Je crois que Dieu essuiera toute larme dans les yeux des justes, que la mort ne sera plus en eux, ni le deuil ni les gémissements, et que leur douleur s'arrêtera enfin, car tout le premier monde aura passé.

« Je crois que nous verrons Dieu face à face. »

Puis, peu à peu, sa charité, ingénieuse comme l'amour d'une mère, lui inspira de composer quelques cantiques qui, donnant aux douleurs d'Alexandrine l'accent de la prière, faisaient descendre sur son âme attristée des consolations d'autant plus vives, qu'elles arrivaient comme embaumées du lieu où son Albert était heureux.

Quand elle se fut reprise à la vie, le sage directeur la guérit successivement d'une certaine tendance au scrupule que les âmes pures connaissent bien, et qui fait leur torture et leur croix.

Puis, il régla cette imagination en la dirigeant vers les beautés chrétiennes et les harmonies saintes de l'ordre créé.

Un jour, il écrit aux deux sœurs, la veuve d'Albert et Eugénie, la sœur d'Albert :

« Chères enfants, comme vous aimez les oiseaux et les symboles, je veux vous transcrire ici un passage sur un oiseau du Mexique, que j'ai lu ces jours-ci. Cet oiseau se nomme le *Vicicili ;* c'est du moins l'ancien nom mexicain. Gomare décrit ainsi ce symbole vivant :

« Il n'a pas le corps plus gros qu'une abeille, son bec est « long et très délié; il se nourrit de la rosée et de l'odeur des « fleurs, en voltigeant sans jamais se reposer. Son plumage « est une espèce de duvet, mais varié de différentes couleurs, « qui le rendent fort agréable.

« Le vicicili meurt, ou plutôt s'endort, au mois d'octobre, « sur quelque branche à laquelle il demeure attaché, par les « pieds, jusqu'au mois d'avril, principale saison des fleurs.

« Il se réveille alors, et de là vient son nom qui signifie :
« Ressuscité. »

IV. — A Rome.

L'abbé Gerbet partit une fois, de Juilly, sans bagage, pour une visite de quelques jours dans les environs. Il prolongea son absence ; la surprise eût été de le revoir au moment indiqué.

Puis, on apprit qu'il était à Rome, se préparant à revenir.

— Oui, dit l'abbé de Salinis, il reviendra, si quelqu'un nous le rapporte !

Ceux qui l'avaient emmené retournèrent sans lui ; d'autres l'avaient gardé.

Un de ses compagnons de Rome l'a raconté éloquemment, le jour même des obsèques de Gerbet.

Mêlant ses propres souvenirs à ceux de son illustre ami, Mgr de la Bouillerie, avec cet accent du cœur et cette exposition ingénieuse qui étaient le propre de son génie, reprend la chose de plus haut :

« C'est surtout dans son cabinet et la plume à la main que
« cette belle nature était à l'aise... Et vraiment, je ne suis pas
« surpris qu'un jour, voulant se donner pleine carrière, elle
« ait choisi de préférence le beau thème de l'Eucharistie. Là
« où est le corps divin, c'est là que les aigles se rassemblent.
« Et en même temps les âmes les plus pieuses aiment à dire
« au pied de l'autel : « Mon bien-aimé est à moi, et moi je
« suis à lui. » L'Eucharistie convenait à cette âme tendre et
« élevée. L'Eucharistie inspira à votre évêque le plus beau
« livre qu'on ait écrit en ce siècle à l'honneur du Très-Saint-
« Sacrement : *Le dogme générateur de la piété catholique !...*
« Je me souviens que peu d'années après je méditais moi-
« même l'Eucharistie ; mais je la méditais humblement, comme
« la colombe ; et lui avait pris son vol jusque dans les pro-
« fondeurs du mystère, comme l'aigle.....

« Le tabernacle eucharistique est la cité spirituelle des
« âmes, Rome en est la cité terrestre, et comme la capitale
« de leur empire. J'ai souvent remarqué que du tabernacle

« eucharistique à Rome, la distance est très courte. Quand on « aime l'Eucharistie, on aime aussi la pierre fondamentale « sur laquelle repose l'Église qui abrite le tabernacle. L'Eu- « charistie avait été une des premières et des plus hautes « inspirations de votre évêque : Rome fut sa plus constante « et peut-être sa plus glorieuse.

« C'est encore un de mes souvenirs qu'il y a plus de vingt « ans, nous entrâmes à Rome ensemble. Il me dit à son « arrivée qu'il devait y passer trois semaines ; il y demeura « dix ans... Je n'en suis pas étonné. Un séjour à Rome res- « semble beaucoup à l'éternité bienheureuse. Les jours s'y « écoulent, et on ne les compte plus... Ils s'écoulaient pour « votre évêque dans une contemplation et une étude con- « stantes. Rome était tout à la fois pour lui et un admirable « symbole et la réalité vivante de l'Église. A Rome, il étudia « tout, il interpréta tout, depuis l'eau des fontaines qui coule « si abondamment dans les rues et dans les places publiques, « et qui lui semble l'image de la grâce, jusqu'aux majes- « tueux secrets des catacombes qui lui ouvrirent leurs tré- « sors. »

Ce long séjour dans la ville des Papes nous a valu un beau livre, un chef-d'œuvre : *Esquisse de Rome chrétienne.*

« La pensée fondamentale de ce livre, dit-il, est de recueillir, « dans les réalités visibles de Rome chrétienne, l'empreinte, « et, pour ainsi dire, le portrait de son essence spirituelle. »

Il avait d'abord voulu intituler son livre « *Idea Romæ*, l'idée de Rome ».

« Interprète excellent dans cette voie qu'il s'est choisie, il se met à considérer les monuments, non avec la science sèche de l'antiquaire moderne, non avec l'enthousiasme naïf d'un fidèle du moyen âge, mais avec une admiration réfléchie, qui unit la philosophie et la piété. »

Tout d'abord, ce sont les tombeaux qui l'attirent.

A Rome, les tombeaux sont un grand souvenir. Ils furent le berceau et l'asile du Christianisme pendant trois siècles.

Quand il y entra pour la première fois, sa belle âme s'épancha en un hymne, connu, dans la littérature chrétienne, sous son vrai nom de *Chant des Catacombes*, car il est destiné à

être chanté, sur l'air de Scudo, la douce et triste mélodie du *Fil de la Vierge :*

Hier, j'ai visité les grandes catacombes
Des temps anciens ;
J'ai touché de mon front les immortelles tombes
Des vieux chrétiens ;

Et ni l'astre du jour ni les célestes sphères,
Lettres de feu,
Ne m'avaient mieux fait lire en profonds caractères
Le nom de Dieu.

Un ermite au froc noir, à la tête blanchie,
Marchait d'abord,
Vieux concierge du temps, vieux portier de la vie
Et de la mort ;

Et nous l'interrogions sur les saintes reliques
Du grand combat,
Comme on aime écouter sur les exploits antiques
Un vieux soldat.

Un roc sert de portique à la funèbre voûte.
Sur ce fronton,
Un artiste martyr, dont les anges, sans doute,
Savent le nom,

Peignit les traits du Christ, sa chevelure blonde,
Et ses grands yeux,
D'où s'échappe un regard d'une douceur profonde
Comme les cieux.

Plus loin, sur les tombeaux, j'ai baisé maint symbole
Du saint adieu,
Et la palme, et le phare, et l'oiseau qui s'envole
Au sein de Dieu ;

Jonas, après trois jours sortant de la baleine
Avec des chants,
Comme on sort de ce monde, après trois jours de peine
Nommés le temps.

C'est là que chacun d'eux, près de sa fosse prête,
Spectre vivant,
S'exerçait à la lutte, ou reposait sa tête
En attendant.

Pour se faire d'avance, au jour des grands supplices,
Un cœur plus fort,
Ils essayaient leur tombe, et voulaient par prémices
Goûter la mort.

La vierge, destinée aux fleurs que l'hymen donne,
Ces fleurs d'un jour,
Au tombeau d'une sœur méditait la couronne
D'un autre amour,

Près d'un enfant sans pain, une mère intrépide
Rêvait d'Abel,
Et ses pleurs, qui semblaient joncher le sol humide,
Montaient au ciel.

Et quand l'enfant disait : Le soleil, ô ma mère,
Astre si beau,
Reviendra-t-il bientôt chauffer de sa lumière
Mon froid berceau ?

La mère répondait qu'une aurore incònnue
Bientôt luirait,
Et qu'un ange du ciel sur son aile étendue
Le bercerait.

Lieux sacrés, où l'amour pour les seuls biens de l'âme
Sut tant souffrir,
En vous interrogeant, j'ai senti que sa flamme
Ne peut périr ;

Qu'à chaque être d'un jour, qui mourut pour défendre
La vérité,
L'Être éternel et vrai, pour prix du temps, doit rendre
L'éternité.

J'ai sondé du regard la poussière bénie
Et j'ai compris
Que leur âme a laissé comme un souffle de vie
Dans ces débris ;

Que, dans ce sable humain, qui, dans nos mains débiles,
Pèse si peu,
Germent, pour le grand jour, les formes éternelles
De presque un Dieu.

C'est là qu'à chaque pas on croit voir apparaître
Un trône d'or,
Et qu'en foulant du pied des tombeaux, je crus être
Sur le Thabor !

Descendez, descendez, au pied des Catacombes,
Aux plus bas lieux ;
Descendez, le cœur monte, et, du haut de ces tombes,
On voit les cieux !

V. — A l'Évêché d'Amiens.

Le 29 août 1849, l'abbé de Salinis prenait possession de l'évêché d'Amiens.

A quelques jours de là, s'ouvrait, à Soissons, le concile de la province de Reims. Le nouvel évêque y vint, accompagné de Gerbet, qui venait de prendre part aux travaux du concile provincial de Paris et accourait prêter son concours, comme théologien, à son vieil et fidèle ami.

Le rôle de Gerbet à Soissons fut si considérable, qu'à la clôture du concile, les Pères adressèrent au Président de la République une adresse collective, demandant son élévation à l'épiscopat.

De Soissons, l'abbé Gerbet vint à Amiens. En entrant dans cet évêché, qui lui était inconnu la veille, il lui sembla qu'il rentrait chez lui ; il prit immédiatement possession de l'appartement modeste, mais commode, qui lui avait été préparé, et il ne jeta pas un regard préoccupé, soit vers le passé, soit vers l'avenir. Ne lui demandez pas combien de temps il compte rester dans cet asile. Le sait-il ? — Êtes-vous inquiet de ses moyens d'existence ? Est-ce que la Providence ne veille pas ? — Mais quelle sera sa position ? Est-ce qu'il n'est pas chez un ami ? Si, quelques jours plus tard, vous étiez entré dans cette chambre, en supposant qu'elle ne fût pas fermée à l'intérieur, — ce qui arrivait souvent, — vous auriez vu, sur les fauteuils, sur le canapé, sur la commode, sur le poêle, des livres ouverts, des feuilles de papier, et... par-dessus livres et papiers... une bonne et belle couche de tabac. A ne pas s'y tromper, c'est le cabinet d'un homme de travail.

A l'évêché d'Amiens, la plus grande partie de la vie de Gerbet appartenait à son cabinet d'études. A certaines époques, ce maître exigeant exerçait un tel empire qu'on ne pouvait lui arracher même un quart d'heure pour le déjeuner ou le dîner, à plus forte raison pour une distraction quelconque ; à peine permettait-il d'entr'ouvrir la porte pour laisser passer le peu de nourriture nécessaire pour soutenir le corps sans nuire au travail. — Et cela durait huit jours, quinze jours.

En dehors de ces circonstances, il faut le dire, exceptionnelles, l'hôte de l'évêché prêtait son concours, toujours utile, aux œuvres de l'administration ecclésiastique.

Quand venait un synode ou un concile, il ouvrait son trésor tout entier. Avait-on besoin de conseil dans une affaire grave, on le trouvait chez lui, sûr, lumineux. Il assistait aux réunions ecclésiastiques qui se tenaient à l'évêché, et l'on se pressait pour entendre les sons de sa voix, qui n'arrivaient que difficilement aux oreilles, mais qui jetaient dans les esprits de vives clartés ; il prenait part aux œuvres de zèle ; il consentit même à se charger de la direction des Dames du Sacré-Cœur, qui possèdent, à Amiens, au berceau même de leur congrégation, un pensionnat florissant.

L'abbé Gerbet se pliait à d'autres exigences. Mgr de Salinis, qui aimait à recevoir et s'y entendait parfaitement, ouvrait, le dimanche soir, les salons de l'évêché...

« La nature de l'abbé Gerbet est de celles qui, seules, ne se suffisent point à elles-mêmes et qui ont besoin d'un ami ; on dirait qu'il n'a toute sa force que quand il peut s'y appuyer. Longtemps, il crut avoir trouvé cet ami plus ferme de volonté et de dessein dans la personne de M. de Lamennais ; mais ces volontés plus fortes finissent, souvent sans y songer, par nous prendre comme leur proie et par nous jeter ensuite comme une dépouille. L'amitié vraie, telle que l'entendait La Fontaine, demande plus de soin et d'égalité. L'abbé Gerbet a donc trouvé un ami égal et tendre, et tout conforme à sa belle et fidèle nature, en M. de Salinis ; parler bien de l'un, c'est s'attirer aussitôt la reconnaissance de l'autre. Puis-je sans indiscrétion pénétrer dans l'agrément de cet intérieur et y

ouvrir un jour, du moins pour ce qu'il a de littéraire et d'ingénieux ? L'abbé Gerbet, comme Fléchier que j'ai nommé à son sujet, a un esprit de société plein de charme, de douceur et d'invention. Ce qu'il a fait et semé, dans tous les lieux où il a vécu et dans les sociétés qu'il a traversées, de jolis vers, de petits poèmes allégoriques, de couplets de fête et de circonstance, il l'a lui-même oublié. Il est de ceux qui édifient sans tristesse, et qui savent animer les heures sans les dissiper. Dans cette vie déjà longue, où pas une mauvaise pensée ne s'est glissée, et qui a échappé à toute passion troublante, il a gardé la joie première d'une belle âme pure. La spiritualité discrète se combine chez lui avec l'allégresse légère...

« Les soirs du dimanche, Mgr l'évêque d'Amiens a l'habitude de recevoir ; on vient avec plaisir dans ce salon qui n'a rien de sévère, et où la bonne compagnie se trouve naturellement chez elle. On y joue à quelques jeux ; on y tire quelque loterie, et, pour qu'il soit dit que personne ne perdra, il est convenu que l'abbé Gerbet fera des vers pour le perdant, pour celui qui s'appelle, je crois, le *nigaud*. Ces *nigauds* de l'abbé Gerbet sont pleins d'esprit et d'à-propos : il les fait par *obéissance*, ce qui le sauve, dit-il, de tout reproche et de toute idée de ridicule. Il est difficile de détacher ces vers des circonstances de société qui les produisent ; voici pourtant une de ces petites pièces improvisées, à l'usage et pour la consolation des perdants. Elle a pour titre :

LE JEU DU SOIR.

C'est aujourd'hui la fête de la Vierge.
Mais, entre nous, je voudrais bien savoir
Si, quand on doit le matin prendre un cierge,
On peut tenir une carte le soir.

Je ne veux pas, censeur trop difficile,
Blâmer un jeu que permet le salon,
Mais je vous dis que, sous un air futile,
Ce jeu vous donne une grave leçon.

Rappelez-vous, à chaque loterie,
Que tous nos jours sont un frivole jeu,
Si l'on ne gagne, au soir de cette vie,
Un lot tombé du grand trésor de Dieu.

Si Dieu préside à vos heures légères,
Ce jeu du soir est un temps bien passé,
Et, du matin rejoignant les prières,
Finit le jour comme il a commencé.

Je vous surprends, par mon langage austère ;
Vous voulez rire, et je vous ai prêché.
Au jeu mondain un sermon ne va guère,
Mais on le passe au jeu de l'évêché.

Un des amis d'autrefois, dont l'amitié avait survécu à bien des vicissitudes, et dont sans doute plus d'un puritain reprochait à Gerbet la faveur constante, Sainte-Beuve, prit chaleureusement en main la direction de cette campagne.

Le 15 août 1852, le *Constitutionnel* publiait sous ce titre : *L'abbé Gerbet*, un vrai manifeste académique, signé d'un nom qui faisait autorité dans le monde des lettres.

L'article débutait ainsi :

« Voici un sujet que je m'étais proposé depuis longtemps
« pour un jour de fête, pour une Fête-Dieu, ou pour la fête
« de Marie ; car il y entre de la sainteté, de l'onction, de la
« grâce mêlée à la science, et un pieux sourire. Comment,
« diront quelques-uns de mes lecteurs habituels, comment le
« nom de l'abbé Gerbet signifie-t-il tout cela ? Je voudrais
« tâcher de le leur expliquer,leur donner idée d'un des hommes
« les plus savants, les plus distingués et les plus vraiment
« aimables que puisse citer l'Église de France, et l'un de nos
« meilleurs écrivains, et, sans m'embarquer dans une situation
« difficile ou controversée, mettre doucement en lumière la
« personne même et le talent. »

Suit une appréciation qui comptera parmi les chefs-d'œuvre de l'éminent critique.

Il la concluait, en écrivant :

« L'abbé Gerbet, à ces mérites élevés que je n'ai pu que
« faire entrevoir, mêle une douce gaieté, un agrément naturel
« et fleuri, qui rappelle, jusque dans les jeux de vacances,
« l'enjouement des Rapin, des Bougeant et des Bouhours. On
« a beaucoup disputé, tous ces temps derniers, sur la question
« des études et sur le degré de littérature autorisé par le clergé;
« on a mis en avant bien des noms empressés et bruyants :
« j'ai voulu rappeler un nom aussi distingué que modeste. »

Puis, démasquant ses batteries, l'académicien terminait par cette déclaration :

« Il y a longtemps que je me suis dit: Si l'on avait à nommer « un ecclésiastique à l'Académie française, comme je sais bien « d'avance quel serait mon choix ! Et il y a plus : je suis bien « sûr que la philosophie dans la personne de M. Cousin, la « religion par l'organe de M. de Montalembert, la poésie par « la bouche de M. de Lamartine, ne me démentiraient pas. »

Au grand scandale des pharisiens, la candidature de l'abbé Gerbet à l'Académie se trouva ainsi introduite.

Nous ne referons pas l'histoire des négociations auxquelles elle donna lieu. Qu'il suffise de dire qu'au moment où elle allait aboutir, tout fut subitement rompu, et ajoutons que le candidat, qui se laissait pousser sans la moindre envie de forcer les portes, s'en consola facilement.

Mais, par une intervention de la Providence qui se joue des calculs humains, au moment même où la candidature académique échouait, l'autre réussissait inopinément, par l'intervention personnelle et inattendue du Chef de l'État.

Le 16 avril 1854, Pie IX, heureux d'un choix qui répondait à ses plus ardents souhaits, faisait parvenir à Amiens la nouvelle de la préconisation de M. l'abbé Gerbet au siège épiscopal de Perpignan.

C'était le saint jour de Pâques.

A l'allégresse publique répondait, dans le cœur aimant du nouveau prélat, une douleur : celle de quitter ses chères œuvres d'Amiens, celle surtout de se séparer d'un ami, « un « ami de trente ans, disait-il, grand espace dans la durée des « amitiés humaines ! » Il ajoutait, avec une tendre et affectueuse insistance : « Pendant ces années sujettes à tant de « vicissitudes, nos vies ont été entrelacées de tant de manières, « qu'en le quittant nous ressentons dans une seule séparation « plusieurs déchirements et une multiplicité d'adieux dans « un seul. »

Mais la belle âme de Gerbet savait que tout coopère au bien de ceux qui aiment Dieu et la sainte Église.

Du sacrifice, il sut faire un échelon vers le ciel, et c'est dans les termes les plus touchants qu'il le dit :

« Lorsque Dieu conduit là où il prépare de grandes conso-
« lations, il place presque toujours des privations à l'entrée
« de la carrière, il y fait fleurir quelques souffrances. Ces
« épreuves ressemblent à une croix qu'un voyageur rencontre
« sur son chemin, au moment où il se met en route : elles
« sont à la fois tristes et rassurantes. Sans elles, la mission
« d'un évêque serait privée d'un trait qui doit en marquer le
« début ; il lui manquerait un des présages ordinaires des
« faveurs divines, elle pourrait s'alarmer de se trouver d'abord
« trop heureuse. Nous avons donc à remercier Dieu d'avoir
« permis que nous eussions des peines à lui offrir, en allant
« nous offrir à vous, et que, dès notre premier pas pour nous
« rendre à cet appel, il y eût du sacrifice dans notre obéissance.»

VI. — Gerbet Évêque.

Un grand évêque des grands siècles ecclésiastiques a défini l'administrateur modèle. Il doit réunir quatre qualités: « La modération dans les négociations, l'ordre dans les « dispositions, le choix du temps, la mesure dans les paroles.»

Si je faisais un panégyrique classique de l'épiscopat de Gerbet, il me serait aisé d'y retrouver les conditions exigées par saint Ambroise, qui, certes, s'entendait en administration épiscopale et civile.

Cette démonstration ressortira suffisamment des faits : inutile d'y insister par un développement quelconque, car, à la fin de ce chapitre, une conclusion s'imposera à tout appréciateur de bonne foi ; celle-ci :

« Durant les dix années de son épiscopat, Mgr Gerbet se « montra le pasteur le plus dévoué à ses ouailles, le plus « préoccupé de tous les besoins de son diocèse. »

Son mandement d'installation traçait un programme dont il n'a pas dévié.

« Nous avons promis, du fond du cœur, disait-il, et la face « contre terre, de garder sans tache l'Église que Dieu nous a « choisie, de dédaigner tous les intérêts mondains pour con- « centrer tous nos soins sur elle, d'avoir une tendre compas- « sion pour tous ses membres souffrants, de l'aimer d'un

« amour si vrai que nous sachions, s'il le fallait quelquefois,
« nous résigner à être sévère, mais alors de faire en sorte que
« la bonté soit la seconde moitié de la justice ; de l'entourer,
« en un mot, de tant de sollicitude que nous puissions espérer
« de ne jamais lui donner un sujet de plainte, et de ne pas
« troubler, par notre faute, la sérénité des jours que nous
« passerons ensemble sur la terre... Nous ne sommes devenu
« la tête de ce diocèse que pour en être aussi le cœur... »

Nobles paroles, qui furent la règle d'une vie épiscopale irréprochable.

Gerbet était une belle intelligence, c'était par-dessus tout un grand cœur, et un cœur qui, ayant souffert beaucoup, pouvait redire la parole de Paul : « Vous n'avez pas un pontife qui ne puisse pas compatir à vos infirmités ; le nôtre a passé par toutes les épreuves. »

A peine sacré, Dieu lui fournit l'occasion d'en donner un éclatant témoignage.

Le nouvel évêque, dont la santé était ébranlée, se disposait, avant de commencer ses fonctions pastorales, à aller chercher aux Eaux-Bonnes les forces qui lui étaient nécessaires, lorsqu'il apprit, par un journal, que le choléra s'était déclaré dans le Midi. Craignant que l'épidémie n'atteignît son diocèse, il voulut partir sans retard : ce voyage précipité, accompli pendant des chaleurs excessives, acheva de l'épuiser. Le mal se déclara avec des symptômes alarmants, et ceux qui l'entouraient conçurent de vives inquiétudes ; des soins énergiques en triomphèrent, et le généreux pasteur put, le 23 juillet 1864, faire son entrée solennelle à Perpignan, au milieu des acclamations d'un peuple reconnaissant, accouru de tous les points du diocèse.

Un mois à peine s'était écoulé, quand le choléra éclata dans le département, et y fit d'effroyables ravages. Le bon pasteur proportionna les secours à l'intensité du fléau : par sa présence, ses paroles, ses aumônes, il relevait les courages abattus, adoucissait d'amères douleurs et faisait bénir sa charité.

Suivant ses bien-aimés coopérateurs dans leurs pauvres paroisses, il aimait à s'asseoir familièrement à leur foyer, comme un père, mieux encore peut-être, comme un frère,

revêtu de la plénitude de ce sacerdoce qu'il respectait en eux.

Avait-il à leur demander un acte d'obéissance, un sacrifice utile à l'Église et pénible à leur nature, il y mettait une bonté qui remuait les âmes sacerdotales et les rendait capables d'héroïsme.

Je n'en citerai qu'un trait.

Un de ses prêtres, qui l'avait accompagné à Rome en 1863, dut rentrer en France avant l'évêque. Il alla prendre congé de cette aimable Grandeur, « non, dit-il lui-même, non sans quelque tristesse ».

« Je dirai un mot de cet adieu, continue-t-il, parce qu'il servira à montrer les attentions vraiment délicates que Mgr Gerbet ne dédaignait pas d'apporter dans ses relations avec le moindre de ses prêtres. Il me prit affectueusement les deux mains sans rien dire. Il imprima à mes mains une forte pression que je ne compris pas d'abord. Je devinai, au bout d'un instant, qu'il me voulait à genoux devant lui. Je m'agenouillai aussitôt. Il me dit alors, en tenant toujours mes deux mains dans les siennes : « Me promettez-vous d'aimer vos paroissiens de Molity comme vous avez aimé vos paroissiens de Canaveilles ? » Je ne répondis rien. Il m'annonçait ainsi mon changement de paroisse, mais l'engagement qu'il me demandait était au-dessus de mes forces. Il répéta mot pour mot la même question : « Me promettez-vous?... » Après un moment de silence, je levai la tête et lui répondis : « Oui, « Monseigneur, je vous le promets.» Il me releva, m'embrassa, et il me dit, entre autres choses : « Je savais que vous ne me refuseriez pas ; je m'y attendais bien... » Aucun sacrifice ne pèse quand l'évêque, au lieu de l'imposer de par son autorité, le demande avec cette grâce qui est une des meilleures formes de la charité chez les hommes investis du droit de commander aux autres. On voit toujours, sous la rosée d'affection que répand le cœur du chef, et surtout le cœur de l'évêque, les dévouements fleurir bien vite dans l'âme des subordonnés.

Une de ses joies, sa plus grande joie peut-être, était de penser que la prière ne cessait jamais dans son diocèse. Que de fois on l'entendait dire, en se promenant, le soir, sur la terrasse de l'évêché : « Quel bonheur ! Jour et nuit, des diverses

parties de mon diocèse, la prière monte vers le ciel! » Et quand il parlait ainsi, son noble et doux visage rayonnait.

Pour encourager les saintes âmes à qui l'Église confie ce sublime ministère de la prière, il ne dédaignait pas, comme autrefois Bossuet pour la sœur Cornuau, de diriger leur conscience et de se faire leur confesseur attitré. Il disait à la supérieure des Sœurs gardes-malades, qu'il avait établies à Perpignan : « Est-ce que ces enfants n'ont pas peur de s'adres-« ser à un évêque? Je ne suis pas plus qu'un autre. Dites-leur « de ne rien craindre. » Sur ce, ajoute la supérieure, je le vis prendre un surplis à l'usage de M. l'aumônier, et se diriger vers le confessionnal. »

Un jour, une autre supérieure, celle du Bon-Pasteur, lui expose que la sacristie manque de ressources pour se procurer les ornements les plus indispensables ; il n'y a pas de chape noire, et pas d'argent pour s'en procurer.

— Adressez-vous de ma part, dit le bon évêque, aux Dames du Sacré-Cœur, qui, avec le concours des dames de la ville Enfants de Marie, confectionnent des ornements pour les églises pauvres... Mais non, ajouta-t-il après une pause, non c'est à moi à faire la demande. Je vous l'enverrai demain.

Elle arriva en effet le lendemain, et la voici :

LA SUPÉRIEURE DU BON-PASTEUR

AUX ENFANTS DE MARIE DU VERNET

Je viens vous faire une confession,
Bien surprenante et pourtant bien sincère,
Je vois germer un grain d'ambition
Sous l'humble toit de notre monastère ;
Que toute envie y doive s'amortir,
C'est notre règle et non pas notre histoire ;
Car, malgré tout, il nous reste un désir :
    Le désir d'une chape noire.

Le saint habit qu'on prend au Bon-Pasteur
A, grâce à Dieu, la blancheur en partage ;
Nous chérissons cette belle couleur
Qui de nos cœurs devrait être l'image ;
Ce fond si blanc pourtant se rembrunit,
Quand, à nos yeux, entr'ouvrant son armoire,
La sacristine, en gémissant, nous dit :
    Il nous manque une chape noire.

En vain les champs ont pour nous des épis,
En vain les ceps nous donnent quelques grappes,
La sœur quêteuse, en courant le pays,
Ne peut jamais y récolter des chapes.
Le Vernet seul, par la bonté du ciel,
Fait un miracle auquel nous aimons croire,
Produit, dit-on, l'arbre surnaturel
    Où l'on cueille une chape noire.

En promettant que Dieu vous la payera,
Nous vous dirions, si vous étiez mondaines,
Que parmi nous souvent on le priera
De vous donner des cadeaux par centaines,
Rideaux de soie et tapis précieux,
Chapeaux, rubans, dentelles, satin, moire !...
Mais vous savez qu'on obtient beaucoup mieux
    En donnant une chape noire !

Quand de ce monde il vous faudra partir,
Nous porterons à Dieu cette prière :
« Seigneur, daignez assister et bénir
« Les bienfaiteurs de notre heure dernière.
« Le Bon-Pasteur reçut pour un instant
« Du Sacré-Cœur le concours méritoire :
« L'un au cercueil donna le linceul blanc,
    « L'autre au convoi la chape noire. »

Mais l'évêque n'est pas seulement posé par le Saint-Esprit pour régir une église particulière, il fait partie de l'Église enseignante, et les intérêts généraux de la chrétienté ne sauraient lui rester indifférents.

Peu d'évêques ont été mêlés autant que Gerbet aux grands événements de l'histoire ecclésiastique pendant son épiscopat. Il portait partout ses regards de sentinelle vigilante.

Toujours debout, attentif, l'œil perçant les ténèbres dans la nuit, l'oreille tendue, il tressaillait au moindre bruit.

« Des quatre coins de l'Église, a dit Mgr de la Bouillerie, parlant de ce gardien d'Israël, les catholiques poussaient vers nous le cri d'alarme de la République : « *Caveant consules!* que les consuls prennent garde ! » Nous, consuls, je le dis avec fierté, nous n'avons pas failli à notre devoir, nous avons su monter à la brèche, et nous avons prouvé que nous n'étions pas des chiens muets!... Mais alors que nous partions au combat avec nos armures légères, avec la fronde et la pierre

de David, lui, il semblait brandir dans ses mains l'épée céleste de Judas Machabée. Et quand nous poussions nos aboiements pour sauvegarder le troupeau et le pasteur suprême du troupeau, il était comme le chien que l'Ordre illustre de Saint-Dominique a choisi pour son emblème, tenant à sa gueule une torche brillante et enflammée. Ses magnifiques écrits furent alors un de nos soutiens les plus fermes, et lorsque, après la mêlée, nous vînmes tous nous agenouiller aux pieds de notre chef, il était là, comme Jeanne d'Arc, digne d'assister au triomphe, parce qu'il avait porté la bannière dans le combat. Et nous aimions à montrer du doigt celui qui avait si habilement manié le glaive, — le grand évêque de Perpignan!... »

Impossible d'énumérer tous les actes et les écrits épiscopaux auxquels l'éloquent orateur vient de faire allusion. Ils seront un jour — puisse-t-il être prochain ! — réunis aux autres œuvres dont le digne héritier des pensées de Gerbet a préparé l'édition complète.

Citons cependant la célèbre *Instruction pastorale sur diverses erreurs du temps présent*, du 23 juillet 1860.

« Les unes, disait-il, ont déjà été condamnées, les autres
« n'ont pas encore été l'objet d'une censure expresse, sous
« la forme où elles se produisent. Les unes sont évidemment
« opposées à des points de foi ; les autres sont, à divers
« degrés, contraires à la saine doctrine, et quelques-unes au
« moins pernicieuses, surtout aujourd'hui particulièrement
« en raison du but que se proposent ceux qui voudraient les
« faire prévaloir. »

On sait l'éclat qui suivit cette magistrale instruction et la sanction dont elle fut honorée par l'acte pontifical du 8 décembre 1864.

« L'amour de l'Église a été la passion de cette vie préma-
« turément éteinte. »

Et pourtant Gerbet était doux, aimable envers tous les hommes; ses lèvres étaient de miel ! « Mais, ajoute l'évêque de Tulle, quand la foi était attaquée, quand l'impiété s'insurgeait contre l'Église et son Christ, alors son génie s'enflammait; il connaissait la *colère aimante* et la *haine parfaite*...

Dieu connaît cette colère aimante et cette haine parfaite. Dieu ne hait rien de ce qu'il a fait, parce que rien de ce qu'il a fait n'est mauvais, n'est haïssable.... Dieu aime toutes ses œuvres, mais il déteste le mal que l'homme y a mêlé ; il le hait d'un amour immense, infini ; il le hait de tout l'amour qu'il a pour ses œuvres et pour lui-même... Ainsi de l'Église, qui est comme Dieu ; qui est vérité, justice, sainteté comme Dieu. Elle aussi, elle hait le mal que l'homme met dans les œuvres de Dieu ; elle ne peut ni se taire devant l'erreur, ni transiger avec l'iniquité ; elle les combat avec toute l'ardeur qu'elle puise dans son amour de la vérité et de la vertu. Elle aime, dans les œuvres de Dieu, leur fond, leur substance ; mais le mal, qui est adventice, « un accident corrupteur », elle le hait d'une haine implacable. Dans l'homme, elle hait ses erreurs, ses vices, ses désordres ; mais l'homme, quoique criminel et avili, elle ne peut le haïr. Comment le haïrait-elle? Ne sait-elle pas que, si l'homme, par sa liberté, est ici-bas le seul être qui puisse faire le mal, il est aussi le seul qui puisse le réparer?... Votre évêque était ainsi. Vous savez combien il était bienveillant, ouvert à tous... Ses paroles étaient douces comme le miel ; on les recueillait comme une ambroisie... Vous savez que ses relations étaient brillantes, ses amitiés honorables, parce qu'il répandait sur tout le commerce de la vie une douceur et un charme exquis. Avec tout cela, il était « le haïsseur parfait », il « entrait en colère avec amour ».

« Dieu lui avait donné les deux qualités éminentes qui font les pasteurs de son Église : un grand esprit et une plus grande bonté. Oh! que ce mélange est aimable! Un grand esprit et une grande bonté, voilà, je le répète, les deux qualités du pasteur ».

Aussi, comme la résidence lui était facile! Qu'il lui en coûtait pour s'arracher, même un jour, à son cher diocèse Ce n'est pas lui que Paris attirait. Rome même, Rome, le grand objet de son amour, l'attendit longtemps, et Pie IX dut le dispenser d'accomplir son voyage *ad limina*. On ne l'y vit qu'en 1863, pour déployer l'étendard de Jeanne d'Arc, dont Mgr de la Bouillerie a si éloquemment parlé.

Mais, quand l'amitié le réclama, il accourut par deux fois, auprès de Salinis, la première pour l'aider à accomplir le sacrifice qui d'Amiens le transférait à Auch, la seconde pour assister à son agonie.

C'était le 25 janvier, au cœur de l'hiver. Gerbet arriva, tandis que son ami mourant goûtait quelques instants de sommeil. Il ne voulut pas le réveiller.

— Ah ! dit Salinis, ne savez-vous pas, mon ami, que le meilleur repos pour moi,c'est le plaisir de vous embrasser? Oh ! que je suis heureux de vous savoir sous mon toit... J'ai eu la consolation, ce matin, de recevoir le Bon Dieu au milieu d'âmes bien ferventes .. Je me suis donné tout à Dieu.

Puis, dans l'effusion d'une âme timorée, qui retrouve avec bonheur l'ancien dépositaire de ses secrets les plus intimes :

— Je désire profiter de votre visite pour faire une confession générale, avant de paraître devant Dieu.

Gerbet, ému, dit au prélat mourant qu'il le trouvait trop fatigué pour donner suite à cette ouverture.

— Pourtant, mon ami, répondit Salinis, ce serait une grande consolation pour moi !

S'adressant alors à ses familiers :

— Son voyage a été si pénible!... Dites bien qu'on lui donne des soins : le bon évêque de Perpignan y songerait peu lui-même... N'oubliez pas qu'il fut un de mes premiers compagnons d'armes...

Quand il partit d'Auch, après avoir pieusement enseveli de ses mains fraternelles l'ami des anciens jours, Gerbet se sentit frappé au cœur.

Dès lors, les pressentiments d'une fin prochaine se font jour à travers ses écrits, ses correspondances, ses effusions de l'intimité.

Pour tous, sa mort, arrivée le 7 août 1864, fut un coup de foudre. Lui seul n'en fut pas surpris, il l'attendait, comme une amie, comme une libératrice.

Terrassé par l'affreux mal qui l'avait déjà une fois mis à deux doigts du tombeau, le jour même de son entrée à Perpignan, à dix ans de distance, il comprit que tout était fini.

— Oui, mon Dieu, comme vous le voudrez !

Ce fut sa réponse aux avertissements de la maladie, quand elle l'eut couché sur le lit de mort.

Un de ses vicaires-généraux lui présenta le crucifix. Il le prit d'une main défaillante, le plaça tendrement sur son cœur. On l'entendit murmurer le nom sacré du Maître. Puis il porta la croix à ses lèvres, voulant mourir dans ce baiser d'amour! Tout à coup, ses mains se détendirent autour du crucifix, qui retomba des lèvres sur son cœur, et, à travers ses lèvres doucement entr'ouvertes, son âme s'envola...

« Et maintenant, tout cela est fini », s'écriait l'évêque de Carcassonne devant son frère mort, étendu dans le cercueil, au milieu de cette chère cathédrale de Perpignan, près de cette chaire épiscopale qu'il a tant honorée, « tout est fini, et « voilà ce qui reste de cet homme. Un coup de foudre vous « l'a enlevé, quand il avait son front dans les cieux ; oui, son « front dans les cieux ! car sa dernière parole fut son dernier « écrit, et son dernier écrit la condamnation de la grande « impiété de nos jours : contre celui qui a osé nier la divinité « du Sauveur, il écrivait la parole de Pierre: Tu es le Christ, « Fils du Dieu vivant... » Il l'écrivait!... « La plume tomba « de ses mains, et il se trouva face à face devant le Christ, « Fils de Dieu vivant ! »

Au moment où on le descendait dans le tombeau, un rayon lumineux, sortant tout à coup d'une vitrine en forme de soleil placée au-dessus de l'autel, vint éclairer l'entrée du sépulcre.

C'était un symbole. L'Église venait de perdre une de ses lumières, mais ce tombeau restera lumineux. Placé sur nos frontières pyrénéennes, il y est comme un phare, et, tandis que le fondateur de l'École Menaisienne gît dans une fosse inconnue, sur laquelle la croix ne brille point, son meilleur disciple dresse encore, du sein de son glorieux sépulcre, cette croix du Christ, toujours debout, toujours la même, parmi les vicissitudes et les révolutions qui passent !



Monseigneur de SALINIS.

Monseigneur de Salinis,

ÉVÊQUE D'AMIENS, ARCHEV. D'AUCH.

(1798-1861.)

I. — De l'enfance à la prêtrise.

« Si j'ai fait quelque bien dans ma vie, c'est en contribuant « à dissiper des préjugés qui tenaient beaucoup d'esprits « éloignés de Rome. Quand nous avons commencé avec l'abbé « Gerbet, nous étions presque seuls ; maintenant il n'y a pas « un catholique intelligent qui ne comprenne que la pierre « sur laquelle le Sauveur a posé son Église est la pierre angu- « laire de tout l'édifice de ce monde. »

L'homme qui parlait ainsi allait mourir. Il fit encore un effort suprême, et, dominant, à force de volonté et de foi, les dernières victoires de la maladie, il ajouta :

« Dites bien à tous ceux pour lesquels ma parole pourrait « être de quelque autorité que, dans ma conviction intime, la « grande dévotion de ces temps-ci est la dévotion envers le « Pape. Nous pouvons prévoir des persécutions, ce n'est que « par l'union avec le Souverain-Pontife que nous y échappe- « rons. »

Ce mourant appartenait à une famille noble et fort ancienne, qui mêla ses origines aux légendes du pays natal.

Le 11 août 1798, à Morlaas, ancienne capitale du Béarn, la famille de Salinis se réjouissait de la naissance d'un enfant, qu'elle nomma Antoine et qui devait faire revivre, au XIXe siècle, les antiques illustrations d'une race où l'Église vint souvent, dans le cours des âges, chercher ses ministres et ses pontifes.

Madame de Salinis demanda à des maîtres de l'aider dans sa mission. Le premier ne répondit guère à cette confiance. Pour mieux graver ses leçons dans l'esprit, le vieux magister

d'Oloron croyait nécessaire de les imprimer d'abord sur les doigts. La méthode, pour être connue dans l'antiquité la plus reculée, n'en est pas plus infaillible.

« Je sortis de cette école, disait plus tard Mgr de Salinis, aussi savant que j'y étais entré. »

Il fallut le soustraire aux férules peu instructives d'Oloron, pour le confier aux bons soins du curé de Momuy, l'abbé Lacoste, dont la figure grave et bonne resta dans la mémoire de son élève comme le type aimé du curé de campagne, tel qu'il se plaisait à le décrire aux jeunes prêtres à qui plus tard l'Église le chargea de confier cette mission.

Le Béarn, comme notre Provence, aime ses traditions, ses mœurs, ses vieux usages, sa langue surtout, cette langue nationale que les *franciots* traitent dédaigneusement de patois, mais où nous aimons à reconnaître l'écho de voix qui dorment maintenant dans la tombe et bercèrent notre enfance des sons harmonieux du dialecte natal. Antoine de Salinis, tout enfant, avait déjà trop d'esprit pour être un *franciot*, et, loin de rougir de sa langue béarnaise, il la pratiquait avec une assiduité constante, trop constante au gré de quelques-uns des siens.

— Si tu continues à parler patois, lui dit un jour une de ses tantes, espérant piquer son amour-propre, au collège, tu seras toujours le dernier dans tes classes, tu ne sauras pas dire un mot de français.

— Tante, répondit aussitôt Antoine, je vous aime bien : *ès francès aco ?*

C'était en 1809. Antoine de Salinis avait onze ans. Dieu, qui avait déjà déposé dans la faiblesse de cet enfant le germe d'une grande destinée, eut soin de placer cette semence première dans un lieu où elle se conserverait, en attendant qu'elle pût éclore. Ce fut le modeste collège d'Aire qui eut cette gloire. Là fut le double berceau de son intelligence, qui s'annonça par de brillantes études, et de sa vocation ecclésiastique, à peu près contemporaine de sa première communion.

Le père du futur archevêque, M. Jacques de Salinis, était, à douze ans, chanoine de Lescar. Un événement de famille l'ayant déterminé à quitter le séminaire de Saint-Sulpice, où

il avait déjà commencé ses études théologiques, il renonça à la carrière ecclésiastique, résigna son canonicat en faveur d'un de ses parents, M. Dombidau de Crouzeilhes, mort évêque de Quimper, et se maria en 1795.

A vingt ans de là, en 1815, Antoine de Salinis venait reprendre, au séminaire de Saint-Sulpice, la place délaissée par son père, et aussitôt Mgr de Crouzeilhes le nommait, avec l'agrément du roi et le consentement du chapitre de Quimper, chanoine de sa cathédrale.

Le prélat avait eu la pensée délicate de rendre au fils ce que le père lui avait transmis. Le jeune séminariste alla consulter son directeur :

— Gardez-vous bien d'accepter, répondit l'abbé Teysseyrre. Ne soyez pas le premier à renouveler les abus de l'ancien régime. Ne donnez pas un scandale pareil.

Aussitôt, l'abbé de Salinis déclina l'offre de son cousin, ne voulant pas poser, en s'appuyant sur un vieil usage des églises de France, un précédent dont il pouvait devenir si facile d'abuser.

Un jour, M. Teysseyrre, — c'était le nom du directeur de l'abbé de Salinis, — s'entretenait avec son pénitent de prédilection. On frappe à la porte, et un prêtre d'humble apparence se présente, priant le vénérable Sulpicien de l'entendre en confession. Pendant qu'il se préparait à genoux dans un coin de la cellule de M. Teysseyrre :

— Vous voyez, dit celui-ci au jeune séminariste, vous voyez ce petit bonhomme, ce sera un des premiers génies de ce siècle.

Il n'en fallait pas tant pour piquer la curiosité de l'élève.

— De grâce, fit-il, présentez-moi à lui.

M. Teysseyrre sourit, et, après avoir entendu la confession du « petit bonhomme », il rappela l'abbé de Salinis, pour prendre part à la conversation engagée entre le confesseur et le pénitent que celui-là avait en grande admiration.

A quelques jours de là, le prêtre revint, apportant le premier exemplaire d'un ouvrage qu'il venait d'imprimer, hommage filial de l'auteur au Sulpicien qu'il vénérait comme un père.

M. Teysseyrre appela encore Antoine de Salinis, et lui montra, avec une fierté rayonnante, le livre, sans nom d'auteur, sur la couverture duquel on lisait : *Essai sur l'indifférence en matière de religion.*

L'abbé de Salinis emporta le volume, le lut, s'en pénétra de manière à le savoir par cœur. Il récitait à tous venants des chapitres entiers, débordant d'enthousiasme, et assurant que, malgré la conspiration du silence organisée autour de ce livre, l'auteur triompherait de l'insouciance des lecteurs, de cette indifférence même qu'il attaquait, de l'éloignement de la plupart des esprits pour les matières sérieuses, des préventions du public contre les auteurs qui ne se nomment pas.

Devenu célèbre, l'auteur n'oublia point son jeune ami. Désormais, entre l'abbé de Lamennais et Antoine de Salinis, ce fut une amitié éclatante.

M. Teysseyrre, qui l'avait voulu, en eut bientôt un de ces témoignages que la nature à lui bien connue de son illustre pénitent rendait particulièrement significatifs. Lamennais lui envoya le manuscrit du deuxième volume de l'*Essai*, en le priant de le communiquer à son jeune disciple, dont il vantait déjà bien haut le jugement.

— Quand on consulte l'abbé de Salinis, disait-il, on est sûr qu'il vous donne un bon avis ; il est rare que ce ne soit pas le meilleur.

Le 1er juin 1822, à Notre-Dame, M. de Quélen conférait la prêtrise aux deux inséparables, Salinis et Gerbet. En sortant de la vieille métropole, tous deux tombèrent dans les bras de M. de Lamennais, témoin ému de leur ordination, et se promirent de servir l'Église sous la conduite de ce maître, à ce moment plus grand et plus vénéré que jamais.

II. — L'aumônier de collège.

Au collège Henri IV comme ailleurs, et plus qu'ailleurs en cette année 1823, le vent était à l'irréligion. La plupart des jeunes gens allaient sucer l'incrédulité dans la lecture des livres impies du dix-huitième siècle, qu'une propagande infernale répandait à pleines mains. En fouillant dans les poches

d'un élève de rhétorique ou de philosophie, on aurait été presque assuré, disait l'abbé de Salinis, de rencontrer, dans l'une, le livre des *Ruines* de Volney, et dans l'autre, l'*Origine des cultes* de Dupuy.

Pendant de longues années, l'enseignement religieux y avait été confié à un ancien curé constitutionnel de Saint-Sulpice, qui n'avait ni le zèle, ni l'autorité nécessaires. Son successeur, l'abbé de Causans, avait promptement abandonné la partie pour entrer au noviciat de Montrouge et se faire Jésuite.

L'abbé de Salinis, tout jeune prêtre, fut appelé à recueillir ce difficile héritage.

Suivons-le sur ce premier théâtre de son fécond apostolat au service des âmes qu'il a le plus aimées, les jeunes gens.

Il est à genoux sur la dernière marche du sanctuaire, la tête dans sa main, recueilli et ému. Les divisions se succèdent. Il les entend passer. D'abord, les petits, bruyants et tapageurs, puis, les moyens, déjà fanfarons d'impiété et ricanant à la sourdine derrière le nouvel aumônier, qui perçoit au passage leurs rires étouffés, aussi bien que les quolibets voltairiens des grands qui ferment la marche.

Une fois les collégiens en place, le jeune prêtre monte en chaire. La curiosité, puis sa bonne et belle physionomie, toute rayonnante de sympathique jeunesse, établirent tout d'abord, avec le silence, une attention générale.

L'abbé de Salinis annonça le sujet de son discours : *De la nécessité de la religion !* L'attention aussitôt se mêla de défiance, bien que le sujet, choisi intentionnellement par l'orateur, ne fût guère de nature à effaroucher nos apprentis philosophes.

Hélas ! l'aumônier s'aperçut bien vite qu'il avait trop présumé de son habileté ! Parlant des marques auxquelles on peut reconnaître la vraie religion, il prononça le mot de miracle !... Tout aussitôt, un long murmure s'élève du banc des grands, s'accentue à celui des moyens, pour en arriver, d'échos en échos, à des miaulements et à d'autres cris de bêtes plus ou moins domestiquées, reproduits au naturel sur les bancs les plus proches.

C'était peu encourageant pour un début.

Le prêtre béarnais ne se tint pas pour battu. Dans sa province, on est plus persévérant que cela, et, la partie engagée, on ne quitte pas si facilement le champ clos.

Sans se désarçonner, le voilà qui reprend sa course oratoire, et, voulant démontrer l'influence de la religion sur le bonheur des peuples, il dit comme contraste ce que devenait une société sans religion et une nation sans Dieu. Cela l'amena à flétrir, en quelques paroles énergiques, les excès de la Révolution.

Sur quoi, les miaulements de recommencer de plus belle. Cette fois, ce fut toute une ménagerie en révolte. Puis, comme l'abbé ne faisait pas mine de descendre de chaire, un des plus grands, le coryphée sans doute du voltairianisme écolier, quitta sa place, s'avança dans la chapelle, et, se campant fièrement en face de la chaire, il montra le poing à M. l'aumônier, qui sourit de pitié devant la menace. Mais son âme était angoissée. Il lui fut révélé ce que serait ce ministère, inauguré sous de pareils auspices.

En descendant de chaire, il pleura dans les bras de l'abbé Gerbet, que M. de Frayssinous lui avait donné pour second, et, le soir, en revoyant leur maître à tous les deux, ils s'épanchèrent tous deux en une douloureuse effusion.

— Dans un temps peu éloigné, dit Lamennais, le monde apprendra ce que c'est que d'être livré à des hommes qui, dès leur enfance, ont vécu sans loi, sans religion, sans Dieu.

Rendu à lui-même, l'abbé de Salinis se demanda s'il n'avait pas contrarié les vues de la Providence sur son avenir, en refusant de céder aux instances de son évêque, celui de Bayonne, qui lui offrait des lettres de vicaire-général.

— La Providence, disait cet évêque, vous appelle à l'administration des diocèses.

Il prophétisait, ce prélat, qui porte un nom cher à l'Église de France, et à la Provence, sa terre natale. L'évêque de Bayonne, qui sollicitait ainsi le concours du jeune prêtre pour son administration, se nommait Mgr d'Astros.

Mais l'intérêt des jeunes gens l'emporta. Comme autrefois Jean, le grand voyant de Pathmos, laissait la sollicitude des

plus belles églises pour courir, dans les bois où il se cachait à la poursuite d'un jeune égaré, le grand vicaire de Mgr d'Astros se déroba aux sollicitations du pays natal pour essayer de poursuivre son œuvre, dont les débuts étaient si amers.

Le lendemain de ce début oratoire, le jeune aumônier retourna dans la chapelle où, en réponse à son discours, il avait entendu glapir et coasser une bande de jeunes aboyeurs. Seul entre Dieu et son âme attristée, il pleura longtemps entre le vestibule et l'autel. Quand il se releva, son beau visage respirait la sainte animation du courage apostolique.

Il essayera ; et, si la tâche est ardue, il sait que celle des apôtres le fut bien davantage. D'ailleurs, le succès n'est pas ce que Dieu nous demande, il se contente de l'œuvre. Ceux qui sèment à l'automne dans des sillons y jettent le grain avec tristesse, les moissonneurs de l'été lient joyeusement les gerbes.

— A moi de semer, se dit le jeune prêtre, d'autres moissonneront.

Il se représenta aux élèves, et annonça résolument qu'il allait faire aux plus avancés un cours de polémique religieuse, où il réfuterait les préjugés et les sophismes des héritiers du dix-huitième siècle.

— Dans une première année, dit-il, je démontrerai la divinité du christianisme ; puis, je traiterai de l'autorité divine de l'Église, et enfin, une troisième année me fournira l'occasion de considérer la religion dans ses rapports avec l'ordre temporel.

Les élèves se regardèrent.

— Il compte donc nous rester trois ans!... Et nous qui pensions en avoir fini avec lui, hier au soir !

On se tourna vers le grand qui avait montré le poing. Il avait les poings sur la table, paresseusement étalés, et ne semblait plus en train. Évidemment, il capitulait. La foule, comme il arrive toujours, — l'histoire en est célèbre, depuis les moutons de Panurge, — la foule capitula, comme son *leader*.

L'audacieux aumônier fit plus. Le dimanche suivant, se

sentant de plus en plus maître du terrain, il s'avança bravement en habits sacerdotaux au-devant des élèves, en avisa quelques-uns dont la physionomie honnête lui inspirait confiance, les appela d'un signe.

— Mes amis, fit-il, je ne veux pas être assisté à l'autel de serviteurs gagés, voulez-vous être mes enfants de chœur ?

Charmés de cette audace, les élèves acceptèrent.

— L'enseignement parle à l'esprit, le culte parle au cœur, répondait Salinis au grand-maître de l'Université effrayé de ces hardiesses, l'enseignement donne la conviction, le culte inspire l'amour.

Il fit venir Choron. Le grand mélodiste était tout ensemble un homme de talent et un homme de foi : il comprit ce que voulait l'abbé de Salinis, et, en quelques semaines, tout Paris parlait des jeunes orphéonistes du collège Henri IV, qui exécutaient, sous la direction de Choron, leur maître de chapelle, de ravissantes mélodies grégoriennes.

La partie était gagnée.

« Les plus incroyants, dit un ancien élève, respectaient l'aumônier comme un homme de talent et de savoir; nous aimions à l'entendre, et je l'ai vu apaiser par quelques simples paroles un commencement de révolte, dont le trouble et la maladresse des maîtres allaient faire une véritable émeute. Mais c'était surtout dans ses rapports journaliers avec les élèves que son action était salutaire et décisive. »

« Votre ancien élève du collège Henri IV, lui écrira plus tard un homme qui lui devait ses fortes convictions religieuses, Henri de Riancey, n'a pas oublié les secours que vous avez donnés à son inexpérience, l'appui dont vous avez entouré sa jeunesse, et aussi cette paternité spirituelle dont vous lui avez laissé un si doux souvenir. »

III. — Le directeur de Juilly.

A huit lieues de Paris, au milieu d'un parc où abondent les eaux limpides et les frais ombrages, on voit s'élever un antique et vaste édifice, dont l'œil étonné admire les proportions et l'étendue : c'est le célèbre collège de Juilly, fondé par

les Oratoriens, et qui eut longtemps avec eux des jours de gloire.

Le 15 octobre 1828, deux cent quarante élèves, tous nouveaux, sauf vingt-neuf, entendaient la messe du Saint-Esprit, dans la chapelle de Juilly, et, au banc des directeurs de la maison, les Oratoriens disparus avaient fait place aux abbés de Salinis, de Scorbiac et Caire, chargés de reconstituer le collège et d'en faire revivre les antiques gloires.

L'ancien collège se trouvait dans un état de décadence intellectuelle et morale. Les vieux Oratoriens, accablés par l'âge, étaient impuissants à soutenir cette maison, et leurs rangs, éclaircis par la mort, ne se recrutaient pas.

C'était le moment où les ordonnances de 1828 venaient de jeter à la porte des collèges de jésuites, par centaines, des élèves appartenant à l'élite de la société française.

M. de Bonald et Berryer, tous deux élèves de Juilly, jugèrent le moment favorable pour relever une maison qui leur était chère. Ils s'adressèrent à l'abbé de Salinis, qui en conféra avec son ami, M. de Scorbiac.

« Tous deux auraient pu prétendre aux premières dignités de l'Église ; ils n'avaient qu'à laisser faire, elles seraient venues d'elles-mêmes à leur rencontre. L'abbé de Scorbiac et son ami s'éloignèrent volontairement de la route où passent les honneurs. Ils embrassèrent dans la solitude de Juilly des travaux modestes, mais puissants et bénis. »

M. de Scorbiac eut le titre officiel de directeur, mais, en réalité, tous deux dirigeaient de concert, avec une telle unité de vues et une si parfaite union de volontés, que l'on eût dit un seul cœur et une seule âme. A lui seul, cet exemple fit l'esprit du nouveau Juilly.

— Un des plus beaux jours de ma vie est celui où j'ai pu faire un acte de foi que je m'étais trompé !

Cette parole admirable, que Salinis répéta si souvent durant sa vie et fit entendre avec solennité sur son lit de mort, nous explique, en même temps que la candeur de son âme, le motif de l'irritation que Lamennais conçut dès lors contre lui.

Les pèlerins de Dieu et de la Liberté étaient à Rome.

Tout l'univers catholique était attentif. L'École Menaisienne surtout était anxieuse, et Salinis plus que personne.

Un jour, la poste lui apporta un pli, qui devait être important, puisque l'évêque qui le lui envoyait avait cru devoir le revêtir d'un grand sceau protecteur. Salinis l'ouvrit. C'était l'Encyclique *Mirari vos*.

Aussitôt, reconnaissant cette voix que tous ses enseignements avaient proclamée *falli nescia*, il se découvre, baise avec respect la parole pontificale, tombe à genoux au pied d'un crucifix et lit l'Encyclique.

— J'éprouvai, dit-il, durant cette lecture, la vérité de cette parole : « *Crede ut intelligas*, crois si tu veux comprendre » ; la soumission ouvrit les yeux de mon esprit. — Je vis tout à coup le vice d'un système qui met les traditions du genre humain sur le même pied, sinon au-dessus des traditions conservées par l'Église. Dès ce moment, je compris mon erreur.

Alors, d'un cœur vraiment soumis, avec une de ces explosions de joie intime qui accompagnent presque toujours les amères voluptés du sacrifice, il se mit à réciter lentement son *Credo*.

Il lui restait encore quelque chose à faire.

Dans une circonstance analogue, Fénelon n'avait pas hésité à monter en chaire pour lire à son peuple la condamnation de ses erreurs. Le jeune directeur du collège de Juilly réunit les élèves et les professeurs dans la chapelle, et, en présence de tous ces jeunes gens qu'il eût craint par-dessus tout de scandaliser, en laissant planer le plus léger doute sur la sincérité de sa rétractation, il leur dit qu'il adhérait de cœur et d'esprit au jugement de Rome, et qu'il serait inflexible envers tous ceux qui ne partageraient pas sa soumission, comme ils avaient partagé ses erreurs.

Lamennais s'irrita. La solennité des rétractations de Juilly lui sembla un reproche. Il écrivit à Salinis :

— On m'a prévenu que vous parliez de moi d'une manière dont je dois être surpris pour le moins. Vous avez dû dire à plusieurs personnes : « que j'étais sorti de l'Église, que je « n'étais plus catholique ; que les *Paroles d'un Croyant* n'étaient « que le prélude ; que dans le fond de mon cœur je couvais

« une grande hérésie; que vous aviez eu avec moi une con-
« versation de deux heures, dans laquelle je vous avais dit
« des choses que votre conscience ne vous permettait pas de
« révéler; que, d'ailleurs, je sentais bien moi-même l'effrayante
« position dans laquelle je me trouvais; que ma conscience
« n'était pas en repos, et que c'était à cause de cela que je ne
« disais plus la messe, etc. » Si vous avez réellement dit le quart de ces choses, vous sentez le jugement que je dois porter de vous. Mais, comme je ne veux point me hâter de vous faire la part qui vous serait due alors dans mes sentiments et dans mon estime, j'attends de vous là-dessus une réponse nette, précise et catégorique.

Salinis repoussa avec indignation les propos calomnieux qu'on lui prêtait. Mais il ne dissimula pas sa foi. La réponse, à cet égard surtout, fut « nette, précise et catégorique ».

Lamennais ne tarda pas à rompre avec lui, comme avec tous ses vrais amis : il garda cependant une rancune plus accentuée contre Salinis que contre les autres. C'est un privilège que Salinis partagea avec Lacordaire.

Il allait mourir, quand, remettant à l'abbé de Ladoue le manuscrit de ses conférences sur la *Divinité de l'Église*, il lui dit :

— Vous remarquerez qu'il y a certains passages qui portent l'empreinte des opinions de M. de Lamennais; effacez-les sans pitié, et dites bien à tous que je désavoue tout ce que j'aurais pu écrire de contraire aux doctrines du Saint-Siège.

IV. — Le professeur de faculté.

« Tout est possible aux partis, quand ils croient avoir intérêt à perdre un homme. »

Salinis faisait la douloureuse expérience de cet acharnement implacable excité par les haines des partis, celles qui pardonnent le moins et divisent le plus.

Pour dominer cette passion tyrannique de l'esprit de parti, il faut une âme bien trempée et une de ces natures nobles qui aiment, comme les aigles, à vivre dans les hauteurs, parce qu'on y plane au-dessus des vaines disputes de l'infirmité humaine.

L'archevêque de Bordeaux vint noblement au secours du prêtre, délaissé par les uns et poursuivi par les autres.

Il écrivit à l'abbé de Salinis :

— Venez à Bordeaux, vous deviendrez ici l'âme de plusieurs belles œuvres.

Le 17 janvier 1842, M. Villemain écrivait à l'abbé de Salinis :

— Je me félicite d'avoir pu offrir une heureuse occasion d'influence à des talents et à des vertus que je souhaitais voir appelés à servir la religion dans une mission plus haute encore que l'enseignement.

La lettre accompagnait un décret royal, qui nommait M. de Salinis professeur à la Faculté de théologie de Bordeaux.

Les Facultés de théologie, malgré les lacunes de leur organisation et l'insuffisance de leur rôle vis-à-vis du clergé, n'en auront pas moins, dans l'histoire ecclésiastique de ce siècle, une place que mon attachement filial pour elles ne me permet peut-être pas d'indiquer avec assez d'impartialité. Du moins, qu'il me soit permis de faire remonter jusqu'à nos chères Facultés aujourd'hui, hélas ! défuntes, le mérite de tant d'œuvres remarquables qui en sont sorties et aussi la gloire de tant de prélats que la confiance du pays est venue choisir dans leur sein.

Salinis ne sera pas la moindre de ces gloires.

Dès sa première leçon, l'auditoire comprit quelle précieuse recrue venait fortifier le corps professoral. Le bruit s'en répandit vite, et, à la seconde conférence, la salle s'étonna de ne pouvoir plus contenir les auditeurs qui se pressaient autour de la chaire du nouveau professeur.

Le professeur fait son auditoire, l'auditoire, à son tour, fait le professeur.

Devant cette foule composée de magistrats, de prêtres, de femmes du monde, de jeunes gens instruits, l'abbé de Salinis se sentit à l'aise. Son esprit vif, son imagination ardente, une grande facilité d'élocution, un certain abandon plein de grâce, en firent promptement un professeur accompli. Les auditeurs étaient charmés, ils se complaisaient dans le respect que leur témoignait leur cher conférencier, arrivant à son cours, muni

d'un cahier, où sa leçon entière avait été écrite avec soin, pour ne laisser aucun point doctrinal aux hasards de l'improvisation, ce qui ne l'empêchait pas de saisir au vol les illuminations subites que le contact de l'auditoire fait passer sous les yeux de l'orateur et qui fond tout à coup l'âme de ses auditeurs dans la sienne.

— Aucun de nos concitoyens n'a oublié ces leçons lumineuses de la Faculté... Nous sortions meilleurs de ces leçons, moins faibles contre nous-mêmes, plus forts contre les misères de nos jours. Le professeur nous avait élevés au-dessus de la triste réalité, quand, jetant un coup d'œil prophétique sur l'avenir, M. de Salinis nous annonçait une transformation nouvelle de la foi et des dévouements chrétiens.

Plus d'un parmi ses auditeurs voulut l'avoir pour guide de sa conscience. Il excella bien vite dans ce ministère, alors nouveau pour lui. Comme autrefois Bossuet se reposant de ses fatigues oratoires dans la direction de l'humble Sœur Cornuau, l'abbé de Salinis devint promptement un directeur consommé. Ainsi Gerbet aima toujours ce ministère caché, où le bien se fait sans bruit, d'autant plus solide qu'il est moins brillant. Alexandrine de la Ferronnays et Eugénie de Guérin en éprouvèrent, nous l'avons vu, la bienfaisante influence.

Fermement basé sur le principe thomistique, trop oublié par Fénelon, que la grâce ne détruit pas la nature, M. de Salinis en fit sa grande règle de direction.

— Ce serait ne pas comprendre la religion, disait-il, que de croire qu'elle tend à absorber tous les sentiments en un seul sentiment. L'amour de Dieu épure, développe au contraire toutes les affections légitimes, les conserve, les rend immortelles.

Ennemi déclaré des faux respects jansénistes, il poussait à la communion, qu'il considérait comme une grâce et un moyen, au lieu d'en faire, comme les puritains de Port-Royal, une récompense et un but.

— Je suis sans aucune inquiétude sur votre avenir, écrivait-il à une âme pieuse, mais exposée à l'épreuve, si je sais que vous communiez souvent. Il me serait impossible de ne

pas me tourmenter, si vos communions devenaient plus rares.

Et comme celle-ci lui objectait son indigence spirituelle :

— Notre indigence, répondait-il, est notre titre, notre droit: c'est celui du pauvre mendiant.

Au reste, toute cette mystique, douce et consolante, rayonnait de l'influence de saint François de Sales et se séparait, grâce aux principes, alors nouveaux en France, de Liguori, des terreurs de Saint-Cyran.

— Confiance ! répétait-il aux âmes qu'il avait l'ambition de dilater, confiance ! Ce mot résume tout !...

Aussi, les heureux dirigés de l'abbé de Salinis tranchaient sur le type, général encore en ce moment, de l'encapuchonnement attristé des dévots de l'ancienne méthode.

A cet apostolat de la Faculté et de la direction des âmes, le zélé professeur joignit ce troisième moyen d'action, que Combalot appelait l'*apostolat du salon*, le triomphe de Salinis dans toutes les phases de sa vie.

Tous les lundis, des hommes distingués venaient tenir chez lui des réunions, où régnait un esprit de tolérance et de liberté, tel que des hommes, appartenant à toutes les croyances religieuses, catholiques, protestants, israélites, représentant les opinions politiques les plus opposées, pouvaient y engager entre eux les discussions les plus vives, les plus animées, les plus franches surtout, sans emporter une seule fois un souvenir blessant ou pénible !

Ces réunions, « vrais tournois intellectuels » permettaient à l'abbé de Salinis d'élever « de simples et graves causeries à la hauteur d'un apostolat ».

C'est le témoignage que lui rendait l'éminent archevêque de Bordeaux, heureux et fier d'avoir tendu la main au noble délaissé, devinant qu'il y avait là une force vive qu'il ne fallait pas laisser inerte, comme le voulaient certains instruments inconscients de cette sotte prévention qui s'attache de bonne heure au mérite.

Par un coup inattendu de la Providence, dans les rangs des dépositaires du nouveau pouvoir, se trouva un ministre habile qui connaissait toutes les richesses de l'esprit et du cœur de l'abbé de Salinis.

Le 10 février 1849, ce ministre, accomplissant ce qu'il aima à proclamer « un des actes les meilleurs de son passage aux affaires », écrivit au professeur de Bordeaux :

« — Monsieur l'abbé, je viens affliger votre humilité, et pourtant je ne puis vous déguiser la joie qu'éprouve ma conscience : une des consolations que j'ambitionnais en acceptant le lourd fardeau qui pèse sur moi était du moins d'attacher mon nom à votre promotion à l'épiscopat : cette consolation m'est accordée...

« Je ne m'excuse point de ne vous avoir pas consulté, Monsieur l'abbé ; il m'a paru que le concours de tant de circonstances et de tant de volontés indique assez manifestement la volonté de la Providence, pour que ni vous ni moi ne puissions nous y soustraire...

« Veuillez agréer de nouveau, Monsieur l'abbé, l'expression des sentiments de gratitude que j'offre à Dieu en cette occasion et l'hommage du plus profond respect de votre très humble serviteur,

« A. DE FALLOUX. »

M. de Falloux avait véritablement la main heureuse. Ce fut lui qui désigna Mgr Pie pour le siège de Poitiers, Mgr de Dreux-Brézé pour le siège de Moulins, Mgr Caverot pour celui de Saint-Dié, Mgr Foulquier pour celui de Mende, et Mgr de Salinis pour l'évêché d'Amiens. On voit à quelles inspirations chrétiennes obéissait M. le comte de Falloux, dans les choix qu'il faisait pour l'épiscopat.

V. — L'évêque d'Amiens.

L'Empire avait cet avantage, aux yeux de bien des hommes politiques, qu'il a deux solutions à proposer, suivant les moments et les circonstances : une solution dictatoriale, quand c'est l'heure de la peur, et une solution libérale, quand le pays rassuré redemande ses libertés. Il avait cette autre décharge à son acquit qu'au lendemain de la Révolution, il s'est donné comme l'alliance entre le pouvoir monarchique et l'avènement de la démocratie, en sorte que la théorie napoléonienne, restée celle des héritiers du fondateur de la race,

donne quelque satisfaction à ceux qui, fiers des conquêtes de 89, aspirent à une organisation de la démocratie, telle que l'a faite la Révolution.

« Monarchie je ne veux, république je ne sais. » C'était à ce moment, disait Lacordaire, la devise de l'Europe. C'était surtout la devise de la France de 48.

Pénétré de cette conviction, touché des gages que le neveu de Napoléon donnait à l'Église et des promesses qu'il lui faisait, effrayé du désarroi des partis et des menaces du jacobinisme renaissant, pour « faire de l'ordre avec du désordre », L'*Univers* se rallia au prince président, lequel, dit M. Louis Veuillot,« ne se propose rien qui puisse effrayer les consciences démocratiques ».

Mgr de Salinis crut de bonne foi servir l'Église et la France en adhérant à l'Empire.Cette adhésion, en irritant les républicains, froissa profondément les légitimistes et entrava, en bien des circonstances, l'action de son ministère épiscopal. A ce point de vue, il dut souvent la regretter, tout en conservant « une illusion qui plongeait ses racines dans la foi ».

En écrivant de lui, son ami et panégyriste a pu le dire :

— Sur ma conscience d'homme d'honneur et de prêtre, j'affirme que Mgr de Salinis n'a fait, dans le cours de sa longue carrière, aucune démarche importante, je n'en exclus pas celles qui ont rencontré le plus de contradicteurs, dont le bien de la religion n'ait été le principe et le mobile. J'affirme, avec la même conviction, que les petits calculs de l'ambition humaine ne sont jamais montés à la hauteur de sa grande âme. Je suis heureux que le Bon Dieu m'ait permis de rendre ce témoignage public à celui qui fut le guide de ma jeunesse et qui daigna plus tard m'honorer du titre d'ami. Je le lui devais.

Mgr de Salinis rapporta de Rome les saintes reliques d'une Amiénoise des âges héroïques. On avait découvert dans les catacombes une épitaphe par laquelle, à la suite du nom de la sainte femme, Aurélius Optatus avait voulu transmettre à la postérité, avec le souvenir du martyre et de la vertu de sa pieuse épouse, l'indication de son pays d'origine.

Nat. Ambiana, disait la pierre tumulaire, née à Amiens !

C'est son époux même qui fit ciseler sur le marbre le titre authentique par lequel cette sainte martyre appartient à l'Église d'Amiens. « Or, écrivait à ses diocésains Mgr de Salinis, cette indication, qui est quelque chose de si précieux pour notre foi, est en même temps une rareté archéologique très remarquable. Ce n'était pas l'usage de marquer dans l'épitaphe des martyrs le lieu de leur naissance. Un des plus savants archéologues de Rome nous disait qu'il se rappelait à peine un exemple fourni par l'inscription tumulaire d'une sainte de Nicomédie. C'est donc une gloire presque unique qui va rejaillir, avec ses reliques, du sein des catacombes, sur l'Église d'Amiens. »

Seize siècles au moins s'étaient écoulés, depuis que la martyre alla d'Amiens à Rome pour le combat, jusqu'au jour où elle revint de Rome à Amiens pour le triomphe.

Gerbet fut le chantre et l'historiographe de ce triomphe, le plus beau assurément qu'une châsse ait recueilli en ce siècle : on eût dit ces grandes scènes des âges de foi, où tout un peuple accourait au-devant des saintes reliques, escortées par l'épiscopat et le clergé d'une province entière.

Le pays natal de Pierre l'Ermite retrouvait, sous l'inspiration brûlante de son évêque, les beaux élans de son antique foi.

Les études florissaient. Le clergé regardait du côté de cet évêché, d'où lui venaient tant de règlements excellents et d'excitations puissantes. La liturgie romaine fut rétablie aux acclamations du chapitre et du clergé.

« Comme Monseigneur est bon ! » disaient à l'envi les prêtres d'Amiens, à mesure que les nécessités du ministère les mettaient successivement en rapport avec ce prélat si accueillant et si disposé à entrer dans toutes leurs sollicitudes.

Connaissant à fond les besoins de la société moderne, Mgr de Salinis, évêque catholique du XIXe siècle, cherchait à renouer des liens prêts à se briser ; son salon était comme le vestibule qui menait à l'église ceux qui pouvaient en avoir oublié le chemin.

Les soirs du dimanche, racontait Sainte-Beuve dans le *Constitutionnel*, Mgr l'évêque d'Amiens a l'habitude de rece-

voir ; on vient avec plaisir dans ce salon qui n'a rien de sévère, et où la bonne compagnie se trouve naturellement chez elle. On y joue à quelques jeux ; on y tire quelque loterie, et, pour qu'il soit dit que personne ne perdra, il est convenu que l'abbé Gerbet fera des vers pour le perdant, pour celui qui s'appelle, je crois, le *Nigaud.* Ces nigauds de l'abbé Gerbet sont pleins d'esprit et d'à-propos ; il les fait « par obéissance », ce qui le sauve, dit-il, de tout reproche et de toute idée de ridicule.

Un soir, on avait plaisamment agité trois questions : Pourquoi vient-on bien plus nombreux en Carême dans le salon de Monseigneur? Quel est l'animal que les dames vont voir le plus volontiers chez un collectionneur d'Amiens? Et enfin, qui donc avait donné le gros lot de la loterie de demain aux conférences ?

Mgr de Salinis fit un signe à l'abbé Gerbet, qui, se recueillant un instant, annonça une *Réponse à trois questions du moment :*

Ici la foule est loin d'être la même
Quand le monde offre un heureux alibi ;
Mais le salon est toujours bien rempli
Lorsque revient le saint temps du Carême :
De s'amuser y voit-on le moyen
Ou le moyen de faire pénitence?
On voudrait bien savoir ce que j'en pense ;
  En vérité je n'en sais rien.

Dans la maison qui tient sous bonne garde
Ces animaux qu'on va voir par cachet,
Pourquoi, dit-on, est-ce le perroquet
Que mainte dame avec plaisir regarde?
A-t-elle un goût, qui se conçoit très bien,
Pour son babil ou bien pour son plumage?
Encore ici je suis prudent et sage,
  En vérité je n'en sais rien.

Quand pour demain, à cette loterie
Dont le beau nom est de vous bien connu,
Une bonne âme a, presque à son insu,
Remis un lot qui fera bien envie,
On veut savoir, par sentiment chrétien,
Auquel des deux plus d'intérêt s'attache,
Au lot qui brille, à l'âme qui se cache :
  Oh ! pour cela je le sais bien.

Une autre fois, on parlait de la loterie des conférences de Saint-Vincent de Paul, dont le tirage imminent allumait bien des convoitises. L'abbé Gerbet, avant de laisser procéder au tirage, demanda la parole, et, de sa voix harmonieuse, récita cette charmante fantaisie, qu'il intitula: *La loterie de Saint-Vincent de Paul dans le ciel parmi les anges:*

Quand, revêtant une forme légère,
La charité prend sa part à nos jeux,
Je tiens pour sûr que ces jeux de la terre
Ne sont que l'ombre obscure et passagère
D'un jeu brillant célébré dans les cieux.

Demain, au ciel, une salle fleurie
Verra jouer tous vos anges gardiens;
Ils tireront aussi leur loterie,
Si belle à voir que sa beauté défie
L'art de Paris joint au cœur d'Amiens.

Sur un fauteuil d'une riche élégance
Qu'il s'est acquis en servant des grabats,
Vincent de Paul préside la séance,
Où l'on observe un merveilleux silence,
Chose assez rare aux salons d'ici-bas.

Chaque ange, orné de sa grâce candide,
Espérant tout et ne jalousant rien,
Reçoit un lot dans un écrin splendide,
Marqué d'un nom qu'il lit d'un œil avide,
Nom qu'il chérit et qui n'est pas le sien.

Le saint leur donne ou ces fleurs de lumière
Que Dante vit au céleste séjour,
Ou les saphirs que la Bible énumère;
Ou bien il mêle au cœur de la prière
Les diamants de l'éternel amour.

Mais le bon saint, comptant dans sa mémoire
Les pleurs, les maux que vous avez vaincus,
Pour figurer cette douce victoire,
Donne à chaque ange un beau lacrymatoire,
Brillant des pleurs qu'il ne renferme plus.

A demain donc, en secouant leurs ailes,
Arriveront ces célestes joueurs.
Pour vous offrir leurs perles les plus belles;
Qu'à les garder vos écrins soient fidèles;
Ces écrins sûrs sont au fond de vos cœurs.

Les *Nigauds* de l'abbé Gerbet s'inspiraient ainsi des mille petits détails qui constituaient la vie du salon de l'évêché : un fait récent, la présence du prédicateur du Carême, la visite d'un ami, la venue d'un hôte illustre, comme le soir où il célébra, sous la forme plaisante d'un *fragment d'histoire naturelle*, la visite de Son Éminence le Cardinal Donnet à l'évêché d'Amiens :

Dans ce beau jour où tout se renouvelle,
Votre nigaud, se transformant aussi,
Devient savant : l'histoire naturelle
Va lui fournir le sujet que voici :

Buffon a fait la merveilleuse histoire
D'un bel oiseau, bien rare en nos climats ;
Écoutez-la, j'ai quelque lieu de croire
Que ce récit ne vous déplaira pas.

Ce bel oiseau porte, avec modestie,
Un fort beau nom, le nom de cardinal,
Oiseau français, car il a sa patrie
Dans nos forêts des bords du Sénégal.

Il aime aussi les bords d'autres rivières
Et, voyageant vers des climats plus beaux,
Va se poser dans ces lieux que nos pères,
Pour abréger, appelaient les bords d'eaux.

Souvent aussi vers le Tibre il s'envole,
Rome en a fait l'oiseau le plus chrétien ;
Car, Dieu merci, le nouveau Capitole,
En fait d'oiseau, choisit mieux que l'ancien.

Malgré l'éclat de son rouge plumage,
Il n'est pas fier, et vous pouvez tous voir
Qu'il est plus simple, et d'air et de langage,
Que maint oiseau dont le plumage est noir.

Comme son cœur, sa voix est noble et tendre :
Aussi Buffon nous dit qu'à chaque fois
Que ses beaux chants doivent se faire entendre,
Dix mille oiseaux accourent à sa voix.

Tel nous voyons dans notre basilique,
Quand l'éloquence éveille ses échos,
Des auditeurs la foule sympathique
En ses trois nefs se presser à grands flots.

Si tant d'oiseaux, que sa présence attire,
Lui vouent toujours un respect si pieux,
C'est que surtout on sait, on entend dire,
Qu'en chantant bien, il agit encor mieux.

Dans tous les bois, on voit, sur son passage,
Des nids nouveaux se bâtir à l'envi
Où chaque oiseau, que menaçait l'orage,
Chantera Dieu qui lui donne un abri.

Buffon prétend que son généreux zèle,
Peu satisfait de presser ses travaux,
Tire, au besoin, des plumes de son aile,
Pour faire un nid aux plus pauvres oiseaux.

Nous envions cette heureuse Aquitaine
Où ses bienfaits ont fixé son séjour.
Puisse bientôt, sur sa plage lointaine,
Un bon wagon nous conduire en un jour!

Que l'oiseau rouge, ornement de ses rives,
Vienne souvent embrasser en ces lieux
Un autre oiseau dont les couleurs moins vives
Nous font l'effet du plus bel oiseau bleu.

De l'oiseau bleu l'oiseau rouge est le père;
Fier de son fils, il n'en fut point jaloux,
Et lui permit de quitter sa volière
Pourvu qu'il vînt se poser parmi nous.

Notre oiseau bleu lui dira que la Somme
Mérite bien, malgré le froid du Nord,
Que les oiseaux de Bordeaux et de Rome
Viennent planer sur son modeste bord.

Que, sans avoir un soleil sans nuage,
Elle a pourtant une douce chaleur;
Quand les brouillards recouvrent son rivage,
Le froid est là, mais le chaud est au cœur.

Le cœur ici règne sur toute chose,
Et, tour à tour, Picard ou Bordelais,
Le mien ne sent, dans sa métamorphose,
Que le bonheur de bien parler français.

C'est grâce au cœur, à sa douce puissance,
Qu'on voit ici des prodiges divers :
La loterie a de l'intelligence,
Et les nigauds y font lire des vers.

On le voit, les *Nigauds* de l'évêché d'Amiens, grâce au talent de l'abbé Gerbet et à la douce influence du prélat qui l'inspirait, avaient une portée plus haute que le simple amusement d'une soirée, ils faisaient aimer la piété et ils prêchaient la charité. On en eut l'exemple, un soir de fin de Carême, avant la clôture du salon de l'année : c'est intitulé : *Il est trop tard.*

Quand le Carême, affublé de la neige
Qu'il attendait pour s'en faire un manteau,
Du carnaval dissipant le cortège,
Des vains plaisirs va souffler le flambeau,
Pourrai-je encor, fidèle à ma coutume,
Être causeur, enjoué, babillard?
Non, ce seul mot s'échappe de ma plume :
Il est trop tard.

Il est trop tard. Puis-je pourtant me taire
Sur le bœuf gras, ce bon diocésain,
Qui, pour fêter un pasteur qu'il vénère,
Ne craindra pas d'allonger son chemin (1)?
Vaine leçon! pour la troupe volage
Qu'ici ce soir cherche en vain mon regard,
L'exemple, hélas! d'une bête aussi sage
Viendrait trop tard.

Oui, des jours gras la folle turbulence
Fait déserter ce paisible salon;
Quand reviendront les jours de pénitence,
On reviendra comme on vient au sermon :
Mais au retour, si quelque fugitive
Parmi vos lots prétend avoir sa part,
Pour la punir, dites-lui qu'elle arrive
Un peu trop tard.

Des gens sensés ce salon est l'asile;
Pourquoi le fuir? on y parle raison :
Sur son fauteuil chacùn se tient tranquille,
Et de bonne heure on rentre dans la maison.
D'autres salons ont un charme funeste,
On s'y fatigue avec grâce, avec art,
On n'y tient plus, et pourtant on y reste
Beaucoup trop tard.

1. Cette année, le cortège du bœuf gras était venu jusqu'à l'entrée intérieure de l'évêché.

Pour vous du moins, qui suivez sa fortune,
Ce vieux salon vous est reconnaissant;
Je l'aurais dit cent fois pour une
Si je n'avais l'esprit un peu pesant :
Pardonnez-moi, quand l'à-propos m'échappe,
Je suis *nigaud*, et lorsque, par hasard,
Je cours après un bon mot, je l'attrape
Toujours trop tard.

Mais des *nigauds* la saison est passée,
Pour les jours saints cherchons d'autres sujets,
Et, près de Dieu fixant notre pensée,
Tournons vers lui nos cœurs et nos couplets ;
C'est lui, lui seul dont la bonté fidèle,
A tous nos vœux répondant sans retard,
Ne dit jamais à l'âme qui l'appelle :
Il est trop tard!

On aimait ces réunions, où l'esprit, la courtoisie, la vertu et la charité faisaient assaut. Les perdants s'estimaient heureux d'emporter le lot envié du *nigaud*, surtout quand le rimeur attitré tournait deux quatrains comme ceux qui échurent un jour au perdant de la soirée :

La loterie est aveugle et volage,
Mais aujourd'hui cette sœur du hasard
Y voit plus clair et fait un choix fort sage
En vous donnant un rien pour votre part.

Pour accepter une part si légère
Sans laisser voir un petit air bourru,
Il faut vraiment un heureux caractère,
Voilà pourquoi ce lot vous est échu.

VI. — L'archevêque d'Auch.

En 1821, au lendemain de son entrée dans les ordres sacrés, — il venait d'être ordonné sous-diacre, — le jeune abbé de Salinis montait, sur l'invitation de l'archevêque, dans la chaire de l'église métropolitaine Sainte-Marie d'Auch. L'enthousiasme fut grand.

— Quel beau sermon ! écrivait à son fils une personne du peuple, rendant compte, à sa manière, de l'impression pro-

duite. Quel beau sermon ! Ce n'était plus le même genre de nos prédicateurs gascons. Tout le monde était extasié de voir un jeune homme de vingt-et-un ans réunir autant de talent.

A un quart de siècle de là, l'humble séminariste, devenu archevêque d'Auch, reparaissait dans la même chaire. Les anciens faisaient leurs remarques tout haut et rappelaient leurs souvenirs de 1821. C'était cette même figure méridionale, empreinte de finesse et de bonté. C'était cette même parole douce, persuasive, entraînante, qui avait fait le succès du sous-diacre et qui, du premier coup, gagna les cœurs de tous ses nouveaux diocésains.

Un jour, à Juilly, un vieil Oratorien, voulant expliquer les causes de la chute de son Ordre, disait à M. de Salinis :

— Nous devions périr, parce que nous n'aimions pas assez la sainte Vierge, ni le Saint-Siège.

« Les sentiments contraires à ces deux mauvaises choses, qui ont fait tomber l'Oratoire, ont été, disait Gerbet dans l'oraison funèbre de son ami, le soutien de votre évêque jusqu'à la fin. »

On sait quelle part il prit à la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, et, si le temps lui a ravi l'ineffable joie d'assister à celle de l'infaillibilité pontificale que son école et ses travaux ont préparée, le testament de son épiscopat fut une admirable publication, où il défendit,avant de mourir, les droits de la papauté.

La vivacité de sa dévotion envers le Saint-Siège hâta sa fin. M. de Ladoue l'a raconté dans une page saisissante.

A mesure que s'affaiblissaient des espérances qui avaient leur fondement dans son cœur bien plus que dans son esprit, il se rattachait plus fortement à cette institution bâtie sur la pierre que tous les efforts de l'enfer ne parviendront pas à ébranler... Or, dans plusieurs circonstances graves où l'intérêt de l'Église était engagé, sa parole avait trouvé un accès facile auprès du souverain ; pourquoi aujourd'hui ne rencontrerait-elle pas le même accueil ?

— Les intentions sont droites, disait-il, mais on ne connaît pas le véritable état des choses ; en faisant arriver la vérité, ne peut-on pas espérer que les difficultés soulevées s'aplaniront ?

Oh! disait-on autrefois, si le roi savait... Eh bien, l'empereur saura...

Mais la maladie a déjà paralysé les forces, les médecins conseillent d'éviter les grandes émotions ; le siège du mal est au cœur. Les amis font valoir ces raisons ; ils craignent, et ils n'espèrent pas.

Le prélat ne se laisse pas arrêter : il est évêque, et, pour un évêque, les intérêts de l'Église passent avant ceux de la santé; si l'on tombe dans une antichambre, on tombera avec la consolation d'avoir accompli son devoir.

Le 3 décembre 1860, après avoir entendu dire à la messe, — sa faiblesse ne lui permit pas de la célébrer, — ces paroles du prophète que l'Église applique au grand apôtre des Indes : *Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum, et non confundebar*, il se rendit aux Tuileries, où il eut une audience qui dura plus d'une heure. Nous le vîmes au sortir de cette entrevue : malgré la fatigue, il était radieux... Il avait dit la vérité.

Quand il prononça à Juilly l'éloge funèbre de son ancien grand-vicaire, le cardinal Donnet salua, en termes émus, cette démarche solennelle et suprême de l'archevêque d'Auch:

— Mgr de Salinis, dit le cardinal, nous ne craignons pas de le rappeler ici, a été du nombre des évêques qui ont donné au gouvernement actuel, et dans ses écrits, et dans sa conduite, des marques nombreuses de dévouement. Mais pourquoi ne dirions-nous pas, avec la même liberté de langage, que, peu de jours avant de rendre compte de son administration au juge suprême, lorsqu'aucun intérêt humain ne pouvait lui dicter une pareille démarche, il est allé, de sa voix presque mourante, dire au monarque lui-même ses craintes et ses douleurs sur les événements qui portent la désolation dans le cœur de tous les catholiques?

Quand il revint de Paris, il dit à l'un des siens :

— Tout ce qui se passe me fait un mal affreux.

Déjà, le jour où, pour obtempérer aux désirs de Pie IX, il avait dû quitter Amiens, il avait été blessé au cœur.

En rentrant du voyage entrepris pour les intérêts de l'Église, et à la pensée de ce que Pie IX allait souffrir durant

cette longue passion dont la première scène se déroulait à cette heure, le mal fit tout d'un coup d'effrayants progrès.

Le 29 janvier, M. de Ladoue lui dit que Pie IX, touché de son état, lui envoyait, par voie télégraphique, la bénédiction papale.

— Quel bonheur ! s'écria-t-il autant qu'un mourant peut s'écrier. Quel bonheur ! Je le désirais beaucoup, mais je n'avais pas osé le demander.

« Cette émotion fut si vive, dira Gerbet, qu'elle sembla l'agiter, et il porta la main à son front, comme si cette joie subite y eût frappé un coup. O coup heureux qui a bien adouci l'autre ! Cette consolation dernière, qu'il avait méritée par son dévouement à l'Église, acheva de couronner son agonie. Comme un blessé qui expire sur un champ de bataille s'enveloppe de son manteau, il s'enveloppa de cette bénédiction. »

Le préfet du Gers se présenta. Le moribond en profita pour faire entendre, d'une voix éteinte, ses derniers accents de dévouement à la sainte Église et au pape.

— Jamais, disait ce fonctionnaire en sortant, il n'exprima de pensées plus élevées, de sentiments plus nobles, rendus avec plus de suite et dans un plus beau langage... Oh ! quel homme nous perdons !

On lui donna l'extrême-onction. Il reçut une fois encore le pain de vie. Puis, sentant approcher le terme, il se fit apporter, sur son lit, son chapelet, des reliques de la vraie croix, de sainte Theudosie et de quelques autres saints personnages. Il demanda sa croix pectorale, son pallium, son anneau. Il voulut, près de son lit, sa crosse et sa croix archiépiscopales, la crosse de sainte Theudosie, que lui avait donnée le clergé d'Amiens ; enfin le tableau de Marie Immaculée qu'il avait reçu, à Rome, des mains du Souverain Pontife, le jour où fut proclamé le dogme de l'Immaculée Conception. En face de la mort, ces augustes et saints trophées étaient, à ses yeux, d'un tout autre prix que tant de glorieux titres qui, dans sa vie d'homme célèbre, lui avaient attiré les applaudissements et l'estime du monde.

— Monseigneur, lui dit Mgr de Ladoue, voici un ami de plus qui vient vous faire visite.

— Qui ? répond le malade avec effort de voix.

— Votre bréviaire, Monseigneur, le fidèle compagnon de vos années de sacerdoce. Le voulez-vous aussi sur votre lit ?

— Oui, là, à côté de moi !...

Ce fut sa dernière parole. On récita les prières de l'agonie, auxquelles il s'unissait visiblement. C'était le 30 janvier 1861. Une heure sonnait à l'horloge de la cathédrale.

— Tout est fini, dit tout à coup le docteur. Mgr de Salinis n'est plus de ce monde, il a rendu son âme à Dieu.

Le grand évêque venait de mourir, en digne et fidèle représentant de l'École qui a fait de l'Église de France ce qu'elle est, et Gerbet put dire devant son cercueil :

« — Il y a eu du dévouement au Saint-Siège jusque dans le coup plus hâté qui lui a donné la mort. »



Monseigneur PLANTIER.

Monseigneur Plantier,

ÉVÊQUE DE NIMES

(1813-1875).

Le diocèse de Nîmes, autrefois suffragant de Narbonne, aujourd'hui d'Avignon, avait été supprimé en 1801 ; il fut rétabli en 1821 et a eu pour évêques, depuis cette époque :

Claude-François-Marie Petit Benoît de Chaffoy, né à Besançon, sacré le 21 octobre 1821, mort le 29 septembre 1837.

Jean-François Cart, né à Mouthe, au diocèse de Besançon, le 30 août 1799, sacré le 22 avril 1838, mort le 12 août 1855.

Claude-Henri-Augustin Plantier, né à Ceyzerieux, dans le diocèse de Belly, mort en 1875.

Louis-Xavier Besson, né à Baume-les-Dames, au diocèse de Besançon, mort en 1888.

Par une protection visible de la Providence, les quatre derniers titulaires du siège de Nîmes, occupé autrefois par Esprit Fléchier, furent les dignes héritiers de son trône épiscopal. L'un excellait dans la conduite des âmes, par une connaissance profonde de la vie mystique ; l'autre avait le don de plaire et de gouverner ; le dernier s'est signalé par son application aux lettres et ses succès oratoires. Mais, observe le biographe auquel nous empruntons cette énumération, sans rien préjuger de l'avenir, ni du jugement de l'histoire, le plus fort, le plus brave, le plus grand est celui dont nous voulons esquisser l'histoire. Celui-ci avait fait de Nîmes, si j'ose dire, un Sinaï. Il lançait les éclairs et la foudre pour orienter ceux qui voulaient suivre la bonne voie malgré les ténèbres et pour frapper, d'une parole victorieuse, ceux qui, résolument, par faiblesse ou par perversité, fermaient les yeux à la lumière de son temps. Il fut une puissance, puissance d'autant plus merveilleuse que l'humilité de son origine semblait moins le prédestiner à un si grand rôle.

I. — Le fils du jardinier.

« Fils d'un humble jardinier, nous sommes né pour ainsi dire et nous avons grandi parmi les orangers, les œillets et les roses, et nous éprouvons toujours d'inexprimables délices à savourer ces parfums qu'il nous fut permis de respirer dès le berceau. »

A ce renseignement donné d'une façon charmante, nous joindrons quelques détails précis et quelques dates. C'est une nécessité, observe finement M. Eugène Veuillot, — la biographie vivant de prose plus que de poésie.

Claude-Henri-Augustin Plantier naquit le 2 mars 1813, au château des Grammont, à Ceyzerieux (Ain), où son père était jardinier du château et sa mère femme de chambre. Son père, qui s'était marié fort jeune, perdit sa femme quelques années seulement après l'enfance de Henri. Mais la pieuse femme avait marqué l'enfant d'une grâce dont il devait garder l'efficace souvenir, qu'il ne se rappela jamais sans émotion.

Quant à son père, voyant que l'enfant apprenait vite et aimait à apprendre, il se résolut à le faire étudier. Doué lui-même d'un esprit très ouvert, il nourrissait l'ambition de savoir et voulut donner à son fils une force dont il sentait tout le prix. Ce jardinier sans lettres avait une conversation très spirituelle et très intéressante qui rendait son commerce agréable aux personnes les mieux instruites. Il retenait, sans moyens extérieurs, les noms d'une multitude de plantes, et racontait, dans un style simple, mais attachant, ses observations sur les phénomènes de la génération des fleurs. Il y avait de l'héritage paternel dans les dispositions si remarquables du fils.

S'étant établi pépiniériste à Saint-Cyr, près Lyon, le père de Henri pria le curé de la paroisse, l'abbé Dézeure, mort chanoine de la Primatiale, de donner à son fils les premières leçons de latinité. Le bon curé vit aussitôt chez l'enfant une espérance pour le sanctuaire. L'élève était docile, studieux, très prompt à comprendre, très fidèle à retenir, et le poussa jusqu'en troisième. Henri demeura toujours tendrement fidèle

à la mémoire de son vieux professeur, qui l'appelait sa « gloire ».

Un jour, il était alors évêque, pendant la retraite pastorale de 1861, à l'issue d'une des conférences, Mgr Plantier prit la parole pour recommander aux curés de distinguer, parmi les enfants de leurs paroisses, ceux que leur piété et leurs précoces dispositions sembleraient prédestiner au sacerdoce.

— Vous ferez par là même beaucoup de bien, s'écria-t-il; vous rendrez à l'Église et aux âmes de grands services. Si Dieu n'avait pas inspiré au bon curé de ma paroisse le zèle de favoriser mes premières études, le fils du jardinier de Saint-Cyr ne serait pas aujourd'hui votre évêque.

En disant ces mots, il se prit à pleurer. D'enthousiastes bravos lui prouvèrent que tout son clergé s'associait à ces nobles témoignages d'une reconnaissance que vingt-cinq années de sacerdoce n'avaient fait que rendre plus vive et plus méritée.

Il avait au logis l'exemple d'un labeur incessant. Ses *Mémoires*, où nous puisons la plupart des traits qui concernent sa jeunesse, nous montrent sa mère se levant de grand matin pour aller vendre au marché les produits du jardin.

« Jeune et chétif enfant, je l'ai suivie quelquefois, par « manière de distraction, dans cette course matinale. Elle me « plaçait sur sa monture, m'enveloppait avec soin d'une cou- « verture pour me protéger contre la fraîcheur excessive de « l'air, et marchait à pied, par des chemins souvent effroya- « bles.

« Son exquise tendresse trouvait sa récompense et sa joie « à me voir auprès d'elle. Rentrée à la maison, elle se hâtait « de faire les apprêts du marché du lendemain. Si elle quit- « tait ce labeur, c'était pour ordonner son ménage, qu'elle « tenait à merveille. Adroite, industrieuse, elle faisait par « elle-même une multitude de choses, qu'ailleurs on deman- « dait à des mains étrangères; c'est-à-dire qu'elle nous épar- « gnait beaucoup de petites dépenses; et cet esprit d'économie, « joint à la féconde initiative de mon père, donnait à notre « indigence d'alors le droit de compter, sans trop de présomp- « tion, sur un sort meilleur pour l'avenir. »

Mais, en même temps, ce père était pour l'enfant d'une rigueur que celui-ci jugeait excessive :

« Peut-être me trompais-je, écrira-t-il plus tard ; mais c'est « ainsi que je jugeais l'austère usage de l'autorité paternelle ; « j'en étais mal à l'aise, et mon âme manquait de cette dilata- « tion qui est à la fois, dans l'enfant qui la possède, une joie « si douce et un si puissant ressort. Avec ma mère, j'avais « un peu plus d'abandon ; mais n'importe, le pli était donné, « et, même avec elle, mon cœur de douze ans n'osait jamais « entièrement s'épanouir.

« A Dieu ne plaise que j'écrive cela pour jeter une ombre « quelconque sur la mémoire de mon père ! Qui sait s'il « n'agissait pas avec sagesse? Moi seul peut-être avais-je des « torts, Seigneur, je ne rappelle ce souvenir que pour indiquer « dans l'argile dont j'étais pétri un nouveau point de résis- « tance qu'allait rencontrer votre grâce : c'est l'inclination « justement condamnée par ces paroles de l'apôtre saint « Paul : « *Non pusillo animo fiant !* qu'ils ne se laissent pas « aller à l'abattement ! » Cette habitude de concentration « muette, ce refus de découvrir ses pensées, ses agitations et « ses blessures intimes, est une des maladies les plus redou- « tables dont un cœur naissant puisse être atteint ; et, si votre « main, ô mon Dieu, ne daigne l'en affranchir, il est étouffé « tôt ou tard ou perverti par la meurtrière obstination de ce « silence.

« Autre fait se rattachant à cette première phase de ma vie. « Pendant les deux ou trois années de mon séjour à Saint- « Cyr, trois dignités importantes s'étaient réunies sur ma tête : « de dix à treize ans, je fus grand chantre, grand sacristain « et grand censeur. La dernière fonction n'avait pas beaucoup « de portée ; mais les deux autres pouvaient avoir de graves « inconvénients, en m'exposant à me familiariser avec les « choses saintes et le service des autels.

« A vingt ans, c'est à peine si l'on sait échapper à ce péril : « comment un enfant s'y déroberait-il? Je n'eus pas le secret « de le faire. O JÉSUS ! quel respect vous ai-je témoigné, soit « dans les offices où je chantais, soit dans ceux où j'assistais « les prêtres auprès du Tabernacle ? Quelles étourderies ! que

« de petits scandales ! Et pourtant, ô mon Maître, que vous
« avez été bon pour cet enfant si léger ! Malgré ma dissipa-
« tion, j'ai pris, dans ce ministère, le goût de la liturgie sacrée ;
« les solennités de l'Église me sont devenues chères, et, grâce
« à cet amour du culte divin, puisé dans les pieuses pratiques
« de mon adolescence, j'ai marché sans hésitation du côté du
« sacerdoce. Il ne m'est jamais arrivé de supposer que mon
« âme dût respirer un autre air et d'autres parfums que ceux
« du sanctuaire. »

En 1820, M. Plantier plaça son fils au petit-séminaire de l'Argentière. Il y entra le 15 octobre :

« Ce jour-là, raconte le pieux adolescent, nous nous levâmes
« de bonne heure. Ma mère nous lesta pour le voyage. Elle
« m'embrassa, m'inonda de ses larmes, pendant qu'à mon
« tour je l'inondais des miennes, et de sa voix émue et péné-
« trante elle me dit un adieu qui devait être éternel : Dieu
« avait décidé que je ne la reverrais plus ! Pauvre femme !
« Pauvre mère ! Oh ! quel vide désolant l'absence de votre
« douce figure a fait dans mon âme et ma vie ! Que de joies
« délicates et de salutaires directions ont été ravies à ma
« jeunesse par votre mort prématurée ! Mon Dieu, tenez
« compte à son âme, non seulement du bien qu'elle m'avait
« déjà fait, quand elle a dû retourner à vous, mais aussi de
« celui que son cœur si tendre se promettait de me faire
« encore. »

A l'Argentière, Henri Plantier obtint les plus grands succès, beaucoup plus apprécié cependant, disons-le, de ses condisciples que de ses maîtres. Ceux-ci le considéraient surtout comme un esprit facile, probablement parce qu'il faisait les vers latins ou français avec une facilité telle que souvent il écrivait sa « copie » de vers latins, en même temps que le professeur en dictait la « matière ». Plus tard, parlant de ces exercices et d'autres où l'imagination et la mémoire se développaient à son insu, il se les reprochait, avec une sévérité évidemment excessive, quand il s'écriait :

« O mon Dieu ! quelle perte de temps à jamais déplorable ! Que de feuilles mortes inutilement ramassées ! »

C'est une marque ordinaire de l'infirmité humaine que le

même esprit soit toujours faible par quelque endroit et, fût-il très fort, il n'excelle pas souvent dans toutes les facultés. Le jeune Plantier dérogeait à cette loi : il excellait également dans les lettres et dans les sciences, et remporta plusieurs fois le « prix du concours ». On entendait par là un prix décerné à l'élève qui l'emportait, au concours, sur un même sujet, de tous les établissements ecclésiastiques du diocèse. C'est en souvenir de ces luttes passionnées, suivies de pacifiques triomphes, que Mgr Plantier, à peine arrivé à Nîmes, institua l'usage des concours entre son petit-séminaire de Beaucaire et l'institution ecclésiastique de Saint-Stanislas.

— Élevé, disait-il, dans un diocèse où cette lutte existait entre les séminaires depuis leur fondation, rarement vainqueur, mais du moins combattant résolu dans cette mêlée ardente, quoique toujours fraternelle, nous avons apprécié par expérience l'élan qu'elle inspire pour le travail, et l'essor qu'elle imprime aux études par une légitime passion de la victoire. Chaque élève se bat en héros, non seulement pour l'égoïste éclat de son honneur personnel, mais par un amour filial pour l'établissement auquel il appartient.

II. — Formation ecclésiastique.

Sa conduite au petit-séminaire fut toujours parfaitement régulière. Mais la délicatesse de sa conscience lui fera écrire plus tard dans ses *Mémoires* :

« En me dérobant aux défaillances, je ne pratiquai que « de médiocres vertus : piété médiocre, application médiocre, « médiocre respect pour l'autorité. Ce dernier point surtout « fut assez compromis, dans l'ensemble du séminaire, après la « révolution de 1830. Notre classe fut tourmentée plus que « toute autre par ce souffle agitateur. Personne parmi nous ne « se rendit coupable d'une rébellion qui pût être punie. Mais, « toujours réunis pendant les récréations, nous causâmes « des inquiétudes constantes et systématiques au préfet géné- « ral des études. Nous causâmes aussi plus d'un déboire à « notre professeur de mathématiques. Quoique les plus anciens « de la maison, nous n'en fûmes pas les modèles. Pour ma

« part, je ne fus ni entièrement exempt, ni pleinement com-
« plice de ces torts. D'un côté, l'étourderie de mes condisci-
« ples me gagna dans une certaine proportion ; de l'autre, je
« fus président de la Congrégation publique, et membre d'une
« autre société apostolique, que le directeur spirituel avait
« formée. Je ne sais trop jusqu'à quel point je répondis con-
« venablement à la double mission que m'imposait ce double
« titre. Mais enfin ce fut là comme un lien par lequel Dieu,
« qui daignait toujours s'occuper de moi, voulut bien me rete-
« nir sous sa main ; par là mon âme gardait toujours le sanc-
« tuaire en perspective, je m'en allais tout droit, comme
« par le passé, vers l'état ecclésiastique comme vers ma vraie
« patrie. »

Nous citons volontiers ces admirables et touchants *Mémoires*. Par malheur, ils ne nous mèneront pas aussi loin qu'il l'eût fallu, pour écrire une biographie de Mgr Plantier d'après lui-même. Profitons du moins largement des précieux documents qu'ils nous donnent sur la jeunesse du pieux et grand évêque de Nîmes.

« Pendant cette seconde période de ma vie, mon père fut
« deux fois veuf. Ma bonne mère lui fut enlevée par un ef-
« froyable accident, lorsque j'étais en troisième. Il sembla
« qu'il en était devenu plus tendre pour moi. Mes vacances se
« passèrent avec assez de charmes auprès de lui ; il me traita
« comme si j'avais eu vingt ans. Dans les conversations que
« nous échangeâmes, et qui convenaient à la nature de mon
« esprit, je fis l'acquisition d'une précoce expérience, qui, en
« me préservant de beaucoup d'illusions, me garantit aussi de
« beaucoup de mécomptes. La vie et le monde n'ont presque
« point eu de mirages pour moi, je n'en ai jamais eu de re-
« grets. Il vaut mieux aborder l'existence telle qu'elle est, et
« l'avenir tel qu'il doit être, que de leur prêter des attraits
« imaginaires, au risque de tomber, quand ils s'évanouiront,
« dans un désenchantement qui nous frappe de décourage-
« ment et d'inertie. A la fin de ma philosophie, mon père se
« remaria. Je sentis alors d'une manière poignante ce que c'est
« pour un fils qu'une belle-mère, même bonne, substituée à sa
« véritable mère ; il y a là des tristesses qu'on peut appeler

« inénarrables, et que je dus concentrer en moi-même. Au
« bout d'un an, cette seconde femme mourut en couches. Ainsi,
« par une coïncidence étrange, fallait-il qu'une mort, surve-
« nant dans notre foyer, couvrît de deuil et marquât, pour
« ainsi dire, le début de chaque partie importante de ma
« carrière. Ma sœur était morte quand nous avions dû quitter
« Belley ; ma mère mourut quand j'échangeai l'école cléri-
« cale de Saint-Cyr contre le petit-séminaire de l'Argentière;
« ma première belle-mère mourut, à son tour, quelques jours
« avant l'heure où je devais entrer en théologie. Un événe-
« ment analogue ouvrira l'année où Dieu, malgré ma misère,
« daignera m'élever à l'épiscopat. C'est une grande leçon que
« cette image de la mort placée au commencement de toutes
« mes voies. »

C'est à la fin de 1831 que Henri Plantier, dont la vocation sacerdotale ne faisait doute ni pour ses maîtres, ni pour lui, commença ses études théologiques aux Chartreux de Lyon, maison importante et justement renommée, fondée et dotée par le cardinal Fesch, de laquelle sont sortis en grand nombre des évêques distingués. Elle était alors dirigée par le futur archevêque de Toulouse, M. Mioland. C'est à la porte de cette institution, dit le principal historien de Mgr Plantier, qu'un jeune séminariste de dix-huit ans vint frapper, en 1831, vers les cinq heures du soir. Il fut introduit dans la cellule assignée pour le recevoir, et, quelques instants après, dépouillé des habits du siècle et revêtu de la soutane, il entrait, pour le suivre pendant vingt-quatre ans, dans le mouvement général de la communauté. De cette heure solennelle date pour lui le commencement d'une existence totalement transformée. Voici dans quels termes il parle de l'accueil qu'il y trouva.

« La maison avait alors pour supérieur, M. l'abbé Mioland
« devenu, en 1838, évêque d'Amiens. Esprit sans éclat, mais
« d'une rectitude souveraine, et possédant une connaissance
« approfondie de tout ce qui se rattachait à la vie ecclésias-
« tique, aussi bien qu'à la direction des âmes, sa parole lente,
« difficile, froide, avait le mérite d'abonder en mots senten-
« cieux et saisissants à force de bon sens et de lumière. Ainsi,
« le soir même de mon arrivée aux Chartreux, nous étions

« réunis pour l'exercice de la lecture spirituelle. M. Mioland « présidait ; il ajouta, comme c'était son habitude, quelques « commentaires personnels au texte de l'auteur dont il avait « fait lire quelques pages ; et, dans cette courte paraphrase, il « en vint à nous donner ce conseil : « — Persuadez-vous bien, « Messieurs, que personne d'entre vous n'est nécessaire au « monde, et que sans vous le monde pourrait parfaitement « continuer à marcher. » Quelques instants plus tard, il nous « dit : « — Votre vie tout entière doit partir d'un seul centre « et se développer d'après une seule loi : la volonté de Dieu. » « Quoi de plus simple et de plus élémentaire ! Et cependant je « ne saurais rendre à quel point je fus frappé de ces deux « rayons. Ils descendirent dans mon âme à une telle profon- « deur, que le premier m'a préservé des vaines illusions de la « jeunesse, et que le second a fixé invariablement les règles « et le cadre de ma vie. En vingt autres occasions, j'ai recueilli « des maximes qui n'étaient ni moins judicieuses, ni moins fé- « condes ; et si je ne savais pas qu'aujourd'hui comme toujours « je ne suis qu'un pur néant, je dirais que la voix de M. Mio- « land a fait toute une création dans mon âme. »

Le directeur, homme de dévoûment et de charité, lança ses chers dirigés dans les œuvres de zèle, pendant les jours de promenade. Henri Plantier eut pour sa part l'hôpital et les prisons militaires. Le sage Ananie l'avait choisi, pour briser la nature en lui :

« Mon lot, avoue-t-il, m'était profondément antipathique, « soit parce que j'avais les organes extrêmement délicats, soit « parce qu'il y avait alors beaucoup de timidité dans mon « caractère. Dieu voulut bien m'aider à me vaincre. Je visitai « mes malades et mes prisonniers avec une constante exacti- « tude. Mon cœur, je dois l'avouer à ma honte, était un peu « froid, mais ma ponctualité fut inflexible. J'ose espérer que, « devant le bon Maître, la persévérance que je m'imposai com- « pensa l'élan et l'attrait qui me manquaient. »

Cependant, le jeune séminariste, résolu à être prêtre, avait des doutes sur le caractère particulier de sa vocation. Ce doute lui dicta une résolution juvénile :

« Ce fut, raconte-t-il, au travers de ce noviciat que j'attei-

« gnis l'âge du sous-diaconat. A ce moment, je ne sais quelle
« terreur me saisit. Comme si l'avenir s'était offert à mes
« regards avec la perspective de tentations ou de responsabi-
« lités redoutables, la pensée me vint de m'ensevelir dans le
« désert. Aucun écueil sérieux ne s'était rencontré sur ma
« route ; tout m'invitait à rester à mon poste, et cependant
« j'éprouvais l'irrésistible besoin de fuir. J'y succombai. Après
« la fête de Pâques, nous avions, chaque année, quinze jours
« de vacances. En 1834, pendant ma dernière année de théo-
« logie, j'en profitai pour m'en aller secrètement à la Grande-
« Chartreuse, où le Prieur-Général, Dom Jean-Baptiste,
« m'avait écrit qu'il me donnerait une place. Le jour même
« où j'arrivai, on me fit entrer en cellule. J'y demeurai trois
« semaines, très heureux de cœur, mais très éprouvé de corps
« par l'extrême rigueur du climat. Ma frêle constitution lut-
« tait péniblement contre l'intensité du froid, qui régnait
« encore dans ces montagnes, même au seuil du printemps.
« Qu'eût-elle fait en plein hiver ? J'étais forcé de me poser à
« moi-même cette question, sans pouvoir y répondre autre-
« ment que par de graves inquiétudes partagées par le Père
« Général.

« Arrivèrent alors les réclamations des Chartreux, qu'enfin
« j'avais informés de mon essai de vie monastique. Une lettre,
« commandée par Mgr de Pins et rédigée par M. l'abbé
« Mioland, supérieur, vint conjurer le Père Prieur de me
« renvoyer à Lyon. On m'y décernait, sans que j'y eusse
« aucun droit, de tels éloges, on prétendait fonder sur moi de
« telles espérances, on me disait, hélas ! tellement indispen-
« sable à je ne sais quelle réorganisation des études qu'on
« affirmait être à l'état de préparation, que Dom Jean-
« Baptiste ne crut pas devoir me retenir plus longtemps au
« noviciat et dans le cloître. Après quarante jours de douce
« et sainte captivité, je repris, la tristesse dans le cœur et les
« larmes dans les yeux, la route de Lyon. »

Il finit le cours triennal de ses études théologiques, desquel-
les il dira pieusement :

« O mon Dieu, pendant ces trois années, vos bontés ont
« été bien grandes pour moi, et quoiqu'en ma vie les commen-

« cements de l'homme nouveau n'aient été que très médiocres,
« il me semble pourtant que vos insignes miséricordes à mon
« égard n'ont pas été totalement perdues. Vous m'avez fait
« trouver dans mes supérieurs et mes maîtres des conseils
« judicieux, dont la lumière subsiste encore en mon âme et
« des modèles accomplis dont je vénère la mémoire. Je leur
« dois aussi l'amour de la science sacrée, l'habitude de réflé-
« chir, et, dans une certaine mesure, l'art de discuter et de
« combattre. Quand, du point où je suis parvenu dans ma
« carrière, je reviens sur ces débuts déjà si lointains, j'y
« démêle avec gratitude les premiers linéaments d'un conseil
« qui ne me sera révélé que dans le progrès de l'âge. O mon
« Dieu, je sais bien que je n'ai pas alors, pas plus que mainte-
« nant, répondu pleinement à vos vues ; mais je bénis encore
« votre tendresse de ce qu'elle ne m'a pas permis d'être plus
« rebelle aux mystérieux desseins de votre grâce. »

Mgr de Pins, archevêque d'Amasie, et administrateur du diocèse, qui avait distingué le jeune théologien et voulait le conserver, lui conféra le sous-diaconat et le chargea d'enseigner l'Écriture-Sainte aux autres séminaristes. L'abbé Plantier résolut de remplir ce mandat non pas en élève mais en maître : il commença aussitôt l'étude de la langue hébraïque. Cette étude devait lui ouvrir quatre ans plus tard la carrière du haut enseignement. Voici du reste comment il jugeait lui-même cet enseignement novice :

« Assurément il était faible, puisque je n'y avais été pré-
« paré par aucunes études spéciales et préliminaires. Mais, si
« mes élèves y recueillirent peu de fruits, j'y trouvai pour ma
« part trois précieux avantages : avantage d'étudier l'hébreu
« pour mieux saisir le sens et apprécier la beauté de l'Ancien-
« Testament, dans ceux de ses livres qui avaient été écrits
« dans cette langue ; avantage d'apprendre à savourer l'Écri-
« ture dans les moindres détails du texte sacré. Je ne saurais
« dire tout ce que ce résultat m'a causé de joies et procuré de
« ressources dans le cours de ma vie et l'exercice de mes
« divers ministères. Avantage enfin de me plonger dans la
« lecture des Pères de l'Église. »

Il fut enfin ordonné prêtre, le 20 mai 1837 :

« Avec une certitude sereine, confiante et tenant à je ne « sais quelle pente naturelle de mon âme, je suis allé à cette « dernière ordination comme au terme indubitable de ma « destinée sur la terre, Aucun calcul ni aucun respect humain « ne m'y a conduit. Mon père m'a laissé libre : si j'avais re- « culé plus tôt devant les engagements définitifs, il m'aurait « accueilli volontiers pour m'associer à son commerce. Le « pas qui m'a définitivement fixé dans le sanctuaire, et celui « qui m'a valu le droit de monter à l'autel pour y célébrer les « saints mystères, je les ai faits avec la volonté la plus maî- « tresse d'elle-même. Ah ! si tous les autres détails de ce « grand et solennel événement me donnaient autant de repos « et de sécurité, je serais bien heureux ! Mais qui sait, mon « Dieu, ce que nous révélera le formidable jour de vos « justices? »

III. — A la faculté de théologie.

Prêtre en 1837, l'abbé Plantier fut, l'année suivante, nommé professeur d'hébreu à la faculté de théologie, récemment reconstituée à Lyon. Il n'entra à la faculté que sous le coup d'une insurmontable inquiétude.

« Un pressentiment amer surtout me dominait, dit-il dans « ses *Mémoires*, c'était que les supérieurs ecclésiastiques ne « nous témoigneraient jamais,par suite de la position fausse où « nous allions être, qu'une bienveillance très réservée; et que, « par le fait de cette apparente froideur, les professeurs, enva- « his par un malaise involontaire, seraient tentés, au détriment « de l'esprit ecclésiastique, de chercher auprès de l'Université « des compensations aux bonnes grâces que leurs chefs natu- « rels paraîtraient leur refuser. Ce danger me semblait devoir « se produire par la force des choses. Je l'affrontai, bien résolu « à pencher toujours du côté de mes supérieurs plutôt que du « côté de l'État ; avec la grâce de Dieu, je ne me suis jamais « départi de cette ligne de conduite. »

Son cours public, ce qu'on appelle en termes de faculté, la grande leçon, eut promptement de l'éclat. « M. Plantier père y était très assidu. » Il recueillait, raconte M. Clastron, les

impressions de l'assemblée, et les communiquait ensuite à son fils, en y ajoutant ses propres observations. Incapable de juger le fond des idées, il en appréciait la forme avec la liberté qu'autorisait un amour-propre bien légitime, soutenu par une raison sûre et un goût délicat. L'abbé Plantier attachait un grand prix à ce contrôle. D'une rigueur inexorable pour ses compositions, il remettait sans cesse son travail sur le métier, cherchant toujours une expression plus exacte de sa pensée. On ne croirait pas à la torture qu'il s'imposait à lui-même, si nous n'avions là-dessus son propre témoignage. » Il servira de leçon aux jeunes qui nous lisent :

« Combien, dit-il, la rédaction de ces conférences esthétiques « fut laborieuse, combien de temps je consacrai à leur prépara- « tion, c'est ce que je ne saurais assez dire. Au moment où je « les entrepris, je n'avais rien composé. La lecture méditée « des grands auteurs avait mis dans ma tête je ne sais quel « idéal que je voulais à toute force atteindre, et, comme mon « inexpérience était profonde, je fis, pour réaliser cette perfec- « tion dont j'entrevoyais l'image, des efforts dans lesquels il en- « trait autant de violence que d'obstination. J'avais toujours eu, « disait-on, quelque facilité naturelle, mais elle semblait avoir « totalement disparu devant la sévérité nouvelle qui s'était « emparée de mon goût. L'enfantement de chaque phrase « était aussi long que pénible, et quand il s'agissait, non plus « de la traduction de quelque idée particulière, mais de toute « une leçon, c'était des journées et des journées de douze ou « quinze heures de travail chacune, qu'il me fallait pour élever « jusqu'au couronnement ce modeste édifice. Il y a, dans les « deux volumes qui j'ai fait paraître sur les beautés de la Bible, « des conférences à la rédaction desquelles j'ai consacré une me- « sure de temps et parfois de veilles que tout le monde déclare- « rait invraisemblable, tant elle fut énorme. Ce labeur opiniâtre « ne fut ni sans amertume, ni sans découragement, au moins à « l'état de tentation, ni sans une influence plus ou moins « fâcheuse sur ma santé, mal remise encore des épreuves tra- « versées par elle pendant mon cours de théologie. Mais, la « grâce prêtant son concours, je ne me laissai vaincre par « aucune difficulté, et, pendant cinq ou six ans, je poursuivis,

« avec une fixité qui ne se démentit pas, mon enseignement
« volontaire d'esthétique sacrée. »

Comme il arrive toujours aux âmes délicates, facilement meurtries au contact des hommes et des événements, l'étude le consolait et le charmait. Il l'écrivait à un ami :

— Retiré, depuis quelque temps surtout, dans la solitude de mes pensées, je n'ai presque plus rien à démêler avec le monde; les bruits des révolutions et des combats dont il est le théâtre n'arrivent à moi que comme des sons solennels, il est vrai, mais affaiblis par la distance, et jamais ils ne deviennent pour mon esprit une préoccupation qui l'absorbe. Au lieu du présent, c'est le passé que j'habite. Je me suis fait dans mes souvenirs comme une patrie idéale, et là j'ai pour société tout un peuple d'ombres sublimes. Moïse, David, Isaïe, voilà des hommes avec qui je converse, ou plutôt que j'écoute ; à ma prière, ils se réveillent, ils reprennent leur lyre ; ils me font entendre un écho des célestes accords dont ils enchantèrent autrefois Israël, et je vous assure qu'au milieu de tels hommes et de telles harmonies, on oublie facilement et ses contemporains et tout le vain fracas dont ils remplissent l'univers.

Quand il publia ses *Poètes Bibliques*, il disait avec la poésie de son langage d'alors :

— Je les lance sur l'abîme, comme des fleurs destinées, si Dieu le veut, à conduire d'autres navigateurs à l'exploration du monde où je les ai cueillies.

Ce fut le premier ouvrage de l'abbé Plantier. « On y remarque, a dit un bon juge, beaucoup de savoir, des jugements sûrs, et un goût très vif pour les lettres. Le style est chaleureux, abondant, imagé ; il sent l'artiste plus que le professeur et l'on pouvait presque lui reprocher un excès de richesse. Heureux défaut dont le successeur de Fléchier a su ne pas trop se corriger. L'écrivain se retrouve dans l'évêque ; il est plus contenu sans être moins vivant, plus sobre quoique toujours fleuri.

Il éprouva au sein de l'Université quelques contrariétés personnelles, qu'il apprécie à un point de vue, où se retrouve l'explication de son attitude épiscopale :

— O mon Dieu ! dit-il, c'était là le germe de cette vive répulsion que j'ai, dans la suite, éprouvée pour l'amitié du monde officiel et les contacts intimes du pouvoir. Heureuses impressions, instinct tutélaire, dont je bénis votre Providence d'avoir assuré la prépondérance en mon âme, pour me garantir contre la fascination des honneurs et les entraînements de l'ambition.

Ses succès et son rare esprit ecclésiastique déterminèrent les supérieurs des Chartreux à l'admettre définitivement dans leur société.

— Mon Dieu ! écrit-il dans sa retraite préparatoire à ce grand acte, on m'a admis à faire mes derniers engagements : je vais m'unir à la société de ces prêtres de Saint-Irénée, par un double vœu de stabilité et d'obéissance. Bénissez mes liens, imposez-moi vous-même la croix que je vais prendre. Que jamais je ne me repente de m'être ainsi fait votre captif, que jamais votre joug ne me devienne intolérable. Je ne demande pas des joies ; refusez-moi, si vous le voulez, vos consolations ; mais donnez-moi du courage, de la patience, du renoncement et de la persévérance. Appuyées sur ces vertus, fruits de votre grâce, mes promesses n'auront pas été vaines ; je ne reviendrai pas sur mon sacrifice ; je m'immolerai toute ma vie comme un holocauste d'obéissance. Les anges et mes confrères, qui vont être témoins de mes serments, n'auront pas à pleurer sur mon retour ! Marie, obtenez-moi ces grâces, Dieu seul !

IV. — Travaux de ministère.

Dans ses *Mémoires* Mgr Plantier a déduit, avec un admirable esprit de foi, ses pensées de directeur et de confesseur dans les communautés religieuses, où il fut dès lors employé, concurremment avec ses devoirs de professeur, à la Faculté de Théologie :

« Je ne saurais trop bénir Dieu de certaines impressions
« élevées sous l'empire desquelles il me plaça, dès le début de
« ce ministère. Par un don privilégié de la grâce, avant même
« de l'entreprendre, je fus saisi d'une vénération profonde pour

« la vie religieuse. Ce qu'en avaient écrit saint Basile, saint « Jean Chrysostome, saint Ambroise et saint Augustin, était « présent à ma pensée. Sous les formes les plus communes, « j'entrevis constamment la dignité des Épouses de l'Agneau. « Ce sentiment n'a pas un jour cessé de m'accompagner au « confessionnal, et je lui dois d'avoir dirigé celles de ces pieuses « filles qui s'adressèrent à moi, même les plus illettrées, même « les converses les plus obscures, avec un intérêt composé « de dévouement et d'honneur.

« Il ne me fallut pas non plus longtemps pour m'apercevoir « de tout ce que ces âmes avaient de délicatesse. Leur attache- « ment aux plus petites observances, leur attention soutenue « à correspondre à la grâce, le mérite inappréciable d'éviter les « plus légères fautes, voilà ce qui me remplissait d'admiration. « D'autres pouvaient trouver cela puéril, insipide ; moi, je le « trouvais sublime, et je ne pouvais témoigner assez d'hon- « neur à des âmes qui luttaient ainsi de blancheur et d'inno- « cence avec les esprits angéliques.

« Cette part de ma vie, ô mon Dieu, fut sans contredit la « plus cachée et la moins enviée des hommes, comme elle en « fut la moins remarquée. Mais elle ne fut pas la moins heu- « reuse et la moins utile pour moi-même... C'était là comme « le fruit naturel du parterre de l'Époux, à la culture duquel « j'étais attaché. Combien je remercie votre grâce de m'en « avoir, dès le commencement et toujours, fait apprécier la « valeur ! Les impressions que je reçus alors ne se sont jamais « démenties, et je me suis fait constamment un bonheur au- « tant qu'une loi de marcher sur les traces de saint Cyprien, « de saint Basile, de saint Ambroise, de saint Augustin et de « tant d'autres docteurs illustres, qui traitèrent avec tant « d'honneur et de vénération les vierges et la virginité.

Cependant, le supérieur de M. Plantier était devenu évêque d'Amiens. Il l'appela pour prêcher, en 1884, la retraite pastorale de ses prêtres et le désigna au choix de l'évêque de Belley pour remplir la même mission. Ainsi, à trente-et-un ans, le jeune disciple de Mgr Mioland eut à prêcher deux retraites pastorales, c'est-à-dire le plus grave et le plus difficile des ministères.

Mgr Affre l'appela bientôt à prêcher ses prêtres. En le voyant paraître au milieu d'eux avec tous les dehors de la jeunesse, les curés de Paris avaient dit :

— Quelle idée singulière a donc Mgr l'archevêque de faire prêcher la retraite pastorale par un enfant de chœur !

L' « enfant de chœur » s'acquitta à merveille de sa mission, il y gagna de nobles amitiés, au-dessus desquelles il fallait placer celle de l'archevêque, qui fut ravi.

« J'ai pratiqué dix ans ce grand apostolat des retraites pas-« torales. Il m'imposa jusqu'à la fin le plus rude labeur. Par-« lant dans tous les diocèses sur des notes identiques, il sem-« blait que je dusse toujours être prêt à monter en chaire, et « j'ai peine à croire qu'en réalité je ne le fusse pas. Mais Dieu « ne me permit jamais d'avoir en fait cette consolante certi-« tude. Il m'est arrivé de prêcher, dans les mêmes vacances, « jusqu'à sept retraites consécutives, et, chose étrange, à la « dernière, j'estimais avoir besoin de me recueillir autant qu'à « la première ; je me livrais à la même préparation, prépara-« tion sérieuse et mêlée d'inquiétude. C'était accablant ; mes « forces physiques se consumaient rapidement sous le feu de « cette fièvre prolongée. Et pourtant je remerciais Dieu de me « faire ainsi constamment douter de moi-même. Par là, j'ai « pu garder, jusqu'au bout de ce genre de ministère, cet « accent pénétré, cette vivacité d'impressions et de sentiments, « qu'on est tant exposé à perdre dans des discours et pour « des sujets qu'on répète souvent. »

De ce ministère sont sorties les *Règles de la Vie sacerdotale*.

Tout à coup, en 1847, Mgr Affre annonçait à ses diocésains que le Père de Ravignan descendait de la chaire de Notre-Dame.

— L'orateur éminent qui, pendant dix ans, a donné des conférences avec tant de succès, mais dont le zèle et le dévouement ont épuisé les forces, sera remplacé, cette année, par M. l'abbé Plantier, de Lyon, dont le clergé de Paris a apprécié le remarquable talent à la retraite pastorale de 1845.

Le jeune conférencier s'effraya de la charge :

— Si jamais, écrivait-il à son plus intime confident, les prières de mes amis, si jamais celles des âmes pieuses qui

s'intéressent aux grands apostolats, me furent nécessaires, c'est bien dans cette circonstance,la plus solennelle,pour ne pas dire la plus effrayante de ma vie. A l'âge de trente-trois ans, sans réputation préalablement établie, avoir à porter la parole devant l'auditoire le plus éclairé du monde, en face de l'univers catholique tout entier, dont les yeux sont fixés sur Notre-Dame, à la suite des Frayssinous, des Lacordaire, des Ravignan, c'est-à-dire, des trois plus hautes illustrations de la chaire à notre époque ; être chargé de continuer et les traditions de leur gloire, et le genre de leurs discours, et les conquêtes de leur zèle, quelle terrible mission ! Et que suis-je pour y répondre, si des cœurs religieux et dévoués ne me secondent pas de leurs vœux, et n'invoquent pas pour moi l'assistance de Celui à qui seul il appartient de rendre la langue des enfants éloquente, et de confondre la puissance par les mains de la faiblesse !

L'abbé Plantier mérita de s'entendre dire, à la fin de ses premières conférences :

— Après avoir occupé la chaire et rempli la nef avec tant d'éclat, il est bien juste que vous veniez prendre place dans le chœur de Notre-Dame de Paris !

V. — L'épiscopat.

— Je suis au terme de ma course, et je vais entrer dans la maison de mon éternité. J'ai travaillé à combattre le bon combat, avec les armes de la douceur et de la prière. Un autre viendra après moi, qui combattra victorieusement, avec les armes de la doctrine et de l'éloquence.

C'est en ces termes prophétiques que Mgr Cart, en mourant, annonça la nomination de l'abbé Plantier. Le nouvel évêque fut sacré le 18 novembre 1855 par le cardinal de Bonald,dont il était devenu le grand-vicaire,depuis peu de temps.

Nous cédons ici, sur un point délicat, la parole à M. Eugène Veuillot, dans une biographie qui parut du vivant de son héros et ne parut pas lui déplaire.

« Mgr Plantier, dit M. Veuillot, était trop visiblement destiné à l'épiscopat, pour que sa nomination pût causer la

moindre surprise. Les prêtres et les fidèles du diocèse de Nîmes connaissaient son talent, son savoir, ses vertus. Cependant quelques appréhensions durent se mêler, chez plusieurs, à la joie de voir cesser le veuvage de leur Église. Mgr Plantier passait pour appartenir à la fraction gallicane du clergé. L'esprit de l'école où il avait été formé, les tendances du prélat qui avait favorisé ses premiers pas, les instances de Mgr Sibour et du ministre de l'instruction publique pour l'attirer à Paris, expliquaient ces appréhensions. On savait bien que son gallicanisme ne pouvait être que celui d'un prêtre instruit, pieux, zélé, soumis à l'Église, tenant à Rome par les liens du cœur et de la raison. Ces inquiétudes, ou plutôt ces préoccupations furent calmées, avant même que Mgr Plantier eût pris possession de son siège. L'un des grands-vicaires de Mgr Cart, M. l'abbé d'Alzou, était en quelque sorte dans le diocèse de Nîmes l'expression la plus complète de l'esprit romain. Il pensa que son nouvel évêque pourrait ne pas s'accommoder de ses doctrines, et que peut-être aussi, par délicatesse, il ne voudrait pas le mettre à l'écart. Il trancha tout de suite la difficulté, en annonçant la résolution de s'éloigner de l'administration diocésaine pour se vouer entièrement à ses œuvres particulières, d'ailleurs nombreuses, importantes, et de nature à l'absorber. Mgr Plantier n'accepta pas cette retraite. Il trouva que, par sa position de fortune et de sa famille, par ses lumières et son caractère, son dévouement et son zèle, M. l'abbé d'Alzon devait être le premier auxiliaire de l'évêque ; il lui demanda de rester, et le fit de telle sorte, que le refus devenait impossible. Cet acte, indice d'un caractère ferme et élevé, faisait présumer, en outre, que Mgr Plantier n'avait pas, sur les questions controversées entre catholiques, le parti pris qu'on lui avait attribué. »

M. Clastron l'observe fort justement à ce propos, « n'eût-il pas été plus équitable d'attendre, pour juger le nouvel évêque, d'avoir lu dans son âme, et de s'être convaincu de la pureté de ses sentiments ? Les esprits sincères ne sont-ils pas dignes de respect, même lorsqu'ils se trompent, et leur erreur peut-elle être de longue durée? Appréciant ces dispositions à la lumière qui s'est dégagée des événements, nous devons convenir qu'au

lieu de se laisser surprendre par de fâcheuses rumeurs, il aurait mieux valu les ensevelir dans le sein de la charité, qui est le lien de la perfection et le gage de tout bien ! »

Les débuts de l'épiscopat furent empreints d'une douce cordialité, qui gagna les cœurs et dissipa vite les préventions. Le jeune évêque s'occupait des humbles et des petits. Ainsi, « les jeunes écoliers de la maîtrise furent-ils l'objet de sa paternelle sollicitude. Il les connaissait tous par leurs noms. Y en avait-il parmi eux qui montrassent des dispositions pour l'état ecclésiastique, il bénissait leur vocation, et leur ménageait le moyen de la suivre. Il recommandait de cultiver le talent de ceux qui avaient du goût pour l'orgue, et c'est là que nos principales églises trouvèrent plus tard des maîtres de chapelle non moins habiles que chrétiens. Pour juger du mérite des voix et en modifier quelquefois le caractère, il faisait venir les enfants dans son palais, et se condamnait à les exercer au chant pendant des heures entières. On doit lui appliquer ce qu'il a dit lui-même à la louange de saint Grégoire le Grand : « Rien ne l'empêchait de se livrer à cet obscur ministère, pas plus les douleurs dont il était accablé, que la majesté dont il était revêtu. »

M. l'abbé Clastron, à qui nous empruntons ce gracieux détail, analyse avec une parfaite sagacité le caractère de la prédication du nouvel évêque, dont le bon et intelligent peuple du Gard se montra dès l'abord ravi : « La nature et la grâce concouraient à lui offrir ses sujets. Le prélat gravissait-il une montagne, il rappelait à la population qui l'attendait ces hauteurs invisibles de la sainteté qu'il faut atteindre, au prix de tous les sacrifices, et où le chrétien rencontre la lumière, la paix et la félicité. Était-il reçu sur la rive de quelque fleuve ? Il le comparaît tantôt à la vie humaine qui s'écoule comme un flot rapide, tantôt à la grâce qui s'épanche du sein du Verbe Incarné et va porter dans l'Église la fraîcheur et la fécondité. Un orage éclatait-il soudainement au-dessus des arcs de triomphe élevés sur son passage, l'envoyé de Dieu profitait de cet incident pour faire remarquer la puissance du Très-Haut, et le peu de cas qu'il convient de faire des honneurs terrestres, quelques titres que l'on ait à les

recevoir. Le printemps lui suggérait les plus gracieuses images, pour peindre la beauté des jeunes âmes qu'il marquait du saint chrême, et la croissance fortunée qu'il en attendait. Le soleil et l'automne, avec les teintes si variées et si poétiques que lui donne le ciel du midi, était le symbole de ce soleil de justice dont la douce lumière éclaire les dernières années de la vie de l'homme, et lui rend la paix et l'espérance, quand il les a perdues. Il prêtait une voix à tous les sites, à tous les monuments, à chaque pierre du chemin. On croirait peut-être que ce n'étaient là que de vains amusements de son esprit, et une satisfaction délicate donnée à son imagination. Il n'en était rien. A l'exemple de son divin Maître, il s'efforçait de rendre les vérités de l'Évangile sensibles aux foules qui l'entouraient, en les leur présentant sous les images qu'elles avaient constamment sous les yeux. Que de fois nous avons entendu des hommes du peuple raconter que leur évêque, à sa dernière tournée, avait rappelé une vérité importante, en leur faisant la description d'un arbre de la route ou d'un rocher suspendu au flanc d'une colline. »

Quant à l'esprit de conciliation excessive que certains lui avaient reproché, avant de le connaître, un de ses premiers mandements montra une vigueur qui démentait ce reproche, quand il s'écriait :

— Implorons pour ceux entre les mains de qui reposent les destinées de l'Europe la grâce de pouvoir se contenir, de laisser Rome étrangère à des débats avec lesquels elle n'a rien à démêler, et de se rappeler toujours qu'on ne touche à ce rocher du Capitole sur lequel repose aujourd'hui le trône pontifical, sans y briser souvent son sceptre et toujours son glaive et l'honneur de son nom.

L'enthousiasme allait grandissant autour du jeune et vaillant évêque. Son historien s'est plu à faire ressortir le caractère et l'utilité de ces ovations populaires, dont le récit se retrouve si souvent dans la vie de l'éloquent prélat. « On allait, dit-il, jusqu'à transformer les rues et les places publiques en bosquets de verdure, et les murailles des maisons disparaissaient, en quelque sorte, sous les décorations de tout genre qui les ornaient. Là, de brillantes caval-

cades venaient au-devant de lui, et lui faisaient escorte, au retour, jusque dans la cour de son palais. Les honneurs dont la piété se plaît à environner les évêques, dans ces occasions solennelles, donnent au peuple une plus haute idée de leur mission et impriment à leur autorité un caractère plus imposant. Tant que notre pays n'aura pas d'autres excès à se reprocher, nous serons loin de la décadence, et, si quelque chose est compromis par ces pieuses manifestations, ce ne sera ni la dignité de l'homme, ni l'intérêt de la vérité. »

Le peuple de Nîmes surtout s'honorait par ces enthousiastes acclamations autour de l'évêque, dont la popularité allait croissant. Une chronique du temps en a conservé un touchant épisode.

« Le dimanche, 21 juillet 1861, vers huit heures du soir, une foule compacte et joyeuse envahissait la cour de l'évêché. C'étaient nos bons ouvriers catholiques, qui allaient offrir une « plume d'or » à Mgr Plantier, à l'occasion de sa fête et de ses récents écrits en faveur de la liberté de l'Église. Cette touchante initiative ne nous surprend nullement chez le peuple nîmois : son cœur sera toujours à la hauteur de sa foi. Monseigneur étant arrivé sur le perron, un de ces excellents ouvriers s'est avancé, et lui a lu un discours, où étaient mises en parallèle les conquêtes de la plume et celles de l'épée. L'évêque contenait à peine son émotion.

— Je ne me contente pas de recevoir avec reconnaissance cette plume d'or que vous daignez m'offrir, a-t-il répondu, mais je veux encore la bénir. Je la bénis parce que, sous chacune des parcelles qui composent ce métal précieux, je crois trouver une portion de votre cœur ; je la bénis, parce que je vois, comme vous, en elle, une sorte d'épée d'honneur, souvenir des combats que nous avons livrés ensemble dans des circonstances difficiles ; je la bénis, parce qu'elle m'inspire une nouvelle ardeur pour de nouvelles luttes. En avant, capitaine, nous sommes avec vous ! semble-t-elle me crier. Et moi, je vous dis : « Soldats, tenez-vous autour de votre capitaine ! »

Des cris de : Vive la religion ! Vive l'Église ! Vive le Pape ! Vive Monseigneur ! ont accueilli ces paroles, dont nous

traduisons à peine le sens. En se retirant, Monseigneur a dit :

— Je vous remercie encore, mes amis, entre vous et moi, c'est à la vie, à la mort ; à l'épreuve, au triomphe.

Le parquet de la cour de Nîmes transmit alors secrètement aux fonctionnaires l'ordre de cesser toute relation avec l'évêque :

— Depuis longtemps, disait l'auteur de la circulaire, Monseigneur de Nîmes s'est fait remarquer par la violence de son langage et l'hostilité de ses écrits. Cette violence et cette hostilité viennent de redoubler, à l'occasion de la circulaire du ministre de l'intérieur sur les sociétés de secours mutuels. Justement blessé de cette attitude, le gouvernement, faisant appel au dévouement et au patriotisme des fonctionnaires publics, leur demande de cesser tous rapports privés avec l'évêque de Nîmes, espérant que l'isolement dans lequel ils laisseront ce prélat, lui inspirera de salutaires réflexions, et le ramènera à une conduite plus conforme aux convenances et au respect pour le gouvernement de l'empereur, dont les hauts dignitaires du clergé doivent être les premiers à donner l'exemple.

Sans s'émouvoir, ni se troubler, Mgr Plantier écrivait à l'un de ses amis :

— L'ostracisme, dont on m'a frappé brutalement, a rencontré dans le cœur des magistrats un sentiment de tristesse et de désapprobation profonde. Presque tous l'ont exprimé nettement, après la lecture de la dépêche qui le leur notifiait. Plusieurs sont déjà venus me voir ; d'autres se disposent à le faire encore. Mais je les ai fait conjurer d'attendre. Trop d'éclat pourrait être funeste. Pour le jour de l'an, mes précautions sont déjà prises. Les salons de l'évêché seront ouverts, mais j'ai déclaré que je ne voulais aucune manifestation. A travers tout cela, je suis sans inquiétude. Je compte sur la droiture du cœur, comme sur un bouclier impénétrable. Dieu nous a dit qu'il était bon, c'est-à-dire protecteur, pour ceux qui s'abritent sous cette égide.

VI. — Rome.

Au moment où la déclaration de guerre à l'Autriche fit pressentir à tout le monde une guerre au Pape, Mgr Plantier, interprète courageux de ce pressentiment, avait publié une instruction pastorale sur l'origine providentielle du pouvoir des papes, sur les raisons et les grandeurs de ce pouvoir, ainsi que contre les injustes agressions qui voulaient l'abattre.

Lorsque parut la brochure *Le Pape et le Congrès*, Mgr Plantier reprit la plume.

— Une nouvelle brochure, fait-il en commençant, sur la question romaine vient d'être publiée ; elle a pour titre : *Le Pape et le Congrès*. L'auteur a cru devoir taire son nom et il a bien fait, parce que son écrit nous le montre sans franchise dans les sentiments, sans élévation dans le caractère, sans valeur dans les doctrines et même sans prestige dans la littérature. Mais, à juger de sa situation par le bruit qui s'est fait autour de son œuvre, il doit avoir quelque importance dans la presse et dans le monde. Avant même que l'ouvrage n'eût paru, l'opinion s'en préoccupait ; les initiés l'annonçaient joyeux, souriants, comme un événement décisif ; les vrais catholiques, émus de ces tressaillements impies, ne pouvaient penser sans larmes à cet autre coup dont le Souverain Pontife allait encore être frappé, après mille autres qui l'avaient déjà meurtri...

Puis examinant cette brochure avec une froide et ferme raison, le prélat montrait combien le Souverain Pontife avait dit un mot juste en la flétrissant comme « un monument insigne d'hypocrisie et un tissu ignoble de contradiction ».

En défendant le clergé contre l'accusation de servir les anciens partis, Mgr Plantier s'écriait :

— Oui, nos douleurs n'ont été que trop légitimes, et nos gémissements que trop justifiés. Si les choses continuent à marcher du même train, nous aussi nous devrons faire retentir le monde des mêmes accents d'inquiétude et de tristesse. On dit que nous produisons de l'agitation dans le pays ; mais cette injuste accusation ne fera ni cesser nos larmes, ni hésiter

notre conscience. En défendant les droits du Saint-Siège, nous ne faisons pas un acte de factieux ; en apprenant aux fidèles à faire des vœux pour que ces droits sacrés soient maintenus, nous ne poussons pas les peuples à la révolte. Les évêques ont annoncé beaucoup de révolutions ; ils n'en ont fait aucune. En ce moment même où tant de voix nous accusent, nous rendons service à tous les trônes. Tous les trônes ont intérêt à ce que celui du Saint-Père ne soit pas ébranlé !

Le clergé nîmois, fier de son vaillant évêque, voulut l'accompagner à Rome.

Un contemporain, cité par les biographes de Mgr Plantier, l'écrivait à ce moment :

« L'évêque de Nîmes est à Rome depuis quelques jours. On est particulièrement content de le voir, et il est de ceux que l'on attendait. En un autre temps, les affaires de son diocèse, auxquelles il donne le soin le plus assidu, l'auraient pu retenir. Dans les circonstances où nous sommes, en présence de l'espèce d'interdiction jetée sur le voyage des évêques, il ne pouvait manquer. Il est arrivé suivi d'une escorte incomparable. On a vu à Rome, il y a quelques années, un cardinal hongrois dans toute la pompe princière qui entourait autrefois ces grandes situations, des heiduques, des gardes, des secrétaires, enfin toute une maison. L'évêque de Nîmes est accompagné presque d'un synode : soixante-sept prêtres et quelques laïques de son diocèse lui font un cortège, qui efface celui du cardinal hongrois. A la tête de cette phalange, marche le R. P. d'Alzon, vicaire-général de Nîmes, avec son grand air de missionnaire, de gentilhomme et de soldat. Ils se sont logés ou plutôt campés tous ensemble auprès de Sainte-Marie-Majeure, et l'évêque continue de mener là cette rude vie de communauté, qui a presque toujours été la sienne. Je le connaissais beaucoup, et je ne l'avais pas encore vu. J'ai été heureux de lui baiser la main, suivant l'usage de Rome. Il est de petite taille, maigre, pâle, avec de grands yeux forts et tranquilles, sous un vaste front. Cette physionomie est sévère; je l'étudierais et je la copierais, si j'étais peintre et que j'eusse à représenter la Règle.

« Mgr Plantier est habituellement silencieux, mais je défie qu'on le voie passer sans dire : *c'est quelqu'un !* Dans le salon du cardinal Altieri et ailleurs, on demande beaucoup son nom, et personne n'est surpris de l'apprendre. Il est considéré autant qu'il le mérite. Sur l'aspect que je décris, on serait disposé à le craindre. Un instant d'entretien dissipe cette impression. Un sourire, qui n'ôte rien à la gravité de l'ensemble, éclaire tout d'un rayon de la grâce et de bonté du cœur. »

Nîmes, au retour, lui ménagea une rentrée triomphale. M. Clastron l'a décrite : « La police, dit-il, n'avait rien omis pour empêcher ou du moins contenir l'élan général ; mais ses soldats et ses agents durent céder à la multitude, qui avait envahi l'avenue de la gare, les boulevards, les places et les rues. Jamais on n'avait vu un pareil spectacle. L'évêque faillit être étouffé par les masses compactes qu'il essayait de traverser à pied. Il dut accepter une voiture découverte ; elle fut emportée dans les bras de la foule. Les prêtres ne pouvaient se défendre contre les marques de respect qu'on leur prodiguait. En un instant la caravane fut dispersée ; juifs, protestants et catholiques, mêlés et confondus, s'étonnèrent ensuite d'être réunis aux pieds des autels. La voiture de l'évêque fléchissait sous le poids des couronnes et des fleurs, quand elle parut sur la place de la cathédrale. Dans l'église tout était envahi : les autels, les confessionnaux, les piliers du chœur, les grilles des chapelles étaient transformés en amphithéâtres. On chantait, on priait, on acclamait ; l'orgue ne pouvait pas dominer cette grande voix de la foule criant : Vive la religion ! Vive le Pape ! Vive Monseigneur ! Vivent les pèlerins de Rome ! Mgr Plantier voulait parler et ne put se faire entendre ; on le voyait pleurer et bénir : c'était assez ! »

VII. — Le Concile.

Pendant son voyage à Rome, un évêque, qui ne le connaissait pas, demanda qui il était, et, sur la réponse, souriant avec grâce : *Notus in Israël*, dit-il.

C'est avec cette grande renommée que l'évêque de Nîmes se rendit au concile du Vatican. Mais, ce concile ne fut pour

lui qu'un long martyre : martyre pour sa santé, car la maladie le confina dans sa petite cellule du séminaire français ; martyre pour sa foi et sa piété, car, réconforté par les amicales visites de l'évêque de Rodez et sachant ce qui se passait, il eut le regret de ne pouvoir combattre le bon combat.

Mais, laissons-le parler lui-même, dans une note intime, où il le raconte :

« Voici la cinquième fois que je viens comme évêque à « Rome. Mais jamais je n'y étais venu pour une cause aussi « grande, aussi solennelle que celle qui m'y amène en 1869, « puisque j'y suis appelé pour un concile général. Inutile de « répéter ce que j'ai déjà dit à mon diocèse sur cet événement « qui agite le monde d'un pôle à l'autre. Ce qu'il suffit de con- « stater, c'est que nous toucherons bientôt au moment où « devra s'ouvrir cette auguste assemblée, objet de tant de « terreurs et de tant d'espérances, et que, plus nous approchons « de cette date glorieuse, plus les émotions dont palpitent les « âmes deviennent elles-mêmes profondes. Plus nous allons, « plus la Providence se plaît à nous agiter, je dirais presque « à nous étourdir par des ménagements ou des éclats où « l'imprévu le plus saisissant se mêle à la plus haute « majesté.

« Je me suis rendu à Rome de bonne heure, afin de pou- « voir y suivre, de plus près et avec plus de liberté, les détails « de l'admirable préparation que Dieu se plaît à donner à « un concile qui, je l'espère, ne manquera pas d'être admirable « lui-même. »

Hélas ! le mal devait triompher de l'énergie morale du prélat. Pie IX vint le voir, s'assit auprès de son humble couche sur une chaise de paille et lui dit comme JÉSUS au sujet de Lazare :

— Cette maladie n'est pas pour la mort. *Infirmitas hæc non est ad mortem !*

Il s'en releva, en effet, et put, contrairement aux alarmes répandues dans son diocèse, revenir à Nîmes et y écrire quatre-vingts pages magistrales sur la définition conciliaire, qui lui inspirait ces fortes réflexions :

« Un des spectacles les plus frappants de notre siècle, « c'est le mouvement contradictoire de l'Église et de la « société civile à l'égard de l'autorité. A mesure que nous « avançons, la société civile traite les pouvoirs qui gouver- « nent avec un scepticisme de plus en plus dédaigneux. « Elle ne croit ni à leur moralité ni à leur dévouement, ni « même à leurs lumières, et de là vient que, ces dieux « mortels ayant perdu leur antique prestige, l'esprit de « révolte a détrôné presque partout l'esprit d'obéissance « Il est vrai de dire que les souverains ont fait bien peu « d'efforts pour arrêter les peuples sur cette pente fatale. « Tant de licence, tant de déloyauté, tant d'irréligion, tant « de folies sont entrées dans l'exercice de leur puissance, « qu'il devait en résulter, au sein de leurs empires, un état « fiévreux et violent comme celui contre lequel ils ont pres- « que tous à lutter. Mais enfin, pour une cause ou pour « une autre, l'indépendance et l'insubordination constituent, « à l'heure qu'il est, le fond général des esprits, et les « convulsions qu'elles suscitent menacent d'ouvrir, en « Europe, des gouffres immenses où s'engloutiront tous les « trônes.

« Mais, dans l'Église, c'est un phénomène bien différent « qui se produit, à l'honneur et pour la glorification du Saint- « Siège. Plus les autres souverainetés vieillissent ou se mul- « tiplient, plus elles descendent dans l'estime des nations ; « plus au contraire le pontificat de Pie IX se prolonge, plus il « grandit dans l'amour et la vénération des peuples même les « plus éclairés. C'est qu'il s'élève lui-même sur des sommets « chaque jour plus hauts. Le temps qui ternit tout ailleurs, « par le seul fait des heures qui se succèdent, charge les « années, en s'accumulant sur la tête de l'auguste vieillard, « de donner à ses vertus plus d'héroïsme, à son caractère plus « de grandeur, à son intelligence plus de sève, à sa sagesse plus « de pénétration et de sûreté. Arrivé au faîte d'un âge presque « octogénaire, touchant par là même de plus près aux clartés « qui descendent des montagnes éternelles, il saisit avec plus « de précision que jamais, les mouvements, les besoins ou les « erreurs du monde dont la figure s'agite à ses pieds. La même

« heure, qui pour tant d'autres sonne le signal du déclin, est « pour lui l'heure des illuminations suprêmes. Et c'est aussi « à ce moment solennel que, par une définition divinement « étrange, on le déclare investi de l'insigne privilège de l'in- « faillibilité. Ce décret ne lui communique rien de nouveau et, « si j'ose le dire, n'ajoute pas à sa stature même l'épaisseur d'un « cheveu ; on publie seulement un don qu'il a reçu de JÉSUS- « CHRIST en la personne de Pierre. Mais enfin on le publie « avec éclat. Ce sont plus de 500 évêques qui lui rendent « témoignage ; et contre ce témoignage, nul démenti jamais « n'aura le droit de se dresser, parce que c'est le témoignage « de l'Esprit-Saint lui-même. Certes ! quelle auguste consé- « cration pour l'autorité pontificale ! »

VIII. — L'agneau près du lion.

On l'a souvent fait remarquer, les évêques sont en même temps agneaux et lions. C'est surtout le lion que nous avons vu jusqu'ici, dans l'éloquent et courageux prélat. Nous voudrions, à la suite de M. Eugène Veuillot, faire connaître maintenant l'agneau. Par malheur, il nous faut courir vite, là où il faudrait se reposer avec d'ineffables délices.

Ses *discours de circonstance*, recueillis avec soin dans la belle collection de ses œuvres complètes, le plus beau monument à notre avis qu'on lui ait élevé à Nîmes où son image et sa mémoire ont reçu cependant de si magnifiques hommages, révèlent en effet plus particulièrement l'agneau. « Sous l'évêque nous y trouvons l'horticulteur ami des fleurs, particulièrement des roses, et l'artiste sensible aux harmonies de l'art comme à celles de la nature. » Mgr Plantier y laisse voir une prédilection marquée pour la musique, « cette forme la « plus exquise du langage humain... cette poésie des sens « que Dieu a créée afin de le chanter, comme il n'a créé la « poésie, cette musique de l'âme, que pour le glorifier dans « un noble langage. » Il y indique excellemment les conditions de la musique religieuse ; mais, s'il repousse avec force l'application de chants primitivement profanes aux cérémonies sacrées, il se garde bien d'avoir en matière musicale des

idées absolues. Il effleure même à ce propos toute la question de l'art chrétien et se prononce contre les théories exclusives des archéologues. Passant à la musique, il dénonce les mêmes préventions et conclut ainsi :

« Nous ne sommes partisans, dans notre humble philoso-
« phie, ni de ces préférences, ni de ces exclusions absolues.
« C'est notre conviction que tous les pays et tous les âges
« peuvent avoir de la grande musique, et, quand nous ren-
« controns des compositions qui nous paraissent en porter les
« caractères, nous leur ouvrons à deux mains les barrières
« de notre répertoire, quels qu'aient été d'ailleurs le jour et
« le lieu de leur naissance. »

L'éditeur des Œuvres complètes a fait admirablement ressortir ce caractère à la fois doux et fort de l'esprit varié et toujours agréable, qui a semé tant de charmes sous ses pas durant sa carrière épiscopale surtout.

« C'est, dit-il, en voyant un évêque ardent à propager les améliorations hygiéniques, industrielles, commerciales, qui peuvent réagir sur la vie morale de son troupeau ; c'est en apprenant à connaître sa sollicitude pour la solide instruction des jeunes élèves, son zèle pour la décence et la pompe des cérémonies, son amour pour la beauté et la perfection du chant liturgique ; c'est en s'instruisant de l'ardeur avec laquelle il presse la restauration des églises indignes ou insuffisantes, la rénovation des paroisses, le retour des hérétiques et des pécheurs ; enfin, c'est en admirant avec quelle facile condescendance il prête l'appui de son éloquente parole, tantôt aux plus brillantes cérémonies pour en augmenter l'éclat, tantôt aux fêtes les plus humbles pour en accroître le charme ; c'est en étudiant ce tableau tant de fois réalisé au sein de l'Église catholique, qu'on découvre peu à peu le plan admirable d'après lequel le Sauveur, dans la hiérarchie constituée de son corps mystique, a fait des évêques, et surtout du plus grand d'entre eux, Notre Saint-Père le Pape, les vrais Pères de la société, les vrais civilisateurs, les vrais législateurs, ceux dont l'influence est à la fois la plus universelle, la plus salutaire et la plus efficace. »

« Ces lignes résument la vie de Mgr Plantier. Aussi son épiscopat a-t-il compté des œuvres nombreuses et fécondes : sa sollicitude s'est étendue à tout. Le mal est trop puissant pour que le zèle ne soulève pas de vives hostilités. L'évêque de Nîmes a donc rencontré sur son chemin beaucoup d'obstacles ; mais, en revanche que d'adhésions ! Il était vraiment populaire : son clergé l'aimait, l'admirait, le vénérait et lui était passionnément dévoué. Ses visites pastorales, très fréquentes, furent de vrais triomphes. Les populations, comme les prêtres, étaient fières de leur évêque et l'accueillaient avec les témoignages les plus ardents d'une profonde affection. »

C'est dans les deux volumes que le regretté abbé Clastron a consacrés à raconter la vie, à décrire la physionomie morale et à énumérer les œuvres de son cher évêque, qu'il faut aller surprendre ces merveilles de la nature et de la grâce. Nous leur avons fait assez d'emprunts, pour donner l'idée du trésor qu'ils renferment. Puissions-nous avoir inspiré à plus d'un lecteur de cette simple vue d'ensemble l'idée de recourir à ce livre vraiment beau et complet !

Achevons l'esquisse par ces quelques traits d'un des prêtres qui l'ont le mieux connu et le plus aimé :

— La vie de Monseigneur est celle d'un moine. Toujours levé à cinq heures, il consacre toute sa matinée, jusqu'à midi et demi, à la prière et au travail. Après son dîner, il prend une très courte récréation, assiste aux vêpres, donne des audiences ou se retire dans son cabinet pour travailler encore. D'un caractère très impressionnable, très énergique, il se montre patient dans les œuvres qu'il fonde et doux envers ses contradicteurs. Son commerce est sûr ; il aime la franchise, la sincérité, l'indépendance. En toutes choses, il fait « tout ce qu'il doit », sans hésitation et sans retard. Je dirais volontiers que la règle est le trait particulier de sa vertu.

IX. — Une grande consolation avant de mourir.

La santé de Mgr Plantier déclinait à vue d'œil. Déjà, il entendait très prochaine « la réponse de la mort », dont parlent nos saints livres. Mais, avant de mourir, Dieu lui ménagea une suprême et exquise consolation qu'il avait beaucoup désirée, sans oser l'espérer tant elle lui semblait réaliser le rêve de son âme ardemment dévouée à l'Église. Son cher fils et vicaire-général, l'abbé Anatole de Cabrières, fut élevé à l'épiscopat et placé sur le siège le plus voisin du sien, limitrophe du Gard, celui de Montpellier. Son grand cœur déborda de joie et d'intime satisfaction. La page où il versa le trop plein de son âme « respire tout ce qu'il y a de plus tendre et tout ce qu'il y a de plus doux : c'est une effusion de cœur à laquelle l'Écriture prête ses accents les plus vifs, ses parfums les plus suaves, ses images les plus poétiques ».

« Oui, s'écriait-il, c'est un fils qui va nous quitter, dès qu'il « aura reçu de nos mains la plénitude du sacerdoce. Certes, « quand nous sommes entré dans ce diocèse, nous avons dit, « dans le secret de notre âme, à tous les fidèles qui l'habi- « taient : Vous serez nos enfants. Évêque de tous par la juri- « diction, nous voulons être aussi le père de tous par la ten- « dresse. Et Dieu nous est témoin que nous avons rempli cet « engagement qui nous était doux comme un besoin de « cœur, et sacré comme un devoir de conscience. Nous avons « cru toutefois pouvoir, sans faillir à ce que méritait le trou- « peau, réserver une certaine place d'affection pour ceux qui en « étaient les pasteurs. Enfin, dans le clergé lui-même, le jour « où nous prîmes possession de notre siège, un nom fut « signalé par l'autorité la plus vénérable à nos prédilections. « Mgr Cart, presque à la veille de s'éteindre, avait dicté une « lettre adressée au successeur que lui donnerait la Providence. « Ces quelques paroles, échappées de son cœur, avaient été « signées de sa main, à laquelle ni la longueur d'une maladie « impitoyable, ni la proximité de la mort qui commençait à le

« saisir n'avaient appris à trembler. Il nous recommandait un
« jeune prêtre, nous le confiant à la fois comme un dépôt et
« comme une espérance ; le respect nous a rendu cher et
« sacré le vœu du saint prélat expirant. Celui, dont l'image et
« l'avenir l'avaient ainsi préoccupé jusque sur le seuil de
« l'agonie, devint à titre privilégié notre fils adoptif. Jacob
« ouvrit son âme à des sentiments plus affectueux pour le der-
« nier né de ses enfants, parce que, après l'avoir mis au monde,
« sa mère était descendue au sépulcre, comme la fleur s'effeuille
« et tombe après avoir donné son fruit. Et nous aussi, quand
« nous vîmes celui que Mgr Cart nous avait légué comme le fils
« sa douleur, nous nous empressâmes, ainsi que Jacob, de le
« considérer et de le traiter comme l'*enfant de notre droite.* Il
« a, pendant près de douze ans, habité sous le même toit que
« nous. Sa vie alors a roulé dans le cercle de notre pauvre vie.
« Notre administration, nos courses pastorales, nos études,
« nos voyages, nos consolations et nos épreuves, il a pris une
« part intime à toutes ces choses et de notre âme à la sienne se
« sont faits longtemps ce flux et ce reflux de sentiments et de
« pensées qui s'en vont du père à son fils et remontent du fils
« à son père. Nous ne saurions dire à quel degré, par ce mutuel
« échange d'affections, s'est développée en nous cette impres-
« sion de paternité que Dieu dépose dans le cœur de ses
« évêques pour leurs enfants spirituels, et qui poussait saint
« Paul à dire à Philémon : Recevez Onésime comme le fruit
« de nos entrailles : c'est Paul, déjà vieillissant et maintenant
« prisonnier pour JÉSUS-CHRIST, qui vous en conjure: *Ut*
« *Paulus senex, nunc autem vinctus Jesu Christi : obsecro te pro*
« *meo filio quem genui in vinculis Onesimo... Tu illum, ut mea*
« *viscera, suscipe.*

« Voilà aussi le langage que nous vous adressons à vous-
« mêmes. Un fils de prédilection nous avait été donné par la
« grâce. Nous l'avons engendré à la maturité du sacerdoce et
« de l'expérience dans les saintes servitudes et les augustes
« chaînes de l'épiscopat : *Quem genui in vinculis.* Aujourd'hui
« Dieu nous en demande le sacrifice. Il va quitter son père selon
« la nature, noble vieillard dont l'illustre sang coule avec tant
d'honneur en ses veines. Il va nous quitter, nous aussi, son

« père selon l'ordre de Melchisédech. A la veille de cette sépa-
« ration, et quand elle s'accomplira, à l'exemple de l'apôtre,
« nous conjurons votre charité de s'intéresser devant le
« Seigneur à ce fruit bien-aimé de nos entrailles : *Ut mea*
« *viscera suscipe.* Ce n'est pas Paul, hélas ! mais du moins c'est
« votre évêque, chargé de dix-neuf ans de travaux et déjà
« vieux, qui vous en prie. Il vous en prie au nom même de sa
« vieillesse qui commence : *Ut Paulus senex et nunc vinctus*
« JESU CHRISTI, *obsecro.* Précisément parce que notre âge est
« plus avancé, nous éprouvons un désir plus ardent de croire au
« futur et au parfait bonheur de celui que nous n'allons con-
« sacrer que pour le voir partir. La tendresse et la sollicitude
« d'un père grandissent avec le nombre de ses années. Sans
« doute, quand ce fils couronné nous laissera, comme Isaac,
« après l'avoir embrassé, nous sentirons je ne sais quel parfum
« d'heureux présage, et nous pourrons dire, à notre tour, en le
« félicitant d'une voix émue : « Voici que s'exhale de notre fils
« une odeur embaumée comme celle d'un champ plein de
« moissons que le Seigneur a béni. » Ce nouveau Jacob fut un
« ouvrier laborieux du jour et de la nuit ; ses travaux obstinés
« ont fait de son existence une terre fertile ; il en a tiré des
« gerbes abondantes qu'il porte dans ses mains, et d'où s'échappe
« un doux arôme d'honneur et d'espérance. Les bénédictions
« qu'il a reçues du Seigneur dans le passé en promettent
« d'égales dans l'avenir : *Ecce odor filii mei, sicut odor agri*
« *pleni, cui benedixit Dominus.* »

Il sacra de ses mains presque défaillantes ce fils de sa droite, le 19 mars 1824, avec l'assistance du savant évêque de Digne, Mgr Meirieu, et celle de l'éloquent et doux successeur de saint François de Sales à Genève, Mgr Mermillod. Puis, il le conduisit jusqu'aux limites de son diocèse, le bénit, l'embrassa et se sépara de lui, en disant :

— Ce cher fils de mon âme s'est jeté à mes pieds devant la multitude, et moi, son vieux père, je lui ai donné ma bénédiction avec un attendrissement que je n'avais pas encore connu.

X. — La fin.

Les combats incessants avaient épuisé Mgr Plantier. En 1825, il était revenu de sa dernière visite pastorale fatigué, mais non abattu. Il avait officié dans sa cathédrale le jour de la Pentecôte, avait fait une ordination le samedi suivant, et célébré la messe le dimanche de la Sainte-Trinité.

L'entourage cependant avait repris confiance :

— Décidément, notre évêque va mieux, disaient les grands-vicaires et les familiers de la maison épiscopale ; il en sera de cette crise comme de tant d'autres. L'élasticité de son tempérament en triomphera : il n'y a pour le moment qu'à le contraindre à la solitude et au repos.

On voulut néanmoins lui faire imposer par le médecin une garde-malade :

— A quoi bon, dit le prélat, en l'acceptant par obéissance, fatiguer une pauvre religieuse pour veiller un malade qui ne souffre pas plus que moi !

La nuit ne fut qu'un long et cruel martyre. La sœur disait, le lendemain matin :

— Monseigneur ne s'est jamais plaint, mais il ne savait comment faire pour respirer.

J'admirais sa patience et j'avais pitié de ses tourments : quel saint !

Un grand-vicaire arriva. Il trouva l'évêque étendu sur son fauteuil, près de sa fenêtre ouverte :

— J'ai cru, fit-il, que l'air du matin me ranimerait, j'étouffe.

Le grand-vicaire lui baisa la main et lui dit :

— Monseigneur, je vais dire la sainte messe pour vous. C'est la fête de saint Grégoire VII. Vous avez une dévotion spéciale à ce grand pape ; je le prierai d'intercéder auprès de Dieu pour votre guérison.

— Oui, répondit énergiquement Mgr Plantier. Cet illustre pontife a été un de mes saints de prédilection. Je n'ai pas cessé de l'invoquer ; son courage m'a servi d'exemple. C'est pour moi un vrai sacrifice de ne pouvoir célébrer aujourd'hui la sainte

messe, et porter à l'autel les vœux que je formais, chaque année, à pareil jour, pour le règne de Notre-Seigneur sur la terre et le triomphe de Pie IX. Chargez-vous de le faire pour votre pauvre évêque. Je m'unirai à votre sacrifice et j'y ferai la communion spirituelle.

Après quoi, le malade s'assoupit. On crut qu'il dormait.

Tout à coup, le valet de chambre accourt, criant :

— Je ne sais ce qui arrive ; Monseigneur ne semble plus respirer. J'ai touché ses mains : elles sont froides.

On se précipite, on l'appelle, une main se lève pour lui donner l'absolution. Le P. d'Alzon fait une onction sur les lèvres déjà décolorées. Puis, ne découvrant plus aucun signe de vie, on récita le *De profundis.*

« Quel spectacle ! quelle scène ! a dit le fidèle historien du grand évêque de Nîmes. On était accouru de la cathédrale ; les prêtres, le visage en pleurs, regardaient leur évêque, ne pouvant croire encore que la mort, vaincue tant de fois par leurs prières, eût osé le frapper d'un coup si soudain et si lamentable. Tout retentissait de cris, tout fondait en larmes. Le Père d'Alzon se leva, ferma les yeux de ce pontife qui avait été pendant vingt ans son fidèle ami, et se retira l'âme remplie de deuil. »

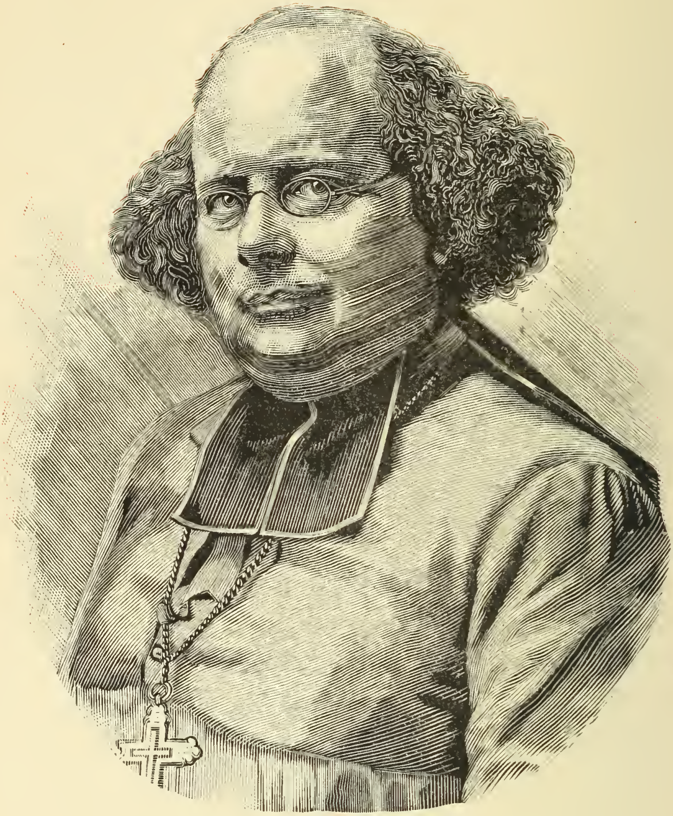
L'année suivante, en faisant l'oraison funèbre de son illustre prédécesseur, Mgr Besson rappelait éloquemment ce douloureux souvenir, désormais immortel dans les fastes de la sainte église de Nîmes.

« Le 25 mai 1875, une nouvelle, aussi cruelle à votre cœur qu'elle était inattendue, partait de cette cathédrale et allait frapper comme d'un coup soudain toute la ville, tout le diocèse, toute la France, toute l'Église, et, comme dirait Bossuet, l'humanité tout entière : L'évêque de Nîmes est mort ! En lisant ces deux mots qui firent en quelques minutes le tour du monde, il y eut dans l'univers catholique comme un instant du plus douloureux étonnement ; puis les grandes images de la bravoure et de l'éloquence se présentèrent à tous les esprits ; on se rappelait Fléchier, et le siège de Nîmes semblait porter pour la seconde fois le deuil du grand siècle ; on se rappelait Turenne, que Fléchier avait chanté et dont la mort mit toute

l'Europe dans le silence; c'était, sur un autre champ de bataille, les mêmes larmes et la même stupeur. Pie IX pleura le défenseur de l'Église, comme Louis XIV avait pleuré le défenseur de la France. Lyon, Genève, Avignon, Perpignan, Montpellier, Valence, Viviers, envoyèrent leurs pontifes pour célébrer les obsèques; notre assemblée nationale, où la députation du Gard tenait une si grande place, se fit représenter dans le convoi, et, si j'en juge par les impressions et les sentiments que je vis éclater autour de moi, à deux cents lieues de ce tombeau, il n'y eut presque pas un prêtre qui, même sans avoir connu Mgr Plantier, ne se mît à le pleurer; pas un prêtre qui ne portât à l'autel ce nom connu de tout l'univers.

« D'où venait cette stupeur profonde dans une douleur si unanime? Pourquoi, j'emploie encore ici la langue de Bossuet, chacun de nous se sentait-il frappé, comme si quelque tragique accident eût désolé sa famille?

« Vous pleuriez un évêque, mais l'Église pleurait un héros! »



Monseigneur CRUICE.

Monseigneur Cruice,

ÉVÊQUE DE MARSEILLE

(1815-1866).

I. — Commencements de Mgr Cruice.

« Un peuple tout entier vivant dans un martyre continu,
« des générations d'âmes liées entre elles par une même patrie
« terrestre se transmettant l'héritage de la foi dans un supplice héréditaire aussi... Je ne nommerai pas ce peuple cher
« et sacré, ce peuple plus fort que la mort : mes lèvres ne sont
« pas assez pures et assez ardentes pour le nommer ; mais le
« ciel le connaît, la terre le bénit, tous les cœurs généreux lui
« ont fait une patrie, un amour, un asile. O ciel qui voyez, ô
« terre qui savez, ô vous tous, meilleurs et plus dignes que
« moi, nommez-le, nommez-le ; dites : l'Irlande ! (1) »

C'est au milieu de ce peuple fort et grand que la Providence plaça le berceau du futur évêque de Marseille. Il naquit à Khilelooley, diocèse de Clonfert (2) le 27 juillet 1815.

L'enfant reçut au baptême les noms à jamais vénérés de Marie et de François d'Assise, auxquels, suivant la reconnaissante coutume de l'Irlande à l'endroit de son grand apôtre, on ajouta celui de Patrice.

La famille Cruice et non O'Cruice, comme on s'obstine de divers côtés à l'imprimer, était toute française par son origine, par ses goûts et par ses sentiments. La Révolution seule l'avait forcée de transporter sa tente sur la terre étrangère, et quelques souvenirs français que lui rappelât la catholique Irlande, c'était toujours l'exil. Aussi, dès que les circonstances le per-

---

1. Lacordaire, *Éloge funèbre* de Daniel O'Connell.
2. Clonfert est une petite ville d'Irlande, à 70 kilomètres de Galway, près du fleuve Sharmon. Elle compte 4,000 habitants. C'est le siège d'un évêché catholique.

mirent, et ce fut peu de temps après sa naissance, le jeune Cruice fut amené en France.

Ses premières années furent l'objet des soins les plus tendres de la part de sa pieuse mère et d'une sœur qui lui inspira de bonne heure l'amour de la vertu. C'est cette sœur qui devait un jour entrer dans la société des Dames du Sacré-Cœur et léguer en mourant à l'abbé Cruice sa tendre dévotion envers le cœur adorable de JÉSUS.

Il entra de bonne heure au collège de M. l'abbé Poiloup. L'éducation y était sérieuse, et le milieu admirablement ordonné pour le développement des germes que Dieu avait déposés dans cette jeune âme. Le nouvel élève eut le bonheur de se lier là à une foule de jeunes gens qui sont devenus l'honneur de l'Église, de la noblesse et de la société française. Il remarqua plus particulièrement parmi ses condisciples plus avancés que lui dans les classes deux jeunes gens pieux et distingués : le vicomte François de la Bouillerie et Félix Dupanloup : tous deux plus tard devaient assister aux premiers essors du zèle de leur jeune ami pour la science ecclésiastique et les encourager en leur qualité de vicaires-généraux de Paris. Tous deux devaient être ses collègues dans l'épiscopat, le premier étant devenu l'évêque de Carcassonne, et l'autre l'évêque d'Orléans.

M. Poiloup remarqua bientôt la prodigieuse application de son élève. Il fut témoin de ses succès rapides et constants. Son plan fut bientôt arrêté. A peine le jeune Cruice terminait-il ses études que le directeur du collège obtint de l'archevêché de Paris la permission de conserver M. Cruice comme professeur à Vaugirard, tout en lui faisant faire ses cours de théologie. Il donnait l'assurance que le jeune ecclésiastique pourrait mener de front les deux choses. Il ne se trompait pas.

Cependant, le 6 août 1840, Mgr Affre montait sur le siège illustre de saint Denis et, dès la première année de son sacre, la pensée que devait réaliser sous son regard et sous sa direction l'abbé Cruice occupa vivement son esprit. Diverses circonstances, qu'il ne nous appartient pas de raconter ici, retardèrent l'accomplissement de ce grand projet.

En attendant, Monseigneur Affre, qui avait remarqué le

jeune professeur, voulut l'appeler à un poste de confiance et le nomma secrétaire de cette commission pour l'examen des livres, dont les arrêts furent alors si remarqués et si appréciés.

II. — L'école des Carmes.

Un artiste offrant un jour à Mgr Affre une médaille dont un côté représentait le portrait de l'archevêque, demanda quel sujet conviendrait au revers. Le prélat proposa la façade de l'église des Carmes avec cette inscription : *Pietati litteras adjunxit* (1).

Cette maison de hautes études ecclésiastiques date de 1843. De cette année, datent aussi les premiers succès de l'abbé Cruice dans la carrière des lettres chrétiennes. Il fut nommé directeur de l'école, et l'archevêque se reposa sur lui de cette fondation qui répondait à une bien grande et bien utile pensée. Les lettres, les sciences, les bonnes études théologiques, tel était le programme confié au zèle du jeune directeur. Dix-huit mois après, l'école des Carmes comptait dix élèves ecclésiastiques licenciés ès-lettres.

Mais ce rapide succès ne devait pas s'obtenir sans beaucoup de peines et de difficultés. M. Cruice les mettait avec une filiale simplicité sous les yeux de l'archevêque, qui lui écrivait : « Souvenez-vous, mon cher ami, que nous fondons « une colonie. Les colons ont toujours plusieurs années im- « productives, sans compter la stérilité qui a sa cause dans « l'intempérie des saisons ; ils sont obligés de se consoler par « des espérances en attendant qu'ils aient pu bâtir, rendre « plus meuble une terre inculte, l'engraisser et y planter les « fruits nourriciers de l'homme. Voilà notre sort. Les colons « qui ne se découragent pas, finissent par triompher de tous « les obstacles. Ainsi ferons-nous, mon cher ami, si nous « avons du courage, de la persévérance, et si nous méritons « que Dieu bénisse nos efforts. »

Ces efforts furent bénis, et, quand le zélé et persévérant directeur de l'école des Carmes quitta sa chère fondation, il comptait parmi ses élèves, dans tous les diocèses de France,

1. Il a uni les lettres à la piété.

un très grand nombre de docteurs et de licenciés ès-lettres ou ès-sciences ; il avait la consolation de voir plusieurs de ses gradués diriger à leur tour les écoles diocésaines, il comptait dans l'armée un grand nombre d'officiers élevés à cette école préparatoire, qu'il annexa plus tard à l'école normale ecclésiastique.

Il serait injuste d'omettre que le chef ne se donnait lui-même ni trêve ni repos pour se maintenir à la hauteur de sa position. La Sorbonne applaudissait à sa thèse de doctorat en théologie. Quelques années après, l'archevêque de Paris et une assistance des plus distinguées honoraient de leur présence cette éclatante soutenance des thèses de docteur ès-lettres, qui valut à M. l'abbé Cruice de si hautes et de si encourageantes distinctions. Mgr Affre l'avait déjà fait chanoine honoraire de l'église métropolitaine, le gouvernement lui donnait la croix d'honneur, et le ministre l'appelait dans le conseil de l'instruction publique.

III. — Travaux littéraires.

Mais, sans anticiper sur les événements, arrêtons-nous avec complaisance à la part que prit le savant directeur des Carmes aux luttes de l'Église et de la religion contre les envahissements de l'incrédulité contemporaine. Nous allons la rappeler, en énumérant les principales publications dont il dota la librairie française. Mais nous serons forcément obligé de laisser dans l'ombre plus d'une dissertation, d'une thèse, d'un article de revue, que le besoin du moment faisait naître sous la plume féconde ou sous l'inspiration du zélé docteur, et que le temps a déjà presque emporté dans sa course et dans cette marche progressive de l'esprit d'erreur à laquelle nous assistons.

Un des premiers travaux qui attirèrent l'attention du public enseignant sur les méthodes de M. l'abbé Cruice, fut l'*Annuaire de l'École des hautes études*. Cette simple et modeste publication fit espérer de grandes œuvres et, en particulier, elle ménagea aux 60 volumes de la *Collection des classiques grecs et latins* un accueil sympathique et sérieux.

A cette collection que Mgr Sibour avait bénie et encouragée collaborèrent plusieurs directeurs des Carmes, docteurs ou licenciés ès-lettres, et plus particulièrement le savant abbé Vaillant, emporté par une mort prématurée, au moment même où, sous les yeux de son directeur, il venait d'achever sur les *Sermons de Bossuet* cette thèse qui restera comme un chef-d'œuvre du genre. Un autre directeur des Carmes aida M. Cruice de son concours savant et zélé. Celui-là lui avait plus particulièrement voué son affectueuse admiration de disciple et d'ami, il ne devait pas tarder de suivre Mgr Cruice dans la carrière de l'épiscopat. C'est l'illustre cardinal Charles Lavigerie.

La part de M. Cruice fut grande dans cette œuvre qui continua longtemps de jouir d'un légitime succès. Nous citerons plus spécialement le *Guide pour étudier les auteurs français*, les *Études littéraires sur l'apologue*, *la poésie lyrique*, *la poésie épique chez les Français*, *les Anglais*, *les Allemands*, *les Italiens et les Espagnols*, *et sur la poésie hébraïque et orientale*, le choix des *Œuvres de Régnier*, *Malherbe*, *Racan et Maynard*, l'extrait fait dans Gibbon du *Tableau de l'Empire romain depuis les Antonins jusqu'à Constantin*. L'infatigable directeur annota ensuite, de concert avec les plus illustres de nos hellénistes contemporains et d'autres savants pédagogues, les *Discours de Démosthènes*, plusieurs *Discours des Pères*, la *Lettre à l'Académie* de Fénelon, etc.

La grande question des classiques chrétiens s'agitait alors dans des camps très opposés. M. l'abbé Cruice intervint par la composition du *De viris illustribus Ecclesiæ*, l'*Octavius* de Minutius Félix, le *De opificio Dei* de Lactance, l'*Histoire sacrée de Sulpice Sévère*, les *Discours et morceaux choisis de saint Basile*, *de saint Grégoire de Nazianze* et *de saint Jean-Chrysostome*.

Citons encore, parmi les ouvrages de cette collection, le *The English historian*, *orator and critic*.

Mgr Affre venait de mourir, atteint sur les barricades, martyr de sa charité et du zèle pastoral. Le cœur du pontife martyr venait d'être transporté, au milieu des larmes et du deuil de tous, dans l'église des Carmes, déjà consacrée

par le sang des victimes du 2 septembre : « C'est là qu'il « repose, disait plus tard son disciple éploré, sous la garde « des jeunes prêtres qu'il formait à la vertu et à la science, « c'est là qu'il continuera sa sainte mission, car les tombeaux « furent toujours pour le clergé des foyers de lumière et de « charité. Le dévouement et le zèle de la maison de Dieu « qui animaient ces saints confesseurs durant leur vie sem- « blaient, après leur mort, s'échapper de leurs ossements « mêmes pour enfanter à JÉSUS-CHRIST de nouveaux disci- « ples. »

Les hommages rendus aux restes mortels et vénérés du grand archevêque de Paris ne suffisaient pas. Il fallait graver sur des pages dignes de ce beau sujet le type de ce prélat qui comprit si bien son temps et qui, s'il a réalisé tant de choses, avait devant Dieu le mérite d'en avoir projeté de bien plus grandes encore. Les amis de Mgr Affre se concertèrent. Il fallait une plume exercée, un esprit sérieux et profond, un cœur de prêtre et d'ami, on choisit l'abbé Cruice, pour être l'historien de cette magnifique vie couronnée par la plus belle des fins, celle du martyre. Écoutons le futur historien nous raconter lui-même son émotion et les sentiments avec lesquels il prit la plume.

« Il était réservé, dit-il, aux amis intimes du prélat de « révéler au public les vertus cachées qui avaient préparé son « âme à un si héroïque dévouement ; ils devaient cette révé- « lation à l'Église et à la patrie, aussi bien qu'à la mémoire « du martyr ; car l'Église aime à rappeler à ses enfants qu'une « noble mort est le couronnement d'une noble vie, et la patrie « tient à montrer que ce pontife éminent s'est associé à ses « joies et à ses douleurs, qu'il a admirablement enseigné « l'union des devoirs civils et des devoirs religieux, et « qu'enfin il a tiré de sa foi et de sa charité chrétienne une « obligation plus étroite à l'amour de ses concitoyens et au « sacrifice de sa vie.

« Ce devoir religieux et patriotique, les amis du vénérable « pontife ont bien voulu le confier à mes faibles forces, « espérant sans doute que mes regrets et ma reconnaissance « doubleraient mes efforts. Je ne me suis pas dissimulé les

« difficultés d'une si grande tâche, et cependant je l'ai acceptée
« avec zèle, parce qu'elle m'offrait l'accomplissement d'un
« dernier acte de piété filiale et une consolation dans une
« profonde douleur. J'entreprends donc cette histoire comme
« un hommage à la mémoire à jamais chère et vénérée de
« Denis-Auguste Affre, archevêque de Paris. Les règles que
« je m'efforcerai de suivre m'ont été tracées d'avance par le
« caractère même du saint prélat, par sa simplicité et par sa
« droiture, et par la constante sollicitude qu'il a montrée dans
« les débats les plus pénibles pour concilier la modération avec
« l'amour de la vérité (1). »

L'auteur vient de nous dire lui-même avec une aimable simplicité les vraies qualités de son livre : il est écrit comme Mgr Affre aurait sans doute voulu qu'on l'écrivît. Pour nous, c'est l'ouvrage que nous aimons le mieux et que nous relisons avec le plus de bonheur, parce qu'il nous révèle le futur évêque tout entier. Lisez plus particulièrement ces fines et judicieuses observations sur le caractère de l'administration de Mgr Affre, sur celui de ses collaborateurs. Plus tard, en quatre années d'épiscopat, Mgr Cruice rappellera ces pages trop peu étudiées et réalisera plus d'une des pensées de son importante biographie.

Avant d'aborder la grande œuvre des *Philosophumena*, arrêtons nos regards sur un ouvrage, de mince format, mais d'une valeur très sérieuse et qui réfute d'avance plus d'une erreur qu'on pressentait dans la future *Étude* de M. Ernest Renan *sur saint Paul.*

De quelques discussions récentes sur les origines du christianisme. Tel est le titre d'une dissertation très remarquable sur le principe et sur quelques conséquences des erreurs de notre époque. L'esquisse des principaux chefs de preuve et des développements donnés à ce chapitre de l'histoire de la philosophie contemporaine, permet à son auteur de faire un exposé des systèmes importés d'Allemagne et que l'incrédulité française s'efforçait déjà de vulgariser parmi nous. Outre le savoir théologique et l'érudition que trahissait cette petite dissertation, nous ferons remarquer le ton d'admirable

1. *Vie de Denis-Auguste Affre*, in-8°, préface, p. 6 et 7.

convenance qui règne d'un bout à l'autre de la discussion. Un sentiment douloureux domine l'auteur, et on sent qu'il est assez fort pour contenir les flots amers de la colère la plus légitime et l'ironie dont l'écrivain eût pu si facilement armer sa phrase.

« Quel langage, s'écrie-t-il en terminant son beau travail, « tiendrons-nous à l'homme (1) qui se pose en face de toute « la société chrétienne, la plus vénérable par ses lumières et « par ses vertus, qui désigne en les traitant de fables et de « légendes les croyances des plus beaux génies dont les peu- « ples s'honorent, et des bienfaiteurs les plus généreux de « l'humanité, qui, cachant son arme sous des fleurs, ose en « frapper le divin fondateur de cette société, et nous frappe « ainsi tous au cœur en blessant un amour et un dévouement « qui surpassent ceux de la piété filiale ? Cependant, il n'y a « au fond de notre âme aucun sentiment d'irritation où de « mépris ; l'amour de la vérité, le désir de son triomphe apai- « sent nos émotions pénibles et nous font accepter une con- « troverse froide et calme dans laquelle nous répondons par « des faits et des arguments critiques à des assertions hasar- « dées et à de téméraires mais dangereuses conjectures (2). »

Le monde savant s'était ému de la découverte récente d'un manuscrit portant le titre de *Philosophumena*, sans nom d'auteur et remontant par sa date probable à une époque assez reculée pour être un témoin précieux de nos origines chrétiennes. L'exégèse espéra en tirer un profit immense pour la solution de graves difficultés soulevées par l'absence de documents précis et complets. Pourquoi ne le dirions-nous pas ? La critique hostile et impie à l'Église crut pouvoir y trouver des armes contre sa pureté doctrinale. Un Français, M. Miller, se hâta d'en donner, en 1851, l'édition *princeps*, à Oxford, où le livre fut étudié et attribué à Origène.

Les débats se passionnèrent. Mais les catholiques en demeurèrent longtemps les témoins sans y participer. Enfin, M. l'abbé Cruice entreprit la traduction latine de ce texte

1. M. Ernest Renan.

2. Nous ferons remarquer que ces lignes étaient écrites bien avant l'apparition du roman sur la *Vie de Jésus*. Elles s'adressaient à l'auteur des *Études religieuses*.

précieux. Il eut l'honneur de voir son œuvre éditée par l'imprimerie impériale.

Là, pourtant, ne devait pas se borner la part que le savant éditeur français prendrait à l'œuvre qui avait toutes les proportions d'un véritable événement littéraire. Il écrivit bientôt, en 1853, des *Études sur de nouveaux documents historiques empruntés à l'ouvrage des Philosophumena et relatifs aux commencements du Christianisme et en particulier de l'Église de Rome.* L'auteur y examine et y discute les opinions qui attribuaient les *Philosophumena* à Origène, à saint Hippolyte, à Tertullien, à Caïus. Ses conclusions tendent à dire qu'on pourrait attribuer cet ouvrage à Tertullien ou à Caïus. S'il n'appartient ni à l'un ni à l'autre, il est probablement d'un écrivain qui avait adopté les opinions religieuses, la méthode philosophique et les haines particulières de Tertullien.

La deuxième partie de l'ouvrage présente des détails du plus haut intérêt sur les rapports de la philosophie grecque et de la religion chrétienne dans les premiers siècles de notre ère, sur les rapports du judaïsme et du christianisme, sur l'intolérance doctrinale de la primitive Église, sur l'autorité du Souverain-Pontife dans les controverses religieuses du IIe et du IIIe siècle. On y trouve également des études précieuses sur la gnose, sur les systèmes éclectiques inaugurés par Simon le Magicien, et c'est en s'appuyant sur le travail de M. Cruice que l'abbé Darras a pu écrire les belles pages qui terminent le cinquième volume de sa grande *Histoire de l'Église.*

Les *Philosophumena* renfermaient des accusations fort graves contre les papes, saint Victor, saint Zéphirin et saint Callixte. M. l'abbé Cruice ne recula pas devant un voyage et un long séjour à Rome pour étudier de plus près nos grandes origines et réfuter des doctrines que l'exégèse rationaliste s'efforçait de tourner contre nos antiques traditions. A Rome, M. Cruice se fit beaucoup d'amis, le cardinal Maï lui témoignait une bienveillance mêlée d'admiration pour ses infatigables recherches. L'amour de la sainte Église romaine grandissait dans son âme de prêtre et de savant. Il voulut en laisser un monument écrit. Sous l'impression de ces senti-

ments divers, M. l'abbé Cruice écrivit l'*Histoire de l'Église de Rome sous les pontificats de saint Victor, de saint Zéphirin et de saint Callixte, de l'an 192 à l'an 224*, un siècle avant le concile de Nicée.

Écoutons l'historien nous raconter l'origine de ce livre : « ... A côté des documents historiques (que nous recueillions) « dans les ouvrages de la primitive Église, venaient se placer « d'autres documents non moins précieux, empruntés, soit « au livre des *Philosophumena*, soit aux dernières publications « du cardinal Angelo Maï, soit aux savants travaux des ar- « chéologues sur les catacombes ; et, à mesure que nous « réunissions tous ces faits épars, et que nous recomposions « les anciennes annales ecclésiastiques, il nous semblait voir « revivre cette société sainte et assister à ses travaux et à « ses combats. Nous étions surtout frappé d'admiration en « contemplant cette organisation et cette hiérarchie puissante « de l'Église primitive, et en retrouvant à l'origine du Chris- « tianisme les mêmes lois qui régissent encore aujourd'hui le « monde catholique. Nous nous sommes arrêté aux pontifi- « cats de saint Victor, de saint Zéphirin et de saint Callixte, « parce que la période de trente-deux ans qu'ils occupent, et « où se rencontrent les questions récemment agitées en Alle- « magne et en Angleterre, offrait à nos recherches un double « intérêt. L'histoire de trois pontifes peu connus devait se « dérouler à nos yeux, et en même temps nous étions placé à « une époque intermédiaire qu'un siècle séparait de la prédi- « cation des apôtres et du concile de Nicée. En voyant dès « lors les mêmes dogmes, les mêmes mystères, la même hié- « rarchie que nous retrouvons, cent ans plus tard, sous le « règne de Constantin, et qui, perpétués d'âge en âge, sont « descendus jusqu'à nous, nous sommes obligé de reconnaître « que l'Église tenait ses doctrines et ses lois des apôtres et de « Dieu lui-même, dont la puissance se manifestait chaque jour « dans le développement de la société chrétienne. Ce tableau « qui a passé sous nos regards et a excité notre admiration et « notre respect, nous nous efforçons de le reproduire comme « nous l'avons vu, dans sa simplicité primitive, et en le retra- « çant nous avons désiré nous inspirer surtout de cette paix

« et de cette modération qui faisaient de la société chrétienne
« une famille de frères. Nous avons voulu que les hommes
« qui ne partagent pas nos croyances pussent assister avec
« nous aux émouvantes scènes de l'Église naissante et recueil-
« lir de consolantes leçons et de touchants exemples. Nous
« prions Dieu de bénir cette œuvre, et nous la consacrons,
« comme un hommage de vénération, aux deux saints pon-
« tifes, Zéphirin et Callixte, dont nous nous sommes proposé
« d'honorer la mémoire (1). »

Nous nous sommes arrêté assez longtemps sur la publication des *Philosophumena* et des documents qui s'y rattachent, parce qu'ils resteront dans l'histoire littéraire comme l'un des meilleurs titres de gloire de notre évêque. L'Université catholique de Munich lui en témoigna sa satisfaction par l'envoi du diplôme de docteur en théologie de cette savante faculté.

Il nous reste maintenant à peine la place de mentionner les deux belles thèses pour le doctorat, du Directeur des Carmes, savoir : l'*Essai critique sur l'Hexamœron de saint Basile* et l'étude *De la critique et de l'autorité de Josèphe, dans son ouvrage contre Appion.*

IV. — Episcopat.

Mgr de Mazenod était mort le 21 mai 1861, laissant en deuil une église qu'il avait réédifiée et replacée sur cette hauteur que les siècles ont appris à vénérer. Des prières ferventes et multipliées s'élevaient au ciel pour que le veuvage ne fût pas de longue durée : l'ami de Lazare écouta ces prières et, moins d'un mois après, l'abbé Cruice, directeur de l'école normale ecclésiastique des Carmes, docteur en théologie et ès-lettres, chanoine honoraire de Paris, était nommé, par décret impérial du 18 juin 1861, évêque de Marseille. Au consistoire du 22 juillet, le Saint-Père préconisait le nouveau prélat et le 25 août, jour de la fête de saint Louis, Mgr Chalandon, archevêque d'Aix, assisté de Mgr Lyonnet, alors évêque de Valence et de Mgr de Marguerye, évêque d'Autun,

1. *Histoire de l'Église de Rome*, préface LVIII et LIX.

donnait à Mgr Cruice la consécration épiscopale. Le clergé de Marseille était représenté à cette cérémonie, qui eut lieu dans l'église des Carmes, par un bon nombre de prêtres et plus spécialement par deux curés de la ville épiscopale désignés par leurs collègues pour assister au sacre. Le nouvel évêque voulut reconnaître et confirmer ce choix du clergé : il nomma l'un vicaire-général honoraire et l'autre-chanoine honoraire de sa cathédrale.

Quelques jours après, Monseigneur faisait son entrée solennelle à Marseille. Le chapitre, le clergé, les ordres religieux, les confréries de pénitents, les fidèles s'étaient réunis et massés sur la vaste terrasse de la gare. Dire les acclamations enthousiastes qui accueillirent la première apparition du nouvel évêque, c'est tenter une œuvre que les chroniqueurs du temps renoncèrent à poursuivre. L'air de distinction et de dignité que respirait toute la personne du jeune prélat, non moins que son air de bonté affable, lui gagnèrent dès l'abord tous les cœurs. M. Vitagliano, prévôt du chapitre et vicaire-général, eut l'honneur de le haranguer le premier. Mgr Cruice répondit quelques mots émus et touchants et promit, avec un accent que nous croyons encore entendre vibrer au-dessus d'un immense auditoire enthousiasmé, *d'être le serviteur infatigable des âmes*. Les acclamations retentirent pendant toute la durée de la marche qui fut longue, et sur tout le parcours de cette double haie de fidèles accourus pour suivre le prélat jusqu'à la cathédrale. M. le chanoine Louche, doyen d'âge du chapitre, lui adressa sur le seuil de l'église quelques paroles auxquelles le prélat répondit, en rappelant le souvenir de Mgr Affre, son père et son ami.

Les cérémonies d'usage eurent lieu ensuite. Le clergé se retira plein d'espérance, le diocèse se sentait heureux. Qui leur eût dit que cet épiscopat, qui s'annonçait sous d'aussi brillants auspices, serait de si courte durée ?

Du moins, s'il fut court, il fut fécond et en peu d'années l'infatigable évêque remplit une tâche que d'autres n'auraient pas remplie en un beaucoup plus long espace de temps. Nous allons entreprendre de raconter cette histoire : elle est pleine de faits, et nous n'éprouvons que l'embarras du choix. Nous

chercherons cependant à ne rien omettre d'essentiel et, tout en négligeant de suivre l'ordre chronologique, qui gênerait trop l'unité du récit, nous grouperons sous les principaux chefs des préoccupations constantes de Mgr Cruice, les détails des œuvres qu'il a accomplies avec une pureté et une droiture d'intention que nul n'a méconnues.

L'apôtre a dit que *la piété est utile à tout.* Mais, s'il est une œuvre à laquelle il ne doive pas manquer ce condiment obligé de toutes les œuvres, c'est bien l'œuvre d'un évêque. Sous ce rapport, Mgr Cruice fut le modèle des évêques pieux.

Sa dévotion au Sacré-Cœur de JÉSUS était assez connue pour que ce fût une des principales recommandations que ses amis de Paris crussent devoir faire du nouvel évêque, dans les premiers temps qui suivirent sa nomination. On raconte qu'une de ses sœurs, celle-là même qui mourut au Sacré-Cœur dans les sentiments que nous avons dits plus haut, lui légua cette dévotion comme son plus pieux héritage, et souvent on lui entendait répéter qu'une de ses meilleures raisons d'arriver avec confiance à Marseille, c'est que le diocèse que le Bon Dieu lui donnait à gouverner était consacré au Sacré-Cœur. On n'a pas oublié ce beau mandement du carême 1864, où le pieux successeur de Belsunce versa toute son âme en parlant de la miséricorde du divin Cœur de JÉSUS. Mais, suivant son expression, le Sacré-Cœur de JÉSUS « doit être glorifié surtout dans le sacrement de son amour, et c'est dans ce cœur divin que les fidèles doivent déposer toutes leurs adorations eucharistiques ». Aussi ne sépara-t-il point dans les tendres effusions de sa piété le Sacré-Cœur de l'Eucharistie. Les prêtres, suivant son désir, disent la messe du Sacré-Cœur dans les églises et chapelles où ont lieu les exercices de l'adoration perpétuelle, l'héritage précieux de Mgr de Mazenod continué par Mgr Cruice. Enfin, durant la première année de son épiscopat, l'évêque de Marseille ayant été appelé par le curé de Notre-Dame des Victoires à Paris à faire l'allocution du soir, précisément au jour où l'église de Paris célèbre la fête du Sacré-Cœur, il s'inspira du privilège qu'a son diocèse d'être consacré, depuis plus d'un siècle, au Cœur de JÉSUS, et sa parole, disaient les auditeurs, eut une irrésistible puissance.

« Messieurs, avait dit Mgr Cruice en recevant son clergé le lendemain de son arrivée à Marseille, j'ai deux ambitions : Consacrer Notre-Dame-de-la-Garde au divin Cœur de Marie et la nouvelle cathédrale au Sacré-Cœur de JÉSUS. » Hélas ! il n'a pu réaliser que le premier de ses vœux, et nous n'avons pu assister qu'à l'expression de sa piété envers la sainte Vierge. Mais qu'elle était vive, ardente, filiale, magnifique dans ses manifestations dont l'histoire de l'Église gardera une trace profonde. Un des premiers mandements de Mgr Cruice traitait de la dévotion au saint et immaculé cœur de Marie. C'est ce mandement qui nous valut la confidence de cette belle prière qui sortit du cœur de notre pieux évêque le jour même de son sacre : « O Cœur immaculé, dont la tendresse « maternelle n'a jamais été vainement implorée, je recours à « vous dans ma faiblesse, je vous consacre tous les travaux « de mon épiscopat, tous les mouvements de ma vie, toutes « les pensées et toutes les aspirations de mon esprit, afin que, « malgré mon indignité, les grâces du ciel descendent sur moi « et sur les âmes confiées à ma sollicitude ! » Ce même mandement affiliait le diocèse tout entier à l'archiconfrérie du Cœur-Immaculé de Marie, refuge des pécheurs, dont le siège est établi dans l'église de Notre-Dame des Victoires, à Paris. Huit jours après, quatre évêques, le clergé du diocèse entier, une foule immense accompagnaient Mgr Cruice à Notre-Dame-de-la-Garde. Là, devant l'église provisoire, sur l'estrade où avait été placée la statue vénérée, le pieux prélat prononça d'une voix émue l'acte solennel de la consécration du diocèse de Marseille au saint Cœur de Marie.

L'anniversaire de ce beau jour devait être marqué par une cérémonie bien plus imposante et plus grandiose, dont nous dirions volontiers qu'elle ne pourrait avoir de comparaison, si la grande solennité du 5 juin ne devait bientôt nous donner un éclatant démenti. Toujours est-il que la cérémonie fut magnifique. Le 23 août 1863, à 3 heures et demie, l'immense cortège déroulait ses ravissants tableaux. Dix mille personnes accompagnaient les châsses de saint Vincent de Paul, de saint Victor, de saint Ferréol, de saint Sérénus, de saint Théodore, de sainte Marthe, de sainte Marie-Madeleine et de saint

Lazare. Mgr l'évêque de Castellamare, Mgr l'évêque de Marseille, Mgr l'archevêque d'Aix fermaient la marche. La presse entière décrivit les détails de cette translation solennelle des reliques des saints du diocèse, et de ce renouvellement de la consécration au saint Cœur de Marie. Y revenir serait prolonger un récit qui sera déjà trop long en se bornant à une simple énumération. Ces grandes manifestations de la foi marseillaise plaisaient à Mgr Cruice. Il voulut favoriser de tout son pouvoir cet essor traditionnel de la piété envers la Bonne Mère. Sa réponse à ceux qui l'avaient représenté comme peu favorable aux expansions et au développement extérieur du culte fut très explicite. Il réunit les principaux dignitaires de nos confréries de pénitents, les assura de son bon vouloir vis-à-vis de nos antiques processions, et ses actes ont dépassé les promesses. Rappelons-nous entr'autres choses le mandement par lequel il permit de célébrer les exercices du mois de Marie dans toutes les églises de la ville et du diocèse, celui relatif à l'affiliation de toutes les paroisses à l'archiconfrérie du Saint-et-Immaculé-Cœur de Marie, celui enfin qui traitait de la dévotion à ce Cœur miséricordieux et dont nous venons tantôt de citer quelques lignes. Nous préférons nous hâter vers cette grande et solennelle page de nos Annales Religieuses que la France entière connaît sous le nom de *Fête du 5 juin.*

Ce jour-là, suivant l'expression du cardinal Mathieu, il fut raconté des choses glorieuses de Marseille et de son évêque ! *Gloriosa dicta sunt de te !* L'Église entière était représentée par les quatre cardinaux Villecourt, Donnet, Mathieu et Pitra ; par les sept archevêques NN. SS. Chalandon, Trioche, Charvaz, Tizzani, de la Tour-d'Auvergne, Spaccapietra, Dubreil ; par les trente-un évêques, par les quatre prélats et les cinq abbés, les milliers de chanoines et de prêtres accourus pour entourer Mgr Cruice et l'aider à traduire avec une éloquence que rien n'égala la tendre piété du pontife et des fidèles envers la Bonne Mère de la Garde. Hélas ! à ce triomphe, Dieu voulut mêler une épreuve ! Dans le cortège des prélats, la foule remarquait un vide douloureux : Mgr l'évêque de Marseille devait marcher immédiatement après la statue vénérée.

Le mal qui commençait dès lors à exercer de terribles ravages sur cette belle nature l'obligea à un sacrifice qui dut être bien méritoire pour le cœur ardent et pieux du saint prélat. Mais le sacrifice fut compensé par l'ardente émotion des évêques rangés autour de lui sur l'estrade, le félicitant à l'envi, s'écriant: « Après avoir vu une pareille fête, il ne reste plus qu'à voir « le ciel ! » Puis, tous tombèrent à genoux à ses côtés, et il lut, d'une voix claire, avec un accent ému qui remuait les cœurs, l'acte de Consécration au Cœur immaculé de Marie, dont les fidèles aimeront à redire souvent les brûlantes effusions.

Nous ne saurions quitter sitôt cet épisode glorieux de l'épiscopat de Mgr Cruice. Mais nous laisserons à un autre la parole. Voici comment, en descendant de N.-D.-de-la-Garde, M. Henri de Riancey résumait ses impressions et celles de la foule énorme qui s'était massée sur les flancs de la colline sainte : « Marseille est toute palpitante encore des émotions de la journée d'hier ; rien n'en pourra donner l'idée, et après les avoir ressenties jusqu'à en être brisé, il faut renoncer à les décrire. Quand on a vraiment mis la main sur le cœur d'un peuple immense, quand on a surpris et compté ces vibrations prodigieuses, on garde ce souvenir à jamais, et on désespère que la parole humaine ait des accents pour le rendre. Ici, plus que partout, il faut avoir vu et avoir entendu. Tout d'ailleurs, en cette incomparable solennité, tout défie la description. Le ciel de la Provence rayonnant d'un éclat sans égal ; le soleil tempérant ses ardeurs et comme à demi voilé par une gaz légère, sauf à inonder des splendeurs de son couchant le sanctuaire, la fête et la cité ; la mer calme et souriante, venant plus doucement baiser les pieds de cette colline où règne sa dominatrice et sa souveraine ; la foule, brillante de ses plus élégants atours, empressée dès l'aurore à orner les maisons et les rues ; le trajet du cortège désigné à l'avance par les innombrables drapeaux et pavillons qui flottent suspendus au travers de toutes les voies par les draperies, les dentelles et les guirlandes qui décorent chaque fenêtre ; les préparatifs enfin de cette vaste ruche qui s'agite avec une joie contenue et qui bourdonne avec une vivacité régulière et patiente : voilà le cadre, et à lui seul, il ne permet pas l'analyse.

« Il n'est pas possible de reproduire l'impression que cause cette longue file de pontifes, appartenant à toutes les parties de la France et du monde, Arméniens, Orientaux, missionnaires, Italiens, Français, multipliant sur la foule agenouillée leurs bénédictions sacrées. Ces figures vénérables, portant les traces des saintes fatigues de l'apostolat, des sollicitudes du gouvernement des âmes, des méditations de la science, éclairées par la foi et par l'allégresse, représentaient bien ce qu'il y a de plus merveilleux sur cette terre, l'autorité douce et forte de l'église de Dieu.

« Lorsque la statue a gravi les rampes de la colline escarpée, un peuple immense avait rempli toutes les anfractuosités du sommet. La mer, cet azur liquide, reflétait l'azur des cieux, et le soleil, dorant de ses derniers feux les murailles à peine achevées du sanctuaire, illuminait les étendards aux couleurs pontificales et les armes royales de Pie IX, qui, par un respect délicat, décoraient seules le fronton de la chapelle. Les évêques prennent leur place sur la plate-forme, aux détonations répétées d'une pacifique artillerie ; Monseigneur de Marseille, le guide, l'inspirateur de cette solennité, qui sera l'impérissable honneur de son pontificat, a pu, malgré le douloureux état de sa santé, se rendre aux pieds de Notre-Dame. L'acte de consécration à Marie Immaculée va être prononcé ; les applaudissements ne se peuvent contenir ; ils éclatent au milieu des cris : « Vive Marie ! Vive la Bonne Mère ! » Il faudrait n'avoir pas de cœur dans la poitrine pour ne pas sentir les larmes monter aux paupières. La bénédiction est donnée par les soixante prélats ; la nuit tombe, Marseille s'illumine tout entière ! Elle a inscrit dans les fastes de l'histoire religieuse de notre patrie une page immortelle (1). »

Mais là ne se bornait pas la piété du saint évêque. Cette piété, dont les manifestations extérieures étaient si belles et si éblouissantes, revêtait un autre caractère, celui que le Saint-Esprit recommande et qui a fait les véritables saints, les hommes intérieurs. Un besoin incessant de réparation, d'amende honorable, d'expiation, remplissait ce grand cœur et ses intimes savent à quel degré il poussait cette préoccupation

1. Journal l'*Union* de Paris, 8 juin 1864.

incessante de sa vie. On le surprit plus d'une fois se levant pendant la nuit, se dirigeant, à pas sourds et empressés, vers le tabernacle au pied duquel il répandait ses larmes et ses aspirations. C'est ce même besoin de réparation qui lui fit écrire cette lettre pastorale sur la *Vie de Jésus* à laquelle la presse impie fit l'honneur d'une diatribe glorieuse pour le zélé pontife ; c'est encore ce même sentiment profond de l'expiation qui lui fit rétablir dans le diocèse la pratique de l'heure sainte, favoriser l'établissement de la dévotion publique à Notre-Dame de la Salette, à saint-Michel, ériger partout des confréries de la communion réparatrice. Mais il éclata surtout lors des deux sacrilèges qui, presque coup sur coup, vinrent affliger son cœur si aimant et si tendre, à Saint-Patrice et à Saint-Mauront : « Messieurs, écrivait-il à son clergé, ils ont osé emporter la Custode et le Saint des Saints qui y reposait par amour pour nous ! (1) » « Mes frères, disait-il aux fidèles, venez-nous en aide pour réparer un abominable outrage commis contre JÉSUS-CHRIST, votre divin Sauveur qui vous a tant aimés et qui veut vous aimer éternellement (2). » Avec quelle édification le clergé et les fidèles ne suivirent-ils pas le saint évêque qui s'en allait portant la croix expiatoire, tête nue, abîmé dans une oraison de douleur et d'union à JÉSUS souffrant ! Ces souvenirs ne s'effacent pas, et le peuple les garde dans sa mémoire comme il garde ceux des grands et saints pontifes qui ont illustré le siège de Marseille !

Nous aurons bientôt, en parlant du zèle de Mgr Cruice, l'occasion de montrer sa charité envers les classes pauvres et souffrantes. Avant d'aborder ce sujet, nous voulons faire une mention plus spéciale du concours généreux et empressé qu'il apporta à l'œuvre si utile et si importante de l'hospice des convalescents, ses lettres pour les ouvriers de Rouen et de Limoges, qui provoquèrent une si large contribution de la part de notre ville au soulagement de ces grandes infortunes, son touchant mandement en faveur de la Pologne et la cérémonie qui le suivit à Notre-Dame-de-la-Garde. Mais tous ces faits vont revenir sous notre plume en parlant du zèle de l'évêque.

1. Mandement à l'occasion du sacrilège de St-Mauront.
2, Mandement à l'occasion du sacrilège de St-Patrice.

« Je veux être au milieu de vous le serviteur infatigable des âmes, » avait-il dit le jour de son entrée solennelle à Marseille. Deux siècles auparavant, un de ses plus illustres prédécesseurs, Mgr Gault,disait aux médecins qui lui conseillaient de se donner du répit avant d'aller prendre possession de son siège pour achever la guérison de son mal qui menaçait de redevenir plus violent : « Au contraire, messieurs, je suis impatient d'aller à Marseille pour prodiguer dans les soins et les fonctions de ma charge cette santé que vous me conseillez si fort de conserver. Il n'y a point d'apparence que je doive m'épargner, puisque Dieu m'appelle dans un pays où il y a beaucoup à travailler pour sa gloire. » Cette activité infatigable des évêques dévorés du zèle de la maison de Dieu, Mgr Cruice la connut, comme les saints évêques de Marseille, comme Mgr Gault, comme Mgr de Belsunce, comme Mgr de Mazenod.

Suivons l'esprit qui dirige les paroles et les actes de Mgr Cruice. Comme le zèle pour le salut des âmes perce à travers chacun de ses dires, chacune de ses œuvres ! Lisez ces deux lettres pastorales reproduites par la presse et vantées partout comme un beau modèle d'éloquence apostolique ! Quelle peinture achevée des ravages que produisent dans les âmes les deux grands ennemis de notre salut éternel : l'amour déréglé des biens terrestres, l'amour des vanités et des plaisirs du monde !

Mais, elle était à l'étroit dans les pages toujours décolorées d'un mandement, cette parole ardente qui brûlait de se faire entendre à ses bien-aimés diocésains, d'établir entre le troupeau et le pasteur cette fusion intime qui est le propre de l'éloquence partie du cœur. Aussi, non content de saisir toutes les occasions de parler dans les églises, dans les réunions, dans les fêtes, Monseigneur voulut-il devenir lui-même missionnaire. On le vit courir à la Capelette mêler sa voix à celle des apôtres qui évangélisaient cette importante paroisse, s'asseoir au saint tribunal pour entendre bien avant dans la nuit les confessions des ouvriers ravis de tant de bonté et de tant de zèle ! C'est la même ardeur qui lui inspira le désir de prêcher une retraite aux Dames patronesses de l'œuvre du

Refuge et l'année suivante une autre Retraite aux membres des conférences de Saint-Vincent de Paul.

Les missions étaient son œuvre de choix et nous avons pu voir les premières lignes d'un travail complet qu'il destinait à ses diocésains pour les tenir fidèlement au courant du mouvement merveilleux qu'elles entretiennent dans les âmes ! Sa conviction était ferme et définitive, comme il le témoigna plus d'une fois aux religieux qu'il avait chargés de prêcher les missions diocésaines. Le renouvellement des paroisses dépendait de ces saints exercices. Aussi voulut-il consacrer chaque année des fonds spéciaux aux frais de ces prédications dans quatre paroisses du diocèse.

Multiplier les paroisses pour multiplier les centres d'action du clergé faisait aussi sa constante préoccupation. Ceux qui savent au prix de quels sacrifices et de quelles difficultés surmontées, on établit des paroisses, comprendront combien il a fallu de zèle et d'énergie à l'évêque de Marseille pour créer en si peu de temps les paroisses de Saint-Pierre et Saint-Paul, de Saint-François d'Assise, de Saint-Patrice, de Saint-Callixte, celles qui s'établirent au quartier de la Viste ou dans le voisinage des Crottes.

Les Œuvres de Jeunesse attirèrent également son attention dès les premiers jours de son arrivée à Marseille. Ses visites à l'Œuvre de M. Allemand, à l'œuvre de M. Timon-David, au patronage des apprentis, firent bien voir à quel degré arrivait le ravissement du premier pasteur à la vue de ces belles créations qui font la gloire de Marseille et que toutes les autres grandes villes nous envient sans avoir pu encore les imiter que de loin. Il voulut que les troncs vigoureux qui s'épanouissaient dans la ville épiscopale détachassent quelques-uns de leurs rameaux pour les transplanter à la Ciotat, à Cassis, à Roquevaire, aux Aygalades, à la Viste, etc. Il favorisa de tout son pouvoir le développement de la belle œuvre d'Aubagne, de l'œuvre de Saint-Raphaël, de l'œuvre de Saint-Patrice aux Chartreux, etc.

Nous avons prononcé plus d'une fois le nom d'ouvriers, en parlant du zèle de notre évêque. C'est que c'était là la portion privilégiée de son troupeau, celle qui lui paraissait mériter le plus de sympathies ! Déjà, à Paris, pendant les jours difficiles

de la révolution de 1848, s'inspirant de Mgr Affre, son ami et son père, il réunissait autour de sa tribune aimée une foule d'ouvriers avides de l'entendre aux Carmes exposer les vrais principes d'économie sociale chrétienne. Ces hommes lui avaient voué une affection qui se traduisit plus d'une fois avec une énergie toute populaire. Arrivant à Marseille, son premier soin fut de prodiguer aux ouvriers ses conseils, ses visites, ses paroles, ses écrits. Par deux fois, à la Ciotat, il leur adressa un de ces discours chaleureux dont il retrouvait le secret en présence de ces belles assemblées d'hommes qui lui rappelaient, disait-il, des souvenirs de patrie. Il parla encore aux ouvriers de M. Grandval, à ceux des Forges et Chantiers à la Seyne, et, s'il voulut concourir à la mission de la Capelette, c'est parce qu'elle lui offrait l'occasion de parler aux ouvriers qui forment presque toute la population de cette paroisse. Marseille réalisait pour lui le rêve de sa vie. Il le disait en parlant aux jeunes apprentis de M. Lyon : « Il y a à Marseille une antique tradition qui me ravit et dont je vous confie la garde : l'union de la piété et du travail ! C'est le moyen le plus sûr d'éviter les deux grands écueils de la classe ouvrière : le découragement et l'amour des plaisirs ! »

Le sort spirituel des ouvriers étrangers qui affluent dans notre populeuse cité le touchait profondément. Il encouragea et favorisa le développement de l'œuvre des Italiens établie au Calvaire et à la Ciotat. En même temps, il rachetait le beau local dit de M. Jullien pour en faire un centre de réunion de l'œuvre des Allemands, à laquelle il prodigua ses sympathies les plus chaleureuses.

Le sort matériel et l'hygiène des classes ouvrières ne préoccupaient pas moins son charitable zèle. Marseille et la France entière ont entendu ses accents si émus en faveur des grandes infortunes de Rouen et de Limoges. Mais une création restera et racontera avec plus d'éloquence encore cette charité si touchante et si paternelle, nous voulons parler des Fourneaux Économiques! Depuis son arrivée, Monseigneur nourrissait le projet d'établir au boulevard des Dames, dans un local qui pût être considéré comme central par rapport aux importantes fabriques Grandval, Roux et Bernabo, Massot, Fournier, Gounelle, etc. un *Fourneau économique* sur le modèle de ce

qui se pratique avec tant de succès à Paris. Cet établissement aurait pour but de préparer aux ouvriers et aux pauvres une nourriture saine et apprêtée dans les meilleures conditions hygiéniques par deux sœurs de Saint-Vincent de Paul, qui seraient en outre chargées de la distribution des aliments. Contre la rétribution de 20 centimes, l'ouvrier reçoit un demi-litre de potage au gras et une portion copieuse de bœuf, qu'il peut consommer dans l'établissement ou emporter à son domicile. Avec une légère augmentation de la somme, il pourra procurer à sa famille une nourriture substantielle, dont la privation trop prolongée amène insensiblement le dépérissement des forces si nécessaires dans les rudes labeurs qu'exige l'industrie mécanique. L'indigent, le malade trouvent aussi aux Fourneaux si heureusement nommés de la *Bonne-Mère* les secours les plus indispensables dont il n'est pas rare de les voir totalement privés.

Deux mois après, le *fourneau économique de la Bonne-Mère* avait distribué quatre-vingt-dix mille portions de soupe, de légumes ou de viande. Peu de temps après, ce charitable exemple trouvait une imitation sur un autre point également populeux de la ville, aux cours Gouffé, et Sa Grandeur avait la consolation d'inaugurer par une fête solennelle l'établissement du *fourneau économique de Saint-Vincent-de-Paul.*

Le zèle du pieux et savant évêque ne devait pas se borner aux œuvres charitables et spirituelles que nous venons de rappeler. Son passé avait fait concevoir de grandes espérances pour les maisons d'éducation diocésaine. Nous l'avons vu à l'œuvre, visitant lui-même les classes du collège catholique, interrogeant les élèves, présidant les examens, accourant de Paris pour ne pas manquer une distribution des prix. On n'a pas oublié non plus ces nobles essors des jeunes intelligences qu'un guide aussi vénéré encourageait de toute manière : les représentations de la tragédie grecque ont acquis au collège catholique de Marseille une réputation que les cardinaux et les évêques ont répandue dans la France entière. Nous rappellerons aussi à cette occasion la création de l'École Belsunce qui répondit à un vrai besoin de notre cité commerçante et industrielle.

Ce goût des choses de l'esprit valut à Mgr Cruice bien des

témoignages de haute estime, et le public d'élite qui se pressait dans la salle de réception à l'académie de Marseille n'a pas oublié l'admiration qui accueillit son beau discours sur l'accord qui existe entre la religion et la science.

Nous avons parlé de la piété, du zèle et de la charité du prélat. Il nous reste à le montrer plus spécialement dans l'accomplissement de ses devoirs d'évêque.

Il avait inscrit, sur les murs d'entrée de la villa des évêques à Saint-Louis, ces belles paroles de l'apôtre : *Rectorem te posuerunt, noli extolli, esto in illis quasi unus ex ipsis : curam illorum habe.* Cette grande et noble devise des saints évêques fut la sienne. Une des plus constantes et des plus vives préoccupations de cet esprit si fécond fut de chercher les moyens de montrer sa sollicitude paternelle envers les membres de son clergé. Après avoir choisi ses quatre premiers vicaires-généraux parmi les curés de la ville, il voulait encore fournir à son clergé le moyen de faire connaître plus facilement ses vœux par la création de la charge des visiteurs diocésains. Il garantit sa sécurité et son honneur par celle du tribunal de l'officialité. Toujours empressé à relever la dignité de ses prêtres, il accorda au vénérable chapitre de son église cathédrale des insignes et un costume qui renouaient une des chaînes brisées de nos antiques traditions. Une ordonnance spéciale suivit de près cette faveur. Elle accordait aux curés de la ville épiscopale et aux curés de canton hors de Marseille un costume d'honneur. Enfin, ceux qui eurent le bonheur d'accompagner à Rome le prélat conserveront le souvenir de la bonté affectueuse avec laquelle il les recevait, les présentait au Saint-Père, les conduisait à travers les pèlerinages de la ville sainte, dont il avait longtemps étudié les origines et l'histoire.

Une œuvre qui restera et qui fut incontestablement une des plus grandes œuvres de l'épiscopat de Monseigneur Cruice, parce qu'elle assure l'avenir du clergé dans ce diocèse, c'est l'œuvre des séminaires, à laquelle il sut donner dès l'abord une si forte et si puissante organisation.

Nous n'oublierons pas non plus de mentionner la protection spéciale qu'il accorda aux ordres religieux, dont il appréciait les services et la grande utilité pour le bien des âmes.

Plusieurs ordres nouveaux s'établirent à Marseille sous son administration, et y prospérèrent rapidement.

L'histoire doit à tous la vérité, et, s'il est permis de faire ressortir les parties saillantes de la vie d'un homme, il n'est point licite de laisser complètement dans l'ombre ce qui se retrouve dans la mémoire de chacun. Nous disons donc sans hésiter, et avec d'autant moins d'hésitation que le contraste sera plus à la gloire de Mgr Cruice, que la voix publique, s'appuyant sur quelques pages plutôt historiques que dogmatiques de la *Vie de Mgr Affre*, avait hasardé quelques doutes sur l'attitude du nouvel évêque par rapport à la question des gallicans et des ultramontains. Les passages incriminés s'expliquaient par la filiale reconnaissance et l'affection de l'auteur vis-à-vis de son héros. Ils furent bientôt encore mieux expliqués par la conduite de Monseigneur vis-à-vis de Rome et par son dévouement si entier et si admirable envers le Saint-Siège. Le Souverain-Pontife se plaisait presque à chaque instant à le reconnaître, et les lecteurs de la *Semaine liturgique de Marseille* ont pu lire à des intervalles très rapprochés l'expression du témoignage que l'immortel Pie IX en rendit à notre évêque.

Le clergé du diocèse, réuni pour la retraite pastorale, entendit avec joie et avec admiration son premier pasteur proclamer avec tant d'éloquence les sentiments que les journaux reproduisirent ! « A aucune époque de l'histoire, s'écriait Mgr Cruice, l'union de l'Église n'a été plus complète et plus belle ; jamais les évêques du monde entier ne se sont pressés autour du successeur de saint Pierre avec plus d'amour et de dévouement ; jamais la cause du Saint-Siège n'a inspiré un intérêt plus universel, ni des sacrifices plus généreux ; jamais la suprématie spirituelle du Saint-Père et la nécessité de son indépendance et par suite de son pouvoir temporel n'ont été proclamées par des voix plus nombreuses, plus diverses et plus imposantes. Aussi, dans nos douleurs, nous éprouvons un noble orgueil et une sainte joie ; nous nous réjouissons de voir l'Église si forte et si belle, et son pontife si calme, si patient et si magnanime dans ses souffrances. Et comme Origène encourageait son père Léonide au martyre et bénissait Dieu de la gloire qui lui était accordée, ainsi nous remercions

et nous bénissons Dieu d'avoir rendu les douleurs de l'Église si fécondes pour elle et si glorieuses pour son Pontife. » Et il terminait son éloquente allocution par ces belles et consolantes paroles : « L'histoire nous apprend que les souffrances sont nécessaires à l'Église ; elles lui donnent la sainteté et la force, et, quand Dieu lui destine de glorieux triomphes, il lui ménage auparavant de grandes tribulations. Il se choisit alors de saintes victimes et demande une expiation des crimes de leurs frères. Ainsi s'est accompli, dans l'histoire de l'Église, l'enfantement douloureux de ses plus glorieuses époques. Celui qui souffre aujourd'hui ces douleurs, et dont le cœur paternel, ah! je pourrais dire le cœur maternel, est en proie aux plus cruelles angoisses, c'est notre père, c'est l'immortel pontife Pie IX. Fasse le ciel que le temps de l'épreuve soit abrégé, et qu'il nous soit donné de voir bientôt paraître le jour qui éclairera la victoire de l'Église. C'est la prière ardente que nous devons adresser à Dieu ; c'est le vœu que je forme pour votre bonheur et pour le mien. Puissions-nous tous, messieurs, voir se réaliser ces magnifiques espérances ; puissions-nous tous assister bientôt à ce glorieux triomphe de l'Église! »

Son voyage à Rome, lors des fêtes pour la canonisation des martyrs japonais, fut pour le Saint-Père l'occasion de montrer à Mgr Cruice son affection distinguée. Il fut nommé assistant au trône pontifical et honoré de plusieurs audiences.

Rappellerons-nous ses deux mandements sur le Denier de Saint-Pierre, sa brochure contre les détracteurs du Saint-Siège à laquelle les *aboyeurs* firent l'honneur d'une diatribe qui dura plusieurs mois? Nous préférons faire remarquer que ses deux derniers actes publics furent pour le Pape : sa lettre à M. le ministre des Cultes et son mandement pour le Carême dernier sur la suprématie du Saint-Siège.

V. — Maladie et Démission.

A plusieurs reprises, la santé de Mgr Cruice avait inspiré de sérieuses inquiétudes. Déjà, en juin 1864, la maladie avait fait des progrès sensibles que les distractions et le repos parurent enrayer. Au mois de septembre, le prélat revint à Marseille et reprit la charge de son administration avec une

énergie et une activité qu'on cherchait vainement à modérer. Le mois de janvier ramena une nouvelle crise peu rassurante. Monseigneur partit pour Paris pour s'occuper de graves intérêts de son diocèse. Il venait à peine d'envoyer à son clergé cette note (la dernière peut-être qu'il ait écrite de sa main et dont nous conservons avec un religieux respect l'original) annonçant l'heureuse issue de ses négociations avec le gouvernement relativement à la nouvelle cathédrale, quand, le mardi 20 février, une circulaire de MM. les vicaires-généraux plongea le diocèse dans une douloureuse angoisse. « L'état de la santé de Monseigneur l'évêque, écrivait M. le vicaire-général Pontier, s'est notablement et presque subitement aggravé depuis quelques jours. Notre vénéré prélat a voulu recevoir les derniers sacrements, et il se recommande, avec une touchante confiance, aux prières de ses chers et bien-aimés diocésains. Nous nous empressons de vous transmettre ce pieux désir. Les fidèles sauront y répondre avec la vivacité accoutumée de leur foi et de leur amour. Ils se feront un devoir de venir demander au divin Cœur de JÉSUS qu'il conserve au diocèse l'existence si précieuse, l'apostolat si fécond de son pontife et qu'il épargne à l'église de Marseille une calamité nouvelle et de nouvelles douleurs. »

Voici ce qui était arrivé. Pendant que Mgr Cruice manifestait l'espérance de pouvoir bientôt se rendre à Rome où il voulait passer le reste de l'hiver, tout à coup, une paralysie du côté droit sembla se déclarer, et notre vénéré prélat se vit frappé d'une manière si subite que les derniers sacrements lui furent administrés dans la journée du vendredi 17. C'est l'archevêque de Paris qui rendit au vénérable malade ce service d'ami et de frère. Dans la même journée, Son Éminence le cardinal de Rouen le visitait, et Son Excellence le ministre des Cultes faisait prendre de ses nouvelles. Le 20, une dépêche annonçait que l'état de l'évêque de Marseille était toujours alarmant. La veille, Son Excellence le prince Chigi, nonce du Saint-Siège à Paris, l'avait visité et lui avait apporté la bénédiction du Souverain-Pontife, de Pie IX qui aime tant notre saint évêque. Les soins les plus empressés entouraient Sa Grandeur. M. le vicaire-général Pontier, dès les premières nouvelles, alla rejoindre M. le cha-

noine Gross, secrétaire-général de l'évêché, chez les RR. PP. lazaristes, rue de Sèvres, où Monseigneur était descendu, suivant sa coutume.

Huit jours après, au milieu des prières faites à Saint-Michel, à N.-D. de la Garde, dans toutes les communautés religieuses, paraissait la note suivante : « Les nouvelles de Paris ont continué cette semaine d'être assez bonnes. M. le vicaire-général Pontier est revenu d'auprès de Sa Grandeur et a pu rassurer les alarmes trop vives en donnant la certitude que l'état général est satisfaisant, et qu'il n'y a pas de danger pour la vie de notre bien-aimé évêque. Il a pu continuer à rester levé, à prendre de la nourriture et à faire quelques petites promenades dans ses appartements. L'engourdissement du côté droit n'a été que passager, et Monseigneur a recouvré l'usage de tous ses membres. Il reste encore une assez grande difficulté à faire comprendre sa pensée, la mémoire des mots lui faisant quelquefois défaut. »

Le lundi 13 mars, Mgr Cruice rentrait à sa campagne de Saint-Louis, pour y commencer divers traitements et une série de longues souffrances. Admirablement résigné, il acceptait, avec des sentiments et un esprit de foi pleins d'édification, toutes les épreuves par lesquelles il plaisait à Dieu de le faire passer pour donner à son âme le dernier cachet des élus : celui de la souffrance en union avec JÉSUS Crucifié.

Enfin, après bien des alternatives de crainte et d'espérance, un jour vint où le pieux évêque acquit la conviction qu'il lui était devenu bien difficile de continuer à administrer son diocèse. Il envoya aussitôt sa démission au Souverain-Pontife et à l'Empereur. La réponse ne tarda pas d'arriver. Le Saint-Père témoignait à Monseigneur toutes ses douloureuses sympathies et tous ses regrets de le voir obligé de se démettre si tôt de ses hautes fonctions. En même temps, et comme une nouvelle preuve de singulière estime, Pie IX maintenait à l'évêque tous ses pouvoirs jusqu'à ce qu'il pût les remettre entre les mains de son successeur.

VI. — Derniers jours de Mgr Cruice.

Le 5 février 1866, le clergé de Marseille s'agenouillait aux pieds de Mgr Cruice. Le saint évêque, puisant dans son ardent amour pour ses prêtres et son diocèse une force qu'on ne lui connaissait plus, se leva, et seul debout, avec cette solennité que l'on avait admirée en d'autres temps, il donna à tous la bénédiction épiscopale d'une voix claire et accentuée. Quand il eut achevé les paroles saintes, ses yeux se remplirent de larmes, et on l'entendit murmurer ces mots : « Non... plus sur la terre... mais... là-haut... au ciel !!! »

Plusieurs lui promirent alors d'aller le revoir bientôt dans sa solitude de Neuilly. Dans les derniers temps même, sur une fraternelle invitation, le prélat malade avait acquis l'espérance de revoir prochainement son ancien diocèse. Dieu en avait disposé autrement, et il devait en être comme Mgr Cruice, partant, l'avait dit lui-même : là haut !... au ciel...

Depuis quelques semaines, l'état du vénéré malade allait chaque jour s'aggravant. On avait même interrompu les lectures auxquelles il attachait un grand prix : celles des feuilles qui lui apportaient des nouvelles de Rome et de son ancien diocèse. Son frère, colonel dans l'armée anglaise, qui depuis six mois avait donné sa démission pour venir donner à Monseigneur les soins délicats de son fraternel dévouement, redoublait de sollicitude, et recevait en retour des marques plus tendres que jamais de reconnaissance et d'attachement. Son excellente sœur, malgré de cruelles infirmités, essayait de prouver au prélat combien son affection restait vive et elle était heureuse de se voir comprise.

Dans les commencements de son séjour à Neuilly, Mgr Cruice venait tous les jours entendre la messe au couvent des Dames Anglaises, et y faisait la sainte communion avec une expression de foi ardente, qui édifiait les religieuses et les fidèles. Mais, depuis deux mois environ, Monseigneur ne pouvait plus sortir, et M. l'abbé Miramont, aumônier du couvent, venait de temps à autre célébrer la sainte messe dans la chambre du pieux malade. Peu à peu cependant, le

mal ayant fait de très grands progrès, Monseigneur ne quittait plus guère son lit. Vers le 3 octobre, il sembla à tous fortement préoccupé. Il répétait avec insistance des paroles entrecoupées qui firent connaître son désir de recevoir les derniers sacrements. Quand il vit que sa pensée avait été comprise, la préoccupation et l'agitation firent place à une douce tranquillité.

Le 4, M. l'abbé Miramont alla annoncer à Mgr Darboy, archevêque de Paris, l'aggravation de l'état de Mgr Cruice et son désir de recevoir les derniers sacrements.

L'archevêque était en ce moment obligé de s'absenter, afin d'aller célébrer le service de trentième jour pour sa mère. Il pria Mgr Maret, doyen de la Sorbonne, évêque *in partibus* de Sura, de le remplacer auprès de son vénérable collègue.

Mgr Maret, que les liens d'une étroite amitié unissaient depuis longtemps à Mgr Cruice, accepta avec le plus vif empressement. La cérémonie fut fixée au 8.

Mais, dès le dimanche 7, M. Miramont, après avoir dit la sainte messe dans la chambre du malade, crut s'apercevoir d'un affaiblissement plus prononcé, et, sans attendre la visite de Mgr Maret, il lui administra le saint Viatique que le pieux évêque reçut avec les plus touchants témoignages de foi et d'amour envers l'adorable Eucharistie.

Le lendemain, en effet, Mgr Cruice était très affaissé, mais il avait conservé encore toute sa connaissance. Mgr Maret trouva dans son cœur d'ami et d'évêque d'ardentes paroles pour fortifier le mourant, qui faisait de visibles efforts pour répondre. Quand les onctions saintes eurent été faites, tous les assistants s'agenouillèrent, et, au milieu des larmes et des sanglots, Mgr Maret aida le mourant à lever sa main. Cette main s'étendit vers Marseille : elle bénit le diocèse, les œuvres commencées dans ce court épiscopat dont le Saint-Père lui-même a dit : *Consummatus in brevi explevit tempora multa.* Puis, il y eut une bénédiction spéciale pour les parents, les amis et les domestiques. Tous pleuraient en baisant son anneau pastoral.

Après cette triste et consolante cérémonie, Monseigneur retomba dans un très grand affaissement, interrompu seulement par les soupirs que lui arrachaient ses souffrances

devenues plus aiguës. Cependant, du mardi 9 au vendredi soir, on l'eût dit dans un état léthargique qui devait empêcher la douleur de se faire sentir. Mais le vendredi, à 6 h. du soir, il reprit connaissance jusqu'à 9 h. 1/2, où il mourut. « Quelle agonie ! s'écrie un correspondant, par quelles cruelles souffrances Dieu a voulu achever de purifier cette belle âme et lui faire réaliser l'héroïque désir formulé de sa propre main sur les registres de la Sainte-Baume ! Avec quelle piété il se prêtait à tous les sentiments que lui suggéraient les sœurs gardes-malades et M. l'abbé Miramont. » Ce dernier remarqua surtout comme un soulèvement de son cœur et une vive rougeur sur son visage, lorsqu'on dit : *In manus tuas*... et il expira !

Avant de mourir, il avait eu la consolation de voir son dévouement au Saint-Siège récompensé par une bénédiction spéciale de Pie IX.

Aussitôt après sa mort, le visage du vénéré pontife, altéré par les souffrances, reprit sa grandeur, sa dignité première et les conserva pendant tout le temps qu'il fut exposé dans la chapelle ardente. Une foule considérable s'empressa autour de ces restes mortels, d'où s'exhalait un baume d'édification qui devait opérer de grands fruits de salut.

Pendant ce temps, le chapitre métropolitain de Paris, auquel Mgr Cruice appartenait en qualité de chanoine d'honneur, rendait à sa mémoire un honneur mérité par l'accomplissement des cérémonies d'usage à Notre-Dame.

Mgr Cruice est mort le vendredi, le jour consacré à fêter le souvenir de la passion de Notre-Seigneur, qu'il aima tant à faire vénérer pendant sa vie. La nouvelle de sa mort s'est répandue à Marseille le jour de saint Callixte, ce grand pape dont le savant évêque avait si pieusement vengé la mémoire ! Ces coïncidences nous ont paru mériter une mention spéciale : Ce sont des consolations que les âmes chrétiennes ne négligent jamais !

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

TABLE DES NOTICES

contenues dans la première série des Grands Évêques de l'Église de France au XIXe siècle.

Imprimé par la Société Saint-Augustin. — Bruges. (Belgique.)